

# OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

# A.-M. DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHES,

TRADUITES DE L'ITALIEN EN FRANÇAIS ET MISES EN ORDRE,

PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES,

sous la direction

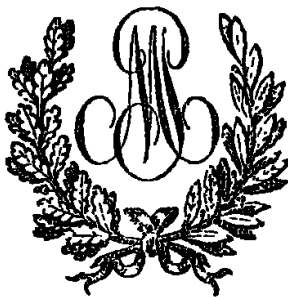
DE MM. LES ABBÉS VIDAL, DELALLE ET BOUSQUET.

OUVRAGE DÉDIÉ A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

—  
TOME SEPTIÈME.

—  
ŒUVRES ASCÉTIQUES.

LES GLOIRES DE MARIE. — NEUVAIN EN L'HONNEUR DE SAINTE THÉRÈSE.  
— PRATIQUE ABRÉGÉE DE PERFECTION. — NEUVAIN DES TRÉPASSÉS. —  
MÉDITATIONS DIVERSES. — LA FIDÉLITÉ DES SUJETS ENVERS DIEU LES  
REND AUSSI FIDÈLES ENVERS LEURS PRINCES.



PARIS,

PAUL MELLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 11.

PARENT-DESBARRES, ||  
RUE CASSETTE, 23.

LAGNY FRÈRES,  
RUE DOURBOUX-LE-CHATEAU, 1.

1845.





## *Bibliothèque Saint Libère*

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2011.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



**OEUVRES COMPLÈTES**

**DU BIENHEUREUX**

**A.-M. DE LIGUORI.**

**SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE BÉLIN-MANDAR.**

**LES**  
**GLOIRES DE MARIE.**





# LES GLOIRES DE MARIE.

## *SECONDE PARTIE,*

DANS LAQUELLE ON PARLE DE SES PRINCIPALES FÊTES,  
DE SES DOULEURS EN GÉNÉRAL ET EN PARTICULIER,  
DES SEPT DOULEURS, DE SES VERTUS, ET DES DÉVO-  
TIONS A PRATIQUER EN SON HONNEUR.

---

## DISCOURS

**Sur les principales fêtes de Marie, et sur ses douleurs.**

### PREMIER DISCOURS,

**SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE.**

Combien il était convenable aux trois personnes divines de préserver Marie du péché originel.

La ruine que le maudit péché causa à Adam et à tout le genre humain fut extrême, car, en perdant malheureusement la grâce, le premier homme perdit en même temps tous les autres biens dont il avait été enrichi dès le commencement, et il attira sur lui et sur toute sa postérité le comble de tous les maux avec la haine de Dieu. Mais Dieu voulut exempter de cette commune disgrâce la

vierge bénie qu'il avait destinée pour être la mère du second Adam, J.-C., qui devait réparer tous les dommages que le premier avait causés au monde. Voyons maintenant combien il était digne de Dieu et des trois personnes divines d'en préserver Marie : le Père devait le faire, parce qu'elle était sa fille, le Fils, parce qu'elle était sa mère, le St-Esprit, parce qu'elle était son épouse.

PREMIER POINT. — Il convenait d'abord que Dieu le père préservât Marie du péché originel, parce qu'elle était sa fille, et sa fille première-née, comme elle l'atteste elle-même : « Ego ex ore Altissimi providi, primogenita ante omnem creaturam. » (Eccli. XXI.) Les saints interprètes, les saints pères, et l'Église elle-même, dans la fête de sa Conception, appliquent unanimement ce passage à Marie ; car, soit que Marie fût première-née, parce qu'elle fut prédestinée en même temps que son fils dans les décrets divins, avant toutes les créatures, comme le veut l'école des scotistes, soit qu'elle fût première-née de la grâce, comme prédestinée pour être la mère du Rédempteur depuis la prévision du péché, comme le veut l'école des thomistes, ils ne s'accordent pas moins tous ensemble à l'appeler la première-née de Dieu. Cela posé, il était bien convenable que Marie ne fût jamais l'esclave de Lucifer, mais qu'elle fût au contraire toujours la possession de son Créateur, comme elle le fut, et comme elle le dit elle-même : « Dominus possedit me » ab initio viarum suarum. » (Eccli. c.) C'est donc avec raison que Marie a été appelée par Denis, archevêque d'Alexandrie : « Una et sola filia vitæ. » (Ep. contre Paul Samosat.) Seule et unique fille de la vie, bien différente des autres, qui sont filles de la mort, parce qu'elles naissent dans le péché.

Il convenait, en outre, que le Père Éternel la créât dans la grâce, puisqu'il la destinait pour être la réparatrice du monde, qui était perdu, et la médiatrice de la paix entre Dieu et les hommes, comme l'appellent précisément les saints pères, et surtout S. Jean Damasçène, qui lui dit : « Vierge bénie, vous êtes née pour être l'instrument du salut de toute la terre ! In vitam » *prodiisti ut orbis universi administram te præberes.* » (Or. 1. de nat. Virg.) C'est pourquoi S. Bernard dit que Marie était déjà figurée par l'arche de Noé ; car, de même que les hommes furent, par cette arche, délivrés du déluge, ainsi nous sommes délivrés du naufrage du péché par Marie ; mais avec la différence que peu de personnes purent se sauver par le moyen de l'arche, au lieu que tout le genre humain a été délivré par Marie : « Sicut per illam omnes evaserunt diluvium, sic per istam peccati naufragium. Per illam paucorum facta est » *liberatio, per istam humani generis salvatio.* » (Serm. de B. Virg.) Aussi Marie est-elle appelée par S. Athanase : « Nova Eva, mater vitæ. » (Orat. de S. Deipara.) Nouvelle Ève, parce que l'ancienne fut mère de la mort, tandis que Marie est mère de la vie. S. Théophane, évêque de Nice, lui disait : « Salve, quæ sustulisti tristitiam Evæ. » S. Basile l'appelle la médiatrice de la paix entre Dieu et les hommes : « Ave Dei hominumque sequestra constituta. » Et S. Ephrem, la pacificatrice de tout le monde : « Ave totius orbis conciliatrix. »

Or, il ne convient certainement pas que celui qui négocie la paix soit l'ennemi de l'offensé, et il convient moins encore qu'il soit le complice de l'offense même. S. Grégoire dit que l'ennemi d'un juge ne peut se présenter devant lui pour l'apaiser, et que s'il se présentait, au

lieu d'adoucir ce juge, il l'irriterait davantage. C'est pourquoi, Marie devant être la médiatrice de paix entre Dieu et les hommes, il convenait sous tous les rapports quelle ne parût pas, elle aussi, comme pécheresse et ennemie de Dieu, mais qu'elle fût tout amie de son Créateur et exempte de péché.

Il convenait encore que Dieu la préservât du péché originel, parce qu'il la destinait à écraser la tête du serpent infernal qui, en séduisant nos premiers pères, causa la mort de tous les hommes. C'est ce que le Seigneur avait prédit : « *Inimicitias ponam inter te et mulierem, »* et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput « *tuum.* » (Gen. III. 15.) Or, si Marie devait être la femme forte placée dans le monde pour vaincre Lucifer, certes, il ne convenait point qu'elle fût vaincue d'abord par Lucifer, ni qu'elle devint son esclave; la raison voulait bien plutôt qu'elle fût exempte de toute tache et de toute sujétion à l'égard de l'ennemi. Comme ce superbe avait déjà infecté de son poison tout le genre humain, il s'efforça d'en infecter l'âme très-pure de cette vierge; mais que la bonté divine soit à jamais louée de ce qu'elle la prévint, pour parvenir à ses fins, d'un si grand nombre de grâces, que, se trouvant préservée de toute tache du péché, elle put ainsi abattre et confondre l'orgueil de l'esprit malin, comme dit S. Augustin, ou l'auteur, quel qu'il soit, des commentaires sur la Genèse : « *Cum » peccati originalis caput sit diaboli, tale caput Maria » contrivit, quia nulla peccati subjectio ingressum ha- » buit in animam Virginis, et ideo ab omni macula im- » munis fuit.* » (Cit. loc. Gen.) S. Bonaventure dit encore plus clairement : « *Congruum erat, ut B. M. V. per quam » auferetur nobis opprobrium, vinceret diabolum, ut nec*

» ei succumberet ad modicum. » (In 3. dist. 5. art. 4. quæst. 41.)

Mais surtout il convenait que le Père Éternel rendit cette fille bien-aimée entièrement exempte du péché d'Adam, parce qu'il la destinait à être la mère de son fils unique : « Tu ante omnem creaturam in mente » Dei præordinata fuisti, ut Deum ipsum hominem pro- » creares, » dit S. Bernardin de Sienne. (Serm. p. 14.) Il était donc raisonnable que le Père Éternel la créât pure de toute tache, sinon pour un autre motif, du moins pour l'honneur de son fils, qui était Dieu. S. Thomas, le docteur angélique, dit que tout ce qui est disposé par rapport à Dieu doit être saint et purifié de toute souillure : « Sanctitas illis rebus attribuitur, quæ in Deum sunt » ordinatæ. » (2. p. q. 56. art. 1.) Que David, pour cette raison, méditant la construction du temple de Jérusalem avec la magnificence qui convenait au Seigneur, disait : « Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo. » (1. Par. 29. 1.) Or, combien n'est-il pas plus raisonnable de croire que le souverain Créateur, destinant Marie pour être la mère de son propre fils, a dû orner l'âme de cette vierge de tous les dons les plus excellens, pour qu'elle fût une demeure digne d'un Dieu ? Le B. Denys le Chartreux assure que : « Omnium artifex Deus, filio suo » dignum habitaculum fabricaturus, cum omnium gra- » tificantium charismatum adornavit. » (Lib. 2 de laud. Virg. art. 2.) Et l'Eglise elle-même nous l'assure, lorsqu'elle atteste que Dieu prépara le corps et l'âme de la Vierge pour être sur la terre un asile digne de son fils unique : « Omnipotens sempiterna Deus, » ainsi prie la sainte Église, « qui gloriosæ Virginis et matris Mariæ cor- » pus et animam, ut dignum habitaculum filii tui effici

» *meretur, Spiritu sancto cooperante, præparasti, etc.* »

On sait que le premier avantage des enfans est de naître de parens nobles : « *Gloria filiorum patres eorum.* » (Prov. xvii. 6.) Ainsi, on tolère plutôt dans le monde la réputation d'homme dépourvu de biens et de science, que celle d'une méprisable naissance ; car l'industrie du pauvre peut l'enrichir, et l'étude de l'ignorant peut l'instruire ; mais celui qui naît dans l'abjection peut difficilement s'ennoblir, et quand il y parviendrait, on pourrait toujours lui reprocher sa tache ancienne et originaire. Comment pourrions-nous donc penser que Dieu, pouvant faire naître son fils d'une mère noble, en la préservant de toute souillure, ait voulu néanmoins lui faire prendre un corps dans le sein d'une mère infectée du péché, et qu'il ait permis que Lucifer pût lui reprocher l'opprobre d'une mère qui eût été son esclave et l'ennemi de Dieu ? Non, le Seigneur ne l'a point permis ; mais il a pourvu à l'honneur de son fils, en accordant à sa mère le privilège d'être toujours sans tache, afin qu'elle fût une mère digne d'un tel fils. C'est aussi ce que nous atteste l'Église grecque : « *Providentia singulari perfecit, ut SS.* »  
 » *Virgo a: b ipso vitæ suæ principio tam omnino existeret*  
 » *pura, quam decebat illam quæ Christo digna mater*  
 » *existeret.* » (In. men. die. 25. Martii.)

C'est un axiôme ordinaire parmi les théologiens que, de tous les dons accordés aux créatures, il n'en est aucun que la S. V. Marie n'ait aussi reçu. Voici comment parle S. Bernard : « *Quod vel paucis mortalium constat esse* »  
 » *collatum, fas certe non est suspicari tantæ virgini fuisse*  
 » *negatum.* » (Epit. 174.) Et S. Thomas de Villeneuve : « *Nihil unquam alicui sanctorum concessum est, quod à* »  
 » *principio vitæ cumulatus non præfulgeret in Maria.* »

(Serm. 2. de ass.) Et puisqu'il est certain qu'il y a une distance infinie entre la mère de Dieu et les serviteurs de Dieu, selon le mot célèbre de S. Jean Damascène : « *Dei matris et servorum Dei infinitum est discrimen,* » (Or. 2. de ass.) il faut assurément supposer, comme l'enseigne S. Thomas, que Dieu a conféré de plus grands privilèges de grâce en tout genre à la mère qu'aux serviteurs : « *Majora in quovis genere privilegia gratiæ defenda sunt matri, quam servis Dei.* » (3 p. q 27. art. 2). Or, ceci étant posé, reprend S. Anselme, le grand défenseur de Marie immaculée : « *Impotens ne fuit sapientia Dei mundum habitaculum condere, remota omni labe conditionis humanæ?* » (Serm. de concept.) Est-ce que la divine s:gesse ne put préparer à son fils une habitation pure, en la préservant de toutes les souillures du genre humain? Dieu, continue S. Anselme, a pu conserver intacts les anges du ciel, au moment de la chute d'un si grand nombre, et il n'aurait pu préserver la mère de son fils et la reine des anges de la chute commune des hommes? « *Angelos, aliis peccantibus, à peccato reservavit et matrem, ab aliorum peccatis exortem servare non potuit?* » (Loc. cit.) J'ajouterai : Dieu a pu donner à Ève la grâce de naître sans tache, et il n'aurait pu l'accorder à Marie?

Oh non ! ce que Dieu a pu faire il l'a fait ; parce qu'il était convenable sous tous les rapports, comme dit le même S. Anselme, que cette vierge, à laquelle Dieu voulait donner son fils unique, fût ornée d'une telle pureté, qu'elle surpassât non-seulement celle des hommes et des anges, mais qu'elle fût encore la plus grande qu'on puisse imaginer après celle de Dieu : « *Decens erat ut ea puritate, qua major sub Deo nequit intelligi, virgo*

» illa niteret , cui Deus pater unicum sibi filium dare  
 » disponebat. » ( Dict. lib. de conc. ) S. Jean Damascène  
 parle encore plus clairement : « Cum virginis una cum  
 » corpore animam conservasset , ut eam decebat quæ  
 » Deum in sinu suo exceptura erat : sanctus enim ipse  
 » cum sit , in sanctis requiescit. » ( L. 4. de fid. ort. c.  
 45. ) Ainsi , le Père Éternel pouvait bien dire à cette fille  
 bien-aimée : « Sicut liliū inter spinas , sic amica mea  
 » inter filias. » Ma fille , vous êtes entre toutes mes au-  
 tres filles comme un lys entre les épines , puisque toutes  
 les autres sont souillées par le péché , et que toujours  
 vous avez été sans tache et toujours mon amie.

DEUXIÈME POINT. — En second lieu , il convenait que  
 le fils préservât Marie du péché , parce qu'elle était sa  
 mère. Il n'est point donné à tous les autres fils de se  
 choisir une mère selon leur bon plaisir ; mais si ce pri-  
 vilège était une fois accordé , quel serait celui qui , pou-  
 vant avoir pour mère une reine , prendrait une esclave ?  
 qui , pouvant l'avoir de noble extraction , la prendrait  
 roturière ? qui , pouvant l'avoir amie de Dieu , la pren-  
 drait son ennemie ? Si donc le fils de Dieu put se choisir  
 une mère selon son bon plaisir , certes , il doit être cer-  
 tain qu'il l'a choisie telle qu'elle devait être pour conve-  
 nir à un Dieu. C'est ainsi que s'exprime S. Bernard :  
 « Nascens de homine factor hominum , talem sibi debuit  
 » matrem eligere , qualem se decere sciebat. » ( Hom. 5.  
 sup. miss. ) Et comme il convenait à un Dieu très-pur  
 d'avoir une mère pure de tout péché , il se l'est choisie  
 précisément telle , comme S. Bernardin de Sienne l'af-  
 firme par ces paroles : « Tertio fuit sanctificatio mater-  
 » nalis , et hæc removet omnem culpam originale.  
 » Hæc fuit in B. Virgine : sane Deus talem tam nobili-



» late naturæ , quam perfectione gratiæ condidit matrem ,  
 » qualem eum decebat habere suam matrem. » (T. 2.  
 serm. 51. c. 1.) C'est ce que prouvent encore ces paroles  
 de l'apôtre : « Talis enim decebat ut nobis esset pontifex ,  
 » sanctus , innocens , impollutus , segregatus à peccatori-  
 » bus , etc. » (Hebr. 7.) Un savant auteur remarque ici  
 que , selon S. Paul , il convenait que notre Rédempteur  
 ne fût pas seulement séparé du péché , mais qu'il fût en-  
 core séparé des pécheurs , comme explique S. Thomas :  
 « Oportuit eum , qui peccata venit tollere , esse segrega-  
 » tum à peccatoribus , quantum ad culpam cui Adam  
 » subjacuit. » (3. par. quæst. 4. art. 6.) Mais comment  
 J.-C. pourrait-il être qualifié de pontife séparé des pé-  
 cheurs , s'il avait une mère pécheresse ?

S. Ambroise dit : « Non de terrâ , sed de cœlo , vas  
 » sibi hoc , per quod descenderet , Christus elegit , et sa-  
 » cravit templum pudoris. » (De inst. Virg. cap. 5.) Le S.  
 fait allusion au texte de S. Paul : « Primus homo de  
 » terrâ terrenus , secundus homo de cœlo cœlestis. » (1.  
 Cor. 15.) S. Ambroise appelle la divine mère *vase céleste* ,  
 non que Marie ne fût terrestre de sa nature , comme  
 l'ont rêvé les hérétiques , mais parce qu'elle était céleste par  
 grâce , étant supérieure en sainteté et en pureté aux anges  
 du ciel , comme cela convenait au roi de gloire qui de-  
 vait habiter dans son sein ; c'est ce que S. J.-Baptiste  
 révéla à sainte Brigitte : « Non decuit regem gloriæ jacere  
 » nisi in vase purissimo et electissimo , præ omnibus an-  
 » gelis et hominibus. » (Rev. lib. 1. c. 17.) Il faut joindre  
 à ces paroles ce que le Père Éternel dit à la même sainte :  
 « Maria fuit vas mundum et non mundum : mundum , quia  
 » de peccatoribus nata est , licet sine peccato concepta , ut  
 » filius meus de eâ sine peccato nasceretur. » (Lib. III. c.

15.) Et remarquons ces dernières paroles, savoir, que Marie fut conçue sans péché, afin que le fils de Dieu naquît d'elle sans péché. Non que le fils de Dieu fût capable de contracter une souillure, mais c'était pour qu'il n'essuyât pas même l'opprobre d'être conçu dans le sein d'une mère infectée du péché et esclave du démon.

L'Esprit-Saint dit que l'honneur du père est la gloire du fils, et que le déshonneur du père est l'opprobre du fils : « Gloria enim hominis est honor patris ejus, et dedecus filii pater sine honore. » (Eccl. III. 15.) C'est pour cela, dit S. Augustin, (Serm. de ass. B. V.) que Jésus-Christ préserva le corps de Marie de la corruption après sa mort, parce qu'il en eût rejailli sur lui-même un déshonneur, si cette chair virginale, dont il s'était revêtu, avait été flétrie par la pourriture du tombeau : « Putredo namque humanæ est opprobrium conditionis, a quo cum Jesus sit alienus, natura Mariæ excipitur; caro enim Jesu caro Mariæ est. » (Serm. de ass. B. V.) Or, si c'eût été un opprobre pour Jésus-Christ de naître d'une mère dont le corps fût sujet à la pourriture, combien n'eût-il pas été plus déshonorant de naître d'une mère dont l'ame eût été infectée de la corruption du péché? en outre, il n'est pas douteux que la chair de Jésus ne soit la même que celle de Marie, si bien que la chair du Sauveur, selon la remarque de ce saint, est demeurée même après sa résurrection, la même chair qu'il avait reçue de sa mère : « Caro Christi, caro est Mariæ, et quamvis gloria resurrectionis fuerit glorificata, eadem tamen mansit, quæ de Maria sumpta est. » (Loc. cit.) C'est ce qui fait dire à saint Arnould de Chartres : « Una est Mariæ et Christi caro; atque adeo Filii gloriam cum matre non tam communem judico, quam eandem. » (De laud. Virg.) Or,

cela posé, si la bienheureuse Vierge Marie eût été conçue en péché, quoique son Fils n'en eût point contracté la souillure, c'eût été néanmoins pour lui une tache que de s'être uni à une chair infectée quelque temps du péché, vase de souillure, et assujétie à Lucifer.

Marie ne fut point seulement la mère, mais elle fut la digne mère du Sauveur. C'est ainsi que l'appellent tous les saints pères. S. Bernard : « Tu sola inventa es digna, » ut in tua virginali aula rex regum primam sibi mansionem eligeret. » (In depr. ad V.) S. Thomas de Villeneuve : « Antequam conciperet, jam idonea erat ut esset » mater Dei » (Serm. III. de nat. B. V.) L'Église même nous atteste que la Vierge mérita d'être mère de Jésus-Christ : « Beata Virgo, cujus viscera meruerunt portare » Christum Dominum. » (Resp. I. noct. 2. in nativ. M.) S. Thomas d'Aquin, expliquant ces paroles, dit : « Beata » Virgo dicitur meruisse portare Dominum omnium, non » quia meruit ipsum incarnari, sed quia meruit ex gratia sibi data illum puritatis et sanctitatis gradum, ut » congrue posset esse mater Dei. » (5. p. q. 2. ad 2. ad 3.) Le docteur angélique dit donc que Marie ne pouvait mériter l'incarnation du Verbe, mais que, par la grâce divine, elle mérita d'arriver à un degré de perfection qui la rendit digne mère d'un Dieu, comme dit encore S. Pierre Damien : « Singularis ejus sanctitas ex gratia hoc promeruit, quod susceptione Dei singulariter judicata est » digna. (De ass. Serm. 2.)

Or, dès qu'on admet que Marie fut digne mère de Dieu, quelle excellence et quelles perfections ne lui convenaient point ! dit S. Thomas de Villeneuve. « Quæ autem excellentia, quæ perfectio decuit eam, ut esset mater Dei ? » (Serm. de nativ. V.) Le docteur angélique enseigne de

même, que quand Dieu choisit quelqu'un pour l'élever à une dignité, il le rend aussi capable d'en être revêtu ; d'où il conclut que Dieu ayant choisi Marie pour sa mère, il la rendit certainement encore digne de l'être par sa grâce : « Beata autem Virgo fuit electa divinitus, ut esset mater » Dei ; et ideo non est dubitandum quin Deus per suam » gratiam eam ad hoc idoneam reddiderit juxta illud : » (Luc. 1.) « Invenisti gratiam apud Deum, ecce concipies » et paries, etc. » (3. p. q. 27. a. 4.) Le saint en tire la conséquence, que la Vierge Marie ne commut jamais aucun péché actuel, pas même véniel, sans quoi, dit-il, elle n'aurait point été digne mère de Jésus-Christ, parce que l'ignominie de la mère serait retombée sur le Fils, qui aurait eu une pécheresse pour mère : « Non fuisset idonea » mater Dei, si peccasset aliquando, quia ignominia ma- » tris ad filium redundasset. » (Loc cit.) Or, si Marie en se rendant coupable d'un seul péché véniel, qui ne prive point l'ame de la grâce divine, n'eût pas été une mère digne, combien n'en eût-elle pas été moins digne, si elle se fût trouvée coupable du péché originel, qui l'aurait rendue ennemie de Dieu et esclave du démon ? c'est pourquoi S. Augustin dit, dans sa célèbre maxime, qu'en parlant de Marie, il ne voulait point faire mention du péché, pour l'honneur du Seigneur qu'elle avait mérité d'avoir pour Fils, et de qui elle obtint la grâce de vaincre entièrement le péché : « Excepta itaque sancta Virgine Maria, » de qua, propter honorem Domini, nullam prorsus, cum » de peccatis agitur, habere volo quæstionem. Unde enim » scimus quod ei plus gratiæ collatum fuerit ad vin- » cendum ex omni parte peccatum, quæ concipere et » parere meruit cum quem constat nullum habuisse pec- » catum. » (De natur. et grat. contra Pel. t. vii. c. 36.)

Nous devons donc tenir pour certain, que le Verbe incarné s'est choisi une mère telle qu'il lui convenait de l'avoir, et dont il ne dût point rougir, comme parle S. Pierre Damien : « *Christus talem matrem sibi elegit, quam* » meruit habere, de qua non erubesceret. » S. Proclus dit de même : « *Intia viscera quæ citra ullam sui dedecoris* » notam creaverat, habitavit. » (Or de nat. Dom.) Ce ne fut donc point un opprobre à Jésus-Christ de s'entendre appeler par les Juifs Fils de Marie, comme étant le Fils d'une pauvre femme : « *Nonne mater ejus dicitur M.ria ?* » (Matth. xiii. 55.) Car il est venu sur la terre pour y donner des exemples de patience et d'humilité; mais au contraire, quel déshonneur n'y aurait-il point eu pour lui si les démons eussent pu dire : « *Nonne mater ejus extitit pecca-* » *trix ?* » Eh quoi ! n'est-il point né d'une mère pécheresse et qui fut autrefois notre esclave ? Il n'était pas même décent que Jésus-Christ naquît d'une femme difforme et estropiée, ou dont le corps eût été possédé du démon ; mais combien eût-il encore été plus indigne de lui de naître d'une femme dont l'âme aurait été autrefois difforme et possédée de Lucifer.

Ah ! Dieu, qui est la sagesse même, sut bien préparer sur la terre d'une manière convenable la maison où il devait habiter : « *Sapientia ædificavit sibi domum.* » (Prov. ix. 1) « *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimi-* » *mus... adjuvabit eum Deus mane diluculo.* » (Psalm. xlv.) Le Seigneur, dit David, a sanctifié sa demeure, « *mane diluculo,* » c'est-à-dire, dès le commencement de sa vie, pour la rendre digne de lui ; car il ne convenait point à un Dieu saint de se choisir une maison qui ne fût pas sainte : « *Domum tuam decet sanctitudo.* » (Ps. xcii.) Et s'il nous proteste qu'il n'entrera jamais dans une âme

de mauvaise volonté, ni dans un corps assujéti au péché : « *In malevolam animam non intrabit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* » (Sap. 1.) Comment pourrions-nous penser que le Fils de Dieu ait voulu habiter dans l'âme et dans le corps de Marie, sans l'avoir d'abord sanctifiée et préservée de toute souillure du péché ? car, selon l'enseignement de S. Thomas, le Fils de Dieu n'habita pas seulement dans l'âme de Marie, mais encore dans son sein : « *Dei Filius in ipsa habitavit, non solum in anima, sed etiam in utero.* » (III. p. q. xxvii. a. 4.) La sainte Église chante : Seigneur, vous n'avez point eu horreur d'habiter dans le sein de la Vierge : « *Non horruisti Virginis uterum.* » Oui, parce qu'un Dieu a rait eu horreur de s'incarner dans le sein d'une Agnez, d'une Gertrude, d'une Thérèse ; car ces vierges, quoiqu'elles fussent saintes, ne laissaient point d'avoir été souillées quelque temps par le péché originel ; mais il n'eut point horreur de se faire homme dans le sein de Marie, parce que cette Vierge bien-aimée fut toujours exempte de toute tache du péché, et parce qu'elle ne fut jamais possédée par le serpent ennemi. C'est ce qui a fait dire à S. Augustin : « *Nullam digniorem domum sibi Filius Dei ædificavit quam Mariam, quæ nunquam fuit ab hostibus capta, neque suis ornamentis spoliata.* »

D'un autre côté, dit S. Cyrille d'Alexandrie, qui jamais a ouï dire qu'un architecte se soit bâti une maison pour son propre usage, et qu'il en ait mis d'abord en possession son principal ennemi : « *Quisquam audivit architectum, qui sibi domum ædificavit, ejus occupationem et possessionem primo suo inimico cecidisse ?* (In conc. Eph. n. 6.)

Assurément, reprend S. Méthode, le Seigneur qui nous

a donné le précepte d'honorer les auteurs de nos jours, a voulu, en se faisant homme comme nous, l'observer lui-même, en comblant sa mère de toute grâce et tout honneur : « Qui dixit : honora patrem et matrem, ut »  
 » decretum a se promulgatum servaret, omnem matri »  
 » gratiam et honorem impendit. » (Or. in Hyp.) C'est pour-  
 quoi S. Augustin dit qu'il faut croire avec certitude que Jésus-Christ a préservé Marie après sa mort de la corrup-  
 tion corporelle, comme nous l'avons dit ci-dessus; car, s'il ne l'eût point fait, il n'eût point observé la loi qui,  
 « sicut honorem matris præcipit, ita inhonorationem »  
 » damnat » (Sermon. de ass. B. V.) Or, combien moins Jésus-Christ eût-il pourvu à l'honneur de sa mère, s'il ne l'eût point préservée du péché d'Adam? Le P. Thomas d'Argentine, augustinien, dit qu'un fils qui ne préserverait point sa mère du péché originel, pouvant le faire, pêcherait; or, ce qui serait un péché pour nous, dit le même auteur, ne serait point digne du Fils de Dieu, qui, pouvant rendre sa mère immaculée, ne l'aurait point fait. Oh! non, ajoute Gerson : « Cum tu summus princeps »  
 » velis habere matrem, illi certe debebis honorem. Nunc »  
 » autem apparet illam legem non bene adimpleri, si in »  
 » abominationem peccati originalis permitteres illam quæ »  
 » esse debet habitaculum totius puritatis. » (Sermon. de conc. B. M. V.)

On n'ignore pas, en outre, que le divin Fils avait en vue plus la rédemption de Marie que celle des autres hommes, lors qu'il vint au monde, comme dit S. Bernardin de Sienna : « Christus plus pro redimenda Virgine »  
 » venit, quam pro omni alia creatura. » Et comme il y a deux manières de racheter, selon la doctrine de S. Augustin, l'une, en relevant celui qui est déjà tombé, l'autre en

empêchant qu'il ne tombe : « Duplex est redimendi modus, » unus redimendo lapsum, alter redimendo non lapsum, » ne cadat, » cette dernière est sans aucun doute la plus excellente : « Nobilius redimitur cui providetur ne cadat, » quam ut lapsus erigatur. » (S. Anton.) Parce que de cette manière l'âme est préservée du dommage ou de la tache qu'elle contracte toujours par la chute qu'elle fait. C'est pourquoi il faut croire, comme dit S. Bonaventure, que Marie fut rachetée de la manière la plus excellente, comme il convenait à la mère d'un Dieu : « Credendum est enim » quod novo sanctificationis genere in ejus conceptionis » primordio Spiritus sanctus eam a peccato originali, » (non quod infuit, sed quod infuisset) redemit, atque » singulari gratia præservavit. » (Serm. 2. de assump.) Frassen prouve que ce discours est véritablement du saint docteur. (Scot. acad. 1. viii. a. 5. sect. 5. q. 1. §. 5.) A ce sujet, le cardinal Cusan dit fort élégamment : « Alii liberatorem, Virgo sancta præliberatores habuit. » Les autres ont eu un Rédempteur qui les a délivrés de la tache du péché déjà contractée, mais la sainte Vierge a eu un Rédempteur (parce qu'il était son Fils) qui la préserva de contracter cette tache.

En un mot, pour conclusion de ce point, Hugues de S.-Victor dit que c'est par le fruit que l'on connaît l'arbre. Si l'Agneau fut toujours sans tache, la mère dut être aussi toujours immaculée : « Talis agnus, qualis mater agni ; » quoniam omnis arbor ex fructu suo cognoscitur. » (Coll. 5. de Verb. inc.) C'est pourquoi, ce même docteur saluait Marie en l'appelant : « O digna digni ! » O digne mère d'un digne fils ! voulant dire par là que nulle autre que Marie n'était digne d'être la mère d'un tel fils, et que nul autre que Jésus-Christ n'était digne d'être le fils d'une



telle mère : « O digna digni, poursuit-il, formosa pulchri, » excelsa altissimi, mater Dei. » (Hug. de S. V. serm. de ass.) Disons donc avec S. Ildephonse : Allaitiez, ô Marie, allaitiez votre Créateur ; allaitiez celui qui vous a faite, et qui vous a faite assez pure et assez parfaite pour qu'il prît en vous la nature humaine. » Lacta, o Maria, Creatorem » tuum, lacta cum qui te fecit, et qui talem fecit te, ut » ipse fieret ex te. (Serm. de nat. Virg.)

TROISIÈME POINT. S'il était convenable au Père de préserver Marie du péché, parce qu'elle était sa fille, et au Fils parce qu'elle était sa mère, il n'était pas moins convenable que l'Esprit-Saint l'en préservât, comme son épouse. Marie, dit S. Augustin, fut la seule créature qui méritât d'être appelée mère et épouse de Dieu : « Hæc est » quæ sola meruit mater et sponsa Dei vocari. (Serm. de ass.) En effet, S. Anselme assure que l'Esprit de Dieu vint habiter corporellement en Marie, et que, l'ayant enrichie de grâces sur toutes les créatures, il se reposa en elle, et fit reine du ciel et de la terre son épouse bien aimée : « Ipse spiritus Dei, ipse amor patris et Filii, corporaliter » venit in eam, singularique gratia præ omnibus in ipsa » requievit, et reginam cœli et terræ fecit sponsam suam. » (de excel. V. c. 4.) Il dit que l'Esprit-Saint vint en elle corporellement, quant à l'effet, puisqu'il y vint pour y former de son corps immaculé le corps immaculé de Jésus-Christ, comme l'archange le lui avait prédit : « Spi- » ritus sanctus superveniet in te. » (Luc. 1.) Marie, dit S. Thomas, est appelée le temple du Seigneur et le sanctuaire du S.-Esprit, parce qu'elle fut mere du Verbe incarné par l'opération du S.-Esprit : « Unde dicitur » templum Domini, sacrarium Spiritus Sancti, quia con- » cepit ex Spiritu Sancto. » (Opusc. 8.)

Or, si un excellent peintre pouvait choisir son épouse, belle ou difforme, selon qu'il la représentait lui-même, avec quel soin ne s'appliquerait-il pas à la rendre aussi belle qu'il lui serait possible? Qui pourrait donc soutenir que l'Esprit-Saint ait agi différemment à l'égard de Marie, et que, pouvant lui-même se former une épouse toute belle, comme il convenait qu'elle fût, il ne l'ait point fait? Non, il a fait ce qu'il convenait qu'il fit, comme le Seigneur lui-même l'attesta à Marie, lorsque, publiant ses louanges, il dit : « *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* » (Cant. iv. 7.) S. Ildephonse et S. Thomas disent que ces paroles s'entendent proprement de Marie, comme l'atteste Cornelius à Lápide, en expliquant ce passage ; et S. Bernardin de Sienne (tom. II. serm. 52), avec S. Laurent-Justinien (Serm. de nat. V.), assurent que les paroles citées s'entendent précisément de son immaculée conception ; c'est pourquoi un docteur lui dit : « *Tota pulchra es, virgo gloriosissima, non in parte, sed in toto ; et macula peccati, sive mortalis, sive venialis, sive originalis, non est in te.* » (In contempl. B. V. C. III.)

Le S.-Esprit exprima la même chose lorsqu'il appela cette vierge, qui est son épouse, jardin fermé, fontaine scellée : « *Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus.* » (Cant. 5. 12.) Marie fut précisément, dit S. Jérôme, ce jardin fermé et cette fontaine scellée, puisque les ennemis n'entrèrent jamais en elle pour lui nuire, mais qu'elle fut toujours intacte, en demeurant sainte de corps et d'âme : « *Hæc est hortus conclusus, fons signatus, ad quam nulli potuerunt doli irrupere, nec prævalere fraus inimici ; sed permansit sancta mente et corpore.* » (Hier. ep. x. ad.

Eust. de ass.) S. Bernard dit de même, en parlant à la B. V. M. : « Hortus conclusus tu es, quem ad desflo-  
 » randum manus peccatorum nunquam introivit. » (Vid. in loc. cit. Cant. iv.)

Sachons que ce divin époux préféra Marie à tous les autres saints et à tous les anges réunis ensemble, comme l'assure le P. Suarez, avec S. Laurent-Justinien et d'autres docteurs ; il l'aima dès le commencement, et il l'éleva en sainteté au-dessus de tous les autres, comme le témoigne David : « Fundamenta ejus in montibus sanctis ; diligit  
 » Domunis portas Sion super omnia tabernacula Jacob...  
 » Homo natus est in eâ, et ipse fundavit eam Altissimus. » (Psalm. lxxxvi.) Paroles qui toutes signifient que Marie fut sainte dès l'instant de sa conception. Et c'est ce que l'Esprit Saint indique encore ailleurs : « Multæ filiæ congregave-  
 » runt divitias, tu supergressa es universas. » (Prov. xxxi.) Si Marie a surpassé tout le monde en richesses spirituelles, elle a donc aussi la justice originelle comme l'eurent Adam et les anges : « Adolescentularum non est numerus,  
 » una est columba mea, perfecta mea (l'hébreu dit : In-  
 » tegra, immaculata mea,) una est matri suæ. » (Cant. vi.) Toutes les âmes justes sont filles de la grâce divine, mais, entre elles, Marie fut la *colombe* sans amertume de péché, la *parfaite* sans tache d'origine, et l'*unique* conçue en grâce.

C'est pourquoi, avant qu'elle fût mère de Dieu, l'ange la trouva pleine de grâce, et la salua ainsi : « Ave gratiâ plena. » Sophronius dit, à propos de ces paroles, que Dieu donna une partie de la grâce aux autres saints, mais qu'il la donna entièrement à Marie : « Bene gratiâ plena dicitur, quia cæteris per partes præ-  
 » tatur, Mariæ vero, simul se tota infundit plenitudo

» gratiæ. » (Serm. de ass. B. V.) De telle sorte, dit S. Thomas, que la grâce ne rendit pas seulement l'âme de Marie sainte, mais qu'elle sanctifia encore sa chair, afin qu'elle pût ensuite en revêtir le Verbe éternel : « Anima B. V. ita fuit plena, quod ex eâ refundit gratiam in carnem, ut de ipsâ conciperet Deum. » (Opusc. S.) Or, tout ceci nous fait voir que Marie fut enrichie et remplie de grâces par le S.-Esprit dès l'instant de sa conception, comme conclut Pierre de Celles : « Simul in eâ collecta est gratiæ plenitudo, quia ab exordio suæ conceptionis, aspersione Spiritus Sancti, tota deitatis gratia est superfusa. » (Lib. de Panib. cap. 10.) Ce qui fait dire à S. P. Damien : « A Deo electam et prælectam totam eam rapturus erat sibi Spiritus Sanctus. » (Serm. de Ann.) Par ce mot, *rapturus*, le saint veut expliquer la vélocité avec laquelle le S.-Esprit la prévint et la fit son épouse, avant que Lucifer pût la posséder.

Je veux enfin terminer ce discours, dans lequel je me suis étendu plus que dans tous les autres, parce notre petite congrégation a pris pour protectrice spéciale la sainte Vierge Marie, précisément sous le titre de son immaculée conception ; je veux, dis-je, finir en exposant succinctement quels sont les motifs qui me donnent la certitude, et qui, à mon avis, devraient la donner à tout le monde, de cette croyance si pieuse et si glorieuse à la divine mère, savoir, qu'elle a été préservée du péché originel.

Il y a plusieurs docteurs qui soutiennent que Marie a été exempte de la dette du péché, comme sont le cardinal Galatin (De arca, l. vii. c. 48.), le cardinal Cusan (lib. viii. exerc. 8), de Pont (lib. ii. cant. ex 10), Salazar (De Virg. conc. c. 7. § 7.), Catharin (De pec. orig. l. ult.), Navarre (Umbra Virg. c. 10. exc. 28.), Viva (P. 8. d. 1.

q. 2. a. 3.), de Lugo, Eg d us, Rich elieu, et beaucoup d'autres. O , cette opin on est très-probable; car, s'il est vrai que la volonté de tous les hommes fut renfermée dans la volonté d'Adam, comme étant le père de tous, ainsi que l'enseignent avec probabilité Gonet (Man. t. III. tr. 5. c. 6. §. 2.), Ilabert (t. III. de pecc. c. 7.), et plusieurs autres qui se fondent comme eux sur le texte de S. Paul : « Omnes in Adam peccaverunt. » (Rom. v.) Si donc ce sentiment est probable, il est bien probable aussi que Marie n'a point contracté la dette du péché; car, Dieu l'ayant distinguée, dans l'ordre de la grâce, du commun des hommes, il faut croire pieusement aussi qu'il n'avait point renfermé la volonté de Marie dans celle d'Adam.

Cette opinion n'est que probable, et j'y adhère parce qu'elle est plus glorieuse à ma souveraine; mais je tiens comme une chose certaine que Marie n'a point contracté le péché d'Adam; et le cardinal Everard (In Ex. Theol.), Duval (1 2. qu. 2. de pecc.), Renaud (Pict. Iugd. n. 29.), Losade (Disc. theol. de im. conc.), Viva (Qu. prad. ad Trut.), et plusieurs autres, la tiennent unanimement pour certaine, et même la regardent, selon leur expression, comme presque de foi. Je ne parlerai pas des révélations qui confirment ce sentiment, et en particulier de celles de sainte Brigitte, approuvées par le cardinal Turrecremata, et par quatre souverains pontifes, comme on lit en plusieurs endroits du liv. 6 de ces révélations. (C. 12. 49, et 55.) Mais je ne puis absolument passer sous silence les témoignages des S. Pères sur ce sujet, témoignages que je rapporterai pour faire voir avec quelle unanimité ils ont accordé ce privilège à la divine mère. S. Ambroise dit : « Suscipe me non ex Sara, sed ex Maria, ut incorrupta sit virgo, sed virgo per gratiam ab omni integra

» labe peccati. (Serm. 22. in Ps. xviii.) » Origène, parlant de Marie, s'exprime ainsi : « Nec serp ntis venenosis »  
 » afflatibus infecta est. (Homil. 1.) » S. Ephrem : « Im- »  
 » maculata, et ab omni peccati labe alienissima. (Ho. 5. »  
 » or. ad. Dei gen.) » S. Augustin, sur ces paroles de l'ange, « Ave gratia plena, » dit : « Quibus ostendit ex »  
 » integro (remarquez *ex integro*), iram primæ sententiæ »  
 » exclusam, et plenam benedictionis gratiam restitutam. (Serm. 11. in nat. Dom.) » S. Jérôme : « Nubes illa non »  
 » fuit in tenebris, semper in luce. (In Ps. lxxvii) » S. Cy- »  
 » prien, ou un autre écrivain sous son nom : « Nec sus- »  
 » tinebat justitia, ut illud vas electionis communibus »  
 » taxaretur injuriis, quoniam plurimum a cæteris distans »  
 » natura communicabat, non culpa. » (Lib. de carn. Christi »  
 » op. de nativ.) » S. Amphiloque : « Qui antiquam vir- »  
 » ginem sine probro condidit, ipse et secundam sine nota »  
 » et crimine fabricatus est. » (Tr. de Deip.) Sophronius : »  
 » « Virginem ideo immaculatam dici, quia in nullo corrup- »  
 » ta est. » (In. ep. ap. 6. syn. to. 3. p. 307.) S. Ilde- »  
 » phonse : « Constat eam ab originali peccato fuisse immu- »  
 » nem. » (Cont. disp. de Virg. M.) S. Jean Damascène : »  
 » « Ad hunc paradisum serpens aditum non habuit. » (Or. 2. »  
 » de nat. M.) S. Pierre Damien : « Caro virginis ex »  
 » Adam sumpta, maculas Adam non admittit. » (Serm de »  
 » Ass. V.) S. Bruno : « Hæc est incorrupta terra illa, »  
 » cui benedixit Dominus; ab omni propterea peccati con- »  
 » tagione libera. » (In Ps. ci.) S. Bonaventure : « Do- »  
 » mina nostra fuit plena gratia præveniente in sua sanc- »  
 » tificatione, gratia scilicet præservativa contra foeditatem »  
 » culpæ originalis. (Serm. 2. de Ass.) » S. Bernardin de »  
 » Sienne : « Non enim credendum est quod ipse filius Dei »  
 » voluerit nasci ex virgine, et sumere ejus carnem quæ

» esset maculata aliquo originali peccato. (Tom. III. Serm. 49.) » S. Laurent-Justinien : « Ab ipsa conceptione » fuit in benedictionibus præventa. » (Serm. de Annunt.) Sur ces paroles : « Invenisti gratiam, » un docteur dit : Gra- » tiam singularem, o dulcissima virgo, invenisti, quia » fuerunt in te ab originali labe præservatio. etc. » (Cap. 6.) Une foule d'autres docteurs disent la même chose.

Mais il y a surtout deux motifs qui nous garantissent la vérité de cette pieuse croyance : le premier est le consentement unanime des fidèles sur ce point. Le P. Gilles, au sujet de la présentation (de Præs. v. q. 6. a. 4.) atteste que tous les ordres religieux suivent cette opinion; dans l'ordre même de S. Dominique, dit un auteur moderne, où l'on compte 92 auteurs qui soutiennent l'opinion contraire, on en trouve néanmoins 156, qui sont d'accord avec nous. Mais ce qui doit surtout nous persuader que notre pieuse opinion est conforme au sentiment commun des catholiques, c'est le témoignage que nous en donne le pape Alexandre VII dans sa bulle célèbre : « Solli- » citudo omnium ecclesiarum, » publiée en 1661, et dans laquelle il est dit : « Aucta rursus et propagata fuit » pietas hæc et cultus erga Deiparam... ita ut, acceden- » tibus academiis ad hanc sententiã (savoir à la croyance » pieuse), jam fere omnes catholici eam complectantur. » Et en effet, cette opinion est soutenue par les académies de Sorbonne, d'Alcala, de Salamanque, de Coïmbre, de Cologne, de Mayence, de Naples, et de plusieurs autres, dans lesquelles chaque lauréat s'engage par serment à être le défenseur de Marie immaculée. Cette preuve qui se tire du consentement unanime des fidèles est le principal fondement sur lequel s'appuie le docte Petreau pour en établir la vérité. (t. v. p. 2. lib. 14. c. 2. n. 10.) Et le très

savant évêque D. Jules de Torni (in adn. ad æst. l. 2. Dist. 5. § 2.) dit que cette raison doit convaincre nécessairement; car, en vérité, si le commun consentement des fidèles suffit seul pour vous assurer de la sanctification de Marie dans le sein de sa mère, et de son assomption au ciel en corps et en ame, pourquoi ce même consentement ne nous donnerait-il pas la certitude de son immaculée conception?

L'autre motif, plus solide encore, qui me donne une conviction entière que Marie a été exempte du péché originel, c'est la célébration de sa conception immaculée, ordonnée par l'Église universelle. Sur ce point, je vois, d'une part, que l'Église célèbre le premier instant où l'ame de Marie fut créée et unie à son corps, comme déclare Alexandre VII dans la bulle que nous avons citée, où le pontife affirme que l'Église rend à la conception de Marie le même culte que la pieuse croyance qui lui attribue l'exemption du péché originel; d'une autre part, je vois qu'il est certain que l'Église ne peut célébrer une chose qui ne serait pas sainte, selon l'oracle de S. Léon pape (Ep. decret. 4. c. 2.), et de S. Eusèbe pontife: « In sede apos- » tolica extra maculam semper est catholica servata religio. » (Decr. 24. q. 1. c. in sede.) Et comme enseignent tous les théologiens avec S. Augustin (Serm. 95, et 113.); S. Bernard (ep. ad con. Lugd.), et S. Thomas, qui, pour prouver que Marie fut sanctifiée avant que de naître, s'appuie précisément sur cette raison, savoir, sur la célébration de sa nativité usitée dans l'Église, et dit: « Ecclesia ce- » lebrat nativitatem Beatæ Virginis: non autem celebratur » festum in ecclesia, nisi pro aliquo sancto; ergo Beatæ » Virgo fuit in utero sanctificata. » (3. p. 9. 27. a. 2.) Or, s'il est certain, comme dit le docteur angélique, que



Marie fut sanctifiée dans le sein de sa mère, parce que l'Église célèbre la fête de sa naissance, pourquoi ne tiendrions-nous pas pour certain qu'elle fut préservée du péché originel depuis le premier instant de sa conception, lorsque nous savons que l'Église en célèbre aussi la fête dans ce sens? A l'appui de ce grand privilège de Marie, on connaît les grâces innombrables et miraculeuses que le Seigneur se plaît à répandre chaque jour sur le royaume de Naples par le moyen de la petite image de son immaculée conception. Je pourrais en rapporter plusieurs dont les pères de notre congrégation ont été les instrumens; mais je me borne à deux qui sont vraiment admirables.

#### EXEMPLES.

Dans une maison de ce royaume qu'occupe notre petite congrégation, vint se présenter une femme qui raconta à l'un de nos pères que son mari ne s'était point confessé depuis plusieurs années, et qu'elle ne savait plus quel moyen prendre pour l'y déterminer, attendu que quand elle lui parlait de confession, il l'accueillait à coups de bâton; le père conseilla à cette femme de donner à son mari un écusson de la Vierge immaculée. Le soir étant venu, cette femme engagea de nouveau son mari à se confesser; mais comme il faisait la sourde oreille, selon sa coutume, elle lui donna cette image; à peine le mari l'eut-il reçue, qu'il dit à sa femme: Hé bien! quand veux-tu que j'aie me confesser? je suis prêt à le faire. La femme se mit à pleurer de joie en voyant un changement si subit. Le lendemain matin, le mari vint en effet à notre église, et le même père lui ayant demandé depuis combien de temps il ne s'était point confessé, il répondit: depuis vingt-

huit ans. Et comment, lui dit le père, vous êtes-vous décidé à venir vous confesser ce matin? Mon père, lui répondit-il, j'étais obstiné, mais hier soir, ma femme me donna un écusson de la Vierge, et je sentis aussitôt changer mon cœur, de sorte que chaque moment de cette nuit me semblait retarder de mille ans le jour où je pourrais venir me confesser. Il se confessa en effet avec une grande componction, changea de vie, et continua long-temps à se confesser souvent au même père.

Dans un autre endroit du diocèse de Salerne, pendant que nous y faisons la mission, il y avait un homme qui gardait une grande inimitié contre quelqu'un qui l'avait offensé. Un de nos pères lui parla du pardon des offenses, et il répondit : Mon père, n'avez-vous jamais vu à vos sermons? — Non. — C'est pour cette raison que je n'y vais pas : je vois bien que je suis damné; mais quoi qu'il en arrive, je veux me venger. Le père s'épuisa inutilement pour le convertir, mais, voyant qu'il y perdait ses paroles : prenez, lui dit-il, cette image de la Vierge. Le pécheur répondit d'abord : et de quoi me servira-t-elle? Toutefois, l'ayant prise, il dit au missionnaire, comme s'il n'eût jamais refusé d'accorder le pardon qu'on exigeait de lui : Mon père, je ne demande pas mieux que de pardonner, j'y suis disposé, et il se prépara pour le lendemain matin. Mais le jour étant venu, il se trouva changé de nouveau, et il n'en voulut plus rien faire. Le même père lui remit une autre image, qu'il ne voulait point recevoir : enfin il la prit avec peine; mais quoi ! dès qu'il l'eut reçu, il s'écria : Allons, hâtons-nous, où est mon ennemi? il pardonna aussitôt, et puis il se confessa.

## PRIÈRE.

O ma reine immaculée, je me réjouis de vous voir enrichie d'une si grande pureté. Je remercie notre commun Créateur, et je me propose de le remercier sans cesse, de ce qu'il vous a préservée de toute souillure, comme je le crois sans hésiter, et comme je suis prêt à le prouver, en faisant, s'il est nécessaire, le sacrifice de ma vie même, pour défendre le grand, le singulier privilège de votre immaculée conception. Je voudrais que tout le monde vous connût, et confessât que vous êtes cette belle *aurora*, qui a toujours été décorée de la lumière divine; cette *arche* élue de salut, préservée du naufrage commun du péché; cette *parfaite* et cette *immaculée colombe*, comme vous nommait votre divin époux; ce *jardin fermé* qui fit les délices de Dieu; cette *fontaine scellée* dans laquelle l'ennemi ne porta jamais la main pour troubler ses eaux; et enfin, ce *lys* éclatant de blancheur, qui, étant né entre les épines des enfans d'Adam, où tous les autres naissent souillés du péché et ennemis de Dieu, avez été dès votre naissance toute pure, toute brillante et l'amie de votre Créateur.

Permettez donc que je vous loue, comme vous loue votre Dieu: « *Tota pulchra es, et macula non est in* » te. » O très-pure colombe, toute blanche, toute belle, et toujours amie de Dieu! « *O quam pulchra es, amica* » mea, quam pulchra es! » Ah! très-douce, très-aimable Marie immaculée, vous qui êtes si belle aux yeux de votre Seigneur, ne dédaignez point de regarder de vos yeux miséricordieux les plaies affreuses de mon âme. Regardez-moi, ayez pitié de moi, et guérissez-moi. O belle amante

des cœurs, attirez encore à vous mon misérable cœur. Vous qui, dès le premier instant de votre vie, avez paru pure et belle devant Dieu, ayez pitié de moi, qui non-seulement suis né dans le péché, mais qui encore depuis mon baptême ai souillé de nouveau mon âme. Ce Dieu qui vous a choisie pour sa fille, sa mère et son épouse, qui, à cet effet, vous a préservée de toute tache, et vous a préférée, dans son amour, à toutes les créatures, que pourrait-il vous refuser? Vierge immaculée, vous dirai-je avec S. Philippe de Néri : vous devez me sauver. Faites que je me souvienne toujours de vous, et ne m'oubliez jamais. O ma mère, ma reine, ma bien-aimée, très-douce, très-belle, très-pure, immaculée Marie, il me semble que j'ai encore mille ans à vivre tant il me tarde de voir votre beauté dans le paradis, pour vous louer et pour vous aimer davantage. *Amen.*

---

---

## II<sup>e</sup> DISCOURS.

### SUR LA NATIVITÉ DE MARIE.

Marie naquit sainte, et très-sainte, puisque la grâce dont Dieu l'enrichit dès le commencement fut grande, et que la fidélité avec laquelle elle correspondit sans délai à la grâce de Dieu, fut également grande.

Les hommes ont coutume de célébrer la naissance de leurs enfans avec l'appareil de la joie et de l'allégresse; mais ils devraient plutôt donner des signes de tristesse et de deuil, en considérant que ceux qui viennent au monde ne sont pas seulement privés de mérites et de raison, mais qu'ils sont encore infectés du péché, enfans de colère, et condamnés comme tels aux misères et à la mort. Mais il est juste que la naissance de notre petite Marie soit célébrée par une fête et une joie universelles; car elle vient à la lumière du monde, petite, quant à son âge, mais grande en mérites et en vertus. Marie naît sainte et très-sainte. Mais pour comprendre le degré de sainteté qu'elle apporta en naissant, il faut considérer 1<sup>o</sup> combien fut grande la première grâce dont Dieu l'enrichit; 2<sup>o</sup> combien fut grande la fidélité avec laquelle Marie correspondit sans délai à cette grâce de Dieu.

PREMIER POINT. — Et pour parler d'abord de la grâce reçue, il est certain que Marie fut la plus belle ame que Dieu ait créée; elle fut même l'œuvre la plus grande qu'ait faite le Tout-Puissant en ce monde, et la plus digne

de lui , après l'incarnation du Verbe « Opus quod solus » Deus supergreditur. » Ainsi l'appelle S. Pierre Damien. En outre , la grâce ne tomba pas goutte à goutte sur Marie comme sur les autres saints , mais , « Sicut pluvia in » vellus , » comme le prédisait David (Psalm. LXXI. 6.) L'ame de Marie fut semblable à une toison qui s'imbibait heureusement de la pluie abondante de la grâce , sans en perdre une seule goutte : « Virgo sancta totam sibi hau- » serat Spiritus Sancti gratiam. » dit S. Basile. (In Cant. D. Th. in 4. Luc.) En sorte qu'elle pouvait dire par la bouche de l'Ecclésiastique : « In plenitudine sanctorum » detentio mea. (C. xxiv. 16.) C'est-à-dire , comme l'explique S. Bonaventure : « Totum tenco in plenitudine » quod alii sancti tenent in parte. » Je possède en plénitude tout ce que les autres saints possèdent en partie. (S. Bonav. Serm. 5. de B. V.) Et S. Vincent Ferrier , parlant particulièrement de la sainteté qu'avait Marie avant sa naissance , dit qu'elle surpassa celle de tous les saints et de tous les anges : « Virgo sanctificata fuit in » utero , super omnes sanctos et angelos. »

La grâce que reçut Marie surpassa non-seulement celle de chaque saint en particulier , mais encore celle de tous les saints et de tous les anges réunis , comme le prouve le très-docte père François Pepe , de la compagnie de Jésus , dans son bel ouvrage sur les grandeurs de Jésus et de Marie. (Tom. 3. lez. 156.) Il assure que cette opinion , si glorieuse à notre reine , est aujourd'hui commune , et regardée comme certaine par les théologiens modernes (tels que Cartagène , Suarez , Spinelli , Recupito , Guerra , et beaucoup d'autres qui l'ont examinée *ex professo* ; chose que les anciens n'avaient jamais faite). Et il raconte encore que la mère divine envoya le P. Martin Guttierrez remercier de sa

part le P. Suarez d'avoir défendu si courageusement cette opinion très-probable, qui, selon le témoignage du P. Sengeri, dans son *Dévoit à Marie*, a été ensuite appuyée par le sentiment unanime de l'école de Salamanque.

Or, si cette opinion est commune et certaine, il faut regarder comme bien probable encore l'autre opinion, selon laquelle, dès le premier instant de sa conception immaculée, Marie reçut une grâce supérieure à celle de tous les saints et de tous les anges réunis ensemble. Le P. Suarez soutient fortement cet avis, et les pères Spinelli, Recupito (le P. Pepe au l. cit.), et La Colombière (Serm. 29.) l'ont adopté. Mais, outre les autorités des théologiens, il y a deux raisons fortes et convaincantes qui établissent suffisamment l'opinion dont je parle. La première, c'est que Marie fut choisie de Dieu pour être la mère du Verbe divin. Ce qui fait dire au bienheureux Denys-le-Chartreux que Marie ayant été choisie dans un ordre supérieur à toutes les créatures, vu que la dignité de mère de Dieu appartient en quelque sorte, comme dit le P. Suarez, à l'ordre de l'union hypostatique, il était juste que, dès le commencement de sa vie, des dons d'un ordre supérieur lui fussent conférés, en sorte qu'ils surpassassent incomparablement tous les dons accordés aux autres créatures. Et certes, l'on ne peut douter qu'au même instant où, dans les décrets divins, la personne du Verbe fut prédestinée à se faire homme, la mère dont il devait recevoir la nature humaine ne lui fût aussi préparée. Et cette mère était notre petite Marie. Or, S. Thomas (5. p. q. 27. a. 5. ad 1.) enseigne que le Seigneur donne à chacun la grâce proportionnée à la dignité à laquelle il le destine : « Unicuique » datur gratia secundum id ad quod eligitur. » Et S. Paul l'avait déjà enseigné, lorsqu'il écrivait : « Qui et idoneos

» nos fecit ministros novi Testamenti , » (1. Cor. III. 6.) Pour nous faire comprendre que les apôtres avaient reçu de Dieu des dons proportionnés au grand ministère pour lequel ils avaient été choisis. S. Bernardin de Sienné ajoute que quand quelqu'un est élu de Dieu pour un état , il reçoit , non-seulement les dispositions dont il a besoin pour le remplir , mais encore les dons nécessaires pour soutenir cet emploi d'une manière honorable : « Regula » firma est in sacra theologia , quod quaecumque Deus » aliquem elegit ad aliquem statum , omnia bona illi dis- » pensat quæ illi statui necessaria sunt , et illud copiose » decorant. » (Serm. 10. a. 2. c. 1.) Or , si Marie fut choisie pour être la mère de Dieu , il était convenable que Dieu l'ornât , dès le premier moment , d'une grâce immense et d'un ordre supérieur à la grâce de tous les autres hommes et de tous les anges ; car la grâce devait correspondre à la dignité immense et très-haute à laquelle Dieu l'élevait , comme le concluent tous les théologiens avec S. Thomas , qui dit (loco cit. art 4.) : « Virgo fuit electa ut esset mater » Dei , et ideo non est dubitandum , quin Deus per suam » gratiam eam ad hoc idoneam reddiderit. » De sorte que Marie , avant d'être mère de Dieu , fut ornée d'une sainteté si parfaite , qu'elle la rendit capable de soutenir cette grande dignité : « In beata Virgine fuit perfectio quasi » dispositiva , per quam reddebatur idonea ad hoc quod » esset mater Christi , et hoc fuit perfectio sanctificationis. » Ainsi s'exprime le saint docteur. (Cit. q. 27. a. 5. ad 2.)

Il avait déjà dit (5. p. q. 7. a. 10. ad 1.) que Marie était appelée pleine de grâces , non pas à l'égard de la grâce elle-même , parce qu'elle ne l'eut point dans le degré souverain d'excellence où il est possible de l'avoir ; ainsi , selon le même saint docteur , la grâce habituelle de



Jésus-Christ ne fut pas souverain en ce sens que la puissance divine n'eût pu absolument la rendre plus grande, quoiqu'elle correspondit suffisamment à la fin à laquelle la divine sagesse avait destiné l'humanité du Sauveur, c'est-à-dire à l'union avec la personne du Verbe : « *Virtus divina* » licet possit facere aliquid majus et melius, quam sit » habitualis gratia Christi, non tamen posset facere quod » ordinaretur ad aliquid majus, quam sit unio personalis » ad filium unigenitum a Patre; cui unioni sufficienter » talis correspondet mensura gratiæ, secundum definitio- » nem divinæ sapientiæ. » (D. q. 7. a. 12. ad 2.) Le même docteur angélique enseigne que la puissance divine est si grande, qu'il lui reste toujours, quoi qu'elle donne, quelque chose à donner; et quoique la puissance naturelle de la créature soit limitée en soi, quant à l'acte de recevoir, de sorte qu'elle peut être entièrement remplie; néanmoins sa puissance d'obéissance à la divine volonté est illimitée, et Dieu peut sans cesse la remplir davantage, en lui donnant une plus grande capacité de recevoir. « *Po-* » tentiam naturalem ad recipiendum posse totam im- » pleri, non autem potentiam obediendi. » (S. Thom q. 29. de Verit. a. 5. ad 3.) Pour revenir à notre sujet, S. Thomas dit donc que la bienheureuse Vierge Marie, quoiqu'elle ne fût point pleine de grâce quant à la grâce même, était néanmoins appelée pleine de grâce à l'égard d'elle-même, parce qu'elle eut une grâce immense, suffisante, et correspondante à son immense dignité, de telle sorte qu'elle la rendit propre à devenir la mère d'un dieu : « *Beata Virgo est plena gratiæ, non ex parte ipsius* » gratiæ, quia non habuit gratiam in summa excellentia » qua potest haberi, nec ad omnes effectus gratiæ: sed dici- » tur fuisse plena gratia per comparisonem ad ipsam, quia

» scilicet habebat gratiam sufficien'tem ad statum illum  
 » ad quem erat a Deo electa, ut esset mater unigeniti  
 » ejus. » (D. q. 7. a. 10. ad 1.) C'est pourquoi Benoît  
 Fernandez ajoute que la mesure dont il faut se servir pour  
 connaître le degré de grâce qui a été communiqué à Ma-  
 rie est la dignité de mère d'un dieu : « Est igitur digni-  
 » tas matris Dei regula, per quam metiendum est quid-  
 » quid virgini ab eo collatum credimus. »

David disait donc avec raison que les fondemens de  
 cette cité de Dieu, qui est Marie, devaient être posés sur  
 la cime des monts : « Fundamenta ejus in montibus  
 » sanctis, » (Ps. xxix.) c'est-à-dire, que les premiers mo-  
 mens de la vie de Marie devaient être plus élevés que tou-  
 tes les vies des saints les plus consommés en vertu : « Di-  
 » ligit Dominus, poursuit le prophète, portas Sion, super  
 » omnia tabernacula Jacob. » Et le même David nous en  
 donne la raison ; c'est parce Dieu devait se faire homme  
 dans son sein virginal : « Homo natus est in ea. » Il fut  
 donc convenable que Dieu donnât à cette vierge, dès le  
 premier moment qu'il la créa, une grâce correspondanté  
 à la dignité d'une mère de Dieu.

Isaïe veut nous faire comprendre la même chose, quand  
 il dit que dans les temps à venir la montagne de la maison  
 du Seigneur (qui fut la bienheureuse Vierge) devait être  
 préparée sur le sommet de toutes les autres monta-  
 gnes, et que toutes les nations devaient en conséquence  
 y affluer pour recevoir les divines miséricordes : « Et erit  
 » in novissimis diebus præparatus mons domus Domini  
 » in vertice montium, et elevabitur super colles, et fluent  
 » ad eum omnes gentes. » (Isai. 2. 2.) S. Grégoire l'explique  
 ainsi : « Mons quippe in vertice montium, quia altitudo  
 » Mariæ supra omnes sanctos refulsit. » (Lib. 1. in 1. Reg.

c. 1.) Et S. J. Damascène : « Mons in quo beneplacitum » est Deo habitare in eo. » Montagne que Dieu s'est plu à choisir pour sa demeure. C'est pour cela que Marie fut appelée cyprès du mont Sion ; cèdre, mais cèdre du mont Liban : olive, mais olive toute belle : choisie, mais choisie comme le soleil ; car, dit S. P. Damien, comme le soleil surpasse en lumière la clarté des étoiles au point de les faire disparaître : « Siderum rapit positionem, ut sint » quasi non sint ; » ainsi l'auguste Vierge mère surpassa en sainteté les mérites de toute la cour céleste : « Sic virgo » « merita singulorum et omnium antecedit. » (Serm. de ass.) Ce qui fait dire élégamment à S. Bernard que Marie fut si sublime en sainteté, qu'aucune autre mère que Marie ne convenait à Dieu, et qu'aucun autre fils que Dieu ne convenait à Marie : « Neque enim decebat Deum » « alia mater quam Virgo, neque Virginem alius filius » « quam Deus. »

La deuxième raison par laquelle on prouve que Marie surpassa en sainteté tous les saints réunis, dès l'instant de sa conception, est fondée sur le grand office de médiatrice des hommes qu'elle exerça dès le commencement ; c'est pourquoi il fallait qu'elle possédât, dès le commencement, un fonds plus abondant de grâces que tous les hommes ensemble. On sait combien ce titre de médiatrice est fréquemment donné à Marie par les SS. Pères et par les théologiens, parce qu'elle a obtenu le salut à tout le genre humain par sa puissante intercession et par un mérite de congruité, en procurant au monde perdu le bienfait de la rédemption. On dit : « mérite de congruité, » parce que Jésus-Christ seul est notre médiateur par voie de justice, et par mérite « de condigno » pour parler le langage des écoles, ayant offert ses mérites au Père Eternel, qui les a

acceptés pour notre salut. Marie, au contraire, est médiatrice de grâce par voie de simple intercession, et de mérite » de congruo, » ayant offert à Dieu, comme disent les théologiens avec S. Bonaventure, ses mérites pour le salut de tous les hommes, et Dieu les ayant acceptés, par grâce, avec les mérites de Jésus-Christ. A ce sujet S. Arnould de Chartres dit : « Ipsa in nostrâ salute communem cum » Christo effectum obtinuit. » Et Richard de S.-Victor : » Omnium salutem desideravit, quæsit, obtinuit : imo » omnium salus per ipsam effecta. » (Cap. 26. in Cant.) En sorte que tout bien, tout don de vie éternelle, que chacun des saints a reçu de Dieu, leur a été dispensé par le canal de Marie.

C'est ce que veut nous faire entendre la sainte Église, lorsqu'elle honore la divine mère en lui appliquant ce passage de l'Écclésiastique (24. 25.) « In me gratia omnis » viæ et veritatis. » Elle dit *viæ*, parce que toutes les grâces que reçoivent les voyageurs leur sont dispensées par Marie; *veritatis*, parce que la lumière de la vérité se donne par Marie. « In me omnis spes vitæ et virtutis : » *vitæ*, parce que nous espérons obtenir par Marie la vie de la grâce en ce monde et la gloire du ciel; *virtutis*, parce qu'on acquiert par Marie toutes les vertus, et spécialement les vertus théologiques, qui sont les principales vertus des saints. « Ego mater pulchræ dilectionis, timoris, » agnitionis et sanctæ spei. » Marie obtient à ses serviteurs, par son intercession, les dons de l'amour divin, de la sainte crainte, de la lumière céleste, et de la sainte confiance. S. Bernard conclut de là, que selon l'enseignement de l'Église, Marie est la médiatrice universelle de notre salut : « Magnificæ gratiæ interventricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum. Hæc mihi de illa cantat

« ecclesia, et me eadem docuit decantare. » (Epist. 174. ad. can. Lugd.)

C'est pour cela, dit S. Sophrone, patriarche de Jérusalem, que l'archange Gabriel l'appela pleine de grâce : « Ave gratia plena ; » tandis que la grâce, dit ce saint, a été donnée aux autres avec mesure, elle a été donnée tout entière à Marie : « Bene plena, quia cæteris sanctis datur » gratia per partes ; Mariæ vero tota se infundit plenitudo » gratiæ. » (Serm. de Ass.) Il en fut ainsi, selon le témoignage de S. Basile, pour qu'elle pût être de la sorte la digne médiatrice entre Dieu et les hommes : « Ave gratia » plena, propterea Deum inter et homines mediatrix inter- » cedens. » Si la Vierge Marie n'eût point été remplie de la divine grâce, poursuit S. Laurent-Justinien, comment aurait-elle pu être l'échelle du paradis, l'avocate du monde et la vraie médiatrice des hommes avec Dieu ? « Quomodo » non est Maria plena gratia, quæ effecta est paradisi » scala, mundi interventrix, Dei atque hominum veris- » sima mediatrix ? » (Serm. de ann. B O.)

La seconde raison que nous avons énoncée a donc acquis le dernier degré d'évidence. Si Marie, en qualité de mère destinée au commun Rédempteur, reçut dès le commencement la fonction de médiatrice pour tous les hommes, et par conséquent aussi pour tous les saints, il fut bien encore nécessaire qu'elle reçût, dès le commencement, une grâce supérieure, telle que n'ont pu l'avoir tous les saints pour lesquels elle devait intercéder. Je m'explique plus clairement : Si tous les hommes devaient devenir agréables à Dieu par l'intermédiaire de Marie, il fallait bien que Marie fût plus sainte et plus agréable à Dieu que tous les hommes ensemble. Autrement, comment aurait-elle pu intercéder pour tous les hommes ? Il est absolument nécessaire qu'un

intercesseur soit plus agréable à son monarque que tous ses sujets, pour qu'il obtienne à tous la grâce du prince. Si donc Marie, conclu S. Anselme, mérita de devenir la digne réparatrice du monde égaré, c'est parce qu'elle fut la plus sainte et la plus pure de toutes les créatures : « Pura sanctitas pectoris ejus, omnis creaturæ puritatem » sanctitatemque transcendens, promeruit, ut reparatrix » perditæ orbis dignissima fieret. » (De excell. Virg. c. 9.)

Marie fut donc médiatrice des hommes, dira-t-on ; mais comment peut-on encore l'appeler médiatrice des anges ? Plusieurs théologiens assurent que Jésus-Christ mérita même aux anges la grâce de la persévérance ; ainsi, comme Jésus fut leur médiateur *de condigno*, on peut dire aussi que Marie a été leur médiatrice *de congruo*, puisqu'elle a accéléré par ses prières la venue du Rédempteur. Du moins on peut dire qu'en méritant *de congruo*, de devenir la mère du Messie, elle mérita aux anges la réparation de leurs trônes, que les démons avaient perdus ; donc, elle mérita au moins aux anges cette gloire accidentelle ; c'est pourquoi, Richard de S.-Victor dit : « Utraque creatura per hanc reparatur, et angelorum ruina per hanc restaurata est, et natura humana reconciliata. (In Cant. IV.) Et S. Anselme l'avait déjà dit : « Cuncta per hanc virginem in statum pristinum revocata sunt et restaurata. » (De excel. Virgin. c. 11.)

Ainsi notre céleste enfant, soit parce qu'elle fut établie la médiatrice du monde, soit parce qu'elle fut destinée à être la mère du Rédempteur, reçut dès sa naissance une grâce supérieure à celle de tous les saints réunis ensemble. Quel agréable spectacle n'offrait donc point au ciel et à la terre la belle ame de cette heureuse enfant, bien qu'elle fût encore renfermée dans le sein de sa mère ? Elle était, aux

yeux de la Divinité la plus aimable créature ; car, étant pleine de grâce et de mérite, elle pouvait déjà dire alors : « Cum essem parvula, placui Altissimo. » Elle était en même temps la créature la plus amante de Dieu qui eût jusqu'alors paru dans le monde ; de telle sorte que si Marie fût née immédiatement après sa conception très-pure, elle serait venue au monde plus riche en mérites et plus sainte que tous les saints ensemble. Or, pensons combien plus sainte elle était encore quand elle naquit, alors qu'elle vit la lumière après avoir acquis des mérites durant les neuf mois qu'elle fut enfermée dans le sein de sa mère ! Passons maintenant au second point, et considérons combien fut grande la fidélité avec laquelle Marie correspondit sans délai à la grâce divine.

DEUXIÈME POINT.— Ce n'est pas une simple opinion, dit un savant auteur (le P. La Colombière, Serm. 31.), mais c'est l'opinion du monde entier, que Marie enfant, ayant reçu dans le sein de sainte Anne la grâce sanctifiante, reçut dans le même instant le parfait usage de la raison, avec une grande lumière divine correspondante à la grâce dont elle fut enrichie, de sorte que nous pouvons croire que dès l'instant où sa belle ame fut unie à son corps très-pur, elle fut éclairée de toutes les lumières de la divine sagesse, pour bien connaître les vérités éternelles, la beauté des vertus, et surtout la bonté infinie de son Dieu, le droit qu'il avait d'être aimé de toutes les créatures, et particulièrement d'elle-même, à cause des dons inestimables dont le Seigneur l'avait ornée, et par lesquels il l'avait distinguée de toutes les créatures, en la préservant de la souillure du péché originel, en lui donnant une grâce immense, et en la destinant à être la mère du Verbe et la reine de l'univers.

Il suit de là que dès le premier moment, Marie, reconnaissante envers son Dieu, commença sans retard à opérer tout ce qu'elle put, faisant fructifier dès lors fidèlement ce grand capital de grâces qui lui avait été confié. Tout appliquée dès ce moment à aimer la bonté divine et à lui plaire, elle l'aima de toutes ses forces, et elle continua à l'aimer sans cesse durant les neuf mois qui précédèrent sa naissance, et qu'elle employa sans relâche à s'unir de plus en plus avec son Dieu par des actes fervens d'amour. Exempte de la faute originelle, elle était par là même libre de tout attachement terrestre, de tout mouvement désordonné, de toute distraction, de toute opposition des sens, qui auraient pu l'empêcher d'avancer de plus en plus dans le divin amour; tous ses sens étaient d'accord avec son esprit pour s'élever vers Dieu: ainsi sa belle ame, délivrée de tout empêchement, et ne s'arrêtant jamais, volait sans cesse vers Dieu, l'aimait sans cesse et croissait sans relâche dans son amour. C'est pour cela qu'elle se nomme elle-même un platane élevé sur le courant des eaux: « *Quasi platanus exaltata sum juxta aquam.* » (Eccl. xxix. 19.) Car elle fut cette noble plante de Dieu qui ne cessa de croître près du courant de la grâce divine. C'est encore pour cela qu'elle s'appelle vigne: « *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris.* (Eccl. xxiv. 25.) Non-seulement parce qu'elle fut si humble aux yeux du monde, mais encore parce que, comme la vigne va toujours croissant, selon le proverbe reçu: « *Vitis nullo fine crescit,* » (les autres arbres, l'oranger, le mûrier, le poirier ont une stature déterminée, mais le sarment de vigne croît toujours, et il grandit à l'égal de l'arbre auquel il s'attache), ainsi la tres-sainte Vierge croissait toujours en perfection: « *Ave vitis semper vicens.* » Ainsi



la saluait S. Grégoire Thaumaturge (Serm. 1, in Ann.) et toujours elle fut unie à son Dieu, qui était son unique appui. L'Esprit-Saint parlait encore d'elle, lorsqu'il disait : « Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens, » innixa super dilectum suum ? » (Cant. v.) S. Ambroise commente ainsi ce passage : « Hæc est quæ ascendit ita ut » adhæreat Dei verbo sicut vitis propago. » (Ap. seq. 40. de Ann.) Quelle est celle qui, se tenant unie au Verbe divin, croît comme un plant de vigne appuyé sur un grand arbre ?

Plusieurs graves théologiens disent que l'ame qui possède une habitude de vertu produit toujours un acte égal en intensité à l'habitude qu'elle possède, toutes les fois qu'elle correspond fidèlement à la grâce actuelle qu'elle reçoit ensuite de Dieu ; d'où il suit qu'elle acquiert chaque fois un nouveau et double mérite, égal à la somme des mérites qu'elle avait déjà acquis. Cette augmentation, comme ils disent, fut accordée aux anges, lorsqu'ils étaient dans la voie ; et si elle fut accordée aux anges, qui pourra croire qu'elle ait été refusée à la divine Mère pendant qu'elle vécut sur la terre, mais surtout dans le temps dont je parle, où elle était dans le sein de sa mère, époque à laquelle sa fidélité à correspondre à la grâce surpassa certainement celle des anges ? Donc Marie, pendant tout ce temps-là, doublait à chaque instant cette grâce sublime, qu'elle posséda dès le commencement de sa conception ; puisqu'en correspondant de toutes ses forces et d'une manière parfaite dans chacun des actes qu'elle produisait, elle multipliait conséquemment ses mérites à chaque instant. De sorte que, si dans le premier instant elle eut mille degrés de grâces, elle en eut deux mille dans le second, quatre mille dans le troisième, huit mille dans le qua-

trième, seize mille dans le cinquième et trente-deux mille dans le sixième. Nous ne sommes maintenant qu'au sixième instant; mais multipliez cette somme par un jour entier, multipliez-la par neuf mois, et considérez quels trésors de grâces, de mérites et de sainteté Marie apporta au monde lors de sa naissance.

Réjouissons-nous donc avec notre petite Marie, qui naît si sainte, si agréable à Dieu, et si pleine de grâce. Et réjouissons-nous, non-seulement pour elle, mais encore pour nous, puisqu'elle vient au monde pleine de grâce, non-seulement pour sa gloire, mais encore pour notre bien. S. Thomas considère dans son quatrième opuscule que la très-sainte Vierge fut pleine de grâce en trois manières. 1° Elle fut remplie des grâces dans son ame, de sorte que dès le commencement sa belle ame fut tout à Dieu; 2° dans son corps, en sorte qu'elle mérita de revêtir le Verbe éternel de sa chair très-pure; 3° elle fut pleine de grâce pour l'avantage commun, afin que tous les hommes pussent y participer: « Fuit etiam gratia » plena, quantum ad refusionem ad omnes homines. » Quelques saints, ajoute le docteur angélique, ont tant de grâce qu'elle ne suffit pas seulement pour eux, mais qu'elle peut encore servir à sauver plusieurs autres hommes, mais non pas tous les hommes; à Jésus-Christ seul et à Marie, fut accordée une grâce suffisante pour sauver tous les hommes: « Sed quando quis haberet tantum, quod » sufficeret ad salutem omnium, hoc esset maximum; et hoc fuit in Christo et in beata Virgine. » Ainsi parle S. Thomas. (Opusc. 8.) En sorte que ce que S. Jean dit de Jésus-Christ (c. 1. 16.): « Et de plenitudine ejus accipimus omnes, » les saints le disent de Marie S. Thomas de Villeneuve: « Gratia plena de ejus plenitudine acci-

» piunt universi. » Tellement, dit S. Anselme, qu'il n'y a personne qui ne participe à la grâce de Marie : « Ita ut » nullus sit qui de plenitudine ejus non sit particeps. » Et y a-t-il au monde quelqu'un envers qui Marie ne soit pas bonne, et auquel elle n'accorde pas quelque miséricorde ? « Quis unquam reperitur cui propitia Virgo non sit ? » Quis ad quem ejus misericordia non se extendat ? » Il faut cependant bien remarquer que nous recevons la grâce de Jésus, comme auteur de la grâce, et de Marie, comme médiatrice ; de Jésus, comme sauveur, et de Marie, comme avocate ; de Jésus, comme source, de Marie, comme canal.

C'est pourquoi S. Bernard dit que Dieu a établi Marie comme l'aqueduc des miséricordes qu'il voulait départir aux hommes, et qu'il la remplit de grâces, afin que chacun reçût une portion de sa plénitude : « Plenus aquæ- » ductus, ut accipiant cæteri de plenitudine ejus, non au- » tem plenitudinem ipsam. » Ce grand docteur nous exhorte donc à considérer avec quel amour Dieu veut que nous honorions cette auguste vierge, puisqu'il a placé en elle tous les trésors de ses biens, afin que nous témoignions notre reconnaissance à notre reine bien-aimée de tout ce que nous avons d'espérance, de grâce et de moyens de salut ; puisque tout nous vient par ses mains et par son intercession. Voici ses belles paroles : « Intuemini quanto » devotionis affectu a nobis eam voluit honorari, qui to- » tius boni plenitudinem posuit in Maria ; ut proinde, si » quid spei nobis est, si quid salutis, ab ea noverimus » redundare. » (Serm. de Aquæd.) Malheur à l'âme qui, négligeant de se recommander à Marie, se ferme ce canal de grâces ! Lorsqu'Holopherne voulut s'emparer de Béthulie, il rompit les aqueducs de cette ville : « Incidi præcepit

» aquæductus illorum. » (Jud. vii. 6.) C'est ce que fait le démon lorsqu'il veut se rendre maître d'une ame : il commence par lui faire abandonner la dévotion envers la très-sainte Vierge ; ce canal étant fermé, l'ame perdra facilement la lumière, la crainte de Dieu, et, enfin, le salut éternel. Qu'on lise l'exemple suivant, dans lequel on verra la bonté du cœur de Marie, et la perte à laquelle s'expose celui qui se ferme ce canal, en abandonnant la dévotion envers cette reine du ciel.

#### EXEMPLE.

Trithème, Canisius et d'autres encore, racontent qu'à Magdebourg, ville de Saxe, il y avait un homme appelé Udon qui eut, dès l'enfance, un entendement très-borné, ce qui le rendait l'objet de la dérision de tous ses condisciples. C'est pourquoi, un jour qu'il était plus affligé qu'à l'ordinaire de son incapacité, il alla se recommander à la très sainte Vierge, devant une de ses images. Marie lui apparut en songe, et lui dit : Udon, je veux te consoler, et je veux t'obtenir de Dieu, non seulement une habileté suffisante pour te soustraire à la moquerie, mais encore des talens qui te rendront admirable ; en outre, je te promets, qu'après la mort de l'évêque de cette ville, tu seras élu en sa place. Tout se vérifia comme Marie le lui avait dit ; il avança rapidement dans les sciences, et il obtint l'évêché de cette ville ; mais Udon fut si ingrat envers Dieu et envers sa bienfaitrice, qu'après avoir abandonné toute dévotion, il devint le scandale du monde. Une nuit qu'il était dans son lit avec une compagne sacrilège, il entendit une voix qui lui disait : « Udo, cessa de » ludo ; lasisti satis, Udo. » Udon, cessez vos jeux, qui of-

fensent D'eu ; vous avez assez joué , Udon. La première fois , il s'irrita en entendant ces paroles , pensant qu'un homme les lui adressait pour le corriger ; mais , entendant répéter la même chose , la seconde et la troisième nuit , il craignit que ce ne fût une voix du ciel ; néanmoins il ne laissa pas que de continuer sa mauvaise vie. Mais voici le châtement qui lui arriva après que Dieu lui eut encore donné trois mois pour rentrer en lui-même. Un vieux chanoine , nommé Frédéric , était une nuit dans l'église de saint Maurice , priant Dieu qu'il voulût bien remédier au scandale que donnait le prélat , lorsqu'un vent furieux ouvrit la porte de l'église ; deux jeunes gens entrèrent ensuite portant à la main des torches allumées , et se placèrent aux côtés du grand autel. Deux autres les suivirent et vinrent étendre devant l'autel un tapis sur lequel ils placèrent deux sièges d'or. Bientôt après vint un autre jeune homme , vêtu d'un habit militaire , tenant une épée à la main , et qui , arrêté au milieu de l'Eglise , s'écria : ô vous , saints du ciel , dont les saintes reliques sont dans cette église , venez assister à la grande justice que va faire le juge souverain. A ces mots , plusieurs saints et même les douze apôtres comparurent , comme assesseurs du juge. Enfin Jésus-Christ entra , et il alla s'asseoir sur l'un des deux sièges. Marie parut aussi , entourée d'un grand nombre de vierges , et elle fut placée sur l'autre siège à côté de son fils ; alors le juge ordonna qu'on lui amenât le coupable , et ce fut le malheureux Udon. S. Maurice parla , et il demanda justice , de la part du peuple , scandalisé de la vie infâme du coupable ; tous élevèrent la voix , et dirent : Seigneur , il mérite la mort. Qu'il meure donc , dit le juge éternel ; mais , voyez combien est grande la bonté de Marie ! Avant que la sentence fût

exécutée , la pieuse mère sortit de l'église pour ne pas assister à cet acte terrible de justice , et ensuite , le ministre qui était entré des premiers avec l'épée s'approcha d'Udon , et , d'un seul coup , il lui trancha la tête ; et la vision disparut. L'église était restée dans l'obscurité ; le chanoine , tout tremblant , va allumer un flambeau à une lampe qui brûlait sous l'église ; de retour , il voit le corps d'Udon séparé de sa tête , et le pavé tout ensanglanté. Lorsque le jour parut , et que le peuple accourut à l'église , le chanoine raconta toute la vision , et le fait de cette horrible tragédie. Le même jour , le malheureux Udon apparut sous la forme d'un réprouvé , à un de ses chapelains , qui ignorait ce qui s'était passé dans l'église. Cependant le cadavre d'Udon fut jeté dans un borbier , et son sang demeura comme un monument perpétuel sur le pavé , qu'on tient toujours couvert d'un tapis. Depuis cette époque , on observe la coutume de le découvrir lorsqu'un évêque prend possession de ce siège , afin qu'à la vue d'un tel châtiment , il pense à bien régler sa vie , et à ne pas payer d'ingratitude les grâces du Seigneur et de sa très-sainte mère.

#### PRIÈRE.

O sainte et céleste enfant , vous qui êtes la mère destinée à mon Rédempteur , et la grande médiatrice des misérables pécheurs , ayez pitié de moi , voici à vos pieds un autre ingrat , qui recourt à vous , et qui vous demande miséricorde. Il est vrai que , par mes ingratitude's envers Dieu et envers vous , je mériterais d'être abandonné de vous ; mais j'entends dire , et je crois , puisque je sais combien votre miséricorde est grande , que vous ne refusez point de secourir celui qui se recommande à vous avec confiance. O créature la plus élevée du monde , puisque Dieu seul est

au-dessus de vous , et puisque les plus grands dans le ciel sont petits devant vous ; ô sainte des saints ! ô abîme de grâce , et pleine de grâce ! secourez donc un misérable qui a perdu ce trésor par sa faute. Je sais que vous êtes si agréable à Dieu , qu'il ne vous refuse rien. Je sais encore que votre bonheur est d'employer votre grandeur à secourir les misérables pécheurs. Ah ! faites donc voir combien est grande la faveur que vous possédez près de Dieu , en m'obtenant une lumière et une flamme divine si puissante , qu'elle me change de pécheur en saint , et que , me détachant de toute affection terrestre , elle m'embrase entièrement de l'amour divin. Faites-le , ô ma souveraine ! puisque vous pouvez le faire ; faites-le pour l'amour de ce Dieu qui vous a rendue si grande , si puissante et si miséricordieuse ; telle est mon espérance. Amen.

---

### III<sup>e</sup> DISCOURS.

#### SUR LA PRÉSENTATION DE MARIE.

L'offrande que Marie fit d'elle-même à Dieu fut prompte et sans délai, entière et sans réserve.

Il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais d'offrande d'une pure créature, plus grande ni plus parfaite, que celle que Marie, enfant de trois ans, fit à Dieu, lorsqu'elle se présenta au temple pour lui offrir, non des parfums, ni des victimes, ni des talens d'or, mais l'holocauste parfait d'elle-même, qu'elle fit en se consacrant comme une victime perpétuelle en son honneur. Elle avait bien entendu la voix de Dieu qui l'invitait dès-lors à se consacrer tout entière à son amour, par ces paroles : « Surge, pro- »  
» pera, amica mea, et veni. » (Cant. II, 10.) Son Seigneur voulait qu'elle oubliât dès ce moment sa patrie, ses parens, et tout le reste, pour s'appliquer uniquement à l'aimer et à lui plaire : « Audi, filia, et vide, et inclina »  
» aures tuas, et obliviscere populum tuum, et domum pa- »  
» tris tui. » (Psalm. XLIV, 11.) Marie obéit avec promptitude à la voix divine. Considérons donc combien fut agréable à Dieu cette offrande que Marie lui fit d'elle-même, parce qu'elle la fit promptement et entièrement; promptement et sans délai, premier point; entièrement et sans réserve, second point.

PREMIER POINT. — Commençons. Marie s'offrit à Dieu promptement. Dès le premier moment où cette enfant



céleste fut sanctifiée dans le sein de sa mère, et qui fut celui de sa conception immaculée, elle reçut le parfait usage de la raison, pour pouvoir commencer à mériter dès-lors, selon l'opinion commune de tous les docteurs avec le père Suarez, qui dit que la manière la plus parfaite que Dieu emploie pour sanctifier une ame, étant de la sanctifier par son propre mérite, selon ce qu'enseigne S. Thomas, (3. p. q. 19. a. 5.) il faut croire que la très-sainte Vierge a été sanctifiée ainsi : « Sanctificari per proprium actum est perfectior modus; ergo credendum est hoc modo fuisse sanctificatam Virginem. » (1. 2. in 5. p. D. 4. 5. 8.) Et si ce privilège fut accordé aux anges et à Adam, comme dit le docteur angélique, (1. p. q. 65. a. 5. et q. 95 a. 2.) à plus forte raison, devons-nous croire qu'il fut concédé à la mère divine, à laquelle on doit certainement supposer que Dieu a conféré des dons supérieurs à ceux de toutes les autres créatures, puisqu'il daignait la choisir pour être sa mère, selon ce qu'enseigne le même docteur : « Ex ea accepit humanam naturam, et ideo præ cæteris majorem debuit a Christo gratiæ plenitudinem obtinere. » (3. p. q. a. 27. 5.) Car, étant mère, ajoute le père Suarez, elle a un droit particulier à tous les dons de son fils : « Unde fit ut singulare jus habeat ad dona filii sui. » (T. 2. in 5. p. d. 1. 5. 2.) Et comme il fallait que Jésus-Christ eût, par l'union hypostatique, la plénitude de toutes les grâces, il était convenable aussi que Jésus, en conséquence d'une dette naturelle, contractée envers la maternité divine, conférât à Marie des grâces supérieures à celles qui avaient été accordées à tous les autres saints et à tous les anges.

Ainsi, dès le commencement de sa vie, Marie connut Dieu, et elle le connut tellement « qu'aucune langue,

» dit l'ange à sainte Brigitte , ne sera capable d'exprimer  
 » combien l'intelligence de la sainte Vierge pénétrait dans  
 » les profondeurs de Dieu , dès le premier instant qu'elle le  
 » connut. » (Serm. Ang. c. 14.) Et dès-lors, gardée par cette  
 première lumière dont elle fut éclairée, Marie s'offrit toute  
 à son Seigneur, se dédiant entièrement à son amour  
 et à sa gloire, comme l'ange continue de le dire à sainte  
 Brigitte : « Dès-lors, notre reine résolut de sacrifier à Dieu  
 » sa volonté avec tout son amour durant tout le temps de  
 » sa vie ; et personne ne peut comprendre combien sa vo-  
 » lonté se soumit à embrasser tout ce qui pourrait lui être  
 » agréable. » (Loc. cit.)

Mais l'enfant immaculée savait que ses saints parens,  
 Joachim et Anne, avaient promis à Dieu, et avaient même  
 fait vœu, comme le rapportent plusieurs auteurs, de lui  
 consacrer, pour le servir dans le temple, l'enfant qui naîtrait  
 d'eux, s'il voulait bien le leur donner ; c'était d'ailleurs la  
 coutume chez les Juifs d'enfermer leurs filles dans quelques-  
 unes des cellules qui entouraient le temple pour les y éle-  
 ver convenablement ; comme le rapportent Baronius, Ni-  
 céphore, Cédrenus, et Suarez avec l'historien hébreu Jo-  
 sèphe, et d'après l'autorité de S. Jean Damascène, de S. Gré-  
 goire de Nicomédie, de S. Anselme, (de form. et mor. B.  
 M.) et S. Ambroise, (de Virg. t. 1.) Et comme il est rap-  
 porté clairement au liv. des Machabées, (II Mach. III, 2.)  
 où, en parlant d'Héliodore, qui voulait assaillir le temple  
 pour prendre le trésor qui y était renfermé, il est dit que :  
 « Pro eo quod in contemptum locus esset venturus... vir-  
 » gines, quæ conclusæ erant, procurrebant ad Oniam. »  
 Marie, dis-je, savait cela, et c'est pourquoi, à peine arrivée à  
 l'âge de trois ans, comme l'attestent S. Germain et S. Epi-  
 phane qui dit : « Tertio anno oblata est in templo, » (Serm.

de laud. V.) âge auquel les enfans désirent l'assistance de leurs parens, et en ont le plus de besoin, Marie voulut s'offrir solennellement à Dieu, et se consacrer à lui, en se présentant au temple; en sorte que ce fut elle qui, la première, alla prier instamment ses parens de la conduire au temple, pour accomplir leur promesse. Et sa sainte Mère, dit S. Grégoire de Nysse, « Anna laud eunctata est eam ad templum » adducere, ac Deo offerre. » (Or. de Nat. Christi.)

Et voilà comment Joachim et Anne, sacrifiant généreusement à Dieu le bien le plus cher à leurs cœurs qu'ils possédassent sur la terre, partirent de Nazareth, portant dans leurs bras, l'un après l'autre, leur chère petite fille; car elle n'était point capable de faire un voyage aussi long qu'était celui de Nazareth à Jérusalem, voyage de quatre-vingt milles de distance, comme disent plusieurs auteurs. Ils étaient accompagnés d'un petit nombre de parens; mais, comme dit S. Grégoire de Nicomédie, (de oblat. Deipar.) les anges les accompagnaient par troupes durant ce voyage, et servaient la Vierge immaculée qui allait se consacrer à la majesté divine. « Quam pulchri sunt gressus » tui, filia principis! » (Cant. vii. 4.) Les anges allaient sans doute chantant : O combien vos pas sont beaux, combien ils sont agréables à Dieu, ces pas que vous faites pour aller vous offrir à lui, ô fille auguste, choisie entre toutes les autres, par notre commun Seigneur. S. Bernardin de Busto dit que Dieu même fit une grande fête ce jour là avec toute sa cour, en voyant conduire son épouse au temple : « Magnam quoque festivitatem fecit Deus cum » Angelis in deductione suæ sponsæ ad templum. » (Martal. p. 4. serm. 1.) Car il ne vit jamais de créature plus sainte et plus chérie qui allât s'offrir à lui : « Quia nullus » unquam Deo gratior usque ad illud tempus ascendit. »

(Loc. cit.) Allez donc, lui disait S. Germain, archevêque de Constantinople, allez, ô reine du monde! ô mère de Dieu, allez gaiement à la maison du Seigneur, pour y attendre la venue de l'Esprit saint, qui vous rendra mère du Verbe éternel : « *Abi ergo, o Domina mater Dei, in atria Domini,* »  
 » *exultans et expectans sancti Spiritus adventum, et uni-*  
 » *geniti Filii conceptionem,* » (de oblat. Virg.)

Dès que le saint cortège fut arrivé au temple, l'aimable enfant s'adressa à ses parens, et, s'étant mise à genoux, elle baisa leurs mains, et leur demanda la bénédiction : puis, sans regarder en arrière, elle monta les quinze degrés du temple, comme rapporte Arias Montanus d'après l'historien Josèphe, et se présenta au prêtre S. Zacharie, selon le témoignage de S. Germain. Alors, disant adieu au monde, et renonçant à tous les biens qu'il promet à ses sectateurs, elle s'offre et se consacre à son Créateur.

Au temps du déluge, le corbeau que Noé fit sortir de l'arche resta dehors pour se nourrir de cadavres; mais la colombe y revint promptement sans avoir mis le pied à terre : « *Reversa est ad eum in arcam.* » (Gen. VIII. 9.) Grand nombre d'infortunés, envoyés de Dieu en ce monde, s'y arrêtent pour se repaître de biens terrestres; mais il n'en fut pas ainsi de la colombe Marie; elle connut que notre unique bien, notre unique espérance, notre unique amour doit être Dieu; elle connut que le monde est plein de périls, et que celui qui l'abandonne le plus tôt est le plus libre de ses filets; c'est pourquoi elle s'empressa de le faire dès l'âge le plus tendre, et alla s'enfermer dans la retraite sacrée du temple, où elle pouvait mieux entendre la voix de Dieu, mieux l'honorer, mieux l'aimer. Ainsi, la très-sainte Vierge, dès le premier instant

où elle fut capable d'agir, se rendit toute chère et toute agréable à son Seigneur, selon le langage que l'Eglise lui prête : « *Congratulamini mihi, omnes qui diligitis Dominum, quia, cum essem parvula, placui Altissimo.* » (Ju 2. Resp. 1. noct. in fest. S. M. ad Ni.) C'est pour cette raison qu'elle fut comparée à la lune, parce que, comme cette planète décrit son cours plus rapidement que les autres, ainsi Marie parvint à la perfection plus vite que tous les autres saints, en se donnant à Dieu promptement et sans délai, entièrement et sans réserve. Passons au second point où nous aurons beaucoup de choses à dire.

SECOND POINT. — Eclairée d'en haut, la sainte enfant savait bien que Dieu n'accepte pas un cœur divisé, mais qu'il le veut tout entier consacré à son amour, selon le précepte qu'il nous a donné : « *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* » Ainsi dès le moment où elle commença à vivre, elle commença à aimer Dieu de toutes ses forces, et elle se donna toute à lui ; mais sa très-sainte ame attendait avec un grand désir le moment de se consacrer entièrement à lui en effet et avec solennité. Considérons donc la serveur qu'éprouva cette amoureuse vierge lorsqu'elle se vit enfermée dans ce saint lieu : d'abord, elle se prosterna pour baiser la terre dans la maison du Seigneur ; elle adora ensuite sa majesté infinie, la remercia de la faveur qu'il lui avait faite en l'obligeant à demeurer pour un temps dans son temple ; puis elle s'offrit toute à Dieu, sans aucune réserve, lui consacrant toutes ses puissances et tous ses sens, tout son esprit et tout son cœur ; car ce fut alors, comme on le croit, qu'elle fit son vœu de virginité, vœu qui n'avait jamais été fait avant elle, comme dit l'abbé Rupert : « *Votum virginitatis prima* » *emisit.* » (Lib. 1. de inst. Virg.) Elle s'offrit tout en-

tière sans limitation de temps, comme assure Bernardin de Busto : « Maria se ipsam perpetuis Dei obsequiis obtulit et dedicavit. » (Mar. p. 4. serm. 1.) Car elle eut alors l'intention de se dédier au service de la divine majesté, dans le temple, durant toute sa vie, si telle était la volonté de Dieu, sans sortir désormais de ce saint lieu. Oh ! avec quelle affection devait-elle dire alors : « Dilectus » meus mihi et ego illi ! » (Cant. II. 16.) Le cardinal Hugues commente ainsi ces paroles : « Ego illi tota vivam, » et tota moriar. » Mon Seigneur et mon Dieu, disait-elle, je ne suis venue ici que pour vous plaire et pour vous honorer de tout mon pouvoir ; c'est ici que je veux vivre et mourir toute à vous, si cela vous est agréable ; acceptez le sacrifice que vous fait votre pauvre servante, et donnez-moi la grâce de vous être fidèle.

Considérons ici combien fut sainte la vie de Marie dans le temple ; là, « quasi aurora consurgens, » croissant toujours en perfection, comme l'aurore croît en lumière, on ne saurait expliquer combien les vertus toujours plus belles de charité, de modestie, d'humilité, de silence, de mortification, de douceur, brillaient en elle davantage de jour en jour. Ce bel olivier, planté dans la maison du Seigneur, dit S. Jean Damascène, engraisé par l'Esprit saint, devint l'asile de toutes les vertus. « Ad templum adducitur, ac » deinde in domo Dei plantata, atque per Spiritum saginata, instar olivæ frugiferæ, virtutum omnium domicilium efficitur. » (Lib. 4. de Fid. c. 15.) Le même saint dit ailleurs : Le visage de la Vierge était modeste, son esprit était humble, ses paroles amoureuses, parce qu'elles sortaient d'un intérieur bien réglé (Or. 1. de nat. Virg.) Et dans un autre endroit il assure que la Vierge bannissant de sa pensée toutes les choses terrestres, em-

brassant toutes les vertus, et s'exerçant ainsi à la perfection, fit, en peu de temps, des progrès si considérables, qu'elle mérita de devenir un temple digne de Dieu. (De fid. ort. L. 4. c. 15.)

S. Anselme, parlant aussi de la vie que mena la sainte Vierge dans le temple, dit : Marie était docile, elle parlait peu, son extérieur était toujours bien composé; elle ne riait pas, et elle n'éprouvait aucune agitation. Elle persévérât dans l'oraison, dans la lecture des saintes Écritures, dans les jeûnes et dans toutes les œuvres de vertu. (De form. et mor. B. M.) S. Jérôme rapporte des détails plus particuliers de cette vie : Marie avait ainsi réglé son temps : le matin elle était en prières jusqu'à la troisième heure; de la troisième à la neuvième, elle s'occupait à quelque ouvrage; à neuf heures elle reprenait l'oraison, jusqu'à ce que l'ange lui apportât à manger selon sa coutume. Elle faisait en sorte d'être la première à s'éveiller, la plus exacte à remplir la loi divine, la plus profonde en humilité, et la plus parfaite dans toutes les vertus. Personne ne la vit jamais en colère. Ses paroles sortaient de sa bouche si pleines de douceur, que Dieu se produisait toujours sur sa langue. (S. Jérôme, cité dans l'Hist. de la Vie de Marie, par le P. Jos. de Jésus et Marie, carmélite déchaussé. Liv. II. c. 1.)

La divine mère révéla un jour à sainte Elisabeth, vierge bénédictine du monastère de Sconaugia, comme on le lit dans S. Bonaventure, (de vit. Christ. c. 5.) que quand ses parens l'eurent laissée dans le temple, elle délibéra et résolut de n'avoir que Dieu pour père, et qu'elle pensait souvent à ce qu'elle pourrait faire pour lui être agréable : « Cum pater meus et mater mea di-  
» miserunt me in templo, statui in corde meo habere  
» Deum in patrem, et sæpe cogitabam quid possem facere

» illi gratum. » Elle se détermina donc à lui consacrer sa virginité, et à ne rien posséder au monde, donnant à Dieu toute sa volonté. « Statui servare virginitatem, nihil » unquam possidere in mundo, et omnem voluntatem » meam Deo commisi. » Elle lui dit en outre, qu'entre tous les préceptes qu'elle devait observer, elle eût principalement devant les yeux celui-ci : « Diliges Dominum » Deum tuum » : et qu'au milieu de la nuit elle allait prier le Seigneur devant l'autel du temple, pour lui demander la grâce d'observer ses préceptes, et de lui faire voir la mère du Rédempteur, le suppliant de lui conserver les yeux pour la contempler, la langue pour la louer, les pieds pour la servir, et les genoux pour adorer son divin fils dans son sein. Sainte Elisabeth, à ces mots, lui dit : « Mais, ma reine, n'étiez-vous point pleine » de grâce et de vertu ? » Et Marie lui répondit : « Ap- » prends que je me croyais la plus vile des créatures, et » la plus indigne de la grâce divine, et que c'est pour » cela que je demandais ainsi la grâce et la vertu. » Enfin, pour nous persuader de la nécessité absolue où nous sommes tous de demander à Dieu les grâces qui nous sont nécessaires, elle ajouta : « Pensez-vous que j'aie eu la » grâce et les vertus sans peine ? apprenez que je n'ai » pas obtenu une seule grâce sans de grands travaux, » sans l'oraison continuelle, sans des désirs ardents, sans » un grand nombre de pénitences et de larmes. »

Mais ce qui est digne surtout de nos réflexions, ce sont les révélations de sainte Brigitte, en ce qui concerne les vertus et les exercices pratiqués par la bienheureuse Vierge dans son enfance. Voici ses paroles : Marie fut remplie du St.-Esprit dès sa plus tendre enfance, et elle croissait en grâce à mesure qu'elle croissait en âge. Elle résolut dès-lors d'ai-



mer Dieu de tout son cœur , en sorte qu'il ne fut jamais offensé ni par ses paroles , ni par ses actions. A cet effet , elle méprisait tous les biens de la terre. Elle donnait tout ce qu'elle pouvait aux pauvres. Elle était si tempérante dans ses repas , qu'elle ne prenait que le nécessaire pour soutenir son corps. Ayant compris , par la sainte Écriture , que ce Dieu devait naître d'une Vierge pour racheter le monde , son cœur s'embrasa tellement du divin amour , qu'elle ne soupirait qu'après Dieu et ne pensait qu'à lui. Ne trouvant de bonheur qu'en Dieu , elle évitait même la conversation de ses parens , de peur qu'ils ne la détournassent de la pensée de Dieu. Enfin , elle désirait vivre à l'avènement du Messie pour pouvoir se faire la servante de la Vierge bienheureuse qui mériterait d'être sa mère. C'est ce que disent les révélations de sainte Brigitte. ( Lib. 1. et l. 5. c. 8. )

Ah ! n'en doutons pas , le Sauveur accéléra sans doute le moment de sa venue , pour l'amour de cette auguste enfant ; car tandis que , par humilité , elle s'estimait indigne de devenir la servante de la divine mère , elle fut choisie elle-même pour être cette mère ; et elle attira le divin fils dans son sein virginal , par l'odeur de ses vertus , et par la puissance de ses prières. C'est pour cela que Marie fut appelée tourterelle par son divin époux : « Vox » turturis audita est in terra nostra ; » ( Cant. II. 12. ) non-seulement parce qu'elle aima la solitude comme les tourterelles , vivant dans ce monde comme dans un désert ; mais encore parce que , semblable à la tourterelle qui va gémissant dans les campagnes , Marie gémissait sans cesse dans le temple , touchée de compassion pour les misères du monde perdu , et demandait à Dieu la commune rédemption. Oh ! avec combien plus d'affection et d'ardeur

ne répétait-elle pas à Dieu, dans le temple, les prières et les soupirs des prophètes, afin qu'il envoyât le Rédempteur! « Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terræ » (Isaï. xvi. 1.) « Rorate coeli desuper, et nubes » pluant justum. (Id. xlv. 8.) Utinam dirumperes cœlos, » et descenderes. » (Id. lxiv. 1.)

En un mot, Marie était l'objet des complaisances de Dieu, qui voyait cette jeune Vierge s'avancer toujours à une plus haute perfection, comme une colonne de fumée, chargée de l'odeur de toutes les vertus, ainsi que la dépeint le St.-Esprit dans les saints cantiques : « Quæ est » ista, quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi, » ex aromatibus mirrhæ et thuris, et omnis pulveris » pigmentarii. » (Cant. iii. 6.) Cette petite enfant était vraiment, comme dit Sophrone, le jardin de délices du Seigneur, puisqu'il trouvait en elle toutes sortes de fleurs, avec l'odeur de toutes les vertus : « Vere Virgo erat hor- » tus deliciarum, in quo consita sunt universa florum » genera, et odoramaenta virtutum. » (Serm. de Ass.) Ce qui fait dire à S. Jean Chrysostôme (Ap. Canis. L. i. de B. V. c. 15.) que Dieu choisit Marie pour être sa mère sur la terre, parce qu'il ne trouva pas sur la terre une vierge plus sainte ni plus parfaite que Marie, ni un lieu plus digne d'être sa demeure que son sein très-sacré. C'est ce que dit encore S. Bernard : « Nec in terris locus » dignior utero virginali. » S. Antonin assure que la bienheureuse Vierge, pour être élue et destinée à la qualité de mère de Dieu, devait posséder une perfection si consommée, qu'elle surpassât la perfection de toutes les autres créatures. « Ultima gratia perfectionis, est præparatio » ad Filium Dei concipiendum. » (P. 4. Tit. xv. c. 6.)

Donc, comme la sainte petite Marie se présenta et s'of-

frit à Dieu dans le temple promptement et entièrement ; présentons-nous aussi aujourd'hui à Marie sans délai, et sans réserve, et prions-la de nous offrir à Dieu qui ne nous refusera point en nous voyant offerts par les mains de cette Vierge qui fut le temple vivant du St.-Esprit, les délices de son Seigneur, et la mère choisie du Verbe éternel. Espérons beaucoup en cette reine souveraine et reconnaissante, qui récompense, avec un amour extrême, les hommages qu'elle reçoit de ses dévots serviteurs, comme on peut s'en convaincre par l'exemple suivant.

#### EXEMPLE.

On lit dans la vie de sœur Dominique de Paradis, écrite par le père Ignace de Niente, dominicain, que cette vierge naquit de parens pauvres dans un village nommé Paradis, près de Florence. Elle commença à servir la mère de Dieu dès son enfance. Elle jeûnait en son honneur tous les jours de la semaine, donnait aux pauvres le samedi la nourriture dont elle s'était privée; allait ce même jour dans un jardin de la maison, ou dans les champs voisins, recueillir toutes les fleurs qu'elle pouvait trouver, et les plaçait sur une image de la Vierge, tenant entre ses bras l'enfant Jésus, qu'elle avait chez elle. Mais voyons maintenant par combien de faveurs la reine très-reconnaissante récompensa les hommages que lui rendait sa servante. A l'âge de dix ans, Dominique étant un jour à la fenêtre, vit une dame d'un bel extérieur, et avec elle un petit enfant, l'un et l'autre levant les mains comme pour demander l'aumône. Dominique va chercher le pain, mais au même moment, sans que la porte fût ouverte, elle les voit dans sa chambre, et s'aperçoit que le petit enfant avait les mains, les pieds et la poitrine blessés. Elle

demande donc à la dame : Qui a blessé cet enfant ? la mère lui répondit : « C'est l'amour. » Dominique, ravie de la beauté et de la modestie de cet enfant, lui demanda si ses plaies lui faisaient mal ; mais il ne répondit que par un sourire. Cependant comme ils s'approchaient tous de l'image de Jésus et de Marie, la dame dit à Dominique : « Dis-moi, ma fille, qui te porte à couronner ces images » de fleurs ? » Elle répondit : « C'est l'amour que j'ai » pour Jésus et Marie. — Et comment les aimes-tu ? — Je » les aime autant que je peux. — Et jusqu'à quel point » peux-tu les aimer ? — Autant qu'ils me donnent la » grâce de le faire. » Alors, la divine mère lui dit : « Continue, Dominique ; continue à les aimer, car ils » te payeront bien ton amour en paradis. »

Dominique sentit alors une odeur céleste qui sortait des plaies de l'enfant, et elle demanda à la mère avec quelle essence elle le parfumait, et si elle pouvait elle-même en acheter de semblable. La mère lui répondit : « On l'achète par la foi et par les œuvres. » Dominique lui offrit le pain ; mais elle lui répondit : « Le pain dont se nourrit mon fils, c'est l'amour : Dis-lui que tu aimes Jésus, et tu le contenteras. » A ce nom d'amour, l'enfant tressaillit, et s'adressant à la petite Dominique, il lui demanda comment elle aimait Jésus. Cette jeune enfant lui ayant répondu qu'elle l'aimait tellement qu'elle ne pensait qu'à lui jour et nuit et qu'elle ne cherchait qu'à lui être agréable ; eh bien ! lui dit-il, aime-le, et l'amour t'instruira de ce qu'il faut faire pour le contenter. En ce moment l'odeur qui sortait des plaies de l'enfant croissant toujours, Dominique s'écria : Oh Dieu ! cette odeur me fait mourir d'amour. Si l'odeur que répand un petit enfant est si douce, quelle sera l'odeur du paradis ! mais

alors la scène changea : la mère apparut avec des vêtemens de reine , et environnée de lumière ; le petit enfant brillant de beauté , comme le soleil , prit les fleurs qui couronnaient l'image et les répandit sur la tête de Dominique , qui , ayant reconnu dans ces personnages Jésus et Marie , s'était prosternée pour les adorer. Ainsi finit la vision. Dominique prit ensuite l'habit de l'ordre des dominicaines et mourut l'an 1555 en odeur de sainteté.

## PRIÈRE.

O bien-aimée de Dieu , très-aimable petite Marie , oh ! que ne puis-je vous offrir aujourd'hui les premières années de ma vie , pour me dédier tout entier à votre service , comme vous , ô ma douce reine , vous vous êtes présentée dans le temple , et consacrée sans délai à la gloire et à l'amour de votre Dieu ! mais je n'en ai plus le temps , malheureux que je suis ! puisque j'ai perdu tant d'années à servir le monde et mes caprices , comme si je vous avais entièrement oubliée ainsi que Dieu. « *Væ tempori illi , in quo non amavi te !* » Mais il vaut mieux commencer tard que de ne le faire jamais. O Marie ! voilà qu'aujourd'hui je me présente et je m'offre tout à votre service , pour le temps , court ou long , qui me reste à vivre sur cette terre ; je renonce en même temps avec vous , à toutes les créatures , et je me consacre entièrement à l'amour de mon créateur. Je vous consacre donc , ô ma reine , mon ame , pour qu'elle pense toujours à l'amour que vous méritez ; ma langue , pour chanter vos louanges , et mon cœur pour vous aimer. Acceptez , ô très-sainte Vierge , l'offrande que vous fait ce misérable pécheur ; agréez-la , je vous en prie , par ces consolations que sentit votre cœur , lorsque vous vous donnâtes à Dieu dans le temple. Il est juste que , commen-

çat si tard à vous servir, je compense le temps perdu en doublant mes hommages et mon amour. Aidez par votre intercession puissante, ô mère de miséricorde ! aidez ma faiblesse, en m'obtenant de votre Jésus la persévérance, et la force de vous être fidèle jusqu'à la mort ; afin qu'en vous servant sans cesse durant cette vie, je puisse parvenir à vous louer éternellement dans le paradis. Amen.

---

## IV<sup>e</sup> DISCOURS.

### SUR L'ANNONCIATION DE MARIE.

Dans l'incarnation du Verbe, Marie ne put s'humilier plus qu'elle ne le fit. De son côté, Dieu ne put l'exalter plus qu'il ne l'exalta.

Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. C'est la parole du Sauveur qui ne peut faillir :  
 » Qui autem se exaltaverit humiliabitur, et qui se humiliaverit exaltabitur. » (Matth. xxiii. 12.) Dieu avait résolu de se faire homme pour racheter l'homme qui était perdu, et pour manifester ainsi au monde sa bonté infinie ; devant, en conséquence, se choisir une mère sur la terre, il cherchait à cette fin la femme la plus sainte et la plus humble entre toutes les femmes. Parmi elles, il en distingua une, et ce fut la vierge Marie, qui était d'autant plus parfaite en vertus, que, semblable à la colombe, elle était plus simple et plus humble dans ses pensées. « Adolescentularum, disait le Seigneur, non est numerus : una est columba mea, perfecta mea. » (Cant. vi. 8.) C'est pourquoi Dieu dit : Que celle-là soit choisie pour être ma mère. Voyons maintenant combien Marie fut humble, et combien Dieu l'éleva à cause de son humilité. Marie, dans l'incarnation du Verbe, ne put s'humilier plus qu'elle ne le fit ; ce sera le sujet du premier point. Dieu ne put exalter Marie plus qu'il ne l'exalta ; ce sera le sujet du second.

**PREMIER POINT.** — Le Seigneur, parlant expressément dans les saints Cantiques de l'humilité de cette Vierge très-humble, dit : « Dum esset rex in accubitu suo, nardus » mea dedit odorem suum. » (Cant. I. 41.) S. Antonin expliquant ces paroles, dit que la plante du nard, si basse et si petite, figurait l'humilité de Marie, dont l'odeur monta jusqu'au ciel, et attira, du sein du Père éternel, le Verbe divin dans ses entrailles virginales : « Nardus est herba parva, quæ significat beatam Virginem, quæ » dedit humilitatis odorem : qui odor usque ad cœlum ascendit, et in cœlo accumbentem fecit quasi evigilare et » in utero suo quiescere. » (P. IV. tit. XV. c. 21. § 2.) De sorte que le Seigneur, attiré par l'odeur de cette humble Vierge, la choisit pour sa mère, lorsqu'il voulut se faire homme pour racheter le monde. Mais, pour augmenter la gloire et le mérite de cette mère, il ne voulut point devenir son fils avant d'avoir obtenu son consentement. « Non » luit carnem sumere ex ipsa, non dante ipsa, » dit l'abbé Guillaume. (In Cant. 5.) Ainsi, tandis que l'humble Vierge était dans sa pauvre maison, soupirant, et priant Dieu, avec un plus grand désir que jamais, d'envoyer le Rédempteur, (comme cela fut révélé à sainte Elisabeth, religieuse bénédictine) voilà que l'archange Gabriel vient remplir la grande ambassade. Il entre, et la salue en lui disant : « Ave, » gratia plena; Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus. » (Luc. 1.) Je vous salue, ô Vierge pleine de grâce ! car vous fûtes toujours plus riche en grâce que les autres saints. Le Seigneur est avec vous, parce que vous êtes si humble. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, puisque toutes ont encouru la malédiction du péché, au lieu que vous, devant être la mère de celui qui est béni, vous avez été, et vous serez toujours bénie et préservée de toute souillure.

Cependant, que répond l'humble Marie à un salut si



flatteur? rien ; elle ne répond pas, mais elle se trouble en y réfléchissant. « Quæ cum audisset , turbata est in sermone ejus , et cogitabat qualis esset ista salutatio. » Et pourquoi se troubla-t-elle ? peut-être par la crainte d'une illusion ? peut-être encore se troubla-t-elle par modestie , en voyant un homme , selon l'opinion de quelques-uns qui croient que l'ange lui apparut sous la forme humaine ? non ; le texte est clair : « Turbata est in sermone ejus , re- » marque Eusèbe ; non in vultu , sed in sermone ejus. » Ce trouble fut donc l'effet d'un sentiment d'humilité qu'elle éprouva en entendant ces louanges si éloignées de ses humbles pensées. Ainsi , plus elle se voit élevée par l'ange , et plus elle s'abaisse , et plus elle entre dans la considération de son néant. Ici S. Bernardin remarque que si l'ange avait dit à Marie qu'elle était la plus grande pécheresse du monde , Marie n'en eût point été si étonnée ; mais lorsqu'elle entendit publier des louanges si élevées , elle se troubla : « Si dixisset : O Maria , tu es major ribalda quæ » est in mundo , non ita admirata fuisset : unde turbata » fuit de laudibus. (Serm. xxxv , de An. Inc. p. 3.) Elle se troubla , parce qu'étant pleine d'humilité , elle détestait toutes les louanges , et désirait que son Créateur et l'auteur de tous ses biens fût seul loué et béni ; c'est précisément ce que Marie dit à sainte Brigitte , en parlant du moment où elle devint mère de Dieu. « Nolui laudem » meam , sed solius datoris et Creatoris. (L. I , Rev. c. 25.)

Mais au moins , dira-t-on , la bienheureuse Vierge savait bien , d'après les saintes Écritures , que le temps prédit par les prophètes pour la venue du Messie était arrivé ; que les semaines de Daniel étaient accomplies ; que , selon la prophétie de Jacob , le sceptre de Juda était passé dans les mains d'Hérode , prince étranger. Elle savait qu'une Vierge

devait être la mère du Messie. Lors donc qu'elle entendit l'ange lui donner ces louanges qui ne paraissaient pouvoir convenir à aucune autre qu'à la mère d'un Dieu, peut-être lui vint-il en pensée de douter au moins si elle ne serait pas cette mère choisie de Dieu? non; sa profonde humilité ne lui permit pas même d'avoir cette pensée. Ces louanges ne servirent qu'à lui inspirer une grande crainte, tellement, remarque S. Pierre Chrysologue, que : « Si-  
» cut Christus per angelum voluit confortari, ita per an-  
» gelum debuit Virgo animari. » Comme le Sauveur voulut être fortifié par un ange, il fallut que S. Gabriel, voyant Marie si effrayée de cette salutation, l'encourageât, en lui disant : « Ne timeas, Maria, invenisti gratiam apud  
» Deum. » Ne craignez point, ô Marie, et ne soyez pas surprise des titres élevés que je vous ai donnés en vous salueant; car, si vous êtes si petite et si basse à vos propres yeux, Dieu, qui élève les humbles, vous a rendu digne de retrouver la grâce que les hommes ont perdue. C'est pour cela qu'il vous a préservée de la souillure commune à tous les enfans d'Adam; c'est pour cela qu'il vous a honorée d'une grâce supérieure à celle de tous les saints, dès l'instant de votre conception; enfin, c'est pour cela qu'il vous élève maintenant jusqu'à vous rendre sa mère. « Ecce  
» concipies et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. »

Eh bien! pourquoi tarder? « Expectat angelus, dit  
» S. Bernardin, expectamus et nos, ô Domina, verbum mi-  
» serationis, quos miserabiliter premit sententia damna-  
» tionis. » (Hom. 4, sup. Miss.) Marie, l'ange attend votre réponse; et nous, qui sommes condamnés à la mort, nous l'attendons bien plus encore. « Ecce offertur tibi pre-  
» tium salutis nostræ; statim liberabimur, si consentis, » continue S. Bernardin. Voilà, ô notre mère, que l'on

vous offre le prix de notre salut, qui est le Verbe divin fait homme en votre sein; si vous l'acceptez pour fils, nous serons à l'instant délivrés de la mort. « Ipse quoque » Dominus, quantum concupivit decorem tuum, tantum » desiderat et responsionis assensum, in quo nimirum » proposuit salvare mundum. » (S. Bern. loc. cit.) Le Seigneur lui-même, qui est devenu si amoureux de votre beauté, attend aussi votre réponse, d'après laquelle il a résolu de sauver le monde. « Responde jam, Virgo sacra, » reprend S. Augustin : (Serm. 21. de Temp.) vitam quid » tardas mundo ? » Répondez, Marie, à l'instant; ne différez point le salut du monde, qui dépend maintenant de votre consentement.

Mais voilà que Marie répond : elle répond à l'ange en ces termes : « Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum » verbum tuum. » O réponse plus belle, plus humble et plus prudente que celle qu'aurait pu inventer toute la sagesse des hommes et des anges réunie, quand ils y auraient pensé durant un million d'années! ô réponse puissante, qui réjouit le ciel, et qui apportés à la terre un océan immense de grâces et de biens! ô réponse qui, à peine sortie de l'humble cœur de Marie, attirés du sein du Père éternel son fils unique pour se faire homme dans les entrailles très-pures de cette Vierge! oui, parce qu'à peine ces paroles : « Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum » verbum tuum, » furent-elles proférées, que le fils de Dieu devint aussi le fils de Marie. O, s'écrie S. Thomas de Villeneuve, « O fiat potens! ô fiat efficax! ô fiat super omni fiat » venerandum. » (Conc. 4 de Ann.) Car par les autres *fiat*, Dieu créa la lumière, le ciel, la terre; mais par ce *fiat* de Marie, dit le saint, un Dieu devint homme comme nous.

Mais, pour ne point sortir de notre sujet, considérons

la grande humilité que la Vierge fit paraître dans cette réponse. Elle était assez éclairée pour connaître combien était élevée la dignité de mère de Dieu ; l'ange l'avait déjà assurée qu'elle était cette bienheureuse mère choisie du Seigneur. Néanmoins, elle ne conçoit pas une plus haute estime d'elle-même ; elle ne s'arrête point à se complaire dans son élévation. Regardant, d'un côté, son néant, et de l'autre, l'infinie majesté de son Dieu, qui la choisit pour sa mère, elle se reconnaît indigne d'un tel honneur, mais elle ne veut point s'opposer à sa volonté. Que fait-elle donc, lorsqu'on lui demande son consentement ? que dit-elle ? toute anéantie au-dedans d'elle-même, toute enflammée, d'ailleurs, du désir de s'unir plus parfaitement à Dieu par ce moyen, s'abandonnant entièrement à la volonté divine : Voici, dit-elle, voici la servante du Seigneur : « *Ecce ancilla Domini.* » Voici l'esclave du Seigneur, obligée à faire ce que le Seigneur commande. Elle voulait dire par là : si le Seigneur me choisit pour sa mère, moi qui n'ai rien de moi-même, et qui ai tout reçu de sa main libérale, qui pourra croire qu'il me choisisse à cause de mon mérite ? « *Ecce ancilla Domini.* » Quel mérite peut avoir une esclave, pour être faite la mère de son Seigneur ? « *Ecce ancilla Domini.* » Que la bonté du Seigneur soit louée, et non pas l'esclave ; car c'est de sa part une œuvre de bonté que de jeter les yeux sur une créature aussi basse que je le suis, pour l'élever si haut.

O humilité ! s'écrie ici S. Gueric abbé. « *O humilitas, an-  
 » gusta sibi, ampla divinitati ! insufficiens sibi, sufficiens  
 » ei quem non capit orbis !* » O grande humilité de Marie, qui la rend petite à ses yeux, mais grande aux yeux de Dieu ; indigne à ses yeux, mais digne aux yeux de ce Seigneur immense que le monde ne peut contenir ! S. Ber-

nard, dans le quatrième sermon sur l'Assomption de Marie, fait à ce sujet une exclamation plus belle encore; admirant l'humilité de Marie, il dit : O Marie ! comment avez-vous pu allier dans votre cœur des sentimens aussi humbles de vous-même, avec tant de pureté, tant d'innocence, et avec la plénitude de grâce que vous possédez ? « *Quanta humilitatis virtus cum tanta puritate, cum innocencia tanta, imo cum tanta gratiæ plenitudine ?* » O Vierge bienheureuse, poursuit le saint, et comment, lorsque vous vous êtes vue si honorée et si élevée par votre Dieu, cette humilité si grande a-t-elle pu être si bien enracinée en vous ? « *Unde tibi humilitas, et tanta humilitas, ô beata ?* » Lucifer se voyant doué d'une grande beauté, ambitionna d'élever son trône au-dessus des étoiles, et de se rendre semblable à Dieu : « *Super astra Dei, dit-il, exaltabo solium meum, et similis ero Altissimo.* » (Isaï. xiv. 13.) Or, qu'aurait dit le superbe, à quoi aurait-il prétendu, s'il eût été orné des dons que posséda Marie ? L'humble Marie ne fit point ainsi : plus elle se vit exaltée, et plus elle s'humilia. Ah ! Marie, conclut S. Bernard, vous êtes devenue digne, par votre grande humilité, d'être regardée de Dieu avec un amour tout particulier; digne, par votre beauté, d'enflammer le cœur de votre roi; digne, par l'odeur agréable de votre humilité, d'attirer le fils éternel du lieu de son repos, qui était le sein de Dieu, dans votre sein virginal : « *Digna plane quam respiceret Dominus, cujus decorem concupisceret rex, cujus odore suavissimo ab æterno illo paterni sinus attraheretur accubitu.* » (Loc. cit.) Aussi S. Bernardin de Busto dit que Marie mérita plus par cette réponse, « *Ecce ancilla Domini,* » que ne pourraient mériter toutes les créatures par toutes leurs bonnes œuvres. « *Beata virgo*

» plus meruit dicendo humiliter : Ecce ancilla Domini,  
 » quam simul mereri possent omnes puræ creaturæ. (Mar.  
 XII. p. 5. p. 2.)

Oui, dit S. Bernard, parce que cette Vierge innocente, bien qu'elle se soit rendue agréable à Dieu par sa virginité, s'est rendue par son humilité digne, autant que le pouvait une créature, d'être la mère de son Créateur. « Etsi placuit » ex virginitate, tamen ex humilitate concepit. » (Hom. I. sup. Miss.) S. Jérôme appuie ce sentiment, lorsqu'il dit que Dieu la choisit pour mère, plutôt à cause de son humilité qu'à cause de ses autres vertus : « Maluit Deus de Virgine incarnari propter humilitatem, quam propter aliam » quamecumque virtutem. » Marie elle-même s'exprima dans ce sens à sainte Brigitte, en disant : Et comment ai-je mérité la grâce de devenir la mère de mon Seigneur, sinon parce que j'ai connu mon néant et que je me suis humiliée ? « Unde promerui tantam gratiam, nisi quia » cogitavi et scivi nihil me esse, vel habere ? » (L. II. rev. c. 55.) Elle l'avait déjà proclamé dans son très-humble cantique, lorsqu'elle dit : « Quia respexit humilitatem » ancillæ suæ... Fecit mihi magna qui potens est. » (Luc. 1.) De là, S. Laurent Justinien remarque que la bienheureuse Vierge « non ait : Respexit virginitatem, innocen- » tiam ; sed tantum humilitatem. » Et par ce mot d'humilité, remarque S. François de Sales, elle n'entendait point parler avec éloge de sa vertu d'humilité, mais elle voulait dire que Dieu avait regardé son néant « (humilitatem, » id est nihilitatem) », et avait voulu l'élever ainsi par un pur effet de sa bonté.

En un mot, dit S. Augustin, l'humilité de Marie fut comme une échelle par laquelle le Seigneur daigna descendre du ciel sur la terre pour se faire homme dans son

sein : « Facta est Mariæ humilitas scala coelestis, per quam »  
 » Deus descendit ad terras. » (Sup. magn.) Et S. Antonin fortifie ce sentiment, en disant que l'humilité de la Vierge fut sa disposition la plus parfaite et la plus prochaine à être la mère de Dieu : « Ultima gratia perfectionis est præ- »  
 » paratio ad filium Dei concipiendum; quæ præparatio fuit »  
 » per profundam humilitatem. » (P. v. ti. 15. c. 6 et 8.) Du reste, Isaïe l'avait prédit : « Egredietur Virga de radice »  
 » jesse, et flos de radice ejus ascendet. » (Is. XI. 1.) Le bienheureux Albert-le-Grand remarque que la fleur divine, c'est-à-dire, le fils unique de Dieu, selon ce que dit Isaïe, devait naître, non de la cime, ni du tronc de la plante de Jessé, mais de la racine, précisément pour montrer l'humilité de sa mère : « De radice ejus, humilitas cordis intel- »  
 » ligitur. » Et l'abbé de Celles l'explique encore plus clairement : « Nota quod non ex summitate, sed de radice »  
 » ascendet flos. » C'est pourquoi le Seigneur disait à cette fille bien-aimée : « Averte oculos tuos, quia ipsi me avo- »  
 » lare fecerunt. » (Cant. v.) « Unde avolare, dit S. Augustin, nisi a sinu patris in uterum matris? » Le docte commentateur Fernandez dit à ce sujet, que les yeux très-humbles de Marie, avec lesquels elle regarda toujours la grandeur divine, sans jamais perdre de vue son néant, firent une telle violence à Dieu même, qu'ils l'attirèrent dans son sein : « Ita illius oculi humillimi Deum tenuerunt, ut »  
 » suavissima quadam violentia ipsummet Dei patris Ver- »  
 » bum in uterum suum Virgo attraxerit. » (In c. xiv. gen. sect. 1.) On voit par là, dit l'abbé Francon, pourquoi le Saint-Esprit donna tant de louanges à la beauté de son épouse, à cause de ses yeux de colombe : « Quam pulchra »  
 » es, amica mea, quam pulchra es ! oculi tui columba- »  
 » rum. » (Cant. iv. 1.) Parce que Marie, en regardant

son Dieu avec les yeux d'une simple et humble colombe, le charma tellement par sa beauté, qu'elle le fit prisonnier dans son sein virginal, par les liens de l'amour. Ainsi parle l'abbé Francon : « *Ubinam terrarum tam speciosa* » Virgo inveniri posset, quæ regem cœlorum caperet, et » *vinculis charitatis pia violentia captivum traheret ?* » (De grat. No. Test. tr. 6.) Ainsi, pour conclure ce point, Marie dans l'incarnation du Verbe, comme nous l'avons vu dès le commencement, ne put s'humilier plus qu'elle ne s'humilia : voyons maintenant comment Dieu, en la faisant sa mère, ne put l'élever plus qu'il ne l'éleva.

DEUXIÈME POINT. — Pour comprendre la hauteur à laquelle Marie fut élevée, il faudrait comprendre combien est sublime la hauteur et la grandeur de Dieu. Il suffira donc de dire que Dieu rendit cette Vierge sa mère, pour comprendre que Dieu ne put l'exalter plus qu'il ne l'exalta. S. Arnould de Chartres assure avec raison, que Dieu en devenant fils de la Vierge, la plaça dans un degré d'élévation supérieure à celle de tous les saints et de tous les anges : « *Maria consti-* » *tuta est super omnem creaturam.* » (Tract. de L. V.) En sorte qu'après Dieu, elle est sans comparaison la plus élevée de tous les esprits célestes, comme parle S. Ephrem : « *Nulla comparatione cæteris superis est gloriosior.* » (Or. de laud. Deip.) Et S. André de Crète assure la même chose : « *Excepto Deo, omnibus altior,* » (Or. de laud. Deip.) avec S. Anselme qui dit : Marie, il n'y a personne qui vous égale, parce que tous les autres sont au-dessus ou au-dessous de vous ; Dieu seul vous est supérieur, et tous les autres êtres vous sont inférieurs : « *Nihil tibi, Domina,* » *est æquale; omne enim quod est, aut supra te est, aut* » *infra : quod supra, solus Deus; quod infra, est omne* » *quod Deus non est.* » (Ap. Pelb. Stellar. II. p. 3. a. 2.)



En un mot, ajoute S. Bernard, l'élévation de cette Vierge est si grande, que Dieu seul peut et sait la comprendre : « *Tanta est perfectio Virginis , ut soli Deo cognoscenda* » reservetur. » (Tom. II. serm. 51, a. 3. c. 2.)

Et si quelqu'un était étonné, remarque S. Thomas de Villeneuve, de ce que les saints Évangélistes, qui ont publié si au long les louanges d'un Jean-Baptiste et d'une Madeleine, ont été si sobres de paroles en indiquant les dons qui ont orné Marie, cette considération doit suffire à dissiper son étonnement. « *Satis est, continue le saint, de ea* » dicere: *De qua natus est Jesus.* » Que voulez-vous, poursuit-il, que les Évangélistes disent de plus des grandeurs de cette Vierge? Il doit vous suffire qu'ils attestent qu'elle est la mère de Dieu. Et puisqu'ils avaient énoncé en ce seul mot le plus grand, ou plutôt, la totalité de ses avantages, il n'était point nécessaire qu'ils en fissent la description détaillée: « *Quid ultra requiris ? Sufficit tibi quod mater Dei est. Ubi ergo totum erat, pars scribenda non* » fuit. » (Conc. 2, de Nat. Virg.) Et comment n'en serait-il pas ainsi? reprend S. Anselme; dire de Marie qu'elle est mère de Dieu, c'est dépasser tous les degrés de grandeur que l'on peut imaginer, ou exprimer après celle de Dieu: « *Hoc solum de sancta Virgine prædicari, quod Dei mater* » sit, *excedit omnem altitudinem, quæ post Deum dici* » vel *prædicari potest.* » (de excel. Virg. c. 4.) Et Pierre de Celles ajoute à ce sujet: Quelque nom que vous lui donniez, soit que vous l'appelliez reine du ciel, ou reine des anges, soit que vous lui donniez quelque titre que ce puisse être, il ne l'honorera jamais autant que le seul titre de mère de Dieu: « *Si cœli reginam, si angelorum* » dominam, *vel quodlibet aliud protuleris, non assurges* » ad honorem, *quo prædicatur Dei genitrix.* » (Lib. de Pan. c. 31.)

La raison en est évidente, parce que, comme l'enseigne le docteur angélique, plus une chose approche de son principe, et plus elle en reçoit de perfection; et comme Marie est la créature qui a le plus approché de Dieu, elle est aussi celle qui a le plus participé à ses grâces, à ses perfections et à sa grandeur: « *Quanto aliquid magis* »  
 » *participat illius effectum, etc., Beata autem virgo Maria*  
 » *propinquissima Christo fuit, quia ex ea accepit humanam*  
 » *naturam; et ideo præ cæteris majorem debuit a Christo*  
 » *gratiæ plenitudinem obtinere.* » (III. p. q. 27. a. 5.) Le P. Suarez déduit de ce principe la raison pour laquelle la dignité de mère de Dieu est d'un ordre supérieur à toute autre dignité créée; car cette dignité appartient d'une certaine manière à l'ordre d'union avec une personne divine, ordre auquel elle se trouve nécessairement liée: « *Dignitas matris est altioris ordinis, pertinet enim quo-*  
 » *dam modo ad ordinem hypostaticæ unionis; illum enim*  
 » *intrinsece respicit, et cum illa necessariam conjunc-*  
 » *tionem habet.* » (To. 2. in 5. p. D. 2. S. 2.) C'est ce qui fait dire à S. Denis le Chartreux, qu'après l'union hypostatique, nulle autre n'est aussi étroite que l'union de cette mère de Dieu avec son fils: « *Post hypostaticam*  
 » *conjunctionem, non est alia tam vicina, ut unio ma-*  
 » *tris cum filio suo.* » (L. 2. de laud. Virg.) Telle est, dit S. Thomas, l'union la plus parfaite qu'une créature puisse former avec son Dieu: « *Est suprema quædam conjunctio*  
 » *cum persona infinita.* » (I. p. q. 25. a. 6.) Et le bienheureux Albert-le-Grand assure qu'être mère de Dieu c'est posséder une dignité immédiatement inférieure à celle de Dieu: « *Immediata post esse Deum, est esse matrem Dei.* » (Super. miss. cap. 180.) D'où il conclut qu'à moins de devenir Dieu, Marie ne pouvait être plus unie à Dieu qu'elle

ne le fut : « *Magis Deo conjungi, nisi fieret Deus, non potuit.* »

S. Bernardin assure que, pour être mère de Dieu, la sainte Vierge eut besoin d'être élevée à un certain état d'égalité avec les personnes divines, par une infusion presque infinie de grâces : « *Quod femina conciperet et pareret Deum, oportuit eam elevari ad quamdam æqualitatem divinam per quamdam infinitatem gratiarum.* » (Tom. 1. Ser. 61. c. 16.) Et comme, moralement parlant, les enfans sont réputés une même chose avec leurs pères, de sorte que les biens et les honneurs sont communs entr'eux ; de là, dit S. Pierre Damien, il suit que si Dieu habite en diverses manières dans ses créatures, il habita en Marie d'une manière plus spéciale, en devenant une même chose avec Marie : « *Quarto modo inest Deus creaturæ, scilicet virgini Mariæ, per identitatem, quia idem est quam illa.* » (Serm. 1. de Nat. Virg.) Enfin il s'écrie, en proférant ces paroles célèbres : « *Hic taceat et contremiscat omnis creatura, et vix audeat aspicere tantæ dignitatis immensitatem. Habitat Deus in Virgine, cum qua unius naturæ habet identitatem.* » (Loc. cit.)

C'est pourquoi S. Thomas assure que Marie étant devenue mère de Dieu, reçut, à cause d'une union si étroite avec un bien infini, une certaine dignité infinie, que le P. Suarez appelle infinie en son genre : « *Dignitas matris Dei, suo genere est infinita.* » (Tom. 3. in 3. p. D. 18. S. 4.) Parce que la dignité de mère de Dieu est la plus grande qui puisse être conférée à une simple créature. Selon l'enseignement du docteur angélique, l'humanité de Jésus-Christ, bien qu'elle eût pu recevoir de Dieu une plus grande abondance de grâce habituelle : « *Cum*

» enim gratia habitualis sit donum creatum , confiteri  
 » oportet quod habeat essentiam finitam. Est cujuslibet  
 » creaturæ determinatæ capacitatis mensura, quæ tamen  
 » divinæ potestati non præjudicat, quin possit aliam crea-  
 » turam majoris capacitatis facere. » (Opusc. 2. comp.  
 Th. c. 215.) Néanmoins, quant à l'union avec une per-  
 sonne divine, elle ne peut recevoir une plus grande per-  
 fection : « Virtus divina, licet possit facere aliquid majus  
 » et melius quam sit habitualis gratia Christi, non tamen  
 » posset facere quod ordinaretur ad aliquid majus, quam  
 » sit unio personalis ad filium unigenitum a patre. »  
 (III. p. q. 7. a. 12. ad. 2.) De même, selon le saint doc-  
 teur, la bienheureuse Vierge ne peut être élevée de son  
 côté à une plus haute dignité que celle de mère de Dieu :  
 « Beata Virgo ex hoc quod est mater Dei, habet quam-  
 » dam dignitatem infinitam, ex bono infinito, quod est  
 » Deus; et hac parte non potest fieri melius. » (I. p. q.  
 25. a. 6. ad. 4) S. Thomas de Villeneuve dit la même  
 chose : « Utique habet quamdam infinitatem esse matrem  
 » Infiniti. » (Conc. 5. de Nat. Mar.) S. Bernardin assure  
 que l'état auquel Dieu éleva Marie, sa mère, fut si parfait,  
 qu'il ne put l'élever davantage : « Status maternitatis Dei  
 » erat summus status, qui puræ creaturæ dari posset. »  
 (Tom. 5. Serm. C. a. 5. c. 4.) Et le bienheureux Albert  
 vient à l'appui en disant : « Dominus beatæ Virgini sum-  
 » mum donavit, cujus capax fuit pura creatura, scilicet  
 » Dei maternitatem. » (Lib. 1. de Laud. Virg. c. 178.)

De là cette célèbre maxime proférée par S. Bonaven-  
 ture, que Dieu peut faire un monde plus grand, un ciel  
 plus spacieux, mais qu'il ne peut faire une créature plus  
 élevée, qu'en la rendant sa mère : « Esse mater Dei,  
 » est gratia maxima puræ creaturæ conferibilis. Ipsa est

» qua majorem facere non potest Deus. Majorem mundum facere potest Deus, majus cœlum ; majorem quam matrem Dei facere non potest. » (Spec. B. V. lect. 10.) Mais bien mieux que les docteurs, Marie explique elle-même la grandeur à laquelle Dieu l'avait élevée, lorsqu'elle dit : « Fecit mihi magna qui potens est. » (Luc. 1.) Et pourquoi la sainte Vierge ne détailla-t-elle point ces grandes choses que Dieu lui avait accordées ? S. Thomas de Villeneuve répond qu'elle ne le fit point, parce qu'elles étaient trop grandes pour pouvoir être exprimées : « Non explicat quænam hæc magna fuerint, quia inexplicabilia. » (Conc. 3. de Nat. V.)

C'est donc avec raison que S. Bernard disait que Dieu a créé tout le monde pour cette Vierge qui devait être sa mère : « Propter hanc, totus mundus factus est. » (Serm. 7. in Salv. Reg.) Et S. Bonaventure n'avait point tort de dire que le monde se maintient par la disposition de Marie : « Dispositione tua, Virgo sanctissima, perseverat mundus, quem, et tu cum Deo ab initio fundasti. » (Ap. P. Pepe, lec. 371.) Le saint s'appuyait en cet endroit sur les paroles des Proverbes que l'Eglise applique à Marie : « Cum eo eram cuncta componens. » (Prov. viii.) S. Bernardin ajoute que Dieu pour l'amour de Marie ne détruisit point l'homme après le péché d'Adam : « Propter singularissimam dilectionem ad hanc Virginem præservavit. » (Tom. 1. Serm. 61. c. 8.) C'est pourquoi l'Eglise chante avec raison au sujet de Marie : « Optimam partem elegit sibi. » (In officio Ass. B. M.) Puisque cette mère vierge ne choisit pas seulement les meilleures choses, mais que parmi les meilleures, elle choisit la meilleure part, le Seigneur l'ayant douée au suprême degré, comme l'assure le bienheureux Albert-le-Grand, de tous les dons gé-

néraux et particuliers, conférés à toutes les autres créatures; tout cela, en conséquence de la dignité de mère divine qu'il lui avait conférée : « *Beatissima Virgo gratia* » *suit plena, quia omnes gratias generales et speciales* » *omnium creaturarum in summo habuit.* » (Bibl. ma. in Luc. 15.) Ainsi Marie fut enfant, mais elle n'eut de cet âge que l'innocence, et non le défaut de capacité, puisqu'elle jouit dès sa conception du parfait usage de la raison. Elle fut vierge, mais sans éprouver l'ignominie de la stérilité. Elle fut mère, mais seulement avec le trésor de la virginité. Elle fut belle, et même très-belle, comme dit Richard de S. Victor, d'après S. Grégoire de Nicomédie, et S. Denis l'Aréopagite, qui eut le bonheur, comme plusieurs le prétendent, de voir une seule fois en sa vie sa beauté, et qui dit que si la foi ne lui eût appris que Marie était une créature, il l'aurait adorée comme une divinité. Le Seigneur révéla aussi à sainte Brigitte que la beauté de sa mère surpassa la beauté de tous les anges, lorsqu'il lui fit entendre ces paroles qu'il adressait à Marie : « *Omnes angelos, et omnia quæ creata sunt* » *excessit pulchritudo tua.* » (Lib. 1. rev. c. 15.) Elle fut très-belle, dis-je, sans exposer à aucun péril quiconque la regardait, parce que sa beauté éloignait les mouvemens impurs, et inspirait même des pensées modestes, comme l'assure S. Ambroise : « *Tanta erat ejus gratia, ut non solum in se virginitatem servaret, sed etiam si quos in-* » *viseret, integritatis donum insigne conferret.* » (de Instit. Virg. c. 7.) S. Thomas dit la même chose : « *Gratia* » *sanctificationis non solum repressit in Virgine motus* » *illicitos, sed etiam in aliis efficaciam habuit; ita ut* » *quamvis esset pulchra in corpore, a nullo concupisce-* » *retur.* » (In 3. dist. disp. 2. qu. 2. a. 2.) C'est pour

cela qu'elle fut appelée myrrhe, comme préservant de la corruption : « Quasi myrrha electa dedit mihi suavitatem odoris. » Paroles que l'Église lui applique. Elle se livrait aux exercices de la vie active, mais sans que ses actions la détournassent de l'union avec Dieu. Dans la vie contemplative elle était recueillie en Dieu, mais sans négliger les choses temporelles, et les devoirs de la charité envers le prochain. La mort la frappa, mais ce fut sans angoisses, et sans que la corruption s'emparât de son corps.

Concluons donc. Cette divine mère est infiniment inférieure à Dieu, mais elle est immensément supérieure à toutes les créatures. Et, s'il est impossible de trouver un fils plus noble que Jésus, il est impossible aussi de trouver une mère plus noble que Marie. Ceci doit être pour les serviteurs dévots de cette reine, non-seulement un motif de joie à la vue de ses grandeurs, mais encore un motif de confiance en sa puissante protection; puisqu'étant mère de Dieu, dit le P. Suarez, elle a un certain droit sur ses dons, pour les obtenir à ceux pour qui elle prie : « Unde fit, ut singulare jus habeat ad dona filii sui. » (To. 2. in 3. p. D. 1. 5. 2.) D'un autre côté, S. Germain dit que Dieu ne peut pas ne point exaucer les prières de cette mère, parce qu'il ne peut pas ne pas la reconnaître pour sa véritable et immaculée mère. Le saint s'exprime ainsi en parlant à la mère divine : « Tu autem, quæ materna in Deum autoritate polles, etiam iis, qui enormiter peccant, eximiam reconciliationis gratiam concilias; non enim potes non exaudiri, cum Deus tibi et veræ et intemeratæ matri suæ in omnibus morem gerat. » (De Zona Virg.) Ainsi, ô mère de Dieu, et notre mère, vous ne manquez point de puissance

pour nous secourir. La volonté ne vous manque pas non plus : « *Nec facultas, nec voluntas illi deesse potest.* » (S. Bern. serm. de Ass.) Vous savez, vous dirai-je avec votre serviteur l'abbé de Celles, que Dieu ne vous a point créée seulement pour lui, mais qu'il vous a donnée aux anges pour les relever, aux hommes pour les délivrer, et aux démons pour les abattre car, par vous, nous recouvrons la grâce divine, et par vous l'ennemi est vaincu et terrassé : « *Non tantum sibi te fecit, sed te* »  
 » *angelis dedit in instaurationem, hominibus in repara-*  
 » *tionem, daemonibus in hostem; nam per te Deus homini*  
 » *pacificatur, diabolus vincitur et conteritur.* » (V. in prol. Cont. Virg.)

Si nous désirons plaire à la divine mère, saluons-la souvent par l'*Ave Maria*. Un jour Marie apparut à sainte Mathilde, et lui dit, qu'on ne pouvait mieux l'honorer qu'en lui adressant cette salutation. Nous obtiendrons par cette prière des grâces spéciales de cette mère de miséricorde, comme on le verra par l'exemple suivant.

#### EXEMPLE.

L'événement que rapporte le P. Paul Ségnéri, dans son *Chrétien Instruit*, (P. 5. Rec. 54.) est fort célèbre. Un jeune homme chargé de péchés déshonnêtes et de mauvaises habitudes, alla se confesser à Rome au P. Nicolas Zucchi; le confesseur l'accueillit avec charité, et compatissant à sa misère, il lui dit que la dévotion à Notre-Dame pouvait le délivrer de ce maudit vice. Il lui imposa donc, pour pénitence, de réciter, chaque jour jusqu'à sa prochaine confession, un *Ave Maria* en l'honneur de la Vierge en se couchant et en se levant, de lui offrir ses yeux, ses mains et tout son



corps, en la priant de le garder comme sa propriété, et en baisant trois fois la terre. Le jeune homme pratiqua cette pénitence, et dans le commencement, avec très-peu de succès, pour son amendement. Mais le père continua à lui suggérer de ne jamais l'abandonner, l'encourageant à se confier en la protection de Marie. A cette époque le pénitent partit avec d'autres compagnons, et il courut le monde pendant plusieurs années. De retour à Rome, il se présenta de nouveau à son confesseur, qui fut ravi de joie et d'admiration en le trouvant tout changé, et délivré de ses anciennes souillures. Mon enfant, lui dit-il, comment avez-vous obtenu de Dieu un si beau changement? Le jeune homme répondit : Mon père, Notre-Dame m'a obtenu cette grâce, pour cette petite dévotion que vous m'aviez enseignée. Mais ce n'est pas tout encore. Le confesseur ayant raconté ce fait en chaire, fut entendu par un capitaine qui avait contracté une mauvaise liaison avec une femme : il résolut donc, lui aussi, de pratiquer la même dévotion pour briser cette horrible chaîne, qui le retenait dans l'esclavage du démon; c'est ce que doivent avoir en vue les pécheurs, s'ils veulent que la Vierge les secoure. Le capitaine parvint ainsi à quitter sa mauvaise habitude et à changer de vie.

Mais quoi ! au bout de six mois, se fiant trop en ses propres forces, il veut un jour se rendre imprudemment chez cette femme, pour voir si elle a aussi changé de vie. Comme il approchait de la porte de la maison, où il allait courir manifestement le risque de retomber, il sentit une force invisible qui le repoussait en arrière, et il se trouva distant de cette maison de toute la longueur de la rue, et placé devant sa porte : il vit alors, comme par un trait de lumière, que Marie le délivrait ainsi de sa perdition. On

peut comprendre par là combien notre bonne mère a soin, non-seulement de nous retirer du péché, lorsque nous nous recommandons à elle dans ce dessein, mais encore de nous préserver du danger d'y retomber.

PRIÈRE.

O Vierge sainte et immaculée ! ô créature la plus humble et la plus grande devant Dieu ! vous avez été bien petite à vos propres yeux, mais vous avez été si grande aux yeux de votre Seigneur, qu'il vous éleva jusqu'à vous choisir pour sa mère, et jusqu'à vous établir la reine du ciel et de la terre. Je remercie donc ce Dieu qui vous a tant élevée, et je me réjouis avec vous de vous voir si unie à Dieu, qu'il n'est pas possible à une simple créature de s'y unir davantage. Je rougis, pécheur misérable et superbe, de paraître devant vous, qui êtes si humble avec tant de perfections. Mais, tout misérable que je suis, je veux encore vous saluer : *Ave, Maria, gratia plena*. Vous êtes pleine de grâce, obtenez-m'en une partie. *Dominus tecum*. Le Seigneur qui a été avec vous dès le premier instant de votre création, s'est uni maintenant plus étroitement à vous en devenant votre fils. *Benedicta tu inter mulieres*. O femme bénie entre toutes les femmes, obtenez-nous aussi les divines bénédictions. *Et benedictus fructus ventris tui*. Plante bienheureuse, qui avez donné au monde un fruit si noble et si saint. *Sancta Maria mater Dei*. O Marie, je confesse que vous êtes la vraie mère de Dieu, et je suis disposé à donner mille fois ma vie pour soutenir cette vérité. *Ora pro nobis peccatoribus*. Mais si vous êtes la mère de Dieu, vous êtes encore la mère de notre salut et de nous tous, pauvres pécheurs, puisque

Dieu s'est fait homme pour sauver les pécheurs, et puisqu'il vous a rendue sa mère afin que vos prières eussent la vertu de les sauver tous. Donc, Marie, priez pour nous ; *nunc et in hora mortis nostræ*. Priez toujours ; priez maintenant, pendant que nous vivons au milieu de tant de tentations et exposés au danger de perdre Dieu ; mais priez encore à l'heure de notre mort, quand nous serons sur le point de quitter ce monde et de comparaître devant le tribunal de Dieu ; afin que nous sauvant par les mérites de J.-C., et par votre intercession, nous puissions un jour, sans craindre de nous perdre, aller vous saluer et vous louer avec votre fils dans le ciel pendant toute l'éternité. Amen.

---

---

## V<sup>e</sup> DISCOURS.

### SUR LA VISITATION DE MARIE.

Marie est la trésorière de toutes les grâces divines. C'est pourquoi, celui qui désire les grâces, doit recourir à Marie; et celui qui recourt à Marie, doit être certain d'obtenir les grâces qu'il désire.

La maison qui est visitée par quelque personnage royal s'estime heureuse, à cause de l'honneur qu'elle en reçoit et des avantages qu'elle en espère. Mais on doit estimer bien plus heureuse l'ame visitée par la très-sainte Marie, reine du monde, qui remplit de biens et de grâces les ames fortunées qu'elle daigne visiter par ses faveurs. La maison d'Obédédom fut bénie lorsqu'elle fut visitée par l'arche du Seigneur; « *Benedixit Dominus domui ejus.* » (1. Paral. XIII.) Mais combien n'est-elle pas plus grande la bénédiction que reçoivent les personnes auxquelles l'arche vivante de Dieu, c'est-à-dire, sa divine mère, daigne faire une visite amoureuse! « *Felix illa domus, quam mater Dei visitat,* » dit Engelgrave. La maison de Jean-Baptiste en fit l'heureuse expérience; car à peine Marie y fut elle entrée, qu'elle combla toute cette famille de grâces et de bénédictions célestes. C'est même pour cette raison qu'on appelle communément la fête de la Visitation, fête de Notre-Dame-des-Grâces. Nous verrons donc aujourd'hui dans ce discours comment la mère divine est la trésorière de toutes les grâces, et nous diviserons le sujet en deux

points. Nous verrons dans le premier que celui qui désire les grâces doit recourir à Marie ; et dans le deuxième, que celui qui recourt à Marie doit être assuré d'obtenir les grâces qu'il désire.

**PREMIER POINT.** — Après que la sainte Vierge eut appris de l'ange S. Gabriel, que sa cousine sainte Elisabeth était enceinte de six mois, elle fut éclairée intérieurement par le St.-Esprit, de manière à connaître que le Verbe fait chair, et déjà devenu son fils, voulait commencer à manifester au monde les richesses de sa miséricorde, par les premières grâces qu'il voulait répandre sur toute cette famille. C'est pourquoi elle partit sans délai, comme raconte S. Luc, (l. 55.) « *Exurgens Maria abiit in montana* » cum festinatione. » Sortant alors du repos de la contemplation auquel elle s'était toujours appliquée, et quittant sa chère solitude, elle partit subitement pour se rendre à la maison d'Elisabeth. Comme la sainte charité supporte tout, « *Charitas omnia suffert* » ; et qu'elle ne souffre point de retard, comme dit S. Ambroise, à l'occasion de ce passage de l'Évangile : « *Nescit tarda molimina* » *Spiritus sancti gratia* » ; c'est pourquoi, sans s'inquiéter des fatigues du voyage, la tendre et délicate Vierge se mit de suite en chemin. Arrivée chez sa cousine, elle la salua, « *Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit* » Elisabeth. » Marie, remarque S. Ambroise, fut la première à saluer Elisabeth, « *Prior salutavit.* » Mais la visite de la sainte Vierge ne fut point comme les visites des mondains, qui se réduisent le plus souvent à des cérémonies et à de fausses démonstrations. La visite de Marie apporta dans cette maison l'abondance des grâces ; car, dès qu'elle fut entrée, et qu'elle eut fait le premier salut, Elisabeth fut remplie du St.-Esprit, et Jean fut

délivré du péché et sanctifié ; c'est pourquoi il fit paraître sa joie en tressaillant dans le sein de sa mère. Il voulait ainsi manifester la grâce qu'il avait reçue par la visite de la sainte Vierge, comme le déclare Elisabeth elle-même : « *Ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit* » in gaudio infans in utero meo. » Ainsi, comme le remarque Bernardin de Busto, ce fut en vertu du salut de Marie que Jean reçut la grâce de l'Esprit divin, qui le sanctifia : « *Cum beata Virgo salutavit Elisabeth, vox salutationis per aures ejus ingrediens, ad puerum descendit, virtute cujus salutationis puer Spiritum sanctum* » accepit. » (Part. 7. Serm. iv.)

Or, si ces premiers fruits de la rédemption passèrent tous par Marie, et si Marie fut le canal par lequel la grâce fut communiquée à Jean-Baptiste, l'Esprit saint à Elisabeth, le don de prophétie à Zacharie, et tant d'autres bénédictions à toute cette famille, lesquelles furent les premières grâces que nous sachions avoir été accordées sur la terre par le Verbe, depuis son incarnation ; il est juste de croire que Dieu avait dès-lors établi Marie comme l'aqueduc universel, selon l'expression de S. Bernard, par lequel dorénavant devaient nous arriver toutes les autres grâces que le Seigneur voulait nous dispenser, selon ce qui est dit dans la première partie au C. V.

C'est donc avec raison que cette divine mère est appelée le trésor, la trésorière et la dispensatrice des grâces du ciel. C'est ainsi que la nomme le vénérable abbé de Celles : « *Thesaurus Domini, et thesauraria gratiarum.* » (Prol. con. Virg. c. 1.) Ainsi l'appelle S. Pierre Damien : « *Thesaurus divinarum gratiarum.* » Ainsi le bienheureux Albert-le-Grand : « *Thesauraria Jesu Christi.* » S. Bernardin : « *Dispensatrix gratiarum.* » Un docteur grec, cité par

Peteau (de Trin.) : « *Promptuarium omnium bonorum.* » Dispensatrice de tous les biens. Ainsi l'appelle encore S. Grégoire Thaumaturge qui dit : « *Maria sic gratia plena* » dicitur, quod in illa gratiæ thesaurus reconditur. » Richard de S. Laurent ajoute que Dieu a placé en Marie, comme dans un trésor de miséricordes, tous les dons de la grâce, et que, de là, il tire de quoi enrichir ses serviteurs : « *Maria est thesaurus, quia in ea, ut in gazo-* » phylacio, reposuit Dominus omnia dona gratiarum; » et de hoc thesauro largitur ipse larga stipendia suis » militibus, et operariis. » (De laud. Virg. l. 4.).

En parlant du champ de l'Évangile, où est caché le trésor, et qui doit être acheté à tout prix, selon le témoignage de Jésus-Christ : « *Simile est enim regnum coelorum* » thesauro abscondito in agro, quem, qui invenit homo, » vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum » illum. » (Matth. XIII. 44.) S. Bonaventure dit que ce champ est notre reine Marie, où est caché le trésor de Dieu, qui est Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ la source et la fontaine de toutes les grâces : « *Ager iste est Maria, in qua* » thesaurus Dei patris absconditus est. » (Spec. c. VII.) S. Bernard avait déjà dit que le Seigneur a mis entre les mains de Marie toutes les grâces qu'il voulait nous dispenser, afin de nous faire savoir que tout ce que nous recevons de biens, nous le recevons par ses mains. « *Totus* » *boni plenitudinem posuit in Maria, ut proinde si* » *quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis,* » *ab ea noverimus redundare.* » (Serm. de aquæd.) Et Marie elle-même nous en assure, en disant : « *In me gra-* » *tia omnis viæ et veritatis.* » (Eccli. XXIV.) O hommes, en moi sont tous les vrais biens que vous pouvez désirer en votre vie. Oui, notre mère et notre espérance, disait

S. Pierre Damien, nous savons que tous les trésors des miséricordes divines sont entre vos mains : « In manibus » tuis omnes thesauri miserationum Dei. » Et S. Ildefonse l'avait assuré avant lui, d'une manière plus expresse, lorsque s'adressant à la Vierge, il lui disait : Marie, toutes les grâces que le Seigneur a résolu de faire aux hommes, il a résolu de les faire passer par vos mains ; et c'est pour cela qu'il vous a confié tous les trésors de la grâce : « Omnia » bona, quæ illis summa majestas decrevit facere, tuis » manibus decrevit commendare ; commissi quippe tibi » sunt thesauri et ornamenta gratiarum. » (In cor. Virg. cap. xv ) Ainsi donc, ô Marie ! concluait S. Germain, nulle grâce n'est accordée à un mortel, sans qu'elle ne passe par vos mains : « Nemo qui salvus fiet, nisi per te ; nemo » donum Dei suscipit, nisi per te. » (Serm. de zona Virg.) Le bienheureux Albert-le-Grand, parlant sur les paroles que l'ange adressa à la très-sainte Vierge : « Ne timeas, » Maria, invenisti enim gratiam apud Deum, » (Luc. 1.) y joint cette belle réflexion : « Ne timeas, quia invenisti. » Non rapuisti, ut primus angelus : non perdidisti, ut » primus parens ; non emisti, ut Simon magus ; sed inve- » nisti, quia quæsivisti. Invenisti gratiam increatam, et in » illa omnem creaturam. » (In Marial. cap. ccxxxvii.) O Marie ! vous n'avez point usurpé la grâce, comme voulait l'usurper Lucifer ; vous ne l'avez point perdue, comme Adam ; vous n'avez point voulu l'acheter, comme Simon le magicien ; mais vous l'avez trouvée, parce que vous l'avez désirée, et parce que vous l'avez demandée ; vous avez trouvé la grâce incréée qui est Dieu même, devenu votre fils, et avec elle, vous avez trouvé tous les biens créés. S. Pierre Chrysologue appuie ce sentiment lorsqu'il dit que l'auguste Marie trouva cette grâce pour rendre le salut à



tous les hommes : « Hanc gratiam accepit Virgo, salutem » sæculis redditura. » (Serm. III. de Ann.) Et ailleurs il ajoute que Marie trouva une grâce si abondante, qu'elle suffisait pour sauver tous les hommes : « Invenisti gratiam » quantam ? quantam superius dixerat, plenam et vere » plenam, quæ largo imbre totam infunderet creaturam. » (Serm. CXLII.) En sorte, dit Richard de S. Victor, que comme Dieu a créé le soleil pour éclairer la terre, ainsi il a fait Marie pour dispenser par elle toutes ses miséricordes au monde : « Sicut sol factus est, ut illuminet totum » mundum, sic Maria facta est, ut misericordiam impetret » toti mundo. » (De laud. Virg. lib. VII.) S. Bernardin ajoute que la Vierge, dès qu'elle fut faite mère du Rédempteur, acquit une espèce de juridiction sur toutes les grâces : « A tempore quo Virgo mater concepit in utero Verbum » Dei, quamdam, ut sic dicam, jurisdictionem obtinuit » in omni Spiritus sancti processione temporali ; ita ut » nulla creatura aliquam a Deo obtinuerit gratiam, nisi » secundum ipsius piæ matris dispensationem. » (Serm. LXI. tract. I. art. 8.)

Concluons donc ce point avec Richard de S. Laurent, qui dit que si nous voulons obtenir quelque grâce, nous devons recourir à Marie, parce qu'elle ne peut pas ne point obtenir à ses serviteurs tout ce qu'elle demande, ayant trouvé et trouvant sans cesse la grâce divine. « Cupientes » invenire gratiam, quæramus inventricem gratiæ, quæ, » quia semper invenit, frustrari non potest. » (De laud. Virg. lib. II. p. 5.) Il avait emprunté cette pensée à S. Bernard, qui dit : « Quæramus gratiam, et per Mariam » quæramus ; quia quod quærit invenit, et frustrari non » potest. » (Serm. de Aquæd.) Si donc nous désirons les grâces, il faut que nous allions à cette trésorière, et à cette

dispensatrice des grâces, parce que c'est la volonté suprême du souverain donateur de tout bien, comme nous l'assure le même S. Bernard, en disant que toutes les grâces se distribuent par les mains de Marie : « Quia sic est » voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam. » (Loc. cit.) « Totum, totum, » qui dit tout n'exclut rien. Mais parce que la confiance est nécessaire pour obtenir la grâce, voyons maintenant combien nous devons être certains de l'obtenir, en recourant à Marie.

SECOND POINT.—Pourquoi Jésus-Christ a-t-il placé entre les mains de sa mère toutes les richesses des miséricordes dont il veut user à notre égard, sinon pour qu'elle enrichisse tous ses pieux serviteurs, qui l'aiment, qui l'honorent, et recourent à elle avec confiance ? « Mecum sunt divitiæ.. » ut ditem diligentes me. » (Prov. VIII.) Ainsi la Vierge elle-même nous l'assure par ce passage que l'Eglise lui applique dans plusieurs de ses fêtes. En sorte que selon l'abbé Adam, ces richesses de la vie éternelle sont déposées entre les mains de Marie, uniquement pour nous servir. Le Sauveur a placé dans son sein le trésor des malheureux, afin que les pauvres pussent s'enrichir en y venant puiser : « Divitiæ salutis penes Virginem nostris usibus » reservantur. Christus in Virginis utero pauperum gazo- » phylacium collocavit; inde pauperes locupletati sunt. » (In alleg. utr. Test. cap. xxiv. Eccl.) S. Bernard ajoute, comme je l'ai lu dans un auteur, que Marie a été donnée au monde comme un canal de miséricorde, afin que par son moyen les grâces descendissent continuellement du ciel sur les hommes ; voici ses paroles mémorables : « Ad hoc enim data est ipsa mundo quasi aquæduc- » tus, ut per ipsam a Deo ad homines dona cœlestia jugi- » ter descenderent. » Le même père se demande ensuite

pourquoi S. Gabriel, ayant trouvé Marie déjà pleine de grâces, comme il le dit en la saluant : « Ave gratia plena, » l'assure ensuite que le Saint-Esprit devait survenir en elle pour la remplir de nouvelles grâces ? si elle était déjà pleine de grâce, que pouvait opérer de plus la venue de l'Esprit divin ? S. Bernard répond : « Ad quid ? nisi, ut adveniente jam Spiritu plena sibi, eodem superveniente, nobis super plena et superfluens fiat ? » (Serm. II. de Ass.) Marie était déjà pleine de grâces, dit le saint, mais le Saint-Esprit lui en donna une surabondance pour notre bien ; afin que de sa surabondance, nous, misérables, nous fusions tous pourvus. C'est pour cela que Marie a été comparée à la Lune, dont il est dit : « Luna plena sibi et aliis. »

« Qui me invenerit inveniet vitam, et hauriet salutem » a Domino. » (Prov. VIII. 55.) Heureux celui qui me trouve en recourant à moi, dit notre mère ; il trouvera la vie, et il la trouvera facilement ; car, comme il est facile de trouver et de puiser de l'eau d'une fontaine, autant qu'on le désire ; ainsi il est facile de trouver les grâces et le salut éternel, en recourant à Marie. Une ame sainte disait : il suffit de demander des grâces à Notre-Dame pour les obtenir. Et S. Bernard assurait qu'avant la naissance de Marie le monde ne manquait de tant de grâces que nous voyons aujourd'hui répandues sur la terre, que parce que le canal désirable, qui est Marie, manquait aussi : « Ideo tanto tempore defuerunt omnibus fluentia gratiarum, quia nondum intercesserat hic aquæductus. » (Serm. de Aq.) Mais maintenant que nous avons cette mère de miséricorde, quelles grâces pouvons-nous craindre de ne point obtenir en nous réfugiant à ses pieds ? Je suis la ville de refuge, lui fait dire S. Jean Damascène, pour tous ceux qui recourent

à moi. Venez donc, mes enfans, et vous obtiendrez de moi des grâces plus abondantes que vous ne sauriez l'imaginer : « Ego civitas refugii iis, qui ad me confugiunt; » accedite et gratiarum dona affluentissime haurite. » (Serm. 1. de dorm. B. V.)

Il est vrai qu'il arrive à plusieurs ce que la Vén. sœur Marie Villani aperçut dans une vision céleste : Cette servante de Dieu vit un jour la mère de Dieu sous la forme d'une grande fontaine, à laquelle plusieurs allaient puiser, et dont ils rapportaient les eaux de la grâce en abondance; mais qu'arriva-t-il ensuite? ceux qui portaient des vases neufs et entiers, conservaient les grâces qu'ils avaient reçues; mais ceux qui portaient des vases vieux ou brisés, c'est-à-dire, ceux dont l'âme était chargée de péchés, recevant les grâces, les perdaient ensuite. Il est du reste certain que les hommes, même les ingrats, les pécheurs, et les plus misérables, obtiennent tous les jours par Marie des grâces innombrables. S. Augustin dit en parlant à la Vierge: « Per te hæreditamus misericordiam miseri, ingrati gratiam, peccatores veniam, sublimia infimi, coelestia terreni, mortales vitam, et patriam peregrini. » (Serm. de Ass. B. V.)

Ranimons donc toujours davantage notre confiance, nous tous qui sommes les serviteurs de Marie, toutes les fois que nous recourons à elle pour en obtenir les grâces qui nous sont nécessaires; et pour cela, souvenons-nous sans cesse des deux grandes qualités que cette bonne mère possède, c'est-à-dire, du désir qu'elle éprouve de nous faire du bien, et de la puissance qu'elle a auprès de son fils pour obtenir tout ce qu'elle demande. Pour connaître quel désir a Marie de secourir tout le monde, il suffirait de considérer le mystère que l'Eglise célèbre en cette fête, c'est-à-dire,

la visite que Marie fit à Elisabeth. Le voyage depuis Nazareth, où habitait la sainte Vierge, jusqu'à la ville d' Hébron, que S. Luc appelle Cité de Juda, où habitait Elisabeth, selon Baronius et d'autres auteurs, ce voyage était bien de soixante-neuf milles environ, d'après l'auteur de la vie de Marie, frère Joseph de Jésus et Marie, carmélite déchaussé, (Lib. III. cap. 12.) qui s'appuie sur le témoignage de Bède et de Brocard; mais nonobstant cette distance, la bienheureuse Vierge, fille tendre et délicate, comme elle l'était alors, et peu habituée à de semblables fatigues, ne laisse point de se mettre en chemin. Et qui la poussait à cela? elle était poussée par cette grande charité, dont son tendre cœur fut toujours rempli, à commencer dès-lors sa grande fonction de dispensatrice des grâces. C'est justement ce que dit S. Ambroise en parlant de ce voyage : « Non abiit quasi incredula de oraculo, sed quasi læta » pro voto, festina præ gaudio, religiosa pro officio. » (In cap. 1. Luc.) Marie, dit S. Ambroise, ne partit point pour vérifier si ce que l'ange lui avait dit touchant la grossesse d'Elisabeth était vrai; mais brûlant du désir d'être utile à cette maison, et poussée par la joie qu'elle éprouvait de faire du bien aux autres, elle se livra toute entière à cet emploi de charité : « Exurgens abiit cum festinatione. » Il faut remarquer ici, que l'Évangéliste, en parlant du départ de Marie pour la maison d'Elisabeth, dit qu'elle y alla avec empressement, « Cum festinatione; » mais en rapportant ensuite son retour, il ne fait plus mention d'empressement, disant simplement : « Mansit autem » Maria cum illa quasi mensibus tribus, et reversa » est in domum suam. » (Luc. 1. 56.) Quel autre motif, dit S. Bonaventure, forçait donc Marie à se donner tant de mouvement pour aller visiter S. Jean-Baptiste, sinon

le désir de faire du bien à cette famille? « Quid eam ad » officium charitatis festinare cogebat, nisi charitas quæ in » corde fervebat? » (Spec. cap. LIV.)

Marie étant montée au ciel, ne s'est point dépouillée de cette tendre charité à l'égard des hommes; au contraire, elle l'exerce avec plus d'étendue, parce qu'elle connaît mieux là nos besoins, et qu'elle compatit mieux à nos misères. Bernardin de Busto dit que Marie désire nous faire du bien plus que nous ne désirons le recevoir : « Plus vult illa bonum tibi » facere, et gratiam largiri, quam tu accipere concupiscas. » (Mar. p. 1. serm. 5.) Cela est si vrai, dit S. Bonaventure, qu'elle se tient pour offensée par ceux qui ne lui demandent pas des grâces : « In te, Domina, peccant non solum » qui tibi injuriam irrogant, sed etiam qui te non rogant, » (S. Bon. in spec. Virg.) Puisque le penchant naturel de Marie est d'enrichir tout le monde de grâces, comme elle enrichit surabondamment ses serviteurs, selon ce que dit Idiota : « Maria thesaurus est Domini, et thesauraria » gratiarum ipsius. Donis specialibus ditat copiosissime » servientes sibi. » (in prol. cont. B. V. c. 1.)

C'est pourquoi, dit le même auteur, celui qui trouve Marie, trouve tous les biens : « Inventa Maria, invenitur » omne bonum. » Et il ajoute que chacun peut la trouver, fût-il même le plus grand pécheur du monde, parce qu'elle est si bonne qu'elle ne repousse aucun de ceux qui recourent à elle : « Tanta est ejus benignitas, quod nulli formi- » dandum est ad eam accedere. Tantaque misericordia, » quod ab ea nemo repellitur. » Thomas à Kempis la fait parler ainsi : J'invite tous les hommes à recourir à moi, je les attends tous, je les désire tous, et jamais je ne méprise aucun pécheur, quelque indigne qu'il puisse être, lorsqu'il vient demander mon secours : « Omnes invito,

» omnes expecto, omnes desidero, nullum peccatorem  
 » despicio.» Quiconque va demander la grâce « inveniet  
 » semper paratam auxiliari, » dit Richard, la trouvera  
 toujours prête, toujours disposée à le secourir, et à lui  
 obtenir toutes les grâces nécessaires au salut éternel par  
 ses puissantes prières.

J'ai dit par ses puissantes prières, parce que la seconde  
 réflexion qui doit augmenter notre confiance, c'est que  
 Marie obtient de Dieu tout ce qu'elle demande pour ses  
 serviteurs. Observez attentivement, dit S. Bonaventure, dans  
 cette visite que Marie fait à Elisabeth, la grande vertu  
 de ses paroles, puisqu'à sa voix la grâce de l'Esprit-Saint  
 fut conférée à Elisabeth aussi bien qu'à Jean, son fils,  
 comme le remarque l'Évangéliste : « Et factum est, ut  
 » audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans  
 » in utero ejus, et repleta est Spiritu sancto. » (Luc. I.)  
 C'est pourquoi S. Bonaventure ajoute : « Vide quanta  
 » virtus sit verbis Dominæ, quia ad eorum pronuntiatio-  
 » nem confertur Spiritus sanctus.» (Tract. de Vit. Christ.)  
 Théophile d'Alexandrie dit que Jésus se réjouit quand  
 Marie le prie pour nous, parce qu'alors toutes les grâces  
 qu'il nous accorde par les prières de Marie, il pense moins  
 nous les accorder, à nous, qu'à sa propre mère : « Gaudet  
 » filius orante Matre, quia omnia, quæ nobis precibus  
 » suæ genitricis evictus donat, ipsi matri se donasse pu-  
 » tat. » (Ap. Bald. Jard. de Mar. præf.) Et remarquez  
 ces paroles : « Precibus suæ genitricis evictus donat. »  
 Sans doute, parce que Jésus, comme l'atteste S. Germain,  
 ne peut s'empêcher d'exaucer Marie en tout ce qu'elle  
 lui demande, voulant, pour ainsi dire, lui obéir en cela  
 comme à sa véritable mère : c'est ce qui fait dire au saint  
 que ses prières ont une certaine autorité sur Jésus-Christ,

et qu'elle obtient de lui le pardon même aux plus grands pécheurs qui se recommandent à elle : « Tu autem, mater, in Deum autoritate pollens, etiam iis, qui enormiter peccant, eximiam remissionis gratiam concilias. » Non enim potes non exaudiri, cum Deus tibi ut veræ et intemeratæ matri in omnibus amorem gerat. » (Or. de Dorm. V.) Ce qui se vérifie bien, selon la remarque de S. Jean Chrysostôme, par le fait des noces de Cana, où Marie demandant à son fils le vin qui manquait : « Vinum non habent; » Jésus répondit : « Quid mihi et tibi, mulier? Nondum venit hora mea. » (Joan. II. 4.) Toutefois quoique le temps destiné aux miracles ne fût point encore arrivé, comme l'expliquent Théophilacte et S. Jean Chrysostôme, néanmoins, dit ce dernier père, le Sauveur, pour obéir à sa mère, fit le miracle qu'elle demandait, et changea l'eau en vin : « Et licet ita respondit, tamen maternis precibus obtemperavit. » (S. Joan Chrys. ap. Corn. à Lap. in Joan. II. 5.)

» Adcamus ergo cum fiducia, dit l'Apôtre, ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. » (Hebr. IV. 16.) » Thronus gratiæ est beata Virgo; » dit le bienheureux Albert-le Grand. (Serm. de Ded. Eccles.) Si donc nous voulons des grâces, allons à Marie, qui est le trône de la grâce, et allons-y avec l'espérance d'être exaucés, puisque nous avons pour nous l'intercession de Marie, qui obtient tout ce qu'elle demande à son fils. « Quæramus gratiam, » dirai-je encore avec S. Bernard, « et per Mariam quæramus; » M'appuyant sur ce que la Vierge mère dit elle-même à sainte Mechtilde, que le Saint-Esprit, la remplissant de toute sa douceur, l'avait rendue si agréable à Dieu, que tous ceux qui demanderaient des grâces par son canal



les obtiendraient certainement : « Spiritus sanctus, tota sua » dulcedine me penetrando, tam gratiosam effecit, ut » omnis qui per me gratiam quærit, ipsam inveniet. » (Ap. Canis. lib. 1. c. 15.)

Et si nous admettons cette maxime célèbre de S. Anselme : « Velocior est nonnunquam salus nostra, invocato nomine Mariæ, quam invocato nomine Jesu, » Il nous arrivera quelquefois, comme dit ce saint, d'obtenir plus tôt la grâce en recourant à Marie, qu'en recourant à notre propre Sauveur Jésus; ce n'est pas, sans doute, qu'il ne soit la source et le maître de toutes les grâces, mais c'est parce qu'en recourant à la mère, et en obtenant qu'elle prie pour nous, ses prières auront plus de force que les nôtres, parce que ce sont les prières d'une mère. Ne quittons donc jamais les pieds de cette trésorière des grâces, et disons lui sans cesse avec S. Jean Damascène : « Misericordiæ januam aperi nobis, benedicta » deipara; tu enim es salus humani generis. » O mère de Dieu, ouvrez-nous la porte de votre miséricorde, en priant toujours pour vous; parce que vos prières sont le salut de tous les hommes. En recourant à Marie, le mieux sera de la prier qu'elle demande pour nous et qu'elle nous obtienne les grâces qu'elle sait être les plus utiles à notre salut; c'est ce que fit justement frère Réginald, dominicain, comme il est rapporté dans les chroniques de l'ordre. (lib. 1. p. 1. c. 5.) Ce serviteur de Marie étant malade, il lui demandait la santé corporelle: sa reine lui apparut accompagnée de sainte Cécile et de sainte Catherine, et lui dit avec une extrême douceur : « Mon fils, que voulez-vous que je fasse pour vous? » Le religieux, à cette offre si obligeante de Marie, resta confus, et il ne savait que répondre. Alors une des deux saintes

qui accompagnaient Marie lui donna ce conseil : Réginald, sais-tu ce que tu dois faire ? ne demande rien , mais remets-toi entièrement entre ses mains , parce que Marie saura te donner une grâce bien meilleure que celle que tu pourrais demander. Le malade suivit le conseil , et la mère de Dieu lui obtint la grâce de sa guérison.

Mais si nous désirons aussi les visites fortunées de cette reine du ciel , il nous sera très-utile de la visiter dans quelqu'une de ses images, ou dans quelque Eglise qui lui soit dédié. Qu'on lise l'exemple suivant, et qu'on voie par-là combien Marie prodigue de récompenses pour les visites pieuses que lui font ses serviteurs.

#### EXEMPLE.

Il est raconté dans les chroniques de l'ordre de S. François, que deux religieux de cet ordre étant allés visiter un sanctuaire de la Vierge , il leur arriva d'être surpris par la nuit dans une grande forêt. Confus et affligés , ils ne savaient que devenir ; mais en s'avancant un peu plus, du milieu de l'obscurité où ils étaient , ils crurent voir devant eux une maison : ils approchent leurs mains, et tâtent les murs ; ils cherchent la porte, ils frappent, et entendent quelqu'un demander : Qui est là ? Ils répondent qu'ils sont deux pauvres religieux égarés par hasard dans le bois durant la nuit, et qui cherchent un petit refuge pour éviter d'être mangés par les loups. Voilà que la porte s'ouvre , et qu'ils voient deux pages richement vêtus, qui les reçoivent avec une grande politesse. Les religieux leur ayant demandé qui habitait ce palais ? les pages répondirent que c'était une dame fort pieuse. Nous voulons la saluer, dirent les religieux, et la remercier de sa charité.

Nous vous conduirons à l'instant devant elle, répondirent-ils, parce qu'elle veut vous parler. Ils montent les escaliers, et trouvent les appartemens tout éclairés, décorés, et parfumés d'une odeur céleste. Ils entrent enfin dans l'appartement de la maîtresse, et y trouvent une dame très-belle et très-majestueuse, qui les accueille avec une extrême bonté, et qui leur demande ensuite quel était le but de leur voyage. Ils répondirent qu'ils allaient visiter une église de la bienheureuse Vierge : Eh bien ! si cela est, répondit alors cette dame, je veux vous donner à votre départ une lettre qui vous sera d'un grand secours. Pendant qu'elle leur parlait, ils sentaient leurs cœurs tout enflammés de l'amour de Dieu, et ils éprouvaient une joie intérieure qui leur avait été inconnue jusque là. Ils allèrent ensuite se livrer au sommeil, si toutefois il leur fut possible de dormir en éprouvant une si grande joie. Le matin ils allèrent de nouveau prendre congé de la maîtresse, la remercier, et recevoir la lettre, qu'elle leur donna en effet, et ils partirent. Dès qu'ils furent un peu éloignés de la maison ils s'aperçurent que cette lettre ne portait point d'adresse; mais ils ont beau tourner et retourner en tous sens, ils ne trouvent plus la maison. Enfin ils ouvrent la lettre pour voir à qui ils devaient la remettre, et ce qu'elle contenait; ils reconnaissent qu'elle leur était adressée à eux-mêmes par la très-sainte Vierge, pour leur expliquer qu'elle était cette dame qu'ils avaient vue la nuit, et leur dire qu'elle avait voulu, pour récompenser la dévotion qu'ils lui portaient, leur fournir dans cette forêt l'asile et la nourriture. Elle les engageait à continuer de l'aimer et de la servir, leur promettant de bien récompenser les hommages qu'ils lui rendraient, et de les secourir durant la vie et à la mort. Au bas de la lettre était la signature

suivante : *Moi, Marie Vierge*. Que chacun considère ici quelles furent les actions de grâces que rendirent à la mère divine les bons religieux , et avec quelle nouvelle ardeur ils furent embrasés du désir de l'aimer et de la servir durant toute leur vie.

#### PRIÈRE.

Vierge immaculée et bénie , puisque vous êtes la dispensatrice universelle de toutes les grâces divines, vous êtes donc mon espérance et celle de tous les hommes. Je remercie sans cesse mon Seigneur, qui m'a donné de connaître, et qui m'a fait comprendre le moyen que je dois prendre pour obtenir ses grâces, et pour me sauver : ce moyen, c'est vous, auguste mère de Dieu ; car je comprends que je dois opérer mon salut, d'abord pour les mérites de Jésus-Christ, et ensuite, par votre puissante intercession. Ah ! ma reine, vous qui vous êtes donné tant de mouvement pour aller visiter et sanctifier la maison d'Elisabeth, visitez, visitez de suite la pauvre maison de mon ame. Hâtez-vous : mieux que moi vous savez combien elle est remplie d'affections déréglées, de méchantes habitudes et de péchés commis, qui sont autant de maladies pestilentielles qui la conduisent à la mort éternelle. O trésorière de Dieu ! vous pouvez l'enrichir, et la guérir de toutes ses infirmités. Visitez-moi donc durant ma vie, et visitez-moi surtout au moment de ma mort, parce qu'alors votre assistance me sera encore plus nécessaire. Je ne prétends pas être digne que vous me visitiez sur cette terre par votre présence visible, comme vous l'avez fait à l'égard d'un si grand nombre de vos serviteurs qui le méritaient, et qui n'étaient point ingrats comme je le suis ;

je me contente d'espérer vous voir dans votre royaume céleste, pour vous y remercier de tous les biens que vous m'avez faits, et pour vous y aimer davantage. Je serai assez heureux que vous me visitiez par votre miséricorde : il me suffit que vous priiez pour moi.

Priez donc, ô Marie ! et recommandez-moi à votre fils. Vous connaissez mieux que moi mes besoins et mes misères. Que vous dirai-je de plus ? Ayez pitié de moi. Je suis si malheureux et si ignorant, que je ne sais pas même demander les grâces dont j'ai le plus besoin. Ma reine, et ma très-douce mère, demandez pour moi, et obtenez-moi de votre fils les grâces que vous savez être les plus utiles et les plus nécessaires à mon âme. Je m'abandonne tout entre vos mains, et je prie seulement la divine majesté que, par les mérites de mon Sauveur Jésus, elle m'accorde les grâces que vous demandez pour moi. Demandez, demandez donc pour moi, ô Vierge très-sainte, ce qui vous plaira davantage ; vos prières ne sont point repoussées ; ce sont les prières d'une mère adressées à un fils qui vous aime tant, et qui se réjouit de faire tout-ce que vous lui demandez, pour vous honorer par-là davantage, et pour vous témoigner en même temps le grand amour qu'il vous porte. Demeurons ainsi, ô ma souveraine ! je me confie en vous ; chargez-vous de me sauver. Amen.

---

## VI<sup>e</sup> DISCOURS.

### SUR LA PURIFICATION DE MARIE.

Du grand sacrifice que Marie fit à Dieu en ce jour, en lui offrant la vie de son fils.

Il y avait deux préceptes dans l'ancienne loi touchant les premiers-nés qui venaient au monde. Le premier obligeait la mère même à vivre retirée dans sa maison, comme impure, pendant quarante jours. Le second obligeait les parens du premier-né à le porter dans le temple pour l'y offrir à Dieu. La très-sainte Vierge veut obéir en ce jour à l'un et à l'autre de ces deux préceptes. Quoique Marie ne fût point tenue à la loi de la purification, ayant toujours été vierge et toujours pure, néanmoins elle veut, par amour pour l'humilité et pour l'obéissance aller, se purifier comme les autres mères. Elle obéit encore au second précepte, en voulant offrir et présenter son fils au Père éternel : « *Et postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ,*  
 » *secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem,*  
 » *ut sisterent eum Domino.* » (Luc. II. 22.) Mais la Vierge offrit son fils d'une manière bien différente des autres femmes. Les autres offraient leurs enfans, mais elles savaient que cette obligation était une simple cérémonie de la loi, de sorte qu'en les rachetant elles les remettaient en leur possession, sans crainte de les dévouer encore à la mort. Marie offrit réellement son fils à la mort, certaine

que le sacrifice de la vie de Jésus, qu'elle fit alors, devait se consommer un jour sur l'autel de la croix. Ainsi, le sacrifice que fit Marie de la vie de son fils fut vraiment le sacrifice d'elle-même, à cause de l'amour qu'elle portait à ce divin enfant. Laissant donc à part toutes les autres considérations que nous pourrions faire sur les nombreux mystères de cette solennité, considérons seulement combien fut grand le sacrifice que Marie fit d'elle-même à Dieu, en lui offrant en ce jour la vie de son fils. Ce sera l'unique sujet de ce discours.

Le Père éternel avait résolu de sauver l'homme que le péché avait perdu, et de le délivrer de la mort éternelle. Mais, voulant que sa justice divine ne perdît aucun de ses droits, et qu'elle fût entièrement satisfaite, il exigea par là même que son propre fils, dont il n'épargna pas la vie, dès qu'il se fut fait homme pour racheter les hommes, subît en toute rigueur la peine que ces hommes avaient méritée : « Qui proprio filio suo non pepercit, dit l'Apôtre, » sed pro nobis omnibus tradidit illum. » (Rom. VIII, 32.) Il l'envoie donc sur la terre pour y prendre la nature humaine; il lui choisit une mère, et cette mère, il veut que ce soit la Vierge Marie. Mais comme il ne voulut point que son Verbe devînt le fils de Marie, avant que celle-ci n'y eût donné son consentement exprès, ainsi il ne voulut point que Jésus sacrifiât sa vie pour le salut des hommes avant que le consentement de Marie n'y concourût de nouveau, afin que le cœur de la mère fût sacrifié en même temps que la vie du fils. S. Thomas enseigne que la qualité de mère donne un droit spécial sur les enfans : d'où il suit que, Jésus étant en soi innocent, et ne méritant aucun supplice pour ses propres fautes, il parut convenable qu'il ne fût point destiné à mourir sur la croix comme victime

des péchés du monde, sans le consentement par lequel Marie l'offrit spontanément à la mort.

Mais quoique Marie eût consenti à la mort de son fils dès l'instant où elle consentit à devenir sa mère, le Seigneur voulut néanmoins qu'en ce jour elle fit dans le temple un sacrifice solennel d'elle-même, en lui offrant solennellement son fils, et en sacrifiant sa vie précieuse à la divine justice. C'est pour cela que S. Épiphane l'appelle prêtre : « *Virginem appello velut sacerdotem.* » (Or. de Laud. Deip.) Or, commençons ici à considérer combien de douleurs lui coûta ce sacrifice, et quelles vertus héroïques elle dut exercer en se voyant obligée de souscrire elle-même la sentence qui condamnait son cher Jésus à la mort. Voilà que Marie prend le chemin de Jérusalem pour offrir son fils ; elle hâte ses pas vers le lieu du sacrifice, et elle porte elle-même dans ses bras le douloureux fardeau de sa victime. Elle entre dans le temple, elle s'approche de l'autel, et là, toute pleine de modestie, d'humilité et de dévotion, elle présente son fils au Père éternel. Voilà qu'en même temps le saint vieillard Siméon, à qui Dieu avait promis qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Messie attendu, prend le divin enfant des bras de la sainte Vierge, et, éclairé par le Saint-Esprit, annonce à Marie tout ce que devait lui coûter le sacrifice qu'elle faisait de son fils, avec lequel son ame bénie devait aussi être immolée. Ici, S. Thomas de Villeneuve (Ser. de Purific. Virg.) contemple le saint vieillard qui, devant proférer la funeste prédiction à cette pauvre mère, se trouble d'abord, et garde le silence. Ensuite, le saint considère Marie qui lui demande : « *Unde tanta turbatio?* » O Siméon, pourquoi vous troublez-vous ainsi au milieu de ces grandes consolations ? Et le vieillard lui répond : « *O Virgo regia,*



» nollem tibi talia nuntiare , sed audi. » O noble et sainte Vierge , dit-il , je ne voudrais point être le porteur d'une nouvelle si affligeante ; mais puisque le Seigneur le veut, pour augmenter votre mérite, écoutez ce que je vais vous dire : Cet enfant qui vous cause maintenant une joie si légitime , ô Dieu ! il doit un jour vous occasionner des douleurs plus déchirantes qu'aucune créature n'en a jamais éprouvées dans le monde , et ce sera lorsque vous le verrez persécuté par toute sorte de personnes , et placé sur la terre comme le but des railleries et des outrages des hommes , qui le poursuivront jusqu'à lui infliger sous vos yeux le supplice de la mort : « Nimum nunc pro isto » infante lætaris ; sed ecce iste positus est in signum cui » contradicetur. » Sachez qu'après sa mort il y aura plusieurs martyrs qui, pour l'amour de votre fils, seront tourmentés et mis aussi à mort ; mais ils n'endureront le martyre que dans le corps , au lieu que vous , ô divine Mère ! vous l'endurerez dans le cœur : « O quot millia homi- » num pro isto puero laniabuntur , et jugulabuntur ! et » si omnes patientur in corpore , tu , Virgo , in corde patie- » ris. » (Loc. cit.)

Oui , dans le cœur , puisque la seule compassion aux peines de ce fils si cher devait être le glaive de douleur dont serait percé le cœur de cette mère , comme le prédit S. Simon : « Et tuam ipsius animam doloris gladius » pertransibit. » (Luc. II. 55.) La sainte Vierge , comme dit S. Jérôme , avait déjà été instruite , par la lumière des saintes Écritures des souffrances que devait endurer le Rédempteur durant sa vie , et bien plus encore au moment de sa mort ; elle avait appris des prophètes qu'il devait être trahi par un de ses amis : « Qui edebat panes meos , ma- » gnificavit super me supplantationem , » comme David

l'avait annoncé; (Ps. xl.) Abandonné de ses disciples : « percutiam pastorem, et dispergentur oves. » (Zach. xiii.) Elle connaissait les mépris, les crachats, les soufflets, les dérisions qu'il devait souffrir de la part du peuple : « Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vel- »  
 » lentibus, faciem meam non averti ab increpantibus et »  
 » conspuentibus in me. » (Isa. l, 1.) Elle savait qu'il devait devenir l'opprobre des hommes, et l'abjection de la plus vile populace, jusqu'à être rassasié d'injures et de grossièretés dégoûtantes : « Ego autem sum vermis, et non »  
 » homo, opprobrium hominum, et abjectio plebis. » (Psalm. xxi.) « Saturabitur opprobriis. » (Thren. iii.) Elle savait qu'à la fin de sa vie sa très-sainte chair devait être déchirée et mise en lambeaux par les coups de fouets : « Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, »  
 » attritus est propter scelera nostra; (Is. xxxiii.) » Tellement que son corps devait perdre sa forme, et devenir comme celui d'un lépreux, tout couvert de plaies, jusqu'à laisser paraître ses os à découvert : « Non est species ei, neque »  
 » decor, et nos putavimus eum quasi leprosum. » (Is. xvi.) « Dinumeraverunt ossa mea. » (Ps. xxi.) Elle savait qu'il devait être percé de clous : « Foderunt manus meas et pe- »  
 » des meos; » (Ibid.) placé entre des malfaiteurs : « Et cum »  
 » sceleratis reputatus est; » (Is. liii.) et qu'enfin, suspendu à la croix, il devait être exécuté pour le salut des hommes : « Et aspiciant ad me quem confixerunt. » (Zach. xii.)

Marie, dis-je, savait toutes les peines que devait souffrir le Fils de Dieu; mais lorsque Siméon lui dit ces paroles : « Et tuam ipsius animam doloris gladius pertran- »  
 » sibat, » toutes les circonstances particulières des douleurs extérieures qui devaient tourmenter son Jésus dans sa passion lui furent dévoilées, comme le Seigneur le

révéla à sainte Thérèse. Marie consentit à tout, et, avec une constance qui ravit les anges d'admiration, elle prononça la sentence : Que mon fils meure, qu'il meure de cette mort douloureuse et ignominieuse; Père éternel, puisque vous le voulez, « non mea voluntas, sed tua » fiat; » j'unis ma volonté à votre volonté sainte, et je vous sacrifie mon fils : je consens qu'il perde la vie pour votre gloire et pour le salut du monde. Je vous sacrifie encore mon cœur; qu'il soit percé de douleurs autant qu'il vous plaira; il me suffit, ô mon Dieu! que ce soit pour votre gloire et pour l'accomplissement de votre bon plaisir; « non mea voluntas, sed tua fiat! » O charité sans mesure! ô constance sans exemple! ô victoire qui mérite l'admiration éternelle du ciel et de la terre!

Voilà pourquoi Marie se tut dans la passion de Jésus, lorsqu'on l'accusait injustement; voilà pourquoi elle ne dit rien à Pilate qui penchait à le délivrer parce qu'il reconnaissait son innocence; mais elle se contenta de paraître en public pour assister au grand sacrifice qui devait s'accomplir sur le Calvaire : elle l'accompagna au lieu du supplice, elle l'assista dès le moment où il fut placé sur le gibet : « Stabat juxta crucem Jesu mater ejus, » jusqu'à ce qu'elle le vit expirer, et que le sacrifice fût consommé; tout cela, pour accomplir l'offrande qu'elle avait faite à Dieu dans le temple.

Pour comprendre la violence que dut se faire Marie durant ce sacrifice, il faudrait comprendre l'amour que cette mère portait à Jésus. Généralement parlant, l'amour des mères est si tendre pour leurs enfans, que quand ils sont en péril de mort, et qu'on craint de les perdre, elles oublient tous leurs défauts, leur difformité, et même les

injures qu'elles en avaient reçues , et éprouvent des douleurs inexprimables. Néanmoins l'amour de ces mères est partagé entre plusieurs enfans , ou se répand sur plusieurs autres créatures. Marie n'a qu'un fils , et ce fils est le plus beau de tous les enfans d'Adam : il est très-aimable , parce qu'il a toutes les qualités qui font aimer ; il est obéissant , vertueux , innocent et saint ; en un mot , il est Dieu. D'ailleurs l'amour de cette mère n'est point réparti sur d'autres objets ; elle a placé tout son amour en ce fils , et elle ne craint point de l'aimer à l'excès , puisque ce fils est Dieu , et qu'il mérite un amour infini. Et ce fils est la victime qu'elle doit dévouer volontairement à la mort !

Que chacun examine donc combien il dut en coûter à Marie , et quelle force d'ame elle dut mettre en oeuvre dans l'acte par lequel elle dévoua au sacrifice de la croix la vie d'un fils si aimable. Voilà comment la plus fortunée des mères , parce qu'elle était mère d'un Dieu , fut en même temps la mère la plus digne de compassion , parce qu'elle fut la plus accablée de douleurs , étant mère d'un fils qu'elle voyait destiné au gibet , dès le jour où il lui fut donné pour enfant. Quelle mère accepterait un fils , sachant qu'elle devrait le perdre ensuite misérablement par une mort infâme , et qu'elle se trouverait présente à sa mort ? Marie accepte volontiers ce fils avec des conditions si dures , et non-seulement elle l'accepte , mais elle l'offre elle-même en ce jour à la mort , de ses propres mains , l'immolant à la divine justice. S. Bonaventure dit que la bonne Vierge aurait accepté bien plus volontiers pour elle-même les peines et la mort de son fils ; mais que , pour obéir à Dieu , elle fit l'offrande immense de la vie divine de son bien-aimé Jésus , surmontant , quoiqu'avec une douleur extrême , toute la tendresse de l'amour qu'elle

lui portait : « Si fieri potuisset , omnia tormenta , quæ » filius pertulit , sustinuisset ; et nihilominus placuit » ei , quod unigenitus ejus pro salute generis humani offerretur » (In p. 1. Dist. 48. quæst 2.) d'où il suit que , dans cette offrande , Marie eut plus de violences à se faire , et qu'elle fut plus généreuse , que si elle se fût dévouée elle-même à souffrir tout ce qui était préparé à son fils. Sa générosité surpassa alors celle des martyrs , parce que les martyrs offrirent leur vie , au lieu que la sainte Vierge offrit la vie du fils qu'elle aimait , et qu'elle estimait immensément plus que la sienne propre.

Mais la peine que lui fit éprouver cette douloureuse offrande ne se borna point là ; au contraire , elle ne fit que commencer , puisque dès-lors , durant toute la vie de Jésus , Marie eut continuellement devant ses yeux la mort et toutes les douleurs qu'il devait endurer dans ce dernier moment. Ainsi , plus elle découvrait en lui de beautés , plus elle trouvait son fils gracieux et aimable , et plus l'angoisse de son cœur allait croissant. Ah ! mère de douleurs , si vous eussiez été moins éprise de votre fils , ou si votre fils eût été moins aimable , ou qu'il vous eût moins aimée , sans doute votre peine eût été moins grande en l'offrant à la mort. Mais il n'y a pas eu , il n'y aura jamais de mère plus amante de son fils , que vous , parce que jamais il n'y a eu et qu'il n'y aura jamais de fils plus aimable ni plus amant de sa mère que votre Jésus. Oh Dieu ! si nous avions vu la beauté , la majesté du visage de ce divin enfant , aurions-nous eu le courage de sacrifier sa vie pour notre salut ? Et vous , ô Marie ! qui êtes sa mère , et une mère si remplie d'amour pour lui , vous avez pu offrir votre fils innocent pour le salut de tous les hommes , et l'offrir à la mort la plus cruelle et

la plus douloureuse qu'aucun coupable ait jamais endurée sur la terre!

Hélas! quelle scène funeste l'amour devait mettre continuellement sous les yeux de Marie depuis ce jour, en lui représentant tous les outrages et les mépris qui devaient accabler ce pauvre fils! voilà que l'amour le lui montre tantôt agonisant de tristesse dans le jardin, tantôt flagellé, déchiré et couronné d'épines dans le prétoire, et enfin suspendu à un bois infâme sur le Calvaire. O mère, lui disait l'amour, voilà le fils aimable et innocent que tu as offert à tant de souffrances et à une si horrible mort! et de quoi te servira de l'avoir soustrait aux mains d'Hérode, pour le réserver ensuite à une fin si digne de compassion?

Ainsi Marie n'offrit pas seulement dans le temple son fils à la mort, mais elle l'offrit encore à tous les momens de sa vie; car elle révéla à sainte Brigitte que les douleurs dont lui avait parlé Siméon furent continuellement dans son cœur jusqu'à son Assomption au ciel. « *Dolor iste, usque-  
» dum assumpta fui corpore et anima in cœlum, nun-  
» quam defecit a corde meo.* » C'est pourquoi S. Anselme lui dit : O Marie, je ne puis croire qu'avec une telle douleur vous eussiez pu vivre un seul moment, si le même Dieu qui donne la vie ne vous eût fortifiée par sa vertu divine : « *Pia Domina, non crediderim te ullo puncto  
» potuisse stimulos tanti cruciatus, quin vitam emitte-  
» res, sustinere, nisi ipse Spiritus vitæ te confortasset.* » Mais S. Bernard nous atteste, en parlant précisément du grand chagrin que Marie éprouva en ce jour, que dès-lors, « *moriebatur vivens, dolorem ferens morte crudeliorem.* » Elle vivait en mourant à tout instant, parce qu'à tout instant elle était assaillie par la douleur de la mort de

son bien-aimé Jésus, qui était plus cruel que la mort même.

Marie est donc justement appelée par S. Augustin la réparatrice du genre humain, à cause du grand mérite qu'elle acquit en ce sacrifice qu'elle offrait à Dieu pour le salut du monde : « Reparatrix generis humani » (De Fid. ad Patr.); par S. Épiphane, la rédemptrice des esclaves : « Redemptrix captivorum » (De Laud. Virg.); par S. Ildefonse, la réparatrice du monde perdu : « Reparatrix » perditionis orbis » (Serm. 1. de Ass.); par S. Germain, le remède de nos misères : « Restitutio calamitatum nostrarum » (In Ex. Virg.); par S. Ambroise, la mère de tous les fidèles : « Mater omnium credentium » (Ap. S. Bon. Spec. c. 10.); par S. Augustin, la mère des vivans : « Mater viventium » (Serm. 2. de Ass.); et par S. André de Crète, la mère de la vie : « Mater vitæ » (Hom. 2. de Ass.); puisque S. Arnould de Chartres dit : « Omnino tunc » erat una Christi et Mariæ voluntas, unumque holocaustum ambo pariter offerebant; unde communem in mundi salute cum illo effectum ostendit. » (Tr. de Laud. Virg.) A la mort de Jésus-Christ, Marie unit sa volonté à celle de son fils, tellement que toutes deux offrirent un même sacrifice; et c'est pour cela, dit le saint abbé, que la mère opérait comme le fils la rédemption des hommes : Jésus, en obtenant le salut aux hommes, par la satisfaction qu'il offrait pour leurs péchés; et Marie, en obtenant que cette satisfaction nous fût appliquée. C'est pour cela que le bienheureux Denis-le-Chartreux assure également que la divine Mère peut être appelée rédemptrice du monde, parce qu'en sacrifiant volontairement son fils à la divine justice, elle compatit à ses souffrances d'une manière si vive, qu'elle mérita que les mérites

du Rédempteur fussent communiqués aux hommes :  
 « *Dici potest Virgo mundi salvatrix propter meritum suæ*  
*» compassionis, quæ, patienti filio acerbissi me condo-*  
*» lendo, excellenter promeruit, ut per preces ejus me-*  
*» ritum passionis Christi hominibus communicetur. »*  
 (Lib. 2. de Laud. Virg. art. 23.)

Marie étant donc devenue la mère de tous les hommes rachetés, par le mérite de ses douleurs et de l'offrande qu'elle fit de son fils, il est juste de croire que le lait de la divine grâce, qui est le fruit des mérites de Jésus-Christ, et le moyen pour arriver à la vie éternelle, n'est donné aux fidèles que par les mains de Marie. C'est à quoi S. Bernard fait allusion quand il dit que Dieu a mis dans les mains de Marie tout le prix de notre rédemption : « *Redempturus humanum*  
*» genus, universum pretium contulit in Maria. »* (Serm. de Aquæd.) Le saint nous fait comprendre par ces paroles que les mérites du Rédempteur s'appliquent aux âmes par l'intercession de la bienheureuse Vierge, puisque les grâces, qui sont précisément les mérites de Jésus-Christ, nous sont distribuées par ses mains.

Si Dieu regarda avec tant de faveur le sacrifice qu'Abraham lui fit de son fils, qu'il lui promit, en récompense, de multiplier sa postérité comme les étoiles du ciel : « *Quia fecisti rem hanc, et non pepercisti filio tuo*  
*» unigenito propter me, benedicam tibi, et multiplicabo*  
*» semen tuum sicut stellas cœli. »* (Gen. xxii.) Nous devons assurément croire que le sacrifice de Jésus, fait au Seigneur par son auguste mère, lui a été bien plus agréable, et que pour cela Dieu lui a accordé de multiplier, par ses prières, le nombre des élus, c'est-à-dire, l'heureuse postérité de ses dévots serviteurs, qu'elle regarde et qu'elle protège comme ses enfans.



S. Siméon reçut de Dieu la promesse de ne pas mourir avant qu'il ne vît la naissance du Messie : « *Responsum* » acceperat a Spiritu sancto non visurum se mortem » nisi prius videret Christum Domini. (Luc. II. 26.) Mais cette grâce, il ne la reçut que par le canal de Marie, puisqu'il ne trouva le Sauveur que dans ses bras. Ainsi, celui qui veut trouver Jésus ne le trouvera que par Marie. Allons donc à cette divine mère, si nous voulons trouver Jésus, et allons-y avec une grande confiance. Marie dit à sa servante, Prudentienne Zagnoni (Ap. Marc.) que tous les ans, en ce jour de la purification, une grande miséricorde serait accordée à un pécheur. Qui sait si quelqu'un d'entre nous ne sera pas aujourd'hui cet heureux pécheur ? Si nos péchés sont grands, la puissance de Marie est plus grande encore. Le fils ne sait rien refuser à cette mère : « *Exaudiet utique matrem filius,* » dit S. Bernard. (de Aquæductu.) Si Jésus est courroucé contre nous, Marie l'apaise à l'instant. Plutarque raconte qu'Antipater écrivit à Alexandre-le-Grand une longue lettre pleine d'accusations contre Olympias, mère de ce prince; Alexandre, après avoir lu cette lettre, lui répondit : Antipater ignore-t-il qu'une petite larme de ma mère suffit pour effacer une multitude de lettres écrites contre elle ? « *Ignorare Antipatrum* » sexcentas epistolas una deleri matris lacrymula ? » (Plut. in Alex.) Figurons-nous que Jésus répond aussi aux accusations que le démon nous intente près de lui, quand Marie le prie en notre faveur : Lucifer ne sait-il pas qu'une prière de ma mère faite pour un pécheur suffit pour me faire oublier les accusations de toutes les offenses qu'il a commises contre moi ? En voici une preuve dans l'exemple suivant.

## EXEMPLE.

Ce fait n'est consigné dans aucun livre, mais un prêtre de notre congrégation, à qui il est arrivé, me l'a rapporté. Pendant que ce prêtre confessait dans une église située dans un pays que je ne nommerai pas pour de bonnes raisons, quoique le pénitent ait donné au confesseur la permission de publier le fait, un jeune homme qui paraissait indécis à se confesser, vint se placer debout près de lui. Après l'avoir plusieurs fois considéré, le confesseur lui demanda enfin s'il voulait se confesser; le jeune homme répondit affirmativement; mais comme la confession devait être bien longue, le prêtre le conduisit dans une chambre solitaire. Là, le pénitent commença par dire qu'il était étranger et noble, mais qu'il ne savait pas comment Dieu pourrait lui pardonner après avoir vécu comme il avait fait. Outre les innombrables péchés d'impureté, les homicides et les autres crimes, il dit qu'ayant désespéré tout-à-fait de son salut, il avait commis de grands péchés, moins pour se satisfaire, que par le mépris de Dieu et par la haine qu'il lui portait. Il dit, entr'autres choses, qu'il tenait sur lui un crucifix, et qu'il l'avait frappé par mépris. Il raconta ensuite que le matin du même jour il était allé faire une communion sacrilège, et pourquoi? pour fouler aux pieds l'hostie consacrée; qu'en effet, ayant pris l'hostie, il allait accomplir son infâme projet, mais qu'il ne l'avait pu faire à cause des personnes qui avaient les yeux sur lui. Il remit alors au confesseur les espèces consacrées qu'il avait mises dans un morceau de papier. Il raconta ensuite qu'en passant devant cette église, il avait été porté

à y entrer par une impulsion intérieure à laquelle il n'avait pu résister ; qu'y étant entré, il avait éprouvé un grand remords de conscience , joint à une certaine volonté confuse et irrésolue de se confesser ; qu'il s'était en conséquence placé devant le confessionnal ; mais qu'alors sa confusion et sa défiance furent si grandes qu'il voulait se retirer, quoiqu'il semblât que quelqu'un le retenait de force. Mon père, lui dit-il enfin, vous m'avez appelé ; maintenant je me trouve ici, et je me confesse, je ne sais trop comment. Alors le confesseur lui demanda s'il avait pratiqué quelque dévotion durant ce temps envers Marie, vu que des conversions semblables sont des coups qui ne viennent que des mains puissantes de cette Vierge. Rien, mon père, répondit le jeune homme ; et quelles dévotions aurais-je pu faire ? Je me croyais damné. Mais tâchez de mieux vous le rappeler, lui dit le père. Mon père, rien, et voilà tout. Mais, portant la main sur sa poitrine, comme pour la découvrir il s'aperçut qu'il y portait un scapulaire de Notre-Dame-des-Douleurs. Ah ! mon fils, dit alors le confesseur, vous ne croyez point que c'est Notre-Dame qui vous a obtenu cette grâce ? Sachez, ajouta-t-il, que cette église est dédiée à cette Vierge. A ces mots, le jeune homme s'attendrit, et il commença à éprouver des sentimens de douleur et à verser des larmes ; comme il continuait à découvrir ses péchés, la componction qu'il en eut augmenta tellement, et ses larmes devinrent si abondantes, qu'il parut s'évanouir aux pieds du confesseur ; celui-ci, l'ayant fait revenir au moyen de liqueurs spiritueuses, acheva d'entendre sa confession, lui donna l'absolution avec une grande consolation, et le renvoya dans sa patrie contrit et résolu à changer de vie, après avoir obtenu de lui la permission de publier et de prêcher par-

tout la grande miséricorde dont Marie avait usé à son égard.

PRIÈRE.

O sainte Mère de Dieu, et ma mère, Marie, vous vous êtes donc intéressée bien vivement à mon salut, puisque vous avez été jusqu'à dévouer à la mort le plus cher objet de votre cœur, votre bien aimé Jésus ! si donc vous désirez tant me voir sauvé, il est juste qu'après Dieu je mette en vous toute ma confiance. O Vierge bénie, oui je me confie entièrement en vous. Ah ! par le mérite de ce grand sacrifice que vous avez offert aujourd'hui à Dieu, en lui immolant la vie de votre fils, priez-le qu'il ait pitié de mon âme, pour laquelle cet agneau immaculé ne refusa point de mourir sur la croix.

O ma reine, je voudrais en ce jour offrir aussi mon pauvre cœur à Dieu pour imiter votre exemple ; mais je crains qu'il ne le refuse, en le voyant si ingrat et si rempli de souillures. Cependant, si vous l'offrez, il ne le refusera pas ; il agréé et il reçoit toutes les offrandes qui lui sont présentées par vos mains très-pures. C'est donc à vous, ô Marie, que je me présente aujourd'hui, et c'est à vous que je me donne, tout misérable que je suis. Présentez-moi au Père éternel avec Jésus, comme un bien qui vous appartient, et priez-le qu'il me reçoive et qu'il prenne possession de moi, par les mérites de Jésus-Christ son fils, et pour l'amour de vous. Ah ! ma très-douce mère, pour l'amour de ce fils immolé, secourez-moi toujours, et ne m'abandonnez point : ne permettez pas que je perde jamais par mes péchés cet aimable Rédempteur, que vous offrez aujourd'hui au supplice de la croix avec une douleur si

vive. Dites-lui que je suis votre serviteur; dites-lui que j'ai mis en vous toute mon espérance; dites lui, enfin, que vous voulez me sauver, et il ne manquera certainement pas de vous exaucer. Amen.

---

## IV<sup>e</sup> DISCOURS.

### SUR L'ASSOMPTION DE MARIE.

L'Eglise nous propose en ce jour de célébrer en l'honneur de Marie la mémoire solennelle de deux choses, savoir, son heureux départ de cette terre, et sa glorieuse assomption dans le ciel. Dans ce discours, nous parlerons de son départ ; dans le suivant, nous traiterons de l'assomption.

Combien la mort de Marie fut précieuse, 1<sup>o</sup> par les avantages qui l'accompagnèrent, 2<sup>o</sup> par la manière dont elle arriva.

La mort étant la peine du péché, il semble que la mère de Dieu, qui était toute sainte et exempte de souillures, ne dut point y être assujettie, et qu'elle ne dut pas éprouver le même sort que les enfans d'Adam, infectés du venin de l'iniquité. Mais Dieu voulant rendre Marie semblable en tout à Jésus, il convenait qu'après la mort du fils la mère mourût aussi ; en outre, le Seigneur, pour donner aux justes un exemple de la mort précieuse qu'il leur prépare, voulut que la sainte Vierge mourût, mais d'une mort pleine de douceur et de félicité. Commençons donc à considérer combien fut précieuse la mort de Marie, 1<sup>o</sup> par les avantages qui accompagnèrent cette mort, et 2<sup>o</sup> par la manière dont elle eut lieu.

PREMIER POINT. Il y a trois circonstances qui rendent ordinairement la mort malheureuse et amère : l'attache-

ment à la terre, le remords des péchés commis, l'incertitude du salut. Mais la mort de Marie fut tout-à-fait exempte de ces amertumes, et elle fut au contraire accompagnée de trois avantages merveilleux qui la rendirent très-précieuse et très-agréable. Elle mourut, comme elle avait vécu, toute détachée des biens de la terre; elle mourut avec une grande paix de conscience; elle mourut avec la certitude d'obtenir la gloire éternelle.

Et d'abord, il n'y a point de doute que l'attachement aux biens de la terre ne rende amère et misérable la mort des mondains, comme dit le Saint-Esprit : « O mors, » *quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis!* » (Eccl. xli, 1.) Mais parce que les saints meurent détachés des choses de ce monde, leur mort, au lieu d'être amère, est douce, aimable et précieuse, c'est-à-dire, comme l'explique S. Bernard, digne d'être achetée à tout prix. « *Beati mortui, qui in Domino moriuntur.* » (Apoc. xiv, 23.) Quels sont donc ceux qui meurent étant déjà morts? ce sont sans doute ces âmes fortunées qui passent à l'éternité détachées de ce monde, et comme mortes à toutes les affections terrestres; ayant trouvé en Dieu seul tout leur bien, comme S. François d'Assise l'avait trouvé, lorsqu'il disait : « *Deus meus et omnia!* » Mais quelle âme fut jamais plus détachée de ce monde, et plus unie à Dieu, que la belle âme de Marie? elle était détachée de ses parens, puisque dès l'âge de trois ans, époque où les enfans tiennent le plus aux auteurs de leurs jours et ont le plus grand besoin de leurs secours, Marie les quitta avec tant de courage, et alla se renfermer dans le temple, pour ne penser qu'à Dieu. Elle était détachée de tous les biens, puisqu'elle se contentait de vivre dans la pauvreté, et de sustenter sa vie par le

travail de ses mains. Elle était détachée des honneurs, puisqu'elle aimait la vie humble et abjecte, quoiqu'elle méritât les honneurs d'une reine, attendu qu'elle descendait des rois d'Israël. La Vierge elle-même révéla à sainte Élisabeth, bénédictine, que quand ses parens la laissèrent dans le temple, elle résolut dans son cœur de n'avoir point d'autre père, et de n'aimer point d'autre bien que Dieu.

S. Jean vit Marie sous la figure de cette femme revêtue du soleil, et qui avait la lune sous ses pieds : « Signum » magnum apparuit in cœlo : mulier amicta sole, et luna » sub pedibus ejus. » (Apoc. xii, 1.) Les interprètes disent que la lune signifie les biens de cette terre, qui sont caducs et sujets à décliner comme cet astre. Tous ces biens, Marie ne les eut jamais dans son cœur, mais elle les méprisa toujours, et les tint sous ses pieds, vivant en ce monde comme une tourterelle solitaire dans un désert, sans mettre son affection en aucune chose créée. C'est pourquoi il a été dit de cette Vierge : « Vox turturisaudita est in terra nostra. » (Cant. II. 12.) Et ailleurs : « Quæ est ista quæ ascendit per desertum, etc.? » (Cant. III. 6.) « Talis ascendisti per desertum, » id est habens animam solitariam, » dit Rupert. Marie ayant donc toujours vécu détachée des choses terrestres, et unie à Dieu seul, la mort n'eut pour elle aucune amertume; mais elle lui fut extrêmement douce et agréable, parce qu'elle l'unissait plus étroitement à Dieu dans le paradis par des liens éternels.

Secondement, ce qui rend précieuse la mort des justes, c'est la paix de la conscience. Les péchés commis durant la vie sont les vers qui tourmentent le plus, et rongent le cœur des pauvres pécheurs moribonds. Sur le point de paraître au divin tribunal, ils se voient environnés en ce moment de leurs péchés, qui les épouvantent, et leur crient



continuellement, comme dit S. Bernard : « Opera tua sumus, non te deseremus. » Marie ne put assurément, à l'heure de sa mort, être affligée par aucun remords de conscience, puisque elle fut toujours sainte, toujours pure, et toujours exempte de toute ombre de faute actuelle et originelle : en sorte que l'Écriture dit à son sujet : « Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te. » (Cant. iv.) Dès qu'elle jouit de la raison, c'est-à-dire, dès l'instant de sa conception immaculée dans le sein de sainte Anne, elle commença à aimer Dieu de toutes ses forces ; elle continua ce saint exercice toute sa vie, s'avancant toujours de plus en plus dans l'amour de Dieu et dans la perfection. Toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses affections furent pour Dieu seul. Elle ne dit aucune parole, elle ne fit aucun mouvement, elle ne jeta pas un seul coup d'œil, elle ne respira pas une seule fois, que ce ne fût pour Dieu et pour sa gloire, sans jamais s'écarter d'un pas, sans jamais se séparer un instant de l'amour divin. Ah ! sans doute qu'à l'heure de sa bienheureuse mort, toutes les excellentes vertus qu'elle avait pratiquées durant sa vie vinrent environner son lit. Cette foi si constante, cette confiance si amoureuse en Dieu, cette patience courageuse au milieu de tant de peines, cette humilité au milieu de tant de privilèges, cette modestie, cette douceur, cette compassion pour les âmes, ce zèle ardent pour la gloire divine, et surtout cette parfaite charité envers Dieu, par laquelle elle se conforma à sa sainte volonté, toutes les vertus enfin, vinrent former son cortège et la consoler en lui disant : « Opera tua sumus, non te deseremus. » O Marie, notre mère, nous sommes toutes les enfans de votre cœur ; maintenant que vous quittez cette misérable vie, nous ne voulons point

vous abandonner ; nous irons aussi vous former un éternel cortège , et vous honorer dans le paradis , où vous devez être assise à cause de nous , et établie reine de tous les anges et de tous les hommes.

En troisième lieu , l'assurance du salut éternel adoucit la mort. La mort est appelée passage , parce qu'elle nous fait passer d'une vie courte à une vie éternelle. Ainsi , tandis que la frayeur de ceux qui meurent dans l'incertitude de leur salut est extrême , parce qu'ils approchent de l'heure fatale avec la juste crainte de passer à une mort éternelle , au contraire , on ne peut concevoir la joie que les saints éprouvent à la fin de leur vie , parce qu'ils espèrent avec quelque assurance aller posséder Dieu dans le ciel. Une religieuse de l'ordre de sainte Thérèse fut si contente lorsque le médecin lui annonça la nouvelle de sa mort prochaine , qu'elle lui répondit : Et comment , monsieur le docteur , me donnez-vous une si agréable nouvelle sans me demander des étrennes ? S. Laurent Justinien étant près de sa mort , et entendant ses amis pleurer autour de lui , leur dit : « Abite cum lacrymis vestris ; non est tempus lacrymarum. » Allez pleurer ailleurs : si vous voulez demeurer avec moi , il faut vous réjouir comme je me réjouis , en voyant la porte du ciel s'ouvrir pour que j'aie me réunir à mon Dieu. Un S. Pierre d'Alcantara , un S. Louis de Gonzague , et un grand nombre d'autres saints , en recevant la nouvelle de leur mort , firent de même éclater par leurs discours la joie et l'allégresse qu'ils éprouvaient. Cependant ils n'avaient point une certitude parfaite d'être dans la grace de Dieu , et ils n'étaient point sûrs comme Marie de leur sainteté. Mais quel ravissement ne dut point éprouver la divine mère quand elle apprit qu'elle allait mourir ! Elle qui avait une certitude parfaite de posséder

la divine grâce, surtout depuis que l'archange Gabriel l'assura qu'elle était pleine de grâce, et qu'elle possédait déjà Dieu : « Ave, gratia plena, Dominus tecum... » invenisti gratiam! (Luc. I.) Elle sentait bien que son cœur brûlait continuellement de l'amour divin, en sorte que, selon Bernardin de Busto, Marie, par un privilège particulier qui n'a été accordé à aucun autre saint, aimait Dieu actuellement à chaque instant de sa vie, et cela avec une telle ardeur, que, d'après le témoignage de S. Bernard, il a fallu un miracle continuel pour qu'elle pût vivre au milieu de tant de flammes.

C'est de Marie qu'il a été dit au Livre des saints Cantiques : « Quæ est ista quæ ascendit per desertum, sicut » virgula fumi, ex aromatibus myrrhæ, et thuris, et uni- » versi pulveris pigmentarii ? » (Cant. III. 6.) Sa mortification totale, figurée par la myrrhe, ses prières ferventes figurées par l'encens, et toutes ses saintes vertus jointes à sa parfaite charité, allumaient en elle un si grand incendie, que sa belle ame, toute sacrifiée, et consumée du divin amour, s'élevait continuellement vers Dieu comme une colonne de fumée, qui répandait de toutes parts la plus agréable odeur. » Talis fumi virgula, beata Maria, » suavem odorem inspirasti Altissimo » dit Rupert. Et Eustache parle d'une manière encore plus expresse : « Vir- » gula fumi, quia concremata intus in holocaustum incen- » dio divini amoris, ex ea flagrabat suavissimus odor. » Telle avait vécu l'amoureuse Vierge, telle elle mourut : comme l'amour divin lui donna la vie, de même l'amour divin lui donna la mort ; car, comme disent communément les docteurs, et les saints pères, l'amour fut la seule maladie qui la fit mourir. S. Ildefonse en particulier dit que Marie devait mourir d'amour, ou qu'elle ne devait point mourir.

**SECOND POINT.** — Mais voyons maintenant comment arriva sa bienheureuse mort. Après l'Ascension de Jésus-Christ, Marie demeura sur la terre pour s'appliquer à la propagation de la foi. C'était donc à elle que recouraient les disciples de Jésus-Christ ; c'était elle qui résolvait leurs doutes, qui les fortifiait dans les persécutions, et les excitait à travailler pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes rachetées. Elle demeurait volontiers sur la terre, sachant que telle était la volonté de Dieu pour le bien de l'Église ; mais elle ne pouvait s'empêcher de gémir en se voyant éloignée de la présence et de la vue de son fils bien-aimé, qui était monté au ciel. « Ubi » est thesaurus vester, dit le Rédempteur, ibi et cor » vestrum erit. » (Luc. xii. 34.) Là où l'on a son trésor et l'objet de son contentement, là on tient sans cesse fixés l'amour et le désir de son cœur. Si donc Marie n'aimait d'autre bien que Jésus, Jésus étant au ciel, les désirs de Marie y étaient aussi. Taulère a dit en parlant de Marie : (Serm. de Nat. V. Mar.) « Mariæ cella fuit coelum ; » parce qu'elle faisait en effet du ciel sa demeure continue : « Schola, æternitas ; » toujours détachée des biens temporels : « Pædagogus, divina veritas ; » opérant toujours selon la divine lumière : « Speculum, divinitas ; » parce qu'elle ne regardait autre chose que Dieu, pour se conformer à sa volonté : « Ornatus ejus, devotio ; » toujours disposée à suivre le bon plaisir de Dieu : « Quies, » « unitas cum Deo ; » Sa paix était dans son union avec Dieu : « Cordis illius locus et thesaurus solus Deus erat ; » en un mot, Dieu seul était l'asile et le trésor de son cœur. Pendant ce dur éloignement, la très-sainte Vierge allait, comme on raconte, consolant son cœur amoureux par la visite des saints lieux de la Palestine, où son fils avait

vécu ; elle visitait souvent, tantôt l'étable de Bethléem où il était né ; tantôt la boutique de Nazareth où il avait vécu tant d'années pauvre et méprisé ; tantôt le jardin de Jetzémani , où il avait commencé sa passion ; tantôt le prétoire de Pilate, où il avait été flagellé. Elle visitait encore le lieu où il fut couronné d'épines ; mais surtout elle visitait souvent le Calvaire, où il expira, et le saint sépulcre où elle l'avait enfin quitté. Ainsi l'amoureuse mère soulageait la tristesse de son dur exil. Mais tout cela ne suffisait point pour contenter son cœur , qui ne pouvait trouver le parfait repos sur cette terre. Elle envoyait donc vers le Seigneur des soupirs continuels , s'écriant avec David , mais avec un amour plus ardent : « Quis dubit » mihi pennas sicut columbæ ? Volabo, et requiescam. » (Ps. LVII. 7.) Qui me donnera des ailes de colombe pour voler vers mon Dieu, et pour y trouver mon repos ? « Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, » ita desiderat anima mea ad te , Deus. » (Ps. XLI. 2.) Comme le cerf blessé désire trouver une fontaine, ainsi mon ame, blessée par votre amour, ô mon Dieu, vous désire, et soupire après vous. Ah ! les soupirs de cette sainte tourterelle ne pouvaient point ne pas pénétrer le cœur de Dieu, dont elle était tant aimée : « Vox turturis audita est in » terra nostra. » (Cant. II. 12.) C'est pourquoi Dieu , ne voulant plus différer de consoler sa bien-aimée, exauce enfin son désir , et l'appelle dans son royaume.

Cédreno , (Comp. Histor.) Nicéphore , (1. 2. c. 21.) et Métaphraste (Orat. de dormit. Mar.) disent que, quelques jours avant sa mort , le Seigneur lui envoya l'ange S. Gabriel, le même qui lui avait autrefois annoncé qu'elle était la femme bénie, et choisie pour être la mère du Rédempteur. Madame, et ma Reine, lui dit l'ange,

Dieu a enfin exaucé vos saints désirs, et il m'a envoyé vous dire de vous préparer à quitter la terre, parce qu'il veut vous avoir avec lui dans le ciel. Venez donc prendre possession de votre royaume; car moi et tous les habitans de la sainte cité nous vous attendons et vous désirons. A cette heureuse nouvelle, que dut faire notre très-humble et très-sainte Marie, sinon se cacher dans le centre de sa profonde humilité, et répéter les paroles par lesquelles elle avait répondu à S. Gabriel, lorsqu'il lui annonça sa divine maternité? « *Ecce ancilla Domini* : » voici, répondit-elle encore, la servante du Seigneur: il m'a choisie et m'a rendue sa mère par un pur effet de sa bonté; il m'appelle maintenant au ciel. Je ne méritais ni l'un ni l'autre de ces deux honneurs; mais, puisqu'il veut faire voir en ma personne sa libéralité infinie, me voici prête à aller où il veut : « *Ecce ancilla Domini.* » Que la volonté du Seigneur s'accomplisse toujours en moi.

Après avoir reçu cet agréable avertissement, elle en fit part à S. Jean, et nous pouvons penser combien le saint apôtre fut attendri, et avec quelle douleur il apprit cette nouvelle, lui qui depuis tant d'années lui rendait les devoirs d'un fils, et jouissait de la céleste conversation de cette divine mère. Elle visita ensuite pour la dernière fois les saints lieux de Jérusalem, prenant avec tendresse congé d'eux, et surtout du Calvaire, où son fils bien-aimé quitta la vie. Puis elle rentra dans sa pauvre maison pour se disposer à la mort. Durant ce temps, les anges ne cessaient de venir visiter cette reine, se consolant par l'espoir de la voir bientôt couronnée dans le ciel. Plusieurs auteurs (S. And. Cret. Or. de Dorm. Deip. Damasc. De dorm. Deip. Euthim. l. 3. Hist. c. 40.) disent qu'avant sa mort les apôtres et un grand nombre de disciples qui étaient dis-

persés dans diverses parties du monde, se trouvèrent miraculeusement rassemblés dans sa chambre, et que, voyant ses chers enfans réunis en sa présence, elle leur dit : Mes bien-aimés, je vous quitte pour votre amour, et pour vous aider auprès de mon fils. La sainte foi est déjà répandue dans le monde, et le fruit de la semence divine s'est accru. Mon Seigneur, ayant donc vu que ma présence n'était plus nécessaire sur la terre, et compatissant aux peines que me faisait éprouver mon exil, a exaucé le désir qui me dévorait de quitter cette vie, et d'aller le voir dans le ciel. Persévérez donc à travailler pour sa gloire. Si je vous quitte, ce n'est point de cœur : j'emporte avec moi et je garderai toujours l'amour ardent que j'ai pour vous. Je vais en paradis prier pour vous. Qui peut comprendre quelles furent, à cette triste nouvelle, les larmes et les gémissemens de ces saints disciples, lorsqu'ils virent qu'avant peu ils allaient être séparés de leur mère ? Est-il donc vrai, ô Marie, répondirent-ils en pleurant, que vous voulez nous quitter ? sans doute que cette terre n'est point un lieu digne de vous, et nous sommes indignes nous-mêmes d'être dans la société d'une mère de Dieu ; mais souvenez-vous que vous êtes notre mère ; vous avez été jusqu'à ce jour notre maîtresse dans nos doutes, notre consolatrice dans nos angoisses, notre force dans les persécutions ; et vous voulez maintenant nous abandonner, en nous laissant seuls, privés de votre appui, au milieu de tant d'ennemis et de combats ? Nous avons déjà perdu sur la terre notre maître et notre père Jésus, qui est monté au ciel ; votre présence, ô notre mère, nous a consolés depuis ce jour. Hélas ! comment pouvez-vous aussi nous laisser orphelins de père et de mère ? Restez avec nous, ô notre reine, ou bien emmenez-nous avec vous. Voilà

ce que rapporte S. Jean Damascène. (Orat. de Ass. Virg.) Non, mes enfans, reprit avec douceur l'amoureuse reine, telle n'est point la volonté de Dieu : contentez-vous de me voir suivre et de suivre vous-mêmes ses dispositions. Il vous reste encore une tâche importante à remplir sur la terre pour la gloire de votre Rédempteur, et pour gagner votre couronne éternelle. Je ne vous quitte point pour vous abandonner, mais c'est au contraire pour vous secourir plus puissamment dans le ciel par mon intercession auprès de Dieu. Demeurez contents. Je vous recommande les âmes que mon fils a rachetées : que ce soit là mon dernier adieu, et l'unique souvenir que je vous laisse. Si vous m'aimez, faites ce que je vous dis : travaillez pour le salut des âmes et pour la gloire de mon fils ; car nous nous reverrons un jour, et nous nous réunirons dans le paradis, pour ne plus jamais nous séparer.

Marie les pria ensuite d'ensevelir son corps après sa mort ; elle les bénit, et ordonna à S. Jean, comme rapporte S. Damascène, de donner ses deux vêtemens après sa mort à deux vierges qui l'avaient servie durant quelque temps. (Nicéphore et Métaphrase, cités dans l'histoire de Marie, par le P. F. J. et M. I. v. 13.) Ensuite elle s'arrangea modestement sur son pauvre lit, où elle se mit pour attendre la mort et, avec cette mort qu'elle désirait, la rencontre du divin époux, qui devait dans peu venir la prendre et la conduire au royaume bienheureux. Déjà elle sent dans son cœur une joie qui est l'avant-coureur de la venue de l'époux, et qui remplit de nouveau son âme d'une immense douceur. Les saints apôtres, voyant que Marie va quitter cette terre, renouvellent leurs larmes ; ils s'agenouillent tous aux pieds de son lit. L'un baise ses pieds sacrés ; l'autre lui



demande sa bénédiction particulière; un autre lui expose quelque besoin particulier; tous pleurent amèrement, et ont le cœur percé de douleur en songeant qu'ils vont se séparer pour la vie de leur maîtresse bien-aimée. La tendre mère compatissait à tous, et les consolait chacun en particulier, promettant sa protection à celui-ci, bénissant affectueusement celui-là, et encourageant les autres à l'œuvre de la conversion du monde. Elle s'adressa particulièrement à S. Pierre, et elle lui recommanda principalement comme au chef de l'Église et au vicaire de son fils, la propagation de la foi, lui promettant à cet effet une protection spéciale du haut du ciel. Mais ce fut surtout à S. Jean qu'elle parla ensuite, lui qui était plus que tous les autres affligé au moment de quitter sa sainte mère. Cette Vierge pleine de reconnaissance, se souvenant de l'affection et du soin extrême avec lesquels le saint disciple l'avait servie tout le temps qu'elle était restée sur la terre après la mort de son fils, lui dit avec tendresse : Mon cher Jean, je vous remercie de tous les soins que vous m'avez donnés. Mon fils, soyez assuré que je ne serai point ingrate. Si je vous quitte maintenant, je vais prier pour vous; demeurez en paix durant cette vie, jusqu'au jour où nous nous reverrons dans le ciel, où je vais vous attendre. Ne m'oubliez pas : appelez-moi à votre secours dans tous vos besoins, parce que je ne vous oublierai jamais, ô mon fils bien-aimé. Je vous bénis, mon fils, je vous laisse ma bénédiction; demeurez en paix. Adieu.

Mais la mort de Marie était déjà proche. L'amour divin avait déjà consumé tous ses esprits vitaux par l'ardeur brûlante de ses bienheureuses flammes, et déjà le phénix céleste perd la vie au milieu d'un si grand embrasement.

Alors les anges arrivaient par troupes nombreuses, et dans l'appareil du grand triomphe au milieu duquel ils devaient l'accompagner en paradis. Marie se consolait à la vue de ces esprits bienheureux, mais elle ne se consolait pas pleinement, parce qu'elle ne voyait point encore paraître son bien-aimé Jésus, qui était tout l'amour de son cœur. Elle répétait donc souvent aux anges qui descendaient des cieux pour la saluer : « *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si invencritis dilectum meum, ut annuntietis ei quia amore langueo.* » (Cant. v. 9.) Anges saints, beaux citoyens de la céleste Jérusalem, vous venez par troupes me consoler, et vous me consolez en effet par votre aimable présence; je vous remercie; mais tous ensemble vous ne me contentez pas pleinement, parce que je ne vois point encore mon fils auprès de moi. Allez, si vous m'aimez, remontez au ciel, et dites de ma part à mon fils bien-aimé : « *Nuntietis ei quia amore langueo.* » Dites-lui que je languis, et que je me sens défaillir d'amour pour lui; dites-lui qu'il vienne, et qu'il vienne promptement, parce que je meurs du désir de le voir.

Mais voilà Jésus qui vient prendre sa mère pour la conduire au royaume bienheureux. Il fut révélé à sainte Elisabeth, que Jésus apparut à Marie avant qu'elle expirât, tenant une croix en main, pour lui faire voir la gloire spéciale qu'il avait tirée de la rédemption, ayant acquis par sa mort cette auguste créature qui devait l'honorer éternellement plus que tous les anges et que tous les hommes. S. Jean Damascène rapporte encore que Jésus lui-même donna à Marie la communion en viatique, en lui disant : Prenez, ma mère, prenez de mes mains ce même corps que vous m'avez donné. Marie, ayant reçu encore avec un plus grand amour cette dernière communion,

lui dit, en rendant les derniers soupirs : Mon fils, je remets mon ame entre vos mains ; je vous recommande cette ame, que par votre bonté infinie vous avez créée et enrichie de grâces dès le commencement, et que vous avez conservée pure de tout péché par un privilège unique. Je vous recommande mon corps, où vous avez daigné prendre votre chair et votre sang. Je vous recommande encore mes chers enfans, lui dit-elle, en parlant des saints disciples qui étaient présens : ils sont affligés de mon départ, consolez-les, vous qui les aimez encore plus que je ne les aime : bénissez-les, et donnez-leur la force d'opérer de grandes choses pour votre gloire. ( S. J. Dam., Or. de Ass. V. )

Marie étant à l'heure de la mort, on entendit, comme raconte S. Jérôme, une grande harmonie dans sa demeure, et l'on vit aussi une grande lumière, comme il fut révélé à sainte Brigitte. Cette harmonie et cette lumière extraordinaires, firent comprendre aux apôtres que Marie quittait la terre ; ils renouvelèrent donc leurs larmes et leurs prières, et levant les mains au ciel, ils s'écrièrent tous d'une voix : O, notre mère, vous allez donc au ciel et vous nous quittez ! donnez-nous votre dernière bénédiction, et n'oubliez pas vos malheureux enfans. Marie, promenant ses regards sur eux tous, leur dit, comme pour prendre un dernier congé : Adieu, mes enfans, je vous bénis ; ne craignez point que je vous oublie. A l'instant la mort se présente, non pas dans un appareil de deuil et de tristesse, comme elle vient s'offrir aux autres ames ; mais elle est rayonnante de lumière et d'allégresse. Mais, quelle mort ! quelle mort ! disons mieux : non c'est l'amour divin qui vient rompre le fil de cette vie sublime. Comme un flambeau jette un plus vif éclat avant de s'é-

teindre; au milieu de ses dernières lueurs de même cette belle Vierge, au moment où son fils l'invite à le suivre, se plonge, comme le papillon, dans les flammes de la charité, et au milieu de ses amoureux soupirs, elle pousse encore un plus grand soupir d'amour : elle expire, elle meurt ! C'est ainsi que cette grande ame, cette belle colombe du Seigneur, brise les liens de cette vie, et prend son vol vers la gloire céleste, où elle est, et où elle sera durant l'éternité reine du paradis.

Marie a donc déjà quitté la terre; déjà elle est dans les cieux. C'est de là que cette tendre mère nous regarde, nous qui sommes encore dans cette vallée de larmes; c'est de là qu'elle compatit à nos misères, et qu'elle nous promet son secours si nous voulons l'accepter. Prions-la toujours que, par les mérites de sa sainte mort, elle nous obtienne une mort bienheureuse. Et plût à Dieu qu'elle nous obtînt de mourir un samedi, qui est un jour consacré en son honneur, ou bien un jour de la neuvaine ou de l'octave de quelqu'une de ses fêtes, comme elle l'a obtenu à un grand nombre de ses serviteurs, et particulièrement à S. Stanislas Kostka, à qui elle procura l'avantage de mourir le jour de sa glorieuse Assomption, comme le raconte le P. Bartholi dans sa Vie. (Lib. 1. cap. 1. 2.)

#### EXEMPLE.

Pendant la vie de ce saint jeune homme, qui s'était tout dévoué à l'amour de Marie, il lui arriva d'entendre, le premier jour du mois d'août, un sermon du P. Pierre Canisius, dans lequel le prédicateur engageait fortement les novices de la compagnie à vivre chaque jour comme si c'était le dernier de leur vie, et celui après lequel ils devraient se

présenter au tribunal de Dieu. Le sermon étant fini, Stanislas dit à ses compagnons que ce conseil était pour lui en particulier la voix de Dieu, parce qu'il devait mourir dans ce même mois. Il dit cela, ou parce que Dieu le lui avait expressément révélé, ou parce qu'il lui avait donné au moins un certain pressentiment de ce qui arriva ensuite. Quatre jours après, le bienheureux jeune homme allant avec le P. Emmanuel visiter l'église de Sainte-Marie-Majeure, et parlant de la fête prochaine de l'Assomption, lui dit : Mon père, je crois qu'on voit en ce jour un nouveau paradis dans le paradis, puisque l'on y voit la gloire de la mère de Dieu, couronnée reine du ciel, et placée si près du Seigneur au-dessus des chœurs des anges. S'il est vrai, comme je ne saurais en douter, que cette fête se renouvelle tous les ans dans le ciel, j'espère que j'en verrai le prochain anniversaire. S. Stanislas ayant ensuite obtenu au sort le glorieux martyr S. Laurent pour son protecteur du mois, selon l'usage de la compagnie, on dit qu'il écrivit une lettre à sa mère Marie, dans laquelle il lui demandait la grâce de se trouver le jour de sa fête en paradis. Le jour de S. Laurent, il communia, et il pria ensuite le saint de présenter cette lettre à la mère de Dieu, et d'interposer son intercession pour que Marie l'exaucât. A la fin du même jour, la fièvre le prit, et quoiqu'elle fût très-faible, il ne laissa point de croire qu'il était exaucé, et que sa mort était proche. En effet, dès qu'il se mit au lit, il dit en riant et en manifestant sa joie : Je ne me relèverai plus de ce lit. Et il ajouta, en s'adressant au P. Claude Aquaviva : Mon pere, je crois que S. Laurent m'a obtenu de Marie la grâce de me trouver au ciel le jour de la fête de son Assomption. Mais personne ne tint compte de ces paroles. La veille de la fête, le mal

continuait à paraître fort léger, mais le saint dit à un frère qu'il serait mort la nuit suivante. O mon frère, lui répondit celui-ci, il faudrait un plus grand miracle pour mourir d'un si petit mal, que pour s'en relever. Cependant, après midi, il fut pris d'un évanouissement mortel; il commença à éprouver une sueur froide et à perdre tout-à-fait les forces. Le supérieur accourut, et Stanislas le pria de le faire mettre sur la terre nue, pour mourir en pénitent. On le lui accorda pour le contenter, et il fut placé par terre sur une couverture. Il se confessa ensuite, et reçut le saint viatique, non sans provoquer les larmes de tous les assistans, parce qu'ils virent ses yeux brillans d'une céleste allégresse, et sa figure toute enflammée de l'amour divin, comme celle d'un séraphin, au moment où le saint sacrement entra dans la chambre. Ayant reçu encore l'extrême onction, il ne fit plus autre chose que prier, lever les yeux au ciel, regarder, baiser, et presser amoureusement contre son cœur une image de Marie. Un père lui demanda : De quoi vous sert le chapelet roulé autour de votre main, puisque vous ne pouvez le réciter? Il répondit : Il me sert à me consoler, parce qu'il est un objet consacré à ma mère. Le père reprit : Combien plus serez-vous consolé en la voyant et en lui baisant bientôt les pieds dans le ciel! Alors le saint, avec un visage tout embrasé, leva les mains pour exprimer le désir qu'il avait de se trouver bientôt en sa présence. Sa chère mère lui apparut ensuite, comme il le fit connaître aux assistans; et, peu après, dès l'aube du quinzième jour d'août, il expira comme un bienheureux, les yeux fixés vers le ciel, sans faire aucun mouvement : de sorte qu'on s'aperçut seulement qu'il était allé baiser les pieds de sa reine bien-aimée dans le paradis, lorsqu'on remarqua qu'il ne

faisait plus aucune démonstration envers l'image de la très-sainte Vierge qui lui était présentée.

## PRIÈRE.

O très-douce reine et notre mère, vous avez maintenant quitté la terre, et vous êtes arrivée en votre royaume, où vous êtes placée comme reine au-dessus de tous les chœurs des anges, ainsi que chante la sainte Église : « Exalta est super choros angelorum ad coelestia regna. » Nous savons bien que de misérables pécheurs tels que nous n'étaient point dignes de vous posséder en cette vallée de ténèbres ; mais nous savons aussi que, dans vos grandeurs, vous ne nous oubliez pas, et que, tout élevée que vous êtes à ce haut degré de gloire, vous n'avez point perdu, mais qu'au contraire vous sentez plus vivement la compassion que votre cœur éprouvait pour nous autres, pauvres enfans d'Adam. O Marie, du trône sublime où vous réglez, tournez donc les yeux vers nous, et ayez pitié de nous. Souvenez-vous au moins qu'en quittant cette terre, vous nous avez promis de ne point nous oublier. Regardez-nous, et secourez-nous. Voyez combien de tempêtes et de périls nous assaillent à toute heure, et continueront de nous assaillir jusqu'au dernier moment de notre vie. Par les mérites de votre bonne mort, obtenez-nous la sainte persévérance dans l'amitié de Dieu, pour que nous sortions enfin de ce monde en état de grâce, et que nous puissions, nous aussi, aller un jour baiser vos pieds dans le ciel, nous unissant aux esprits bienheureux pour vous louer et pour chanter votre gloire comme vous le méritez. *Amen.*

## VIII<sup>e</sup> DISCOURS.

### ET 2<sup>e</sup> SUR L'ASSOMPTION DE MARIE.

I. Combien fut glorieux le triomphe qui accompagna Marie dans le ciel. II. Combien est sublime le trône sur lequel elle est élevée.

Il semblerait juste que l'église, dans ce jour de l'assomption de Marie au ciel, nous invitât plutôt à pleurer qu'à nous réjouir, puisque notre douce mère quitte la terre, et nous prive de sa chère présence, comme dit S. Bernard : « Plangendum nobis quam plaudendum magis esse videtur. » (Serm. 1. de Ass.) Mais non, la sainte église nous invite à nous réjouir : « Gaudeamus omnes in » Domino, diem festum celebrantes sub honore beatæ » Mariæ Virginis, » Et c'est avec raison : car, si nous aimons notre mère, nous devons plutôt nous réjouir de sa gloire que de notre consolation particulière. Quel est le fils qui ne se réjouit point, même en se séparant de sa mère, quand il sait qu'elle va prendre possession d'un royaume? Aujourd'hui Marie va être couronnée reine du ciel; si nous l'aimons, comment pourrions-nous ne pas fêter ce jour? « Gaudeamus omnes, gaudeamus. » Et pour mieux nous consoler de son exaltation, considérons 1<sup>o</sup> combien fut glorieux le triomphe qui accompagna Marie dans le ciel; 2<sup>o</sup> combien est sublime le trône sur lequel elle fut élevée.



**PREMIER POINT.** — Après que Jésus-Christ, notre Sauveur, eut accompli, par sa mort, l'œuvre de notre rédemption, les anges désiraient le posséder dans leur patrie céleste, en sorte qu'ils lui répétaient continuellement la prière de David : « Surge, Domine, in requiem » tuam, tu et arca sanctificationis tuæ. » (Psalm. cxxxvi. 8.) Allons, Seigneur, maintenant que vous avez racheté les hommes, venez nous rejoindre dans votre royaume, et conduisez avec vous l'arche vivante de votre sanctification, c'est-à-dire, votre mère, l'arche vivante que vous avez sanctifiée en habitant dans son sein. Tel est justement le langage que S. Bernardin met dans la bouche des anges : « Ascendat etiam Maria, tua sanctissima mater, » tui conceptione sanctificata. » (Serm. de Ass.) Le Seigneur voulut enfin combler les souhaits des habitans du ciel, en appelant Marie au paradis. Mais s'il voulut que l'arche de l'ancien Testament fût introduite avec une grande pompe dans la cité de David : « Et David, et » omnis domus Israël ducebat arcam Testamenti Domini » in júbilo et clangore buccinæ, » (4. Reg. vi.) il ordonna que sa mère entrât dans le ciel avec une pompe bien plus solennelle et bien plus glorieuse. Le prophète Elic fut transporté au ciel dans un char de feu, qui, d'après les interprètes, n'était autre chose qu'une compagnie d'anges qui le ravirent à la terre. Mais, ô mère de Dieu, dit l'abbé Rupert, une compagnie d'anges ne suffisait pas pour vous; le roi même du ciel vient vous accompagner avec toute sa cour céleste : « Ad transferendum te in cœlum, » non unus currus igneus, sed totus, cum rege suo filio » tuo, venit atque occurrit exercitus angelorum. »

S. Bernardin de Sienne est de ce sentiment, savoir, que Jésus-Christ, pour honorer le triomphe de Marie,

vint du paradis à sa rencontre, pour l'accompagner : « Surrexit gloriosus Jesus in occursum suæ dulcissimæ » matris. » Et c'est justement pour cela, dit S. Anselme, que le Rédempteur veut monter au ciel avant que sa mère y soit parvenue, non-seulement pour lui préparer un trône dans le palais, mais encore pour rendre son entrée au ciel plus glorieuse, en l'accompagnant lui-même avec tous les esprits bienheureux : « Prudentiori con- » cilio illam præcedere volebas, quatenus in regno tuo » ei locum præparans, et sic comitatus tota curia tua » festivus ei occurrens, sublimius, sicut decebat, tuam » matrem ad te exaltares. » (Vid. de Exc. V. Cap. viii.) Aussi, S. Pierre Damien, contemplant la splendeur de l'assomption de Marie au ciel, dit que nous la trouverons plus glorieuse que celle de Jésus-Christ, parce que les anges vinrent seuls à la rencontre du Sauveur, au lieu que la bienheureuse Vierge alla à la gloire accompagnée du seigneur même de la gloire, et de toute la bienheureuse compagnie des saints et des anges : « Invenies occursum hujus pompæ » digniorem quam in Christi ascensione : soli quippe » angeli Redemptori occurrere potuerunt, matri vero » filius ipse cum tota curia tam angelorum quam sanc- » torum occurrens, duxit ad beatæ consistorium sessio- » nis. » (Serm. de Ass.) A ce sujet, l'abbé Guerric fait parler ainsi le Verbe divin : « Ego, ut Patrem ho- » norarem, ad terram descendi; ut matrem honorarem » ad cœlum reascendi. » Pour honorer mon Père je suis descendu du ciel en terre, mais pour honorer ma mère, je suis remonté au ciel, afin de pouvoir venir à sa rencontre, et l'accompagner en personne dans le paradis.

Considérons donc comme le Sauveur vient du ciel à la

rencontre de sa mère, et la console en ces mots, dès qu'il l'aperçoit : « Surge, propera, amica mea, columba mea, »  
 » formosa mea, et veni, jam hyems transiit et recessit. »  
 (Cant. II, 10.) Allons, ma chère mère, ma belle et pure colombe, quittez cette vallée de larmes, où vous avez eu tant à souffrir pour l'amour de moi : « Veni de »  
 » Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni, corona- »  
 » beris. » (Cant. IV, 8.) Venez en corps et en ame, venez jouir de la récompense que votre vie a méritée. Si vous avez beaucoup souffert sur la terre, la gloire que je vous ai préparée dans les cieux est bien plus grande encore que vos souffrances. Venez vous asseoir à mes côtés ; venez recevoir la couronne de reine de l'univers, que je vais vous donner. A l'instant Marie quitte la terre, et, se souvenant des grâces qu'elle y a reçues de son Seigneur, elle la regarde avec une tendre compassion, parce qu'elle y laisse une multitude de pauvres enfans au milieu des misères et des dangers. Voilà que Jésus lui tend la main, et déjà la bienheureuse mère s'élève dans les airs ; déjà elle traverse les nuages et les globes du firmament : la voilà parvenue aux voûtes du ciel. Lorsque les monarques font leur entrée solennelle pour prendre possession de leur royaume, ils ne passent point par les portes de la capitale, mais on enlève ces portes, ou les princes passent par-dessus. Ainsi, comme les anges disaient lorsque Jésus-Christ entra dans le paradis : « Attollite portas, »  
 » principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et »  
 » introibit rex gloriæ. » (Psalm. XXIII.) De même, en ce jour où Marie va prendre possession du royaume des cieux, les anges qui l'accompagnent disent à ceux qui sont dans la sainte cité : « Attollite portas, principes, »  
 » vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit re-

» gina gloriæ. » Princes du ciel, enlevez, ôtez vite les portes, parce que la reine de la gloire va y faire son entrée.

Marie entre dans la bienheureuse patrie : mais en ce moment où les esprits célestes la voient si belle et si glorieuse, ils demandent aux anges qui l'accompagnent, selon la pensée d'Origène : « *Una omnium in coelo erat lætantium* » (vox) : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?* » (Cant. viii, 5.) Et quelle est cette créature si ravissante qui vient du désert de la terre, lieu rempli d'épines et de tribulations ? Mais elle vient si pure et si riche de vertus, appuyée sur son bien-aimé Seigneur, qui daigne l'accompagner lui-même avec tant d'honneur ! qui est-elle ? Les anges qui l'accompagnent répondent : C'est la mère de notre roi, notre reine, la femme bénie entre toutes les femmes, pleine de grâces, la sainte des saints, la bien-aimée de Dieu, l'immaculée, la colombe, la plus belle des créatures. Enfin, tous ces bienheureux esprits se mettent à la bénir et à la louer en chantant, avec plus de raison que les Juifs ne chantaient en l'honneur de Judith : « *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri.* » (Judith. xv, 10.) Oh ! notre dame et notre reine, vous êtes donc la gloire du ciel et l'allégresse de notre patrie, vous êtes l'honneur de nous tous ; soyez la bien-venue, soyez toujours bénie : voilà votre royaume ; nous sommes tous vos sujets, prêts à exécuter vos ordres.

Tous les saints qui étaient alors en paradis vinrent la féliciter et la louer comme leur reine : les saintes vierges vinrent d'abord : « *Viderunt eam filiæ, et beatissimam prædicaverunt.... et laudaverunt eam.* » (Cant. vi, 8.) O bienheureuse Marie, dirent-elles, nous sommes reines

de ce royaume, mais vous, vous êtes notre reine, parce que vous nous avez donné la première le grand exemple de consacrer notre virginité à Dieu : nous vous en bénissons, et nous vous en remercions toutes. Les saints confesseurs vinrent ensuite la saluer comme la maîtresse qui leur avait enseigné tant de sublimes vertus par la sainteté de sa vie. Les saints martyrs la saluèrent à leur tour comme leur reine, parce qu'elle leur avait enseigné, par sa constance inaltérable au milieu des douleurs qu'elle ressentit de la passion de son fils, et qu'elle leur avait aussi obtenu, par ses mérites, la force de donner leur vie pour la foi. S. Jacques, le seul apôtre qui se trouva alors en paradis, vint également la remercier au nom de tous les autres apôtres, de la force et de l'appui qu'elle leur avait accordés lorsqu'elle était sur la terre. Vinrent ensuite les Prophètes, qui lui dirent : O Marie, vous avez été celle que désignaient nos prophéties. Puis les saints patriarches parurent, et lui dirent : O Marie, c'est donc vous qui étiez notre espérance, et depuis si long-temps l'objet de nos soupirs ! Mais, parmi eux, aucun ne la remercia avec plus d'affection que nos premiers parens, Adam et Eve. O fille bien-aimée, lui disaient-ils, vous avez réparé le mal que nous avons fait au genre humain ; vous avez obtenu au monde cette bénédiction que nous avons perdue par notre faute ; nous sommes sauvés par vous, soyez-en bénie à jamais.

S. Siméon vint ensuite lui baiser les pieds, et lui rappeler avec joie le jour où il reçut de ses mains l'enfant Jésus. Zacharie et Elisabeth vinrent la remercier de nouveau de cette amoureuse visite qu'elle leur avait faite dans leur maison avec tant d'humilité et de charité. Cette visite qui leur procura des trésors si abondans de graces. S. Jean-Baptiste

vint aussi la remercier avec plus d'empressement de ce qu'elle l'avait sanctifié par sa parole. Mais que ne durent pas lui dire ses parens, S. Joachim et sainte Anne, lorsqu'ils se présentèrent? O fille bien-aimée! quel bonheur a été le nôtre en vous obtenant pour notre fille! Ah! vous êtes maintenant nôtre reine, parce que vous êtes la mère de notre Dieu : nous vous saluons et vous révérons comme telle. Mais qui pourrait concevoir la tendresse avec laquelle Joseph, son cher époux, vint lui rendre hommage? qui pourra jamais dépeindre l'allégresse qu'éprouva le saint patriarche en voyant son épouse arrivée au ciel au milieu d'un si grand triomphe, et couronnée reine de tout le paradis? avec quelle affection ne dût-il point lui dire : Ah! ma dame et mon épouse, quand pourrai-je remercier notre Dieu comme je le dois, pour m'avoir rendu votre époux, vous qui êtes sa véritable mère? Par vous j'ai mérité d'être le témoin de l'enfance du Verbe incarné, de le tenir tant de fois dans mes bras, et d'en recevoir tant de faveurs signalées! Qu'ils soient bénis les momens que j'ai employés à servir Jésus, ainsi que vous, ma sainte épouse! Voici notre Jésus; consolons-nous maintenant qu'il n'est plus étendu sur la paille dans une étable, comme nous le vîmes lorsqu'il naquit à Bethléem; qu'il n'est plus pauvre et méprisé dans une boutique comme il vécut autrefois avec nous à Nazareth; qu'il n'est plus cloué à un bois infâme comme il le fut à Jérusalem, lorsqu'il mourut pour le salut du monde. Il est assis à la droite de son Père, comme le roi et le maître de toute la terre. Et vous voilà pour toujours à ses pieds sacrés, ô ma reine! pour le bénir et pour l'aimer éternellement.

Tous les saints anges vinrent ensuite lui faire la cour, et la grande reine Marie les remercia tous de l'assistance

qu'ils lui avaient donné sur la terre : elle remercia particulièrement l'archange S. Gabriel, ambassadeur fortuné, qui lui apporta le bonheur lorsqu'il vint lui annoncer qu'elle serait mère de Dieu. Se prosternant ensuite, l'humble et sainte Vierge adore la divine majesté, et, toute abîmée dans la connaissance de son néant, elle la remercie de toutes les grâces qu'elle lui a accordées par sa seule bonté, et surtout de l'avoir rendue mère du Verbe éternel. Comprenne qui peut avec quel amour la très-sainte Trinité la bénit. Qu'il comprenne l'accueil que le Père fit à sa fille, le Fils à sa mère, et l'Esprit-Saint à son épouse. Le Père la couronna en la faisant participer à sa puissance, le Fils en lui communiquant sa sagesse, l'Esprit-Saint en lui inspirant le divin amour. Les trois Personnes l'ayant placée sur son trône, à la droite de Jésus, la déclarèrent reine universelle du ciel et de la terre, et elles ordonnèrent aux anges et à toutes les créatures de la reconnaître pour leur reine, de la servir et de lui obéir en cette qualité. Considérons maintenant combien est sublime le trône sur lequel Marie fut élevée dans le ciel.

DEUXIÈME POINT. — Si l'esprit humain, dit S. Bernard, ne peut parvenir à comprendre la gloire immense que Dieu a préparée dans le ciel à ceux qui l'auront aimé sur la terre, comme l'apôtre nous l'enseigne, qui pourra jamais concevoir « quid præparavit gignenti se? » quelle gloire il a préparée à sa mère bien-aimée, qui l'a chéri sur la terre plus que tous les hommes, et qui même, dès le premier instant de sa création, l'aima plus que tous les hommes et que tous les anges ensemble? Marie ayant donc aimé Dieu plus que tous les anges, c'est avec raison que l'Eglise chante qu'elle a été élevée dans le ciel au-dessus de tous les anges : « Exaltata est sancta Dei geni-

» *trix super choros angelorum ad coelestia regna.* » (In Fest. Assumpt.) Elle s'élève, dit S. Guillaume, abbé, au-dessus des anges, de telle sorte qu'elle ne voit au-dessus d'elle que son fils, qui est le Fils unique de Dieu : « *Matrem dico exaltatam super choros angelorum, ut nihil contempletur super se mater, nisi filium suum.* » (Serm. iv de Ass.) C'est pourquoi le savant Gerson assure que, tous les ordres des anges et des saints étant distingués en trois hiérarchies, comme l'enseigne le docteur angélique, (Quest. cviii.) avec S. Denis, Marie constitue dans le ciel une hiérarchie à part, qui est la plus sublime de toutes, et la deuxième après Dieu : « *Virgo sola constituit hierarchiam secundam sub Deo, hierarchia primo.* » (Sup. Magn., tr. 4.) Et de même, ajoute S. Antonin, que la maîtresse diffère incomparablement de l'esclave, ainsi la gloire de Marie surpasse celle des anges : « *Virgo est domina angelorum; ergo et impropotionabiliter est supra omnem hierarchiam angelorum exaltata.* » (4. p. tit. 15. c. 20.) Et pour bien entendre ceci, il suffit de savoir ce que dit David, que cette reine fut placée à la droite de son fils : « *Astitit regina a dextris tuis.* » (Psalm. xlii.) Ce que S. Athanase explique très-bien en disant : « *Collocatur Maria a dextris Dei.* » (De Ass. B. V.)

Il est certain, dit S. Ildefonse, que les œuvres de Marie surpassèrent incomparablement en mérite les œuvres de tous les saints; c'est pourquoi il n'est pas possible de concevoir la récompense et la gloire qu'elle mérita : « *Sicut est incomparabile quod gessit, ita et incomprehensibile præmium, et gloria inter omnes sanctos, quam meruit.* » (Serm. 2, de Ass.) Et s'il est hors de doute que Dieu récompense selon le mérite, comme l'écrit l'apôtre : « *reddet unicuique secundum opera ejus,* » (Rom. ii, 6) assurément,



dit S. Thomas, la Vierge, dont le mérite surpassa celui de tous les hommes et de tous les anges, dut être élevée au-dessus de tous les ordres célestes : « Sicut habuit meritum » omnium, et amplius, ita congruum fuit ut super omnes » ponatur ordines cœlestes. » (Lib. de Sol. Sanct.) En un mot, ajoute S. Bernard, qu'on mesure la grâce singulière qu'elle acquit sur la terre, et d'après cela, on pourra mesurer la gloire singulière qu'elle obtint dans le ciel. « Quantum enim gratiæ in terris adeptæ est, tantum et » in cœlis obtinet gloriæ singularis. »

Un savant auteur, le P. la Colombière, (Serm. 28) remarque que la gloire de Marie fut une gloire pleine et une gloire complète, bien différente de celle dont les autres saints jouissent dans le ciel. Là, il est vrai, tous les bienheureux jouissent d'une paix parfaite et d'un plein contentement, mais il sera néanmoins toujours vrai qu'aucun d'eux ne possède la gloire qu'il aurait pu mériter s'il eût servi et aimé Dieu avec une plus grande fidélité. Ainsi, quoique les saints dans le ciel ne désirent rien de plus que ce qu'ils ont, néanmoins ils pourraient encore avoir quelque chose à désirer. Il est vrai encore que, dans cet heureux séjour, ni les péchés commis, ni le temps perdu, ne peuvent causer de peine; mais on ne peut nier qu'il ne résulte un parfait contentement du plus grand bien pratiqué pendant la vie, de l'innocence conservée, et du temps mieux employé. Marie ne désire rien et n'a rien à désirer dans le ciel. Quel est le saint dans le paradis, dit S. Augustin, (de Nat. et Grat. t. VII, c. 56) qui, interrogé s'il a commis des péchés, pourrait répondre que non, excepté Marie? Il est certain, comme l'a défini le saint concile de Trente, (Sess. VI, can. 23) que Marie n'a jamais commis aucune faute, et qu'elle n'eut jamais le moindre défaut; non-

seulement elle ne perdit et n'offensa jamais la grâce divine, mais elle ne la retint même jamais oisive : elle ne fit aucune action qui ne fût méritoire ; elle ne dit aucune parole, elle n'eut aucune pensée, elle ne poussa aucun soupir, sans rapporter le tout à la plus grande gloire de Dieu. En un mot, elle ne se refroidit jamais ; jamais elle ne cessa un moment d'avancer vers Dieu, et elle ne perdit rien par sa négligence ; ainsi, elle correspondit à la grâce de toutes ses forces, et elle aima Dieu autant qu'elle pouvait l'aimer. « Seigneur, dit-elle maintenant dans le ciel, si je ne vous ai point aimé comme vous le méritez, du moins, je vous ai aimé autant que je le pouvais. »

Dans les saints, les grâces ont été différentes, comme dit S. Paul. « *Divisiones gratiarum sunt.* » En sorte que chacun d'eux s'est rendu excellent dans quelque vertu, en correspondant à la grâce reçue, et en s'appliquant l'un au salut des âmes, l'autre aux travaux de la pénitence ; celui-ci à la patience dans les tourmens, celui-là à la contemplation. C'est pourquoi l'église, en célébrant leur fête, dit de chacun d'eux : « *Non est inventus similis illi :* » et ils sont distingués dans la gloire céleste selon leurs mérites : « *Stella enim a stella differt.* » (I Cor. xv, 41.) Les apôtres sont distingués des martyrs, les confesseurs des vierges, les innocens des pénitens. La sainte Vierge ayant été remplie de toutes les grâces, fut plus élevée que chacun des autres saints en toutes sortes de vertus : elle fut l'apôtre des apôtres, elle fut la reine des martyrs, puisqu'elle eut plus à souffrir qu'eux tous ; elle fut le porte-étendard des vierges, le modèle des épouses ; elle joignit en elle une parfaite innocence à une parfaite mortification ; en un mot, elle réunit dans son cœur toutes les plus héroïques vertus qu'aucun saint ait jamais pratiquées. C'est

pourquoi il fut dit à son sujet : « *Astitit regina a dextris* » tuis, *in vestitu deaurato, circumdata varietate.* » (Psalm. 44.) Parce que toutes les grâces, les dons et les mérites de tous les autres saints se trouvaient rassemblés en Marie, comme dit l'abbé de Celles : « *Sanctorum omnium privilegia, o Virgo! omnia habens in te congesta.* »

De sorte que, comme l'éclat du soleil surpasse la splendeur de toutes les étoiles réunies ensemble, ainsi, dit S. Basile, la gloire de la divine mère surpasse celle de tous les bienheureux : « *Maria universos tantum excedit quantum sol reliqua astra.* » (Or. de Ann.) Et S. Pierre Damien ajoute que, comme la lumière des étoiles et de la lune s'éclipsent totalement en face du soleil, ainsi Marie éclipe tellement dans la gloire la lumière des hommes et des anges, qu'ils ne paraissent presque plus dans le ciel : « *Sol ita sibi siderum et lunæ rapit positionem, ut sint quasi non sint; similiter et virga Jesse utrorumque spirituum habebat dignitatem, ut in comparatione virginis nec possint apparere.* » (Serm. de Ass.) De là, S. Bernardin de Sienne avec S. Bernard assurent que les bienheureux participent en partie à la gloire de Dieu, mais que la sainte Vierge en a été tellement enrichie, qu'il semble qu'une créature ne puisse s'unir à Dieu plus que Marie n'y est unie : « *Divinæ gloriæ participatio cæteris quodam modo per partes datur, sed secundum Bernardum beata virgo Maria penetravit abyssum, ut, quantum creaturæ conditio patitur, illi luci inaccessibili videatur immersa.* » (Tom. I, serm. 61, a. II, c. 20.) A cet éloge, il faut joindre celui du B. Albert-le-Grand, qui dit que notre reine contemple Dieu de plus près, et incomparablement mieux que tous les autres esprits célestes : « *Visio Virginis matris super omnes creaturas in-*

» comparabiliter contemplatur majestatem Dei. » (De Laud. Virg. c. 69.) S. Bernardin, que nous venons de citer, dit encore que, comme le soleil communique la lumière aux autres planètes, de même tous les bienheureux reçoivent une lumière et une joie plus grande de la vue de Marie : « Quodammodo sicut cætera luminaria illuminantur a sole, sic tota cœlestis curia a gloriosa Virgine lætificatur. » (Loc. cit. art. III, cap. 3.) Et il assure également ailleurs que la mère de Dieu, en montant au ciel, a augmenté la joie de tous ceux qui l'habitent : « Gloriosa Virgo cum cœlos ascendit, supernorum gaudia civium cumulavit. » (Serm. de Ass.) Ce qui fait dire à S. Pierre Damien que les bienheureux dans le ciel, après la vue de Dieu, n'ont pas de gloire plus grande que de jouir de la vue de cette belle reine : « Summa gloria est, post Deum, te videre. » (Serm. I. de Nat.) S. Bonaventure dit aussi : « Post Deum, major gloria nostra et majus nostrum gaudium ex Maria est. »

Réjouissons-nous donc avec Marie du trône sublime auquel Dieu l'a élevée dans le ciel ; réjouissons-nous-en aussi entre nous, puisque, si notre mère nous a ôté sa présence en montant radieuse dans le ciel, elle ne nous a point ôté son amour ; au contraire, se trouvant là plus près de Dieu et plus unie à lui, elle connaît mieux nos misères, elle y compatit davantage, et elle peut nous secourir plus efficacement. « Comment, ô Vierge bienheureuse, lui dit S. Pierre Damien, nous oublieriez-vous, misérables que nous sommes, parce que vous avez été si élevée dans les cieux ? » « Numquid, o beata Virgo, quia ita glorificata es, ideo nostræ humilitatis oblita es ? » (Ser. 4, de Nat. B. V.) Dieu nous préserve de le penser ! Non, un cœur si rempli de bonté ne peut s'empêcher de

compatir à de si grandes misères. « Absit, ajoute-t-il, » non convenit tantæ misericordiæ tantæ miseræ obli- » visci. » Si la miséricorde de Marie pour nous fut grande lorsqu'elle était sur la terre, elle sera bien plus grande dans le ciel où elle règne, dit S. Bonaventure : « Magna fuit » erga miseros misericordia Mariæ exulantis in mundo ; » sed multo major est regnantis in cœlo. » (Spec. c. 8.)

Consacrons-nous donc à cette grande reine, pour la servir, pour l'honorer, et pour l'aimer de toutes nos forces ; car, dit Richard-de-S.-Laurent, Marie n'est point comme les autres potentats, qui accablent leurs sujets de charges et de tributs : notre reine enrichit ses serviteurs de grâces, de mérites et de récompenses : « Regina Maria » non gravat tributis, sed largitur servis suis divitias, dona » gratiarum, thesauros meritorum, et magnitudinem præ- » miorum. » (de Laud. Virg. lib. 6.) Disons-lui, avec l'abbé Gueric : O Mère de miséricorde, étant si près de Dieu, assise comme la reine du monde, sur un trône si élevé, rassasiez-vous de la gloire de votre Jésus, et envoyez à vos serviteurs les restes de votre bonheur. Vous êtes assise à la table du Seigneur ; nous, habitans de la terre, qui sommes sous cette table comme de pauvres petits chiens, nous vous demandons miséricorde : « O Mater miseri- » cordiæ, saturare gloria filii tui ; et dimitte reliquias par- » vulis tuis. Tu ad mensam Domini, nos sub mensa ca- » telli. (Serm. iv, in Ass. Virg.)

#### EXEMPLE.

Le P. Sylvain Razzi, (lib. III, Mir. B. V.) rapporte qu'un pieux ecclésiastique, très-amant de notre reine Marie, ayant entendu louer sa beauté, désira ardemment la voir

une fois ; il lui demande donc très-humblement cette grâce. La bonne mère lui envoya dire par un ange qu'elle voulait bien lui procurer cette satisfaction, mais à condition qu'après l'avoir vue il resterait aveugle, condition que le pieux personnage accepta. En conséquence, un jour, la bonne Vierge lui ayant apparu, il voulut d'abord, pour ne pas devenir tout-à-fait aveugle, ne la regarder que d'un œil ; mais bientôt, ravi de la grande beauté de Marie, il voulut ouvrir les deux yeux pour la contempler, et en ce moment, la mère de Dieu disparut. Lorsqu'il eut perdu de vue la présence de sa reine, il ne pouvait se rassasier de pleurs, non pour l'œil qu'il avait perdu, mais pour ne l'avoir pas vue des deux yeux. C'est pourquoi il la supplia encore de se montrer à lui de nouveau, se mettant peu en peine de perdre l'œil qui lui restait et de demeurer tout-à-fait aveugle. O Marie, disait-il, je serais heureux et content de devenir tout-à-fait aveugle pour une si belle cause, d'ou résultera en moi un accroissement d'amour pour vous et pour votre beauté. Enfin Marie, voulant de nouveau le satisfaire, le consola une seconde fois en se produisant à ses regards ; mais comme cette amoureuse reine ne sait faire de mal à personne, en lui apparaissant la seconde fois, elle lui rendit l'œil qu'il avait perdu, au lieu de lui ôter celui qui lui restait.

#### PRIÈRE.

O grande, sublime et glorieuse reine, prosternés aux pieds de votre trône, nous vous rendons, de cette vallée de larmes, nos profonds hommages ; nous nous réjouissons de la gloire immense dont le Seigneur vous a comblés. Maintenant que vous êtes reine du ciel et de la terre,

ah ! n'oubliez point vos pauvres serviteurs, ne dédaignez point, du haut de ce trône sublime où vous êtes élevée, de jeter un regard de pitié sur vos misérables enfans. Plus vous êtes près de la source des grâces, et plus vous pouvez nous en communiquer. Vous connaissez mieux dans le ciel nos misères, et ainsi, vous devez éprouver pour nous plus de compassion, et nous accorder plus de secours ; faites que nous soyons sur la terre vos serviteurs fidèles, afin que nous puissions aller vous bénir en paradis. En ce jour où vous avez été établie reine de l'univers, nous nous consacrons aussi à votre service. Du sein de votre bonheur, consolez-nous aussi aujourd'hui, en nous acceptant pour vos sujets. Vous êtes donc notre mère ; ah ! très-douce mère, très-aimable mère, vos autels sont environnés d'un grand nombre d'hommes qui vous demandent, l'un d'être guéri de quelque maladie, l'autre d'être secouru dans ses besoins ; celui-ci sollicite une bonne récolte, celui-là veut gagner un procès. Pour nous, ô Marie ! nous vous demandons les grâces les plus agréables à votre cœur : obtenez-nous l'humilité, le détachement de la terre, la résignation à la volonté divine ; obtenez-nous la sainte crainte de Dieu, la bonne mort, et le paradis. O Marie, changez-nous de pécheurs en saints ; faites ce miracle, qui vous honorera plus que si vous rendiez la vue à mille aveugles, et que si vous ressuscitiez mille morts. Vous êtes si puissante auprès de lui ; il suffit de dire que vous êtes sa mère bien-aimée et pleine de grâces ; que pourrait-il vous refuser ? O belle reine, nous ne prétendons point vous voir sur la terre, mais nous voulons aller vous voir en paradis : c'est à vous de nous obtenir cette grâce, que nous espérons avec certitude. Amen, amen.

---

## IX<sup>e</sup> DISCOURS.

### SUR LES DOULEURS DE MARIE.

Marie a été la reine des martyrs , parce que son supplice fut plus long et plus douloureux que celui de tous les autres martyrs.

Quel sera le cœur assez dur pour ne pas s'attendrir au récit d'un fait lamentable arrivé autrefois dans le monde? Il y avait une mère noble et sainte qui n'avait qu'un fils , et ce fils unique était le plus aimable qu'on puisse imaginer : innocent , vertueux , beau , et si affectueux envers sa mère, qu'il ne lui avait jamais causé aucun déplaisir, et qu'au contraire il avait toujours eu envers elle tout le respect , toute l'obéissance , et toute l'affection possibles : aussi , la mère avait concentré dans ce fils tout son amour sur la terre. Or , qu'arriva-t-il? Il arriva que ce fils , objet de l'envie , fut accusé faussement par ses ennemis , et que le juge craignant de déplaire à ceux-ci , le condamna à une mort infâme , telle précisément qu'ils le demandaient , quoiqu'il eût reconnu et confessé lui-même l'innocence de l'accusé. Cette pauvre mère eut donc à souffrir le cruel supplice de se voir enlever injustement cet aimable et bien-aimé fils à la fleur de l'âge , et cela par une mort barbare ; car ils le firent mourir dans les tourmens , sur un infâme gibet , aux yeux du public , après avoir versé tout son sang. Qu'en dites-vous , ames pieuses? ce fait est-il attendrissant? cette mère est-elle digne de compassion? Vous comprenez bien de qui je parle : ce fils si cruellement exécuté , c'est Jésus , notre amoureux



Rédempteur ; cette mère, c'est la bienheureuse Vierge Marie, qui pour l'amour de nous, consentit à le voir sacrifié à la divine justice par la barbarie des hommes. Cette grande douleur que Marie a soufferte, et qui lui coûta plus de mille morts, mérite donc de notre part compassion et reconnaissance, et si nous ne pouvons offrir autre chose en échange d'un tel amour, arrêtons-nous au moins aujourd'hui quelques instans à considérer toute l'amertume de cette douleur, qui rendit Marie reine des martyrs, parce que son supplice fut le plus long, premier point ; parce qu'il fut le plus douloureux, deuxième point.

PREMIER POINT.— Comme Jésus est appelé roi des douleurs et roi des martyrs, parce qu'il souffrit en sa vie plus que tous les autres martyrs ; de même, Marie est justement appelée reine des martyrs, parce qu'elle mérita ce titre en souffrant le martyre le plus grand qu'il fût possible d'endurer après celui de son fils. C'est pourquoi Richard-de-S. Laurent l'appelle avec raison « Martyr martyrum. » On peut lui appliquer les paroles d'Isaïe : « Corona coronabit » te desolatione » (Cap. 22.) ; c'est-à-dire que la couronne qu'on plaça sur sa tête en la reconnaissant reine des martyrs, fut sa douleur même qui surpassa celle de tous les autres martyrs réunis. Que Marie ait été véritablement martyre, on ne peut en douter, comme le prouvent le Chartreux, Pelbarte, Catarin et d'autres auteurs ; car c'est une opinion indubitable, qu'une douleur qui peut donner la mort est suffisante pour constituer le martyre, quoique la mort ne s'ensuive pas. S. Jean-l'Évangéliste est révérend comme martyr, quoiqu'il ne soit point mort dans la chaudière d'huile bouillante où on le jeta, et que « vegetior exiverit quam » intraverit. » (Brev. Rom. 6. Maii.) Il suffit, dit S. Thomas, que l'on obéisse jusqu'à s'offrir soi-même à la mort,

pour avoir la gloire du martyr : « *Martyrium amplectitur* » id quod in obedientia summum esse potest, ut scilicet » aliquis sit obediens usque ad mortem. » (II. 2. q. 124. a. 3. ad. 3.) Marie fut martyre, dit S. Bernard, « non ferro carnificis, sed acerbo dolore cordis. (Ap. Baldi. tom. 1. p. 456.) Si son corps ne fut point meurtri par la main du bourreau, son cœur béni fut néanmoins percé par la douleur de la passion de son fils, douleur qui était suffisante pour lui faire souffrir, je ne dis pas une mort, mais mille morts à la fois. Par-là nous pourrons comprendre que Marie ne fut pas seulement martyre, mais que son martyre surpassa encore celui de tous les autres, parce qu'il fut plus long, et que sa vie fut pour ainsi dire une longue mort.

Comme la passion de Jésus-Christ commença dès sa naissance, selon S. Bernard : « *A nativitatis exordio passio* » crucis simul exorta », (Serm. II. de Pass.) ainsi Marie, semblable en tout à son divin fils, souffrit son martyre toute sa vie. Le nom de Marie, assure le bienheureux Albert-le-Grand, signifie, entr'autres choses, « *mare amarum* ». C'est pourquoi on peut lui appliquer ce passage de Jérémie : « *Magna est enim velut mare contritio tua.* » (Thr. II. 1.) Oui, parce que, comme l'eau de la mer est salée et toute amère, ainsi la vie de Marie fut toujours remplie d'amertume à la vue de la passion du Rédempteur, qui fut toujours présente à son esprit. On ne peut douter que Marie, plus éclairée par le S.-Esprit que tous les prophètes, ne comprit mieux qu'eux tous les prédictions relatives au Messie qu'ils avaient consignées dans les saintes Écritures. Et c'est-là précisément ce que l'ange dit à sainte Brigitte : « *Procul dubio est credendum quod ipsa ex inspiratione Spiritus sancti* » perfectius intellexit quidquid Prophetarum eloquia » figurabant. » (Serm. Ang. c. VII.) Donc, comme le

même ange l'assura, la vierge Marie, voyant tout ce que devait souffrir le Verbe incarné pour le salut des hommes, commença, même avant d'être sa mère, à compatir à ce Sauveur innocent, qui devait être condamné à une mort si atroce, pour des fautes qu'il n'avait point commises, et elle commença en même temps son grand martyre : « Ex Scripturis Deum incarnari intelligens, et quod » tam diversis pœnis deberet cruciari, tribulationem non » modicam sustinuit. (Serm. c. xvi.)

Cette grande douleur s'accrut ensuite sans mesure lorsqu'elle devint la mère du Sauveur. Ainsi, à la vue de toutes les souffrances que devait endurer ce cher fils, elle souffrit un long martyre, un martyre qui dura toute sa vie : « Tu longūm, dit l'abbé Ruppert, præscia futuræ » passionis filii tui, pertulisti martyrium. » (In Cant. c. 4.) C'est précisément ce que signifiait la vision qu'eut à Rome sainte Brigitte dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où la Vierge lui apparut avec le S. vieillard Siméon, et un ange qui portait une épée fort longue et toute ruisselante de sang, voulant par-là lui faire comprendre la douleur longue et amère qui avait percé Marie durant toute sa vie. (Rev. l. 7. c. ii.) Aussi Rupert, que nous venons de citer, fait-il parler Marie en ces termes : Ames rachetées, et mes bien-aimées filles, ne compatissez point seulement à mes souffrances pour le moment où j'ai vu mourir, sous mes propres yeux, mon cher fils Jésus; car le glaive de douleur que Siméon me prédit a percé mon ame durant toute ma vie : lorsque j'allais mon fils, et lorsque je le réchauffais entre mes bras, je voyais la cruelle mort qui l'attendait : considérez donc quel long et cruel martyre je devais endurer ! « Nolite solum attendere horam illam qua dilec- » tum meum vidi mori; nam Simeonis gladius, ante-

» quam pertransiret , longum per me transitum fecit.  
 » Cum igitur eum lactarem , foverem , prospicerem ejus  
 » mortem : quam prolixam me putatis pertulisse passio-  
 » nem ! » ( Loc. c. 1. )

Marie pouvait donc bien dire, par la bouche de David :  
 « Defecit in dolore vita mea , et anni mei in gemitibus »  
 » ( Ps. xxx. 11. ) Et dolor meus in conspectu meo sem-  
 » per. » ( xxxvii. 18. ) Ma vie s'est écoulée dans les dou-  
 leurs et dans les larmes ; parce que ma douleur , causée  
 par la compassion que je portais à mon fils bien-aimé ,  
 était toujours présente à mes yeux , et que je voyais con-  
 tinuellement les souffrances et la mort qu'il devait endurer  
 un jour. La mère de Dieu révéla elle-même un jour à  
 sainte Brigitte que , soit qu'elle mangeât , soit qu'elle  
 travaillât , le souvenir de la passion de son fils était tou-  
 jours fixe et présent à son pauvre cœur , même depuis sa  
 mort et son ascension au ciel : « Tempore quo post ascen-  
 » sionem filii mei vixi , passio sua in corde meo fixa erat :  
 » et sive comedebam , sive laborabam , quasi recens erat  
 » in memoria mea. » ( Rev. l. 6. c. lxx. ) D'où il résulte,  
 dit Taulère , que Marie passa toute sa vie dans une dou-  
 leur continuelle , puisque son cœur n'était jamais occupé  
 que de tristesse et de souffrances : « Beatissima Virgo pro  
 » tota vita fecit professionem doloris. » ( Vit. Chr. c. 18. )

Ainsi le temps, qui adoucit ordinairement les peines des  
 affligés , ne servit de rien à Marie : au contraire , le temps  
 faisait croître ses inquiétudes ; car , à mesure que Jésus  
 croissait , il se montrait à elle de plus en plus beau et ai-  
 mable ; d'un autre côté , le terme de sa vie approchant  
 toujours le cœur de Marie était de plus en plus affligé  
 d'avoir à le perdre sur la terre. Comme la rose croît parmi  
 les épines , dit l'ange à sainte Brigitte , ainsi la mère de

Dieu croissait en âge au milieu des souffrances : et comme les épines croissent en même temps que la rose , ainsi plus Marie , cette rose choisie du Seigneur , vieillissait , plus les épines de ses douleurs la tourmentaient : « Sicut rosa » crescere solet inter spinas , ita beata Virgo in hoc mundo » crevit inter tribulationes ; et sicut , crescente rosa , cres- » cunt spinæ , sic hæc electissima rosa Maria , quanto cres- » cebat ætate , tanto tribulationum spinis pungebatur. » (Serm. Ang. c. xvi.) Maintenant , après avoir considéré combien fut longue la douleur de Marie , considérons dans le second point combien elle fut amère.

SECOND POINT.—Ah ! Marie fut la reine des martyrs , non-seulement parce que son martyre fut plus long que celui de tous les autres , mais encore parce qu'il fut bien plus douloureux . Mais qui pourra jamais en mesurer la grandeur ? Il semble que Jérémie n'ait su à qui comparer cette mère de douleurs lorsqu'il considérait la peine extrême qu'elle devait endurer à la mort de son fils : « Cui comparabo te ? » dit-il , vel cui assimilabo te , filia Jerusalem ? magna » est enim velut mare contritio tua . Quis medebitur » tui ? » (Thren. ii. 1.) C'est pour cela que le cardinal Hugues commente ce passage en ces termes : O Vierge bé- nie , comme l'amertume des eaux de la mer surpasse toutes les autres amertumes , ainsi votre douleur surpasse toutes les autres douleurs : « Quemadmodum mare est in » amaritudine excellens , ita tuæ contritioni nulla cala- » mitas æquari potest. » Aussi , S. Anselme assure que si Dieu , par un miracle particulier , n'eût point conservé la vie à Marie , sa douleur aurait suffi pour lui donner la mort à chaque moment de sa vie : « Utique , Domina , non » crediderim te potuisse stimulos tanti cruciatus , quin » vitam amitteres , sustinere , nisi ipse spiritus tui filii

» te confortaret. » (De Exc. Virg. c. III.) S. Bernardin de Sienne ajoute que la douleur de Marie fut tellement grande que, si on la divisait entre tous les hommes, elle suffirait pour les faire mourir tous subitement : « *Tantus fuit dolor* » Virginis, quod si inter omnes creaturas quæ dolorem pati possunt divideretur, omnes subito interirent. » (Tom. I. Serm. LVI.)

Mais considérons les raisons pour lesquelles le martyre de Marie fut plus douloureux que celui de tous les martyrs. Il faut remarquer que les martyrs ont souffert leur supplice dans leurs corps, par le fer ou par le feu ; Marie a souffert son martyre dans l'ame, comme le lui avait prédit S. Siméon : « *Et tuam ipsius animam doloris gladius per-* » transibit. » (Luc. II.) C'est comme si le saint vieillard lui avait dit : O Vierge très-sainte, les autres martyrs seront déchirés dans leurs corps, par le feu ; mais vous, vous serez percée et martyrisée dans l'ame, par la passion de votre fils. Or, autant l'ame l'emporte sur le corps, autant les douleurs de Marie surpassèrent celles des autres martyrs, comme Jésus-Christ le dit à sainte Catherine de Sienne : « *Inter dolorem animæ et corporis nulla compa-* » ratio. » En sorte que, selon l'abbé Arnould de Chartres, celui qui se serait trouvé sur le Calvaire pour y voir le grand sacrifice de l'Agneau sans tache, lorsqu'il mourut sur la croix, y aurait vu deux grands autels, l'un dans le corps de Jésus-Christ, l'autre dans le cœur de Marie : là, en même temps que le fils sacrifiait son corps, Marie sacrifiait son ame par la compassion : « *Nimirum in taberna-* » culo illo duo videres altaria, aliud in pectore Mariæ, « aliud in corpore Christi : Christus carnem, Maria immolat animam. » (Tr. de sept. Verb. Dom. in Cruce.)

S. Antonin dit en outre, (P. 1. Tit. xv. c. xxiv) que

les autres martyrs souffrirent en sacrifiant leur propre vie, au lieu que la bienheureuse Vierge souffrit en sacrifiant celle de son fils, qu'elle aimait bien plus que la sienne. Ainsi, non-seulement elle souffrit dans son ame tout ce que Jésus-Christ souffrit dans son corps, mais encore elle souffrit plus en voyant les douleurs de son fils, que si elle les eût endurées elle-même. On ne peut pas douter que Marie n'ait souffert dans son cœur tous les supplices dont elle vit tourmenter son bien-aimé Jésus. Chacun conçoit que les peines des enfans sont aussi les peines des mères, lorsque celles-ci en sont témoins. S. Augustin, considérant les tourmens que dut souffrir la mère des Macchabées, dit : « *Illa vi-*  
*» dendo in omnibus passa est ; quia amabat omnes , fe-*  
*» rebat in oculis quod in carne omnes. »* (Serm. cix. de divers. c. vi.) C'est ce qui arriva à Marie : tous les tourmens, les fouets, les épines, les clous, la croix, qui déchirèrent la chair innocente de Jésus, entrèrent en même temps dans le cœur de Marie pour accomplir son martyre : « *Ille carne, illa corde passa est* », dit S. Amédée (Hom. v.) En sorte, dit S. Laurent-Justinien, que le cœur de Marie devint comme le miroir des douleurs de son fils, dans lequel on voyait les crachats, les coups, les plaies et tout ce que souffrit Jésus : « *Passionis Christi*  
*» speculum effectum erat cor Virginis : in illo agnos-*  
*» cebantur sputa, convicia, verbera, vulnera. »* (De Agon. Christ. c. xi.) S. Bonaventure aussi remarque que les plaies qui couvraient le corps de Jésus étaient toutes réunies dans le cœur de Marie : « *Singula vulnera per ejus*  
*» corpus dispersa, in uno corde unita sunt. »* (De Planctu Vg. in Stim. Am.)

Ainsi, par la compassion qu'elle portait à son fils, la sainte Vierge fut dans son cœur aimant flagellée, cou-

ronnée d'épines, méprisée, attachée à la croix. C'est pourquoi, le même saint, contemplant Marie sur le calvaire, pendant qu'elle assistait son fils moribond, lui demande : O Marie, où étiez-vous alors ? étiez-vous près de la croix ? non, vous étiez, pour mieux dire, crucifiée avec votre fils. « O » *domina mea, ubi stabas ? numquid tantum juxta crucem ? imo, in cruce cum filio crucifixa eras.* » (Loc. cit.) Richard, à l'occasion des paroles que Jésus-Christ prononça par la bouche d'Isaïe, « *Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum,* » (Is. xxxvi, 5) ajoute : *Verum est, Domine, quod non est vir tecum ; sed mulier una est tecum, quæ omnia vulnera, quæ tu suscepisti in corpore, suscepit in corde.* » Seigneur, vous avez raison de dire que vous souffrerez seul dans l'œuvre de la rédemption, sans qu'aucun homme compatisse au moins à vos peines ; mais vous avez une femme qui est votre mère, laquelle souffre dans le cœur tout ce que vous souffrez dans le corps.

Mais tout ce que nous disons est trop peu de chose à l'égard des douleurs de Marie, puisqu'elle a plus souffert, comme je l'ai dit, en voyant souffrir son bien-aimé Jésus, que si elle eût enduré elle-même tous les mauvais traitemens et la mort de son fils. Erasme dit, en parlant généralement des pères, qu'ils sentent plus les souffrances de leurs enfans que leurs souffrances personnelles : « *Parentes atrocius torquentur in liberis quam in se ipsis.* » (Libell. de Machab.) Cela peut n'être pas toujours vrai. Mais cela se vérifia sans aucun doute dans Marie, puisqu'il est certain qu'elle aimait infiniment mieux son fils et la vie de son fils, qu'elle-même et que mille vies propres. S. Amédée a donc raison de dire que cette mère affligée, à la vue douloureuse des tourmens de son bien-aimé Jésus,



souffrit beaucoup plus que si elle eût enduré elle-même toute sa passion : « Maria torquebatur magis, quam si » torqueretur in se : quia super se incomparabiliter diligebat id unde dolebat. » (Cit. hom. 5.) La raison en est claire, puisque, comme dit S. Bernard, « Anima magis » est ubi amat quam ubi animat. » Et le Sauveur lui-même l'avait dit avant lui : Là où est notre trésor, notre cœur y est aussi : « Ubi thesaurus vester est, ibi et cor vestrum » erit. » (Luc. XII. 54.) Si donc Marie vivait plus, par l'amour en son fils; qu'en elle-même, elle dut beaucoup plus souffrir de la mort de son fils que si on lui eût infligé la mort la plus cruelle du monde.

Et ici se présente une autre considération qui doit nous faire juger que le martyre de Marie fut infiniment plus grand que le supplice de tous les martyrs : c'est qu'à la mort de Jésus quoiqu'elle souffrit beaucoup, elle souffrait sans soulagement. Les martyrs, dans les tourmens que leur infligeaient les tyrans, souffraient, mais l'amour de Jésus leur rendait douces et aimables leurs douleurs. Un S. Vincent souffrait durant son martyre, lorsqu'il était étendu sur le chevalet, déchiré par des ongles de fer, brûlé par des lames ardentes; mais quoi? dit S. Augustin, « Alius videbatur » pati, alius loqui. » Il parlait au tyran avec une telle force et un tel mépris des tourmens, qu'on aurait dit qu'il y avait un Vincent qui souffrait et un autre Vincent qui parlait, tant Dieu le fortifiait au milieu de ses tourmens, par la douceur de son amour! Un S. Boniface souffrait; son corps était déchiré par les instrumens de fer; on lui avait enfoncé des roseaux pointus sous les ongles et dans la chair; on versait dans sa bouche du plomb fondu; et pendant ces souffrances atroces, il ne se rassasiait point de répéter ces paroles : « Gratias tibi ago, Domine Jesu

» Christe. » Un S. Marc, un S. Marcellin souffraient, lorsque leurs pieds étaient cloués à un poteau, et que les tyrans leur disaient : Malheureux, rentrez en vous-mêmes, et délivrez-vous de ces tourmens ! ces martyrs répondaient : De quels tourmens nous parlez-vous ? nous n'avons jamais goûté les plaisirs d'un banquet si délicieux que celui où nous sommes aujourd'hui, et où nous souffrons avec bonheur pour l'amour de Jésus-Christ : « Nunquam tam » jucunde epulati sumus, quam cum hæc libenter Jesu » Christi amore perferimus. » Un S. Laurent souffrait, mais pendant qu'on le brûlait sur le gril, la flamme intérieure de l'amour divin était plus forte pour consoler son ame, dit S. Léon, que le feu extérieur pour tourmenter son corps. « Segnior sinit ignis qui foris ussit, quam qui » intus accendit. » (In Nat. S. Laur.) En sorte que l'amour le rendait assez fort pour insulter le tyran et pour lui dire : « Assatum est jam, versa et manduca. » Cruel tyran, si tu veux manger de ma chair, la voilà cuite d'un côté : retourne-moi, et mange. Mais comment le saint pouvait-il se réjouir au milieu de ces affreux tourmens et de cette mort prolongée ? Ah ! répond S. Augustin, c'est qu'enivré du vin de l'amour de Dieu, il ne sentait ni les tourmens ni la mort : « In illa longa morte, in illis tormen- » tis, illo calice ebrius, tormenta non sentit. » (Tract. xxvii.)

Ainsi, les saints martyrs sentaient d'autant moins les tourmens et la mort, qu'ils aimaient plus Jésus ; la seule vue d'un Dieu crucifié suffisait pour les consoler. Mais notre douloureuse mère était-elle consolée aussi par l'amour et par la vue des souffrances de son fils ? non : au contraire, ce fils souffrant était la seule cause de ses peines, et l'amour qu'elle avait pour lui était son unique et cruel bourreau. Car le martyre de Marie ne consista que dans la vue

de son fils souffrant et dans la compassion qu'elle éprouva pour ce fils bien-aimé et innocent, livré à de si affreux supplices. Ainsi, plus elle l'aimait, et plus sa douleur fut cruelle et privée de soulagement. « Magna est velut » mare contritio tua; quis medebitur tui? » Ah! reine du ciel, l'amour a adouci la peine des autres martyrs, et il a guéri leurs plaies : mais qui a adouci vos douleurs cuisantes? qui a guéri les plaies douloureuses de votre cœur? « Quis medebitur tui? » si ce fils, qui pouvait seul vous soulager, était devenu par ses souffrances l'unique cause de vos souffrances, et si l'amour que vous lui portiez faisait tout votre martyre? Ainsi, remarque Diez, tandis qu'on représente les autres martyrs chacun avec l'instrument de son supplice, S. Paul avec l'épée, S. André avec la croix, S. Laurent avec le gril, on nous représente Marie tenant son fils mort dans ses bras, parce que Jésus fut le seul instrument de son martyre, à cause de l'amour qu'elle avait pour lui. S. Bernard confirme en peu de mots tout ce que je viens de dire : « In aliis martyribus » magnitudo amoris dolorem lenivit passionis : sed beata » Virgo, quanto plus amavit, tanto plus dolevit, tantoque » ipsius martyrium gravius fuit. » (Ap. Crois. Vit. Mar. § 25.)

Il est certain que plus on aime un objet, et plus on s'afflige de le perdre : la mort d'un de nos frères nous afflige assurément plus que celle d'un animal ; la mort d'un fils est plus sensible que celle d'un ami. Or, pour comprendre, dit Cornélius à Lapide, combien fut grande la douleur de Marie à la mort de son fils, il faudrait comprendre toute l'étendue de l'amour qu'elle lui portait : « Ut scias quantus fuerit dolor beatæ Virginis, cogita quan- » tus fuerit amor. » Mais qui pourra jamais mesurer l'a-

mour de Marie? le bienheureux Amédée dit que deux amours étaient réunis dans le cœur de Marie à l'égard de Jésus: l'amour surnaturel, par lequel elle l'aimait comme son Dieu, et l'amour naturel par lequel elle l'aimait comme son fils : « *Duæ dilectiones in unum connexæ erant, et » ex duobus amoribus factus est amor unus, cum Virgo » filio divinitatis amorem impenderet, et in Deo amorem » nato exhiberet.* » (Hom. v. de Laud. Virg.) Ainsi, de ces deux amours résultait un seul amour, mais un amour si grand, que la bienheureuse Vierge aima Jésus, dit Guillaume de Paris, « *quantum capere potuit puri hominis » modus,* » autant qu'une simple créature est capable d'aimer. « *Unde, dit Richard de S. Laurent, sicut non » fuit amor sicut amor ejus, ita non fuit dolor sicut dolor » ejus.* » Et si l'amour de Marie envers son fils fut immense, la douleur qu'elle eut de le perdre lorsqu'elle le vit mourir, dut être immense aussi : « *Ubi summus amor,* » dit le bienheureux Albert-le-Grand, *ibi summus dolor.* »

Figurons-nous donc que la mère de Dieu, voyant son fils moribond sur la croix, et s'appliquant justement les paroles de Jérémie, nous dit : « *O vos omnes qui transitis » per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor » meus!* » (Jer. 1, 11.) O vous tous qui traversez la vie sur la terre sans me porter la moindre compassion, arrêtez-vous un moment pour me considérer, pendant que je vois mourir mon fils bien-aimé sous mes yeux, et voyez ensuite s'il y a une douleur semblable à la mienne dans le cœur de tous ceux qui sont affligés et tourmentés! O mère de douleur, lui répond S. Bonaventure, il est vrai qu'on ne peut trouver de douleur semblable à la vôtre; « *Nullus dolor amarior, quia nulla proles carior.* » (de Compass. V. c. 2.) Ah! poursuit S. Laurent Justinien,

il n'y a jamais eu au monde un fils plus aimable que Jésus, ni une mère plus éprise de son fils que Marie. Si donc il n'y a jamais eu au monde un amour semblable à celui de Marie, comment pourrait-il y avoir eu une douleur semblable à la sienne? « Non fuit talis filius, non fuit talis mater : non fuit tanta charitas, non fuit dolor tantus. » *Idco quanto dilexit tenerius, tanto vulnerata est profundius.* » (Lib. III, de Laud. Virg.)

C'est pourquoi S. Ildefonse ne craint pas d'assurer que c'est peu de dire que les douleurs de Marie surpassèrent tous les tourmens des martyrs réunis ensemble. « *Parum est Mariam in passione filii tam acerbos pertulisse dolores, ut omnium martyrum collective tormenta superaret.* » (Ap. Sinisc. Mart. di Mar. Cons. 36.) Et S. Anselme ajoute que les plus cruels outrages que l'on a faits aux martyrs furent légers, ou plutôt ne furent rien, en comparaison du martyre de Marie : « *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum leve fuit, aut potius nihil, in comparatione tuæ passionis.* » (de Exc. Virg. c. 5.) S. Basile dit de même que, comme le soleil surpasse en éclat toutes les planètes, ainsi les souffrances de Marie surpassèrent toutes celles des martyrs. « *Virgo unversos martyres tantum excedit quantum sol reliqua astra.* » Un savant auteur (le P. Pinam) conclut par une belle pensée : il dit que la douleur que souffrit cette tendre mère, en la passion de Jésus, fut d'autant plus grande, qu'elle seule pouvait compatir dignement à la mort d'un Dieu fait homme.

Mais ici S. Bonaventure, s'adressant à cette Vierge bénie, lui dit : Marie, pourquoi voulez-vous aussi aller vous sacrifier sur le Calvaire? est-ce qu'un Dieu crucifié ne suffit pas à nous racheter, pour que vous veuillez être en-

core crucifiée avec lui? « O Domina, cur ivisti immolari » pro nobis? non sufficiebat filii passio, nisi crucifigetur et mater? » (Ap. Pac. Exc. 10, in Sal. Ang.) Ah! sans doute, la mort de Jésus était plus que suffisante pour sauver le monde, et même mille mondes; mais cette bonne mère, pour l'amour qu'elle nous porte, voulut aussi coopérer à notre salut par les mérites de ses douleurs qu'elle offrit pour nous sur le Calvaire. C'est pour cela, dit le bienheureux Albert-le-Grand, que, comme nous sommes obligés envers Jésus à cause de la passion qu'il a soufferte pour notre amour, ainsi nous sommes obligés envers Marie, à cause du martyre qu'elle a voulu souffrir spontanément pour nous à la mort de son fils. « Sicut » totus mundus obligatur Deo propter passionem, sic obligatur dominæ propter compassionem. » (Sup. Miss. c. 20.) Il faut ajouter spontanément, car, comme l'ange le révéla à sainte Brigitte, cette pieuse et bonne mère aime mieux accepter toute sorte de tribulations, que de voir les âmes non rachetées et abandonnées à leur ancienne perdition: « Sic pia et misericors est et fuit, quod maluit omnes » tribulationes sufferre, quam quod animæ non redimerentur. » (Rev. l. III, c. 30.) On peut dire même, que l'unique soulagement de Marie en la passion de son fils était de voir le monde perdu racheté par sa mort, et les hommes, auparavant les ennemis de Dieu, réconciliés avec lui. « Lætabatur dolens, dit Simon de Cascia, quod » offerebatur sacrificium in redemptionem omnium, quo » placabatur iratus. » (de Gest. D. l. II. c. 27.)

Un tel amour de la part de Marie mérite notre reconnaissance; que cette reconnaissance nous excite au moins à méditer sur ses douleurs et à y compatir. Mais elle se plaint précisément à sainte Brigitte de ce qu'un très pe-

tit nombre éprouvent pour elle cette compassion, tandis que la plupart vivent dans un oubli complet à cet égard : c'est pour cela qu'elle recommanda si fort à la sainte de se souvenir de ses douleurs : « *Respicio ad omnes qui in mundo* »  
 » *sunt, si forte sint aliqui qui compatiantur mihi, et re-*  
 » *cogitent dolorem meum; et valde paucos invenio. Ideo,*  
 » *filia mea, licet a multis oblita sim, tu tamen non obli-*  
 » *viscaris mei : vide dolorem meum, et imitare quantum*  
 » *potes, et dolo.* » (Rev. I. II, c. 24.) Pour comprendre combien la Vierge a pour agréable le souvenir que nous avons de ses douleurs, il suffirait de savoir qu'en l'an 1259 elle apparut à sept de ses fidèles, qui furent ensuite les fondateurs de l'ordre des Serviteurs de Marie, leur présentant un vêtement noir, et qu'elle leur dit de méditer souvent ses douleurs s'ils voulaient lui être agréables : c'est pourquoi, elle voulut qu'en mémoire de ses souffrances ils portassent dorénavant cet habit de deuil. (Gian. Cent. Serv. I. I, c. 14.) Jésus-Christ même révéla à la bienheureuse Véronique de Binasco qu'il aimait mieux voir compatir à sa mère qu'à lui-même : « car, lui » dit-il, ma fille, les larmes que l'on répand sur ma » passion me sont chères; mais comme j'aime ma mère » d'un amour immense, la méditation des douleurs qu'elle » souffrit à ma mort m'est plus chère encore. » (Ap. Bolland. XIII. Jan.)

C'est pourquoi, les grâces que Jésus promet aux âmes dévotes qui méditent les douleurs de Marie, sont extrêmement abondantes. Pelbart (Stellar. I. III. p. 3. a. 3) rapporte qu'il fut révélé à sainte Elisabeth que S. Jean-l'Évangéliste, après que la bienheureuse Vierge fut au ciel, désirant la revoir, il obtint cette grâce : sa chère mère lui apparut et même Jésus-Christ avec elle; il entendit ensuite

Marie demander à son fils quelque grâce particulière pour ceux qui auraient de la dévotion envers ses douleurs, et Jésus-Christ lui promettre pour eux quatre grâces principales: 1° que celui qui invoquera la divine mère par ses douleurs méritera de faire avant sa mort une sincère pénitence de ses péchés; 2° qu'il gardera ces pieux fidèles dans les tribulations où ils se trouveront, surtout à l'heure de la mort; 3° qu'il imprimera en eux la mémoire de sa passion, et qu'il leur en donnera la récompense dans le ciel; 4° qu'il placera ces fidèles entre les mains de Marie, afin qu'elle en dispose selon son bon plaisir, et qu'elle leur obtienne toutes les grâces qu'elle voudra. Voyons, par l'exemple suivant, combien la dévotion aux douleurs de Marie sert à l'acquisition du salut éternel.

#### EXEMPLE.

On lit dans les Révélations de sainte Brigitte (Lib. VI. c. 97.) qu'il y avait un seigneur aussi vil et aussi scélérat par ses mœurs, qu'il était noble par sa naissance. Il s'était rendu l'esclave du démon par un pacte spécial, et il l'avait servi durant 70 ans, menant la vie que chacun peut imaginer, sans jamais s'approcher des sacrements. Or, ce prince se trouvant à l'article de mort, Jésus-Christ, pour lui faire miséricorde, ordonna à sainte Brigitte de dire à son confesseur d'aller le visiter et de l'exhorter à se confesser. Le confesseur y alla, et le malade répondit qu'il n'avait point besoin de confession, parce qu'il s'était confessé assez souvent. Le prêtre y alla une seconde fois, et ce pauvre esclave de l'enfer persévéra dans l'obstination à refuser de se confesser. Jésus dit de nouveau à la sainte que le confesseur eût à y retourner. Il y re-



tourna , et cette troisième fois il rapporta au malade la révélation qu'avait eue la sainte , ajoutant qu'il y était retourné tant de fois , parce qu'ainsi l'avait ordonné le Seigneur , qui voulait lui faire miséricorde . A ces mots , le pauvre malade s'attendrit , et il commença à pleurer . Mais comment , s'écria-t-il ensuite , puis-je obtenir le pardon , moi qui , depuis 70 ans , ai servi le démon , en qualité de son esclave , et qui ai chargé mon ame d'une foule innombrable de péchés ? Mon fils , lui répondit le père en l'encourageant , n'en doutez point , si vous vous repentez , je vous promets le pardon de la part de Dieu . Alors , commençant à prendre confiance , il dit au confesseur : Mon père , je me croyais damné , et j'avais désespéré de mon salut ; mais je sens maintenant une si vive douleur de mes péchés , qu'elle ranime ma confiance . Puis donc que Dieu ne m'a pas encore abandonné , je veux me confesser . En effet , il se confessa trois fois ce jour-là avec une grande douleur ; le jour suivant il reçut le saint viatique , et le sixième jour après il mourut tout contrit et résigné . Après sa mort Jésus-Christ parla encore à sainte Brigitte et lui dit que ce pécheur était sauvé , puisqu'il se trouvait en purgatoire , et qu'il devait son salut à l'intercession de la Vierge , sa mère ; vu que le défunt , quoiqu'il eût mené une si mauvaise vie , avait toujours conservé la dévotion à ses douleurs , et qu'il y avait compati chaque fois qu'il s'en était souvenu .

## PRIÈRE.

O ma mère souffrante , reine des martyrs et des douleurs , vous avez versé tant de larmes sur votre fils , mort pour mon salut ! mais de quoi me serviront vos larmes

si je me damne? Par les mérites de vos douleurs, obtenez-moi donc une vraie douleur de mes péchés, et un vrai changement de vie, avec une tendre et perpétuelle compassion à l'égard des souffrances de Jésus et de vos douleurs; et si Jésus et vous, qui êtes l'innocence même, avez tant souffert pour moi l'un et l'autre, obtenez-moi, ô Marie, la grâce de souffrir pour votre amour, moi qui suis digne de l'enfer. « O Domina, vous dirai-je avec S. Bonaventure, si te offendi, pro justitia cor meum vulnera; » si tibi servivi, nunc pro mercede peto vulnera; opprobriosum est videre Dominum meum Jesum vulneratum, te convulneratam, et me illæsum. » Enfin, ô ma mère, pour le chagrin que vous avez éprouvé en voyant sous vos yeux votre fils, livré à tant de souffrances, baisser la tête et expirer sur la croix, je vous supplie de m'obtenir une bonne mort. O avocate des pécheurs, ne manquez point alors d'assister mon ame combattue et affligée, en ce grand passage de l'éternité qu'elle sera sur le point de franchir. Et comme il est possible que je perde alors la parole et que je ne puisse point invoquer votre nom ni celui de Jésus, qui sont l'un et l'autre mon espérance, j'invoque dès à présent votre fils, ainsi que vous, à mon secours à ce dernier moment, et je dis : Jésus et Marie, je vous recommande mon ame. Amen.

---

## RÉFLEXIONS

SUR CHACUNE DES SEPT DOULEURS DE MARIE  
EN PARTICULIER.

SUR LA PREMIÈRE DOULEUR,

La prophétie de Siméon.

Tout homme naît pour pleurer en cette vallée de larmes, et chacun doit supporter les maux qui lui arrivent chaque jour. Mais combien la vie ne serait-elle pas plus désolante, si chacun prévoyait les maux futurs qui l'attendent ! Il serait bien malheureux, dit Sénèque, l'homme qui aurait un tel sort : « *Calamitosus esset animus futuri præsciis, et ante miserias miser.* » (Ep. xcviij.) Le Seigneur est assez bon à notre égard, pour nous laisser ignorer les croix qui nous attendent, afin que si nous sommes condamnés à les souffrir, nous ne les souffrions du moins qu'une seule fois. Mais il n'eut point cette compassion pour Marie, parce que Dieu voulait qu'elle fût la reine des douleurs, et en tout semblable à son fils ; elle eut toujours devant les yeux, et elle dut souffrir continuellement les douleurs qui lui étaient réservées, c'est-à-dire, la passion et la mort de son bien-aimé Jésus. Déjà S. Siméon se rend au temple, et ayant pris l'enfant Jésus dans ses bras, il lui prédit que ce fils devait être en butte à toutes les contradictions et à toutes les persécutions des hommes : « *Positus est hic in signum cui contradicetur.* » Et qu'à

cause de cela un glaive de douleur percerait son ame : « Et tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit. » (Luc. II.)

Marie dit elle-même à sainte Mechtildc que , quand elle entendit cette prophétie de Siméon , toute sa joie se convertit en tristesse : « Omnis lætitia mea, ad illa verba, in » mœrorem conversa est. » Car quoique cette mère bénie, comme il fut révélé à sainte Thérèse , sût déjà le sacrifice qui devait être fait de la vie de son fils pour le salut du monde, elle connut néanmoins alors plus particulièrement et plus distinctement les souffrances et la mort cruelle qui attendaient ce pauvre fils. Elle connut qu'il devait être contredit, et contredit en tout : contredit dans sa doctrine, puisqu'au lieu d'être cru , il devait passer pour un blasphémateur, lorsqu'il déclarerait qu'il était le fils de Dieu, comme l'impie Caïphe le dit : « Blasphemavit : » reus est mortis. » (Joan. IX. 22.) Contredit dans l'opinion, puisque étant noble et de race royale, il devait être méprisé comme un homme obscur : « Nonne hic fabri filius? » (Matth. XIII. 55.) « Nonne hic est faber, filius Mariæ? » (Marc. VI. 5.) Il était la sagesse même, et il fut traité comme un ignorant : « Quomodo hic litteras scit, cum » non didicerit? » (Joan. VII. 15.) Comme un faux prophète : « Et velaverunt eum, et percutiebant faciem ejus... » dicentes : Prophetisa quis est qui te percussit? » (Luc. XXII. 64.) Comme un insensé : « Insanit, quid » eum auditis? » (Joan. X. 20.) Comme un ivrogne, comme un gourmand et un ami des méchans : « Ecce » homo devorator, et bibens vinum, amicus publicano- » rum et peccatorum. » (Luc. VII. 34.) Comme un magicien : « In principe dæmoniorum ejicit dæmonia. » (Matth. IX. 34.) Comme un hérétique et comme un pos-

sédé du démon : « Nonne bene dicimus nos quia Samari-  
 » tanus es tu , et demonium habes ? » (Joan. viii. 48.)  
 En un mot, Jésus fut regardé comme un homme si notoie-  
 rement scélérat, qu'il ne fallait point de procédure pour le  
 condamner, comme les Juifs le dirent à Pilate : « Si non  
 » esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum. »  
 (Joan. xviii. 50.) Il fut encore contredit en son ame,  
 puisque son père éternel, pour donner cours à la divine  
 justice, le contredit en refusant de l'exaucer lorsqu'il l'en  
 pria : « Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste ; »  
 (Matth. xxvi. 39.) et qu'il l'abandonna à la crainte, au  
 chagrin, à la tristesse, si bien que son affliction lui fit  
 dire : « Tristis est anima mea usque ad mortem ; »  
 (Matth. xxvi. 38.) et que sa peine intérieure lui fit même  
 suer du sang. Il fut enfin contredit et persécuté en son  
 corps et en sa vie ; car il suffit de dire qu'il fut outragé en  
 tous ses membres sacrés, en ses mains, en ses pieds, en  
 sa figure, en sa tête et en tout son corps, jusqu'à mourir  
 de douleur, épuisé de sang et couvert de honte, sur un bois  
 infâme.

David, au milieu de ses délices, et de la pompe royale  
 dont il était environné, ayant entendu le prophète Nathan  
 qui lui annonçait la mort de son fils : « Filius qui natus  
 » est tibi, morte morietur, » (II. Reg. xii.) ne pouvait  
 goûter de repos ; il pleura, il jeûna et il coucha sur la  
 terre. Marie reçut en paix la nouvelle de la mort de son  
 fils, et elle continua à la souffrir en paix : mais quelle  
 douleur ne dut-elle point endurer continuellement, tandis  
 qu'elle avait sans cesse devant les yeux cet aimable fils,  
 qu'elle entendait sortir de sa bouche les paroles de la vie  
 éternelle, et qu'elle contemplant ses œuvres saintes ?  
 Abraham souffrit un grand tourment durant ces trois jours

qu'il eut à vivre avec son fils Isaac, sachant qu'il devait le perdre. O Dieu ! ce ne fut point durant trois jours, mais ce fut durant 53 ans que Marie eut une pareille douleur à souffrir. Que dis-je, une pareille douleur ? elle était d'autant plus grande, que le fils de Marie surpassait davantage en amabilité le fils d'Abraham. La vierge Marie elle-même révéla à sainte Brigitte (Lib. VI. rev. c. 9.) que quand elle vivait sur la terre, il n'y eut pas une seule heure où cette douleur ne la perçât. Elle lui dit : « Quoties aspi-  
 » ciebam filium meum, quoties videbam ejus manus et  
 » pedes, toties animus meus quasi novo dolore absorp-  
 » tus est ; quia cogitabam quomodo crucifigeretur. » (Lib. VI. c. 57.) L'abbé Ruppert contemple Marie disant à son fils, pendant qu'elle l'allaitait : « Fasciculus myrrhæ  
 » dilectus meus mihi, inter ubera mea commotabitur. » (Cant. I. 12.) Ah ! mon fils, je vous presse entre mes bras, parce que vous m'êtes extrêmement cher ; mais plus vous m'êtes cher et plus vous devenez pour moi un faisceau de myrrhe et de douleur, lorsque je pense aux douleurs que vous devez souffrir. Marie considérait, dit S. Bernardin, (Tom. 3. Serm. II. a. 5. c. 1.) que la force des saints devait être livrée à une cruelle agonie, que la beauté du paradis devait être défigurée, que le maître du monde devait être lié comme un coupable, que le créateur de l'univers devait être tout meurtri de coups, que le juge universel devait subir une condamnation, que la gloire des cieux devait être méprisée, que le roi des rois devait être couronné d'épines et traité comme un roi de théâtre.

Le P. Engelgrave dit (T. 1. Ev. Lu. Dom. infr. Oct. Nat. § 1.) qu'il avait été révélé à sainte Brigitte que la mère affligée, sachant combien son fils devait souffrir :

« Eum lactans , cogitabat de felle et aceto ; quando fasciis »  
 » involvebat , funes cogitabat quibus ligandus erat ;  
 » quando gestabat , cogitabat in crucem confixum ; quando  
 » dormiebat , cogitabat mortuum. » Chaque fois qu'elle  
 le revêtait de sa tunique , elle pensait qu'un jour on l'ar-  
 racherait de dessus son corps pour le crucifier , et lors-  
 qu'elle regardait ses mains et ses pieds sacrés , et qu'elle  
 pensait aux clous qui devaient les percer , ses yeux se  
 remplissaient de larmes , et la douleur déchirait son ame :  
 « Oculi mei replebantur lacrymis , et cor meum torque-  
 » batur dolore , » dit-elle à sainte Brigitte (L. VI. c. 57.  
 et I. VII c. 7.)

L'Évangéliste dit que comme Jésus-Christ croissait en  
 âge , il croissait aussi en grâce devant Dieu et devant les  
 hommes : « Et Jesus proficiebat sapientia , et ætate , et gra-  
 tia , apud Deum et homines. » (Luc. II. 53.) Ce qui veut  
 dire qu'il croissait en sagesse et en grâce devant les hom-  
 mes , par rapport à leur opinion , et devant Dieu , comme  
 l'explique S. Thomas , (3. p. q. 7. a. 12.) parce que ses  
 œuvres auraient eu une valeur suffisante pour accroître  
 sans cesse son mérite , s'il n'eût eu dès le commencement  
 la plénitude consommée de la grâce , à cause de l'union  
 hypostatique. Mais si Jésus croissait dans l'amour et dans  
 l'estime des autres , combien plus croissait-il devant Marie ?  
 Mais , ô Dieu ! plus l'amour croissait en elle , et plus s'aug-  
 mentait la douleur d'avoir à le perdre par une mort si  
 cruelle ; et plus le temps de la passion de son fils appro-  
 chait , plus le glaive de douleur , que Siméon lui avait  
 prédit , perçait le cœur de la mère d'une cruelle souf-  
 france : c'est précisément ce que l'ange révéla à sainte  
 Brigitte , lorsqu'il lui dit : « Ille doloris gladius Virgini  
 » omni hora tanto se propius approximabat , quanto

» filius passionis tempori magis appropinquabat. » (Fer. VI. Lect. 2. Cap. XVI. )

Si donc Jésus, notre roi, et sa très-sainte mère, ne refusèrent point, pour notre amour, de souffrir durant toute leur vie une douleur si atroce, il n'est point juste de nous plaindre lorsque nous souffrons quelque petite chose. Un jour Jésus crucifié apparut à sœur Madeleine Orsini, dominicaine, pendant qu'elle souffrait une longue tribulation, et il l'encouragea à demeurer avec lui sur la croix, par cette peine qui l'affligeait. Sœur Madeleine se plaignant, lui dit : Seigneur, vous n'avez souffert que trois heures en croix, et il y a plusieurs années que je porte cette croix ! Le Rédempteur reprit : Ah ! que dis-tu, ignorante ? j'ai souffert dans le cœur, dès l'instant de ma conception, tout ce que j'ai souffert ensuite en croix. Lors donc que nous souffrons quelque affliction, et que nous nous plaignons, figurons-nous que Jésus et sa mère nous font la même réponse.

#### EXEMPLE.

Le P. Roviglione, de la compagnie de Jésus, raconte (Farc. Ros. p. 2. c. II) qu'un jeune homme avait la dévotion de visiter tous les jours une image de la Vierge-des-Douleurs qui avait sept glaives dans le cœur. Une nuit le malheureux tomba en péché mortel : étant allé le lendemain matin visiter l'image, il regarda le cœur de Marie, et au lieu de sept glaives il en vit huit. Or, pendant qu'il considérait ce prodige, il entendit une voix qui lui dit que c'était son péché qui avait enfoncé le huitième glaive dans le cœur de Marie : en sorte que, plein d'attendrissement et de componction, il alla se confesser à l'instant, et, par l'intercession de son avocate, il recouvra la grâce divine.



## PRIÈRE.

Ah ! ma mère bénie , ce n'est pas un seul glaive que j'ai enfoncé dans votre cœur , mais c'est autant de glaives que j'ai commis de fautes. Ah ! ma reine , ce n'est pas à vous , innocente créature , mais c'est à moi , coupable de tant de péchés , que sont dues les souffrances. Mais puisque vous avez voulu tant souffrir pour moi , ah ! par vos mérites , obtenez-moi une grande douleur de mes fautes , et une grande patience pour supporter les travaux de cette vie , qui seront toujours légers en comparaison de ce que je mérite , puisque j'ai mérité tant de fois l'enfer. Amen.

---

## SUR LA DEUXIÈME DOULEUR.

## La fuite en Egypte.

Comme une biche , blessée d'une flèche , porte sa douleur partout où elle va , en portant toujours le trait qui l'a frappée , ainsi la mère de Dieu , après la sinistre prophétie de Siméon , comme nous l'avons vu dans la considération précédente , porta toujours en elle la douleur que lui causait la pensée continuelle de la mort de son fils. Helgrin dit , en expliquant le passage des Cantiques : « Et comæ capit » tis tui sicut purpura regis vincta canalibus. » (Cant. VII. v. 5.) Par cette chevelure pourprée de Marie , il faut entendre la pensée continuelle de la passion de Jésus , qui lui montrait toujours , comme s'il eût été présent ,

le sang qui devait couler de ses plaies : « Mens tua , o Maria , et cogitationes tuæ tinctæ sanguine dominicæ passionis , sic affectæ semper fuere quasi recenter viderent sanguinem de vulneribus profluentem. » (In Cant. l. cit.) Ainsi , la flèche qui perça le cœur de Marie fut son propre fils , qui pénétrait son cœur d'une douleur d'autant plus vive , par la pensée de le perdre d'une manière si cruelle , qu'il lui découvrait davantage son amabilité. Considérons maintenant le second glaive de douleur qui la perça lorsque Jésus , son cher enfant , dut fuir en Égypte , à cause de la persécution d'Hérode.

Ce prince , ayant appris que le Messie attendu était né , craignit follement qu'il ne lui enlevât sa couronne ; c'est pourquoi S. Fulgence , lui reprochant sa folie , lui dit : « Quid est quod sic turbaris , Herodes ? rex iste , qui natus est , non venit reges pugnando superare , sed moriendo mirabiliter subjugare. » (Serm. v. de Epiphan.) L'impie attendait donc l'indication que les saints Mages devaient lui donner du lieu où ce roi était né , afin de lui ôter la vie ; mais voyant qu'ils l'avaient trompé , il ordonna qu'on fit mourir tous les enfans qui se trouvaient aux environs de Bethléem. L'ange apparut alors en songe à S. Joseph et lui dit : « Surge , et accipe puerum , et matrem ejus , et fuge in Ægyptum. » (Matth. ii.) Gerson croit que dès la même nuit Joseph en avertit Marie , et qu'ayant pris l'enfant Jésus , ils se mirent en voyage , comme on peut le conclure des paroles mêmes de l'Évangile : « Qui consurgens accepit puerum et matrem ejus nocte , et secessit in Ægyptum. » (Matth. c. ii.) Oh ! Dieu , dit alors Marie , selon la pensée du bienheureux Albert-le-Grand , celui qui est venu pour sauver les hommes doit-il donc fuir en présence des hommes ? « Debet fugere qui salvator est mundi ? » Cette mère affligée comprit dès-

lors que la prophétie de Siméon commençait à se vérifier à l'égard de son fils : « *Positus est hic in signum cui con-* » *tradicitur ;* » en voyant qu'on le poursuivait pour lui donner la mort dès le moment même de sa naissance. Quelle peine ne dut point ressentir le cœur de Marie, dit S. J. Chrysostôme, lorsqu'elle s'entendit condamner à ce dur exil avec son fils ? « *Fuge a tuis, ad extraneos ; a* » *templo, ad dæmonum fana ; quæ major tribulatio* » *quam quod recens natus a collo matris pendens, cum* » *ipsa matre paupercula fugere cogatur ?* »

Chacun peut se figurer combien Marie dut souffrir durant ce voyage. Le chemin de Bethléem en Égypte était bien long : les auteurs pensent généralement, avec Barrada, (lib. x. c. 8.), que cette distance était de quatre cents milles : en sorte que ce voyage fut au moins de trente journées. La route était âpre, inconnue, couverte de forêts, et peu fréquentée, selon la description qu'en fait S. Bonaventure : « *Viam sylvestrem, obscuram, asperam et inhabi-* » *tatam.* » C'était en hiver, en sorte qu'ils eurent la neige, la pluie et le vent à travers des chemins rompus et fangeux. Marie avait alors quinze ans : c'était une jeune vierge délicate et étrangère à de telles fatigues. Elle n'avait personne pour la servir : « *Joseph et Maria,* » dit S. Pierre Chrysologue, « *non habent famulum, non an-* » *cillam : ipsi domini et famuli.* » Oh Dieu ! quelle pitié n'était-ce pas de voir cette tendre vierge avec ce petit enfant nouveau-né dans ses bras, fuyant par le monde ? S. Bonaventure demande : « *Quomodo faciebant de victu ?* » *Ubi nocte quiescebant ? Quomodo hospitabantur ?* » (de Vit. Christ.) Et de quoi pouvaient-ils se nourrir, si ce n'est d'un morceau de pain dur, que Joseph portait avec lui, ou qu'il recevait en aumône ? Où devaient-ils dormir

en cette route, surtout durant les deux cents milles qu'ils avaient à traverser dans le désert, comme rapportent les auteurs, et où il n'y avait ni maisons, ni hôtelleries, sinon sur le sable, ou sous quelque arbre de la forêt, exposés à l'air du soir, au danger des voleurs et des bêtes sauvages qui abondent en Égypte? Oh! celui qui aurait rencontré alors ces trois grands personnages pour qui les aurait-il pris, sinon pour trois pauvres mendiants, et trois vagabonds?

Ils choisirent en Égypte, pour le lieu de leur habitation le pays de Maturée, comme pensent Brocard et Jansénius de Gand, quoique S. Anselme prétende qu'ils ont habité la ville d'Héliopolis, nommée auparavant Memphis, et maintenant le Caire. Il faut considérer ici la grande pauvreté qu'ils eurent à souffrir durant les sept ans qu'ils y demeurèrent, comme l'assurent S. Antonin, S. Thomas et d'autres auteurs. Ils étaient étrangers, inconnus, sans revenus, sans argent, sans parens, à peine s'ils pouvaient s'entretenir par leur pauvre travail : « Cum enim essent egeni, » dit S. Basile, *manifestum est quod sudores frequentabunt, necessaria vitæ inde sibi quærentes.* » Landolphe de Saxe dit encore, (et ses paroles doivent servir à consoler les pauvres) que l'indigence de Marie était si grande, qu'elle n'avait pas même quelquefois un morceau de pain à donner à son fils affamé, qui le lui demandait : « Aliquando filius famæ patiens, panem petit, nec unde daret mater habuit. » (In Vit. Christ. c. XIII.)

Hérode étant mort, le même S. Matthieu rapporte que l'ange apparut de nouveau à S. Joseph, et lui ordonna de retourner en Judée. S. Bonaventure, parlant de ce retour, contemple la cruelle souffrance que Marie endura à l'occasion des fatigues que Jésus, à peine âgé de

sept ans, dut souffrir dans le voyage; à cet âge, dit le saint : « Sic magnus est, ut portari non valeat; et sic » parvus, quod per se ire non possit. »

En voyant donc Jésus et Marie aller ainsi par le monde errans et fugitifs, nous apprenons à vivre comme des voyageurs, sans nous attacher aux biens que le monde nous offre, puisque nous devons les quitter bientôt pour aller à l'éternité : « Non habemus hic manentem civitatem, » sed futuram inquirimus. » (Hebr. XIII. 14.) A quoi S. Augustin ajoute : « Hospes es, vides, et transis. » Nous apprenons encore à embrasser les croix, puisqu'on ne peut vivre en ce monde sans croix. C'est pourquoi la bienheureuse Véronique de Binasco, religieuse augustine, fut ravie en esprit avec Marie et Jésus enfant dans le voyage d'Égypte, à la fin duquel la mère divine lui apparut, et lui dit : « Ma fille, vous avez vu avec combien de peine » nous sommes arrivés en ce pays; or, sachez que per- » sonne ne reçoit la grâce sans souffrir. » Celui qui veut le moins sentir les souffrances de cette vie doit prendre avec lui Jésus et Marie : « Accipe puerum et matrem » ejus. » Car toutes les peines sont légères et même douces et agréables pour celui qui porte avec amour dans son cœur le divin fils avec sa mère. Aimons-les donc; consolons Marie en accueillant dans nos cœurs Jésus, qui continue encore de nos jours à être poursuivi par les péchés des hommes.

#### EXEMPLE.

Un jour la très-sainte Vierge apparut à la bienheureuse Colette, de l'ordre de S. François, et elle lui montra l'enfant Jésus couvert de blessures, en lui disant :

« C'est ainsi que les pécheurs traitent continuellement » mon fils, en renouvelant sa mort et les douleurs qu'elle » m'a causées. Ma fille, priez pour leur conversion. » (Ap. p: Genov. serv. dol. Mar.) Il faut joindre à cette vision celle dont fut favorisée la vénérable sœur Jeanne de Jésus et Marie, du même ordre : celle-ci, méditant un jour sur l'enfant Jésus persécuté par Hérode, entendit un grand bruit, semblable à celui que fait une armée qui poursuit l'ennemi. Elle vit ensuite devant elle un bel enfant qui fuyait tout affligé, et qui lui dit : « Ma chère Jeanne, » secourez-moi, et cachez-moi : je suis Jésus de Nazareth ; » je suis les pécheurs qui veulent me mettre à mort, et qui » me persécutent comme Hérode : sauvez-moi. » (loc. cit.)

#### PRIÈRE.

Il est donc vrai, ô Marie, que depuis la mort que votre fils a soufferte de la main de ses persécuteurs, ces ingrats n'ont pas même cessé de le persécuter par leurs péchés, ni de continuer à vous affliger, ô mère de douleurs ! Oh ! Dieu, et ne suis-je pas de ce nombre ? Ah ! ma très-douce mère, obtenez-moi le don des larmes pour que je puisse pleurer une si grande ingratitude ? et par les souffrances que vous avez endurées dans votre voyage d'Égypte, prêtez-moi votre secours durant le voyage que je fais vers l'éternité, afin que je puisse aller un jour avec vous aimer mon Sauveur persécuté dans la patrie des bienheureux. Amen.

## SUR LA TROISIÈME DOULEUR.

La disparition de Jésus dans le temple.

L'apôtre S. Jacques écrit que notre perfection consiste dans la vertu de patience : « Patientia autem opus perfectum habet, ut sitis perfecti et integri, in nullo deficientes. » (Jac. I. 4.) Le Seigneur nous ayant donc donné Marie pour le modèle de notre perfection, il fallait qu'il la comblât de tribulations, afin que nous pussions admirer et imiter son héroïque patience. Entre les plus grandes douleurs que la divine mère eut à souffrir durant sa vie, se trouve celle que nous allons considérer aujourd'hui, c'est-à-dire, celle de la perte qu'elle fit de son fils dans le temple. Celui qui naît aveugle ne sent guère la privation de la lumière ; mais celui qui a possédé la vue durant un certain temps, et qui a joui de la lumière du jour, s'il s'en voit privé une fois, sa cécité est pour lui un fardeau insupportable. De même aussi ces âmes infortunées qui, aveuglées par la poussière du monde, ont peu connu Dieu, sentent peu sa privation ; mais au contraire celui qui, éclairé par la lumière céleste est devenu digne de goûter par l'amour la douce présence du souverain bien, oh Dieu ! combien ne s'afflige-t-il pas lorsqu'il en est privé ? Voyons donc combien ce troisième glaive, qui blessa le cœur de Marie lorsqu'elle perdit Jésus à Jérusalem et qu'elle s'en vit séparée durant trois jours, dut être douloureux pour elle, qui était accoutumée à jouir de la douce présence de son fils.

S. Luc raconte, au chapitre deuxième de son Évangile, que Marie et Joseph avec Jésus, étant dans l'usage de visiter le temple tous les ans à la solennité de Pâques, ils y allèrent à l'époque où Jésus était âgé de douze ans; mais Jésus étant demeuré à Jérusalem, Marie ne s'en aperçut point, parce qu'elle crut qu'il était parti en compagnie des autres. Étant donc arrivée à Nazareth, elle demanda des nouvelles de son fils; mais ne l'ayant point trouvé, elle retourna promptement à Jérusalem pour le chercher, et elle ne le trouva qu'au bout de trois jours. Or, considérons quel accablement dut éprouver cette mère affligée durant ces trois jours qu'elle employa à chercher partout son fils, avec l'épouse des Cantiques; « Num quem » diligit anima mea, vidistis? (Cant. III.) sans en obtenir des nouvelles. Oh! Marie, épuisée de fatigues, sans trouver son bien-aimé, devait dire ce que Ruben disait de son frère Joseph, mais avec bien plus de tendresse: « Puer » non comparet, et ego quo ibo? » Mon Jésus ne paraît point, je ne sais plus que faire pour le trouver; mais où irai-je sans mon trésor? Durant ces trois jours elle versait des larmes en répétant avec David: « Fuerunt mihi » lacrymæ meæ panes die ac nocte, dum dicitur mihi » quotidie: Ubi est Deus tuus? » (Ps. XLI.) C'est donc avec raison que Pelbart dit que cette mère affligée ne put prendre aucun repos durant ces nuits, mais qu'elle pleurerait, et qu'elle priait Dieu de le lui faire retrouver: « Illas » noctes insomnes duxit in lacrymis, Deum deprecando » ut daret illi reperire filium. » Souvent elle répétait à son fils les paroles de l'épouse des Cantiques, selon l'application que lui en fait S. Bernard: « Indica mihi ubi » cubas, ubi pascas in meridie ne vagari incipiam. » (Cant. I. 6.) O mon fils, indiquez-moi le lieu où vous êtes,



afin que je ne courre plus le monde pour vous chercher vainement.

Il y a des auteurs qui assurent que cette douleur ne fut pas seulement une des plus grandes douleurs de Marie, mais qu'elle fut la plus grande et la plus cruelle de toutes; et n'est pas sans fondement. 1° Marie dans ses autres douleurs possédait Jésus avec elle; elle souffrit lorsque Siméon lui prédit ses malheurs dans le temple; elle souffrit dans la fuite en Égypte, mais toujours avec Jésus : ici au contraire Marie souffre loin de Jésus, et sans savoir où il est : « *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum.* » (Ps. xxvii.) Elle disait alors en pleurant : Ah ! la lumière de mes yeux, mon cher Jésus, n'est plus avec moi ! Il vit loin de moi, et je ne sais où il est ! Origène dit que, vu l'amour de cette sainte mère pour son fils, elle eut plus à souffrir en cette perte de Jésus qu'aucun martyr n'a souffert de tourmens à sa mort : « *Vehementer doluit quia vehementer amabat. Plus doluit de ejus amissione quam aliquis martyr dolorem sentiat de animæ a corpore separatione.* » (Hom. infr. oct. Ep.) Ah ! ces trois jours furent si longs pour Marie, qu'ils lui parurent trois siècles; jours pleins d'amertume, où personne ne pouvait la consoler. Hélas ! disait-elle avec Jérémie, qui pourra me consoler, si celui dont j'attendais toute consolation est loin de moi ? Voilà pourquoi mes yeux ne se rassasient pas de larmes : « *Idcirco ego plorans, et oculi mei deducens aquas, quia longe factus est a me consolator meus.* » (Thren. i. 16.) Et elle répétait avec Tobie : « *Quale gaudium erit mihi, qui in tenebris sedeo, et lumen cœli non video ?* » (Tob. vi. 11.)

En second lieu, Marie comprenait bien la cause et la fin de ses autres douleurs, c'est-à-dire, la rédemption du

monde et la divine volonté; mais ici elle ignorait la raison qui avait éloigné d'elle son fils. La mère affligée se plaignait en voyant son fils séparé d'elle, parce que son humilité, dit Lansperge, lui faisait croire qu'elle était indigne de rester près de son fils, de l'assister sur la terre, et de prendre soin d'un tel trésor : « *Tristabatur ex humilitate, quia arbitrabatur se indignam cui tam pretiosus commissus esset thesaurus.* » Et qui sait, disait-elle peut-être en elle-même, si je l'ai servi comme je le devais ? si je n'ai pas commis quelque négligence qui l'ait porté à me quitter ? « *Quærebant eum, ne forte reliquisset eos,* » dit Origène, (Ap. Cor. a Lap. in Luc. II.) Il est certain qu'il n'y a point de plus grande peine pour une âme qui aime Dieu que la crainte de l'avoir contristé. C'est pourquoi Marie ne se lamenta dans aucune autre douleur que dans celle-ci, où elle se plaignit amoureusement à Jésus lorsqu'elle l'eut trouvé : « *Fili, quid fecisti nobis sic? pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* » (Luc. II.) Elle ne voulait point par ces paroles réprimander Jésus, comme le disent les hérétiques blasphémateurs, mais elle voulait seulement lui découvrir la douleur que son absence avait fait éprouver à son amour : « *Non erat increpatio, dit le bienheureux Denis-le-Chartreux, sed amorosa quæstio.* » En un mot, ce glaive fut si douloureux pour le cœur de Marie, que la bienheureuse Benvenuta, désirant un jour lui tenir compagnie en cette affliction, et l'ayant priée de lui en obtenir la grâce, ne put la supporter. En effet, Marie se montra à elle tenant son enfant Jésus dans ses bras, mais tandis que Benvenuta jouissait de la vue de ce charmant enfant, elle en fut tout-à-coup privée. La peine qu'en éprouva cette bienheureuse fut si grande, qu'elle recourut à Marie pour lui

demander par pitié de ne point la faire mourir de douleur. La sainte Vierge lui apparut de nouveau trois jours après et lui dit : Sachez, ma fille, que votre douleur n'a été qu'une faible partie de celle que j'éprouvai lorsque je perdis mon fils. (March. Dar. 50. oct.)

Cette douleur de Marie doit servir, premièrement, à fortifier les âmes désolées qui ne jouissent plus de la douce présence de leur Seigneur, dont elles jouissaient autrefois. Qu'elles pleurent, oui, mais qu'elles pleurent en paix, comme Marie pleurait l'absence de son fils ; qu'elles s'encouragent à ne pas craindre pour cela d'avoir perdu la divine grâce, selon les paroles que Dieu dit à sainte Thérèse : « Personne ne se perd sans le savoir, et personne » n'est trompé s'il ne veut être trompé. » Si le Seigneur s'éloigne des yeux d'une âme qui l'aime, il ne s'éloigne point pour cela de son cœur. Souvent il se cache, afin qu'on le cherche avec un plus grand amour et avec un désir plus vif de le trouver. Mais quiconque veut trouver Jésus doit le chercher, non pas au milieu des délices et des plaisirs du monde, mais au milieu des croix et des mortifications, comme le chercha Marie : « Dolentes quærebamus te, » comme elle le dit à son fils. « Disce a Maria quærere Jesum, » dit Origène.

En outre, nous n'avons en ce monde d'autre bien à chercher que Jésus. Job ne fut point malheureux lorsqu'il perdit tout ce qu'il possédait sur la terre, biens, enfans, santé, honneurs, jusqu'à descendre du trône sur un fumier ; au contraire, ayant Dieu avec lui, il était même heureux. S. Augustin, parlant de lui, dit : « Perdiderat » illa quæ dederat Deus, sed habebat ipsum Deum. » Les âmes qui sont véritablement malheureuses sont celles qui ont perdu Dieu. Si Marie se plaint de l'éloignement de son

fils, qui n'a duré que trois jours, combien de larmes ne devraient point verser les pécheurs, qui ont perdu depuis si long-temps la grâce divine? C'est à eux que Dieu adresse ces paroles : « Vos non populus meus, et ego non ero » vester. » (Osec. i. 9.) Car le propre du péché est de séparer l'âme de Dieu : « Peccata vestra diviserunt inter » vos et Deum vestrum. » (Isa. v. 2.) Il résulte de là que, quand même ils possèdent tous les biens de la terre, ayant perdu Dieu, tout devient pour eux fumée et affliction, comme le confesse Salomon : « Ecce universa vanitas, et » afflictio spiritus. » (Eccl. i, 14.) Mais le plus grand malheur de ces pauvres âmes aveugles, dit S. Augustin, c'est de voir qu'elles courent après un bœuf qu'elles auront perdu; qu'elles font toute sorte de diligences pour retrouver une brebis qui se sera égarée; qu'elles ne prennent point de repos si elles ont perdu un animal; tandis qu'elles mangent, boivent et se reposent tranquillement après avoir perdu le bien souverain, qui est Dieu « : Perdit homo » bovem, et post eum vadit; perdit ovem, et sollicitè » eam quærit; perdit asinum, et non quiescit; perdit homo » Deum, et comedit, et bibit et quiescit. »

#### EXEMPLE.

Il est marqué dans les lettres de la compagnie de Jésus, qu'un jeune homme, dans les Indes, voulant sortir de son logis pour aller commettre un péché mortel, entendit ces paroles : « Arrête ! où vas-tu ? » Il se tourna, et vit une image en relief de Notre-Dame-des-Douleurs, placée dans son appartement, qui prit un poignard qu'elle avait sur le sein, et lui dit : « Prends ce poignard, frappe- » moi, plutôt que de frapper mon fils par ce péché. » A ces mots, le jeune homme se prosterna à terre, et touché de

repentir, il versa des larmes abondantes, et il obtint son pardon, en le demandant à Dieu et à Marie.

## PRIÈRE.

O Vierge bénie, pourquoi vous affligez-vous en cherchant votre fils perdu ? C'est peut-être parce que vous ignorez où il est ? Mais ne voyez-vous pas qu'il est dans votre cœur ? Ne savez-vous pas qu'il se nourrit parmi les lis ? Vous l'avez dit vous-même : « *Dilectus meus mihi, et ego* » illi, qui pascitur inter lilia. » (Cant. I, 16.) Vos saintes pensées, vos sentimens si humbles, si purs et si saints, sont les lis qui invitent le divin époux à habiter en vous. Ah Marie ! vous soupirez après Jésus, vous qui n'aimez que Jésus ! Laissez à moi, laissez à tant d'autres pécheurs qui ne l'aiment pas, et qui l'ont perdu en l'offensant, le soin de soupirer après lui. Aimable mère, si votre fils n'est point encore rentré dans mon ame par ma faute, faites que je le trouve. Je sais bien qu'il se laisse trouver par celui qui le cherche : « *Bonus est Dominus... animæ quærenti* » illum. » (Thren. III, 25.) Mais faites que je le cherche comme je le dois chercher. Vous êtes la porte par laquelle tout le monde doit trouver Jésus ; c'est par vous que j'espère aussi le trouver. Amen.

## SUR LA QUATRIÈME DOULEUR.

Marie rencontre Jésus, allant à la mort.

S. Bernard dit que, pour comprendre la grande douleur que Marie éprouva lorsqu'on lui ravit Jésus par la

mort, il faut considérer l'amour que cette mère portait à ce fils. Toutes les mères sentent les peines de leurs enfans comme si elles leur étaient propres : c'est pourquoi, lorsque la Cananéenne pria le Sauveur de délivrer sa fille du démon qui la tourmentait, elle lui dit d'avoir pitié d'elle-même, plutôt que de sa fille : « *Miserere mei, Domine, »* *fili David, filia mea male a dæmonio vexatur.* » (Matth. xv, 22.) Mais quelle est la mère qui a jamais aimé son fils comme Marie a aimé Jésus? C'était son fils unique, élevé au milieu de tant d'angoisses; c'était le plus aimable des fils, et le plus affectionné à sa mère; il était son fils, et en même temps son Dieu; et comme il était venu sur la terre pour allumer dans toutes les âmes le feu du divin amour, ainsi qu'il le déclara lui-même : « *Ignem veni mittere in »* *terram, et quid volo, nisi ut accendantur?* » (Luc. xii, 59) quelles flammes ne dut-il pas allumer dans le cœur de sa sainte mère, qui était pur et vide de toute affection terrestre? En un mot, la sainte Vierge dit à sainte Brigitte que, par l'amour, « *Unum erat cor meum et cor filii »* *mei.* » Cette double qualité de mère et de servante, de fils et de Dieu, alluma dans le cœur de Marie un incendie composé de mille incendies; mais au moment de la passion, cet incendie d'amour se changea en un océan de douleur : c'est ce qui fait dire à S. Bernardin : « *Omnes »* *dolores mundi, si essent conjuncti simul, non essent »* *tanti quantus dolor gloriosæ Mariæ.* » (T. III, 5, 48.) Sans doute, dit S. Laurent Justinien, parce que cette mère, « *Quanto dilexit tenerius, tanto est vulnerata profun-* » *dus :* » plus elle l'aima tendrement, et plus ses plaies furent profondes, lorsqu'elle le vit souffrir, et surtout lorsqu'elle le rencontra, après qu'il eut été condamné à mort,

portant sa croix au lieu du supplice. C'est-là le quatrième glaive de douleur que nous avons à considérer.

La bienheureuse Vierge révéla à sainte Brigitte qu'aux approches de la passion ses yeux étaient continuellement remplis de larmes par la pensée de ce fils bien-aimé qu'elle allait perdre sur la terre; c'est pour cela qu'une sueur froide, dit-elle encore, coulait de tous ses membres, tant était grande la crainte que lui faisait éprouver l'approche de ce douloureux spectacle : « Imminente passionis filii mei, lacrymæ erant in oculis meis, et sudor in corpore præ timore. » (Lib. 1, Rev, c. 10.) Voilà enfin qu'au jour fixé Jésus vient en pleurant prendre congé de sa mère, pour aller à la mort. S. Bonaventure considérant ce que fit Marie durant cette nuit, lui dit : « Sine somno duxisti, et soporatis cæteris, vigil permansisti. » Dès le matin, les disciples de Jésus-Christ venaient apporter à cette mère affligée, celui-ci une nouvelle, celui-là une autre; mais toutes étaient des nouvelles douloureuses : ainsi s'accomplissaient en elle ces paroles de Jérémie : « Plorans ploravit in nocte, et lacrymæ ejus in maxillis ejus : non est qui consolatur eam ex omnibus charis ejus. » (Thren. 1. 12.) L'un venait donc lui raconter les mauvais traitemens que son fils avait subis chez Caïphe; l'autre, les mépris dont il avait été abreuvé par Hérode. Mais laissons tout cela pour en venir au sujet principal. S. Jean se présenta enfin à Marie, et lui annonça que l'injuste Pilate avait condamné Jésus à mourir en croix. Je dis l'injuste Pilate; car, comme remarque S. Léon, le juge inique « iisdem labiis mittit ad mortem, quibus eum pronuntiaverat innocentem. » Ah! mère de douleur, lui dit alors S. Jean, votre fils est déjà condamné à mort, il est déjà sorti, portant lui-même sa croix pour aller au

Calvaire, comme cet apôtre le consigna plus tard dans son Evangile : « Et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui » dicitur Calvariæ locum. » (Joan. xix. 7.) Venez, si vous voulez le voir, et lui adresser un dernier adieu, venez dans l'une des rues par où il doit passer.

Marie part avec S. Jean, et reconnaît les lieux que son fils a parcourus aux traces de son sang. C'est ce qu'elle révéla depuis à S. Brigitte : « Ex vestigiis filii mei cognoscebam » incessum ejus, quo enim procedebat, apparebat terra : » infusa sanguine. » (Lib. iv. c. 77.) S. Bonaventure contemple la mère désolée, traversant une rue plus courte pour se placer à l'entrée d'une autre rue, afin de rencontrer son fils affligé qui devait passer par-là. (Med. vi.) « Mœstissima » mater mœstissimo filio occurrit, » dit S. Bernard. S'étant arrêtée là, combien Marie ne dut-elle point entendre de paroles contre son cher fils, et de railleries contre elle-même, de la part des Juifs qui la connaissaient ? Hélas ! quel appareil de douleur n'offrirent point ensuite à ses yeux les clous, les marteaux, les cordes, les instrumens funestes de la mort de son fils, qu'on portait devant lui ? et quel glaive ne traversa point son cœur, lorsqu'elle entendit le hérault qui publiait la sentence portée contre son Jésus ! mais les instrumens, le hérault, et les ministres de la justice étant passés, elle lève les yeux et voit, ô Dieu ! que voit-elle ? un jeune homme tout couvert de sang et de plaies de la tête aux pieds, ayant une tresse d'épines sur la tête, et deux poutres pesantes sur les épaules. Elle le regarde, et elle ne le reconnaît presque plus, disant alors avec Isaïe : « Et vidimus eum, et non erat aspectus. » (Cap. liii.) Sans doute, les blessures, les meurtrissures et le sang noir qui en sortait, le rendaient semblable à un lépreux : « Putavimus eum quasi leprosum » (Ibid.),



en sorte qu'on ne le reconnaissait plus : « Et quasi abscon- » ditus vultus ejus, et despectus; unde nec reputavimus » eum. (Ib.) Mais enfin l'amour le lui découvre, et dès qu'elle l'eut reconnu, ah ! dit S. Pierre d'Alcantara, dans ses méditations, quels furent alors l'amour et la crainte du cœur de Marie ! d'un côté elle désirait le voir, de l'autre, elle refusait de regarder une figure si digne de compassion. Mais enfin ils se voient : le fils essuyant de ses yeux le sang caillé qui lui obscurcissait la vue, comme il fut révélé à S. Brigitte, regarda sa mère, et la mère regarda son fils. Oh ! regards douloureux, par lesquels ces deux âmes amoureuses furent percées comme par autant de flèches ! Marguerite, fille de Thomas Morus, lorsqu'elle rencontra son père sur le chemin par où il allait à la mort, ne put faire autre chose que répéter deux fois : *O mon père ! ô mon père !* et tomba évanouie à ses pieds. Marie à la vue de son fils allant au Calvaire, ne s'évanouit point ; non, parce qu'il ne convenait pas, dit le P. Suarez, que cette mère perdît l'usage de la raison ; elle ne mourut pas non plus, parce que Dieu la réservait à de plus grandes douleurs ; mais si elle ne mourut pas, la douleur qu'elle éprouva était néanmoins suffisante pour lui donner mille morts.

Marie voulait embrasser son fils, comme dit S. Anselme ; mais les exécuteurs la chassent, et poussent en avant le douloureux Seigneur : Marie le suit. Ah ! Vierge sainte, où allez-vous ? Au Calvaire ? aurez-vous la constance de voir suspendre à un bois infâme celui qui est toute votre vie ? « Et » crit *vita tua pendens ante te.* » (Deuteron. xxviii. 66.) Ah ! ma mère, dit S. Laurent Justinien, comme si son propre fils le lui eût dit alors, ah ! ma mère, arrêtez, où allez-vous ? où voulez-vous aller ? si vous me suivez, vous serez tourmentée par mon supplice, et moi je le serai par le vôtre :

« Heu ! quo properas, quo venis mater ? cruciatu meo cruciaberis, et ego tuo. » Mais quoique la vue de la mort de son Jésus doive lui coûter de si violentes douleurs, l'amante Marie ne veut pas néanmoins le quitter : le fils marche devant, et la mère le suit pour être aussi crucifiée avec son fils, comme dit Guillaume : « Tollebat et mater » crucem suam, et sequebatur cum, crucifigenda cum » ipso. » (In Cant. VII.) S. Jean Chrysostôme dit : « Ferarum etiam miseremur. » Si nous voyions une lionne suivre son lionceau conduit à la mort, encore cette bête féroce nous inspirerait-elle quelque compassion. Et nous n'aurions point compassion de voir Marie, suivant son agneau immaculé pendant qu'on le conduit à la mort ? compatissons donc à sa douleur, et faisons en sorte d'accompagner le fils et la mère en portant avec patience la croix que nous envoie le Seigneur. S. Jean Chrysostôme demande pourquoi Jésus-Christ veut être seul dans ses autres peines, tandis qu'il veut être aidé par le Cyrénéen pour porter la croix ; et il répond : « Ut intelligas Christi crucem non sufficere sine tua. » La croix de Jésus ne suffit pas seule pour nous sauver, si nous ne portons encore la nôtre par notre résignation à la mort.

#### EXEMPLE.

Un jour le Sauveur apparut à sœur Diomire, religieuse à Florence, et lui dit : *Pense à moi et aime moi ; et je penserai à toi et je t'aimerai.* En disant ces mots il lui présenta un bouquet de fleurs avec une croix, voulant lui faire comprendre par-là que les consolations des saints sur la terre doivent être mêlées de croix. La croix unit les âmes à Dieu. Le bienheureux Jérôme Émiliani, étant soldat et

rempli de vices, fut enfermé dans une tour par les ennemis. Là, touché par cette tribulation, et éclairé de Dieu, pour changer de vie, il recourut à la très-sainte Vierge; alors avec le secours de cette divine mère, il commença à mener une vie sainte, tellement qu'il mérita de voir un jour dans le ciel la place élevée qui lui était préparée. Il devint fondateur des pères Somasques, mourut comme un saint, et fut récemment déclaré bienheureux par la sainte Église.

#### PRIÈRE.

O ma douloureuse mère, par les mérites de cette douleur que vous avez éprouvée en voyant votre bien-aimé Jésus conduit à la mort, obtenez-moi la grâce de porter aussi avec patience les croix que Dieu m'envoie. Heureux si je savais aussi vous accompagner en portant ma croix jusqu'à la mort! vous, et Jésus innocent, vous avez porté une croix bien pesante, et moi, pécheur, qui ai mérité l'enfer, je refuserais la mienne? Oh! Vierge immaculée, j'espère de vous le secours nécessaire pour souffrir mes croix avec patience. Amen.

#### SUR LA CINQUIÈME DOULEUR.

##### La mort de Jésus.

Voici un autre genre de martyre que nous avons à considérer : c'est une mère qui est condamnée à voir exécuter sous ses yeux un fils innocent qu'elle aime de toute son affection : « Stabat autem juxta crucem mater ejus. » Nous

n'avons pas besoin, selon S. Jean, de dire autre chose du martyr de Marie; regardez-la près de la croix à la vue de son fils moribond, et voyez ensuite s'il est une douleur semblable à la sienne. Arrêtons-nous donc aujourd'hui, nous aussi, sur le Calvaire, pour considérer le cinquième glaive qui traversa le cœur de Marie, savoir, la mort de Jésus.

Dès que notre douloureux Rédempteur fut arrivé sur le Calvaire, les bourreaux le dépouillèrent de ses vêtements, et, attachant ses pieds et ses mains sacrés avec des clous, « non » acutis, sed obtusis, dit S. Bernard, » (serm. II. de Pass.) afin de le tourmenter davantage, ils l'appliquèrent à la croix. Quand ils l'eurent crucifié, ils affermirent la croix, et ils le laissèrent ainsi mourir. Les bourreaux l'abandonnèrent, mais Marie ne l'abandonna pas: alors elle s'approcha davantage de la croix pour assister à sa mort. « Ego » non separabar ab eo, et stabam vicinior cruci ejus; » c'est ce que la bienheureuse Vierge révéla à S. Brigitte. (Lib. I. c. 6.) Mais de quoi servait-il, ô ma souveraine, dit S. Bonaventure, d'aller au Calvaire pour y voir mourir votre fils? « Cur ivisti, o Domina, ad Calvariae locum? » cur te non retinuit pudor, horror facinoris? » La honte devait vous retenir, car l'opprobre de votre fils était aussi le vôtre, puisque vous étiez sa mère. Au moins, l'horreur d'un tel crime devait vous empêcher de voir un Dieu crucifié par ses propres créatures. Mais, répond le même saint, « non considerabat cor tuum horrorem, sed dolorem. » Ah! votre cœur ne pensait point alors à ses douleurs, mais à la douleur et à la mort de ce cher fils; et c'est pourquoi vous avez voulu l'assister vous-même, au moins pour compatir à ses tourmens. Ah! véritable mère, dit l'abbé Guillaume, mère aimante, la crainte même de la mort n'a pu

vous séparer de votre fils bien-aimé : « *Plane mater, quæ » nec in terrore mortis, filium deserebat.* » (Serm. de Ass. 4.) Mais, ô Dieu, quel spectacle douloureux n'était-ce point de voir ce fils agonisant sur la croix, et cette mère agonisante sous la croix, elle qui éprouvait le contre-coup de toutes les douleurs que souffrait son fils ! Voici comment Marie révéla à S. Brigitte l'état pitoyable de son fils moribond, tel qu'elle le vit en croix : Mon cher Jésus était en croix tout accablé et agonisant : on voyait ses yeux enfoncés, à moitié fermés et éteints ; ses lèvres pendantes, et sa bouche ouverte ; ses joues livides et collées à ses dents ; sa peau était tirillée, son nez décharné, sa figure triste ; sa tête était penchée sur sa poitrine, ses cheveux étaient noircis d'un sang coagulé, son ventre contracté sur ses reins ; ses bras et ses jambes étaient tous engourdis, et le reste de son corps n'était que sang et que plaies. (Lib. I. rev. c. 10. et lib. IV. c. 70.)

Toutes les douleurs de Jésus étaient aussi les douleurs de Marie, dit S. Jérôme : « *Quot læsiones in corpore » Christi, tot vulnera in corde matris.* » (Ap. Bald. tom. I. p. 4. 9.) Si donc vous vous étiez trouvé alors sur le Calvaire, dit S. Jean Chrysostôme, vous y auriez vu deux autels où se consummaient deux grands sacrifices, l'un dans le corps de Jésus, l'autre dans le cœur de Marie. Mais je préfère avec S. Bonaventure n'y voir qu'un autel, c'est-à-dire, la croix de Jésus, sur laquelle la mère a été sacrifiée avec ce divin agneau. C'est pourquoi le saint lui fait cette question : « *O Domina, ubi stas? numquid juxta » crucem? imo in cruce cum filio cruciaris.* » (Ap. Bald. I. cit. p. 452.) O Marie, où êtes-vous ? près de la croix ? Ah ! je dirai plutôt avec raison que vous êtes sur la croix même, pour vous sacrifier et vous crucifier avec

voire fils. S. Augustin est du même avis lorsqu'il dit : « *Crux, et clavi filii fuerunt, et matris; Christo crucifixo* » *crucifigebatur et mater.* » Oui, car, comme dit S. Bernard, ce qu'opéraient les clous sur la chair de Jésus, l'amour l'opérait sur le cœur de Marie : « *Quod in carne* » *Christi agebant clavi, in Virginis mente affectus erga* » *filium.* » En sorte qu'en même temps que le fils sacrifiait son corps, écrit S. Bernardin, la mère sacrifiait son ame : « *Dum ille corpus, ista spiritum immolabat.* » (Tom. 1. Serm. 51.)

Les mères évitent la présence de leurs enfans moribonds; mais s'il arrive quelquefois qu'une mère soit contrainte d'assister son fils mourant, elle lui procure tous les soulagemens qu'elle peut lui donner; elle arrange son lit, pour lui procurer une position plus commode; elle lui donne des rafraichissemens, et la pauvre mère console ainsi sa douleur. Ah! mère, la plus affligée de toutes les mères, Marie, il vous est permis d'assister Jésus moribond, mais il ne vous est point donné de lui procurer le moindre soulagement. Marie entendit son fils qui disait : « *Sitio!* » mais il ne lui fut point permis de lui donner un peu d'eau pour étancher sa soif brûlante : elle ne put lui dire autre chose, remarque S. Vincent Ferrier, que ces paroles : « *Fili, non habeo nisi aquam lacrymarum.* » (Ap. Bald. p. 450.) Elle voyait que son fils suspendu par trois pointes de fer sur ce lit de douleur, ne pouvait trouver aucun repos : elle voulait l'embrasser pour lui procurer quelque soulagement, pour lui donner au moins la consolation de mourir entre ses bras; mais cela ne lui était point permis. « *Volebat cum amplecti, dit S. Bernard,* » *sed manus frustra protensæ in se complexæ redibant.* » (Ap. Bald. p. 463.) Elle voyait ce pauvre fils plongé dans

un océan d'afflictions, qui cherchait un consolateur, comme il l'avait prédit par la bouche du prophète : « Torcular » calcavi solus... circumspexi, et non est auxiliator : quæ-sivi, et non fuit qui adjuvaret. » (Is. LXIII.) Mais qui aurait voulu le consoler parmi les hommes, si tous étaient ses ennemis ? et même lorsqu'il était sur la croix, les uns le blasphémaient d'une manière, les autres d'une autre : « Prætereuntes autem blasphemabant eum moventes capita sua. » (Matth. xxvii.) D'autres lui disaient en face : « Si filius Dei es, descende de cruce ; » d'autres : « Alios » salvos fecit, seipsum non potest salvum facere ; » d'autres : « Si rex Israël est, descendi nunc de cruce. » (Matth. ib.) La sainte Vierge elle-même dit encore à S. Brigitte. (Rev. vid. l. iv. c. 70.) J'entendais les uns dire de mon fils qu'il était un voleur, d'autres, qu'il était un imposteur, d'autres, que personne ne méritait plus la mort que lui. C'étaient autant de nouveaux glaives de douleur.

Mais ce qui augmenta surtout la douleur de Marie et la compassion qu'elle avait pour son fils, ce fut de l'entendre se plaindre sur la croix d'être abandonné du Père Éternel : « Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? » (Matth. xxvii. 26.) Paroles, dit la bienheureuse Vierge à S. Brigitte, qui ne purent plus s'effacer de son ame durant toute sa vie. (Rev. l. cit.) En sorte que cette mère affligée voyait son Jésus accablé de douleurs de toute part ; elle voulait le soulager, mais elle ne pouvait pas. Et ce qui l'affligeait le plus c'était de voir qu'elle-même par sa présence et par sa douleur augmentait les chagrins de son fils. La même affliction qui remplissait le cœur de Marie, dit S. Bernard, reflue dans le cœur de Jésus pour le combler d'amertume : « Repleta matre, ad filium redon- » daret inundatio amaritudinis. » (Hom. in Ev. Stab.) S.

Bernard dit même que Jésus en croix souffrait plus de la compassion de sa mère que de ses propres douleurs. Il fait parler ainsi la Vierge : « Stabam ego videns eum, » ipse videns me, et plus dolebat de me quam de se. » (Ap. Sinisc. Cons. 28.) Aussi le même saint, parlant de Marie, lorsqu'elle se trouvait en présence de son fils moribond, dit qu'elle vivait en mourant, et qu'elle mourait en vivant, sans pouvoir mourir : « Juxta crucem stabat » mater ; vox illi non erat ; moriebatur vivens, vivebat » moriens ; nec mori poterat, quia vivens mortua erat. » (de Lam. Virg.) Passino écrit que Jésus-Christ, parlant un jour de lui-même à la bienheureuse Baptiste Varana de Camerino, lui dit qu'étant en croix il fut si affligé de voir sa mère à ses pieds dans une telle désolation, que la compassion qu'il lui porta le fit mourir sans consolation, au point que la bienheureuse dont nous parlons, ayant connu par une lumière d'en haut cette douleur de Jésus-Christ, s'écria : Seigneur, ne me parlez plus de cette souffrance que vous avez éprouvée, car je n'en peux plus.

Tous les hommes qui connaissaient cette mère, dit Simon de Cascia, étaient dans l'étonnement de lui voir garder le silence au milieu d'une si grande douleur : « Stupebant omnes qui noverant hujus hominis matrem, » quod etiam in tantæ angustiae pressura silentium servabat. » Mais si Marie se taisait de bouche, elle parlait du cœur ; car elle ne faisait autre chose alors qu'offrir à la justice divine la vie de son fils pour notre salut. En outre, nous savons que, par les mérites de ses douleurs, elle coopéra à nous enfanter à la vie de la grâce ; en sorte que nous sommes les enfans de ses douleurs : « Voluit eam » Christus, dit Lansperge, cooperatricem nostræ redemptionis adstare, quam nobis constituerat dare matrem : debe-



» bat enim ipsa sub cruce nos parere filios. » (Hom. XLIV de Pass. Dom.) Et s'il entra jamais quelque soulagement dans cette mer d'amertume, je veux dire, dans le cœur de Marie, la seule chose qui pût la consoler alors fut de savoir que, par les mérites de ses douteurs, elle nous aidait à acquérir le salut éternel, comme Jésus-Christ lui-même le révéla à sainte Brigitte: « Maria, mater mea, propter compassionem et charitatem, facta est mater omnium in coelis et » in terra. » (Lib. I, cap. xxxii.) Et en effet, ce furent-là les dernières paroles par lesquelles Jésus-Christ prit congé de sa mère avant d'expirer; son dernier souvenir fut le legs qu'il lui fit de nous tous pour ses enfans dans la personne de S. Jean lorsqu'il dit: « Mulier, ecce filius tuus. » (Jo. xix.) Et dès ce jour, Marie commença à exercer à notre égard son office de bonne mère; car, selon le témoignage de S. Pierre Damien, (Ap. Salm., tom. I, tract XLVII) le bon larron se convertit et se sauva alors par les prières de Marie: « Idcirco resipuit bonus latro, quia bona Virgo, » inter cruces filii et latronis posita, filium pro latrone de- » precabatur, hoc suo beneficio antiquum latronis obse- » quium recompensans. » Parce que, selon le sentiment de plusieurs autres auteurs, lors du voyage de Marie en Égypte avec l'enfant Jésus, ce larron s'était montré poli à leur égard. Or, cet office de bonne mère, Marie a continué et elle continue encore de l'exercer.

## EXEMPLE.

Un jeune homme de Pérouse promet au démon de lui donner son ame s'il lui procurait la satisfaction de commettre un certain péché qu'il souhaitait de faire: il écrivit même cette promesse qu'il signa de son sang. Lorsque le péché fut commis, le démon, voulant exiger l'acquit de

l'engagement, transporta le jeune homme près d'un puits et le menaça de le précipiter, corps et ame, en enfer, s'il ne se jetait pas dans ce gouffre. Le misérable jeune homme, ne croyant pas pouvoir s'échapper de ses mains, monte sur le puits pour s'y précipiter; mais, épouvanté par la mort, il dit à l'ennemi qu'il ne se sentait pas le courage de se tuer lui-même, et qu'il n'avait, lui démon, qu'à le pousser dans le puits s'il voulait lui ôter la vie. Ce jeune homme portait sur lui le scapulaire de Notre-Dame-des-Douleurs; c'est pourquoi le démon lui dit : Ote ce scapulaire, et je te pousserai. Mais le malheureux, reconnaissant dans ce scapulaire la protection que lui accordait encore Marie, ne voulut point l'ôter; en sorte qu'après une longue contestation, le démon partit confus, et le pécheur, reconnaissant envers la Mère-des-Douleurs, fut la remercier. Contrit de ses péchés, il voulut laisser, comme monument de ce qui lui était arrivé, un tableau qu'il suspendit à son autel, dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, à Pérouse. (Monum. conv. per. ap. p. Sinisch. sans. xvi.)

#### PRIÈRE.

Ah ! mère la plus souffrante de toutes les mères, il est donc mort votre fils, ce fils si aimable, et dont vous étiez tant aimée ! Pleurez, vous avez lieu de le faire. Qui pourra jamais vous consoler ? une seule chose peut vous soulager, c'est la pensée que Jésus, par sa mort, a vaincu l'enfer, qu'il a ouvert aux hommes le paradis fermé pour eux, et qu'il a acquis un si grand nombre d'ames. De ce trône de la croix, il régnera sur autant de cœurs qu'il y en aura qui le serviront, vaincus par son amour. Cependant, ô ma mère, ne dédaignez point de m'avoir près de vous pour pleurer avec vous, parce que j'ai bien plus sujet que

vous de pleurer à cause des offenses que j'ai faites à votre divin fils. Ah ! mère de miséricorde, j'espère mon pardon et la vie éternelle, d'abord par les mérites de mon rédempteur, et ensuite par les mérites de vos douleurs. Amen.

---

#### SUR LA SIXIÈME DOULEUR.

Le coup de lance, et la descente de la croix.

« O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. » (Thren. I. 12.)  
 Ames pieuses, écoutez ce que dit aujourd'hui la mère des douleurs : Mes filles bien-aimées, je ne veux point que vous me consoliez : non, parce que mon cœur n'est point capable de recevoir des consolations sur cette terre après la mort de mon cher Jésus. Si vous voulez m'être agréables, voici ce que je réclame de vous : Tournez-vous vers moi, regardez-moi, et voyez s'il y a eu au monde une douleur semblable à la mienne, lorsque je me suis vu ravir si cruellement celui qui était l'objet de tout mon amour. Mais, ô ma souveraine, puisque vous ne voulez point recevoir de consolation, et que vous avez une soif si ardente de souffrances, je viens vous annoncer que vos peines ne sont point terminées avec la vie de votre fils : aujourd'hui vous serez blessée par un autre glaive de douleur, en voyant une lance cruelle percer le côté de votre fils mort, et en le recevant dans vos bras lorsqu'il sera descendu de la croix. Nous voici arrivés donc aujourd'hui à considérer la sixième douleur qui affligea le cœur de Marie. Attention et larmes ! Jusqu'ici les douleurs sont tombées une à une sur cette

mère désolée ; mais aujourd'hui il semble qu'elles se réunissent toutes pour l'accabler.

Il suffit de dire à une mère que son fils est mort pour rallumer dans son cœur l'amour de ce fils qu'elle vient de perdre. On rappelle quelquefois aux mères, pour alléger leurs douleurs, toutes les peines qu'elles avaient endurées de la part de leurs enfans. Mais, ô ma reine, si je voulais adoucir par ce moyen la douleur que vous ressentez de la mort de Jésus, quel sujet de déplaisir pourriez-vous vous souvenir d'avoir jamais reçu de lui ? Ah ! il vous aimait toujours, toujours il vous obéit, et toujours il vous respecta. Maintenant vous l'avez perdu. Qui pourra jamais expliquer votre chagrin ? expliquez-le, vous qui l'avez éprouvé. Dès que notre Rédempteur fut mort, dit un pieux auteur, les premiers sentimens de cette auguste mère, furent d'accompagner la très-sainte ame de son fils, et de la présenter au Père éternel : Mon Dieu, dut-elle dire alors, je vous présente l'ame immaculée de votre fils et du mien, qui vous a obéi jusqu'à la mort : recevez-la entre vos bras. Voilà votre justice satisfaite, et votre volonté accomplie ; voilà le grand sacrifice consommé pour votre gloire éternelle. S'adressant ensuite aux membres morts de son Jésus, je vous adore, dit-elle, ô plaies, plaies amoureuses, et je m'applaudis avec vous, parce que vous avez donné le salut au monde. Vous resterez ouvertes dans le corps de mon fils, pour être le refuge de tous ceux qui recourront à vous. O combien d'hommes recevront par vous le pardon de leurs péchés ! combien d'hommes seront par vous enflammés d'amour pour le souverain bien !

Les Juifs voulaient que le corps de Jésus fût enlevé de la croix, de peur que la joie du Sabbat suivant ne fût troublée ; mais, comme on ne pouvait ôter les condamnés

du lieu de leur supplice que quand ils étaient véritablement morts, quelques-uns vinrent avec des marteaux de fer pour leur briser les jambes, comme ils le firent en effet à l'égard des deux larrons qui avaient été crucifiés. Ainsi, pendant que Marie pleure la mort de son fils bien-aimé, elle voit arriver des hommes armés qui se dirigent contre lui. A cette vue, elle trembla de frayeur; puis elle s'écria : Ah! mon fils est déjà mort; cessez de l'injurier et de tourmenter aussi une pauvre mère. « Oravit eos ne » frangerent crura, » écrit S. Bonaventure. Mais, tandis qu'elle parle ainsi, ô Dieu! elle voit un soldat qui enfonce violemment sa lance et qui ouvre le côté de Jésus : « Unus militum lancea latus ejus aperuit, et continuo » exivit sanguis et aqua. » (Jo. xix.) A ce coup de lance la croix fut ébranlée, et le cœur de Jésus fut partagé, comme il fut révélé à sainte Brigitte : « Ita ut ambæ partes es- » sent divisæ. » (Rev. i. 2. cap. xxi.) Il en sortit du sang et de l'eau, parce qu'il ne restait dans le corps du Sauveur que ces gouttes de sang qu'il voulut encore répandre, pour nous faire comprendre qu'il n'avait plus d'autre sang à nous donner. L'outrage de ce coup de lance fut pour Jésus, mais la douleur en fut pour Marie. C'est ce que le dévot Lansperge dit : « Divisit Christus cum matre sua hujus vul- » neris pœnam, ut ipse injuriam acciperet, mater dolo- » rem. » Les saints Pères veulent que ce fût précisément là le glaive prédit à la sainte Vierge par S. Siméon, glaive non de fer, mais de douleur, qui perça son ame bénie dans le cœur de Jésus, où elle habitait toujours : C'est ainsi que parle, entre autres, S. Bernard : « Lancea quæ » ipsius latus aperuit, animam Virginis pertransivit, » quæ inde nequibat avelli. » (De Lament. Virg.) Et la divine mère révéla elle-même à sainte Brigitte que : « Cum

» retraheretur hasta, apparuit cuspis rubea sanguine. Tunc  
 » mihi videbatur quod quasi cor meum perforaretur,  
 » cum vidissem cor filii mei charissimi perforatum. (Rev.  
 c. 10.) L'ange dit à sainte Brigitte que les douleurs de  
 Marie furent telles, que si elle n'en mourut pas, ce fut  
 par un miracle: « Non parvum miraculum a Deo factum  
 » est, quod beata virgo, tot doloribus sanciatâ, spiritum  
 » non exhalavit. » Dans les autres douleurs elle avait du  
 moins avec elle son fils qui y compatissait; mais aujourd'hui  
 elle n'a pas même ce fils pour compatir à son affliction.

Cette mère de douleurs craignant cependant que l'on ne  
 fit d'autres mauvais traitemens au corps de son fils bien-  
 aimé, pria Joseph d'Armathie d'obtenir de Pilate le corps  
 de son Jésus, afin qu'au moins après la mort elle pût le gar-  
 der et le préserver d'outrages. Joseph se rendit chez Pi-  
 late, et il lui exposa la douleur et le désir de cette mère  
 affligée. S. Anselme croit que Pilate se laissa attendrir,  
 et qu'il se déterminâ à livrer le corps du Sauveur par  
 pitié pour sa mère. Voilà donc qu'on descend Jésus de  
 la croix. O Vierge très-sainte, après que vous avez donné  
 si amoureusement votre fils au monde pour notre salut,  
 voilà que le monde vous le rend; Mais ô Dieu! disait  
 alors Marie, en quel état me le rendez-vous? « Dilectus  
 » meus candidus et rubicundus. » Mon fils était blanc et  
 vermeil, mais vous me le rendez tout noirci de meurtris-  
 sures, et tout rougi du sang des plaies que vous lui avez  
 faites! mon fils était beau, et maintenant voilà qu'il est  
 tout défiguré! L'aspect de mon fils inspirait l'amour, et  
 maintenant il remplit d'horreur tous ceux qui le voient!  
 Oh! combien de glaives, dit S. Bonaventure, blessèrent  
 l'ame de cette mère, lorsqu'on lui présenta son fils des-

cendu de la croix ? « O quot gladii animam matris per-  
 « transierunt ! » Que l'on considère quelle serait la peine  
 d'une mère à laquelle on présenterait son fils mort ! Il  
 fut révélé à sainte Brigitte que, lorsqu'on descendit Jésus,  
 on appuya trois échelles sur la croix : d'abord les saints dis-  
 ciples déclouèrent les pieds et les mains, et ils donnèrent  
 les clous à Marie, comme il est dit dans Métaphraste ;  
 ensuite, l'un tenait d'en haut le corps de Jésus, tandis que  
 l'autre d'en bas le descendait de la croix. Bernardin de  
 Busto considère comment cette malheureuse mère se levant  
 sur la pointe des pieds, et étendant ses bras pour recevoir  
 son cher fils , l'embrasse et puis s'assied au pied de la  
 croix. Elle voit sa bouche ouverte, ses yeux obscurcis ;  
 elle passe en revue ces chairs déchirées, ces os découverts :  
 elle lui ôte la couronne d'épines et examine les blessures  
 que leurs pointes avaient faites sur cette tête sacrée ; elle  
 regarde ces pieds et ces mains percés, et dit : Ah mon fils !  
 à quoi vous a réduit l'amour que vous avez porté aux  
 hommes ! mais quel mal leur avez vous fait, pour qu'ils  
 vous aient maltraité de la sorte ? « Tu mihi pater eras ,  
 » lui fait dire encore Bernardin de Busto, tu frater, spon-  
 » sus , meæ deliciæ , mea gloria , tu mihi omnia eras. »  
 Mon fils, voyez comme je suis affligée, regardez-moi, con-  
 solez-moi : mais vous ne me regardez plus ! Parlez, dites-  
 moi une parole, et consolez-moi ; mais vous ne parlez  
 plus parce que vous êtes mort. O cruelles épines, disait-  
 elle, en s'adressant à ces barbares instrumens , clous,  
 lance sanguinaire, comment avez-vous pu tourmenter  
 ainsi votre créateur ? mais que dis-je, les épines, les clous ?..  
 ah ! pécheurs, s'écriait-elle, c'est vous qui avez maltraité  
 ainsi mon fils.

Ainsi s'exprimait alors Marie, et elle se plaignait de

nous. Mais que dirait-elle maintenant, si elle était capable de souffrir? et quelle douleur ne sentirait-elle pas en voyant que les hommes par leurs péchés, continuent d'outrager et de crucifier son fils après sa mort? Ne tourmentons donc plus cette mère de douleurs; et si nous l'avons affligée jusqu'ici par nos fautes, faisons maintenant ce qu'elle nous dit : voici comment elle nous parle : « Redite, prævaricatores, ad cor. » (Ps. XLXVI, 8.) Pécheurs, revenez au cœur blessé de mon Jésus, revenez-y repentans, et il vous accueillera. « Ab ipso fuge ad ipsum, contine-t-elle, avec l'abbé Gueric, a iudice ad redemptorem, » a tribunali ad crucem. » La sainte Vierge révéla à sainte Brigitte qu'elle ferma elle-même les yeux à son fils, lorsqu'il fut déposé de la croix, mais qu'elle ne put croiser ses bras : « Ejus brachia flectere non potui. » Jésus-Christ nous fait comprendre par-là qu'il voulait tenir les bras ouverts, pour accueillir tous les pécheurs repentans qui reviendraient à lui. O monde, continue Marie, « et » ecce tempus tuum, tempus amantium. » (Ezech. XVI, 8.) O monde, maintenant que mon fils est mort pour te sauver, ce n'est plus le temps pour toi de craindre, mais c'est le temps d'aimer; c'est le temps d'aimer celui qui, pour faire voir l'amour qu'il te porte, a voulu tant souffrir : « Propterea, dit S. Bernard, vulneratum est cor » Christi, ut per vulnus visibile vulnus amoris invisibilis videatur. » (Serm. de pass. Dom.) Si donc, conclut Marie avec Idiota, mon fils a voulu que son côté fût ouvert pour te donner son cœur, « Præ nimio amore » aperuit sibi latus ut præberet cor suum. » Il est juste, ô homme, que tu lui donnes le tien. O enfans de Marie, si vous voulez trouver un asile dans le cœur de Jésus sans éprouver de refus, allez, dit Hubert de Casale, allez



avec Marie, elle vous en obtiendra la grâce : « Fili hujus » matris, ingredere cum ipsa intra penetralia cordis Jésu. » Voici un bel exemple qui en sera la preuve.

## EXEMPLE.

Discepolo raconte (Prompt. Ex. v. Miser.) qu'il y avait un pauvre pécheur qui, entr'autres scélératesses, avait tué son père et son frère, et qui pour cette raison allaiterrant par le monde. Un jour, durant le carême, ayant entendu un prédicateur qui faisait un sermon sur la miséricorde divine, il alla se confesser à lui. Le confesseur, ayant ouï ces excès, l'envoya devant un autel de Notre-Dame-des-Douleurs, afin qu'elle lui obtînt la douleur de ses péchés, et en même temps son pardon. Le pécheur y va : il commence à prier, mais un instant après il tombe mort de repentir. Le lendemain, comme le même prêtre recommandait au peuple de prier pour le défunt, on vit paraître dans l'église une colombe blanche qui laissa tomber une lettre aux pieds du confesseur ; celui-ci la prit, la lut, et y trouva ce qui suit : « L'ame du mort est allée » en paradis dès qu'elle a quitté son corps. Quant à » vous, continuez de prêcher la miséricorde infinie de » Dieu. »

## PRIÈRE.

O Vierge de douleurs, ô ame grande en vertus, et grande aussi en afflictions, puisque les uns et les autres ont pour principe la flamme d'amour dont vous brûlez pour Dieu, votre cœur ne sachant aimer que lui, ah ! ma mère, ayez pitié de moi qui n'ai point aimé

Dieu, et qui l'ai tant offensé; vos douleurs m'inspirent une grande espérance d'obtenir mon pardon. Mais cela ne suffit pas : je veux aimer mon Seigneur ; et qui peut m'obtenir cette grâce mieux que vous, qui êtes la mère du bel amour ? Ah ! Marie, vous êtes la consolatrice de tous les hommes, consolez-moi aussi. Amen.

---

### SUR LA SEPTIÈME DOULEUR.

#### La sépulture de Jésus.

Il est indubitable que, lorsqu'une mère est présente aux souffrances et à la mort de son fils, elle souffre toutes les peines que son fils souffre lui-même ; mais lorsqu'il faut ensevelir ensuite ce fils, qui est mort après avoir été cruellement tourmenté, et que la mère affligée est sur le point de prendre congé de lui, ô Dieu ! la pensée de ne plus le revoir lui cause une douleur plus grande que toutes ses autres douleurs. Voilà le dernier glaive de douleur que nous avons à considérer aujourd'hui, et qui perça le cœur de Marie, lorsqu'après avoir accompagné son fils sur la croix, après l'avoir embrassé mort, elle dut enfin le laisser dans le sépulcre pour ne plus jouir de son aimable présence.

Mais, afin de mieux considérer cette dernière douleur, retournons au Calvaire, pour y revoir cette mère affligée qui tient encore son fils mort dans ses bras. Il semble qu'elle lui disait alors avec Job : (Cap. xxx, v. 21.) Mon fils, « *mutatus es mihi in crudelem.* » Oui, puisque tout

ce qu'il y a en vous de ravissant, la beauté, la grâce, les vertus, vos manières affables, toutes les marques d'amour spécial que vous m'avez données, les faveurs singulières que vous m'avez faites, tout s'est changé en autant de flèches de douleurs, qui me font trouver la peine de vous perdre d'autant plus cruelle, qu'elles m'ont plus enflammée de votre amour. Ah ! mon fils bien-aimé, en vous perdant, j'ai tout perdu. C'est ainsi que la fait parler S. Bernard : « O vere Dei nate, tu mihi pater, » tu mihi filius, tu mihi sponsus, tu mihi anima » cras ! nunc orbor patre, viduor sponso, desolor filio, » uno perduto filio, omnia perdo. » (de Lament. Virg. Mar.)

C'est ainsi que Marie, brisée de douleur, embrassait son fils : mais les saints disciples, craignant que cette pauvre mère n'expirât de chagrin, s'empressèrent d'enlever de son sein maternel ce fils inanimé, et de l'ensevelir. Ils lui firent donc une violence respectueuse pour l'arracher de ses bras, et l'ayant embaumé avec des parfums, ils l'enveloppèrent dans le suaire qui était préparé, et sur lequel le Seigneur voulut laisser sa figure empreinte, comme on le voit de nos jours à Turin. Voilà qu'on le porte déjà dans le sépulcre ; déjà une suite attendrie se dispose à l'accompagner ; les disciples le placent sur leurs épaules, les anges du ciel viennent en troupe pour former son cortège ; les saintes femmes le suivent, et la mère de douleurs se joint à elles pour accompagner son fils jusqu'à la sépulture. Arrivés au lieu destiné, oh ! comme Marie se serait ensevelie volontiers avec son fils ! ainsi qu'elle le dit à sainte Brigitte, (Lib. I Rev.) « O quam libenter tunc » posita fuisset viva cum filio meo, si fuisset voluntas ejus ! » Mais telle n'était point la volonté de

Dieu. On croit qu'elle accompagna le très-saint corps de Jésus-Christ au tombeau, où l'on plaça aussi les clous et la couronne d'épines, au rapport de Baronius. Lorsque les saints disciples levèrent la pierre pour fermer le sépulcre, ils durent s'adresser à la Vierge, et lui dire : O notre mère, nous allons maintenant fermer le tombeau : ayez patience, regardez votre fils pour la dernière fois, et prenez congé de lui. Alors la mère de douleurs dut lui dire : Je ne vous reverrai donc plus, ô mon fils bien-aimé ! recevez le dernier adieu de votre mère, et recevez mon cœur, que j'ensevelis avec vous, en vous voyant pour la dernière fois. « Animam cum corpore » Christi contumulari Virgo vehementer exoptavit, » dit S. Fulgence. Marie fit cette révélation à sainte Brigitte : « Vere dicere possum quod, sepulto filio meo, quasi duo » corda in uno sepulcro fuerunt. » (Rev., l. II, c. 21.) On prend enfin la pierre, et on enferme dans le saint sépulcre ce grand trésor, qui est au-dessus de tous les trésors du ciel et de la terre, le corps de Jésus-Christ. Faisons ici une digression : Marie laisse son cœur enseveli avec Jésus, parce que Jésus est tout son trésor : « Ubi » est thesaurus vester, ibi et cor vestrum erit. » (Luc. XII, 34.) Et nous, où ensevelirons-nous notre cœur ? sera-ce dans les créatures ? dans la boue ? et pourquoi ne l'ensevelirions-nous pas en Jésus ? quoiqu'il soit monté au ciel, ce divin maître a néanmoins voulu demeurer, non pas mort, mais vivant, dans le très-saint sacrement de l'autel, précisément pour attirer à lui et pour posséder nos cœurs. Mais revenons à Marie. S. Bonaventure croit qu'avant de quitter le sépulcre elle bénit cette pierre sacrée qui en fermait l'entrée, en lui disant : O bienheureuse pierre, qui renfermes maintenant celui qui a demeuré neuf

mois dans mon sein , je te bénis , et je te porte envie ; je te laisse la garde de mon fils , qui est tout mon bien et tout mon amour. Puis , s'adressant au Père éternel : O Père , dit-elle , je vous recommande celui qui est mon fils et le vôtre. Enfin , adressant le dernier adieu à son fils et au tombeau , elle part , et retourne dans sa maison. Cette pauvre mère s'en allait si triste et si affligée , dit S. Bernard , qu'elle faisait couler les larmes de tous ceux qui la voyaient : « Multos etiam ad lacrymas provocabat. » En sorte que partout où elle passait , « omnes plorabant » qui obviabant ei ; » Tous ceux qui la rencontraient ne pouvaient s'empêcher de pleurer. Et il ajoute que les saints disciples et les saintes femmes qui l'accompagnaient pleuraient plus sur elle que sur son fils : « Super ipsam » potiusquam super Dominum plangebant. »

S. Bonaventure veut que les sœurs de Marie l'aient couverte d'un manteau de deuil : « Sorores ejus velaverunt eam tanquam viduam , cooperientes quasi totum » vultum. » Et il dit que , comme elle passait à son retour devant la croix , encore toute baignée du sang de son Jésus , elle fut la première à l'adorer. O Croix sainte , dit-elle , je te baise et je t'adore , car tu n'es plus maintenant un bois infâme , mais tu es un autel d'amour et un trône de miséricorde consacré par le sang de l'Agneau divin , qui a été sacrifié sur toi pour le salut du monde. Elle quitte ensuite la croix et rentre chez elle : là cette mère affligée porte ses regards autour d'elle , et ne voit plus son Jésus ; mais au lieu de rencontrer la présence de son cher fi's , elle n'a sous les yeux que des objets qui lui rappellent sa belle vie et sa cruelle mort. Là elle se rappelle les embrassemens qu'elle lui avait prodigués dans l'étable de Bethléem ; les conversations qu'elle avait

eues avec lui durant tant d'années dans la boutique de Nazareth; elle se rappelle les affections réciproques, les regards amoureux, les paroles de vie éternelle qui étaient sorties de sa bouche divine; ensuite elle passe au souvenir de la scène funeste qu'elle avait vue le même jour; elle se représente les clous, les épines, les chairs lacérées, les plaies profondes, les os décharnés, la bouche ouverte, les yeux ternes de son cher fils. Hélas! quelle nuit de douleur ne fut point cette nuit pour Marie! Cette mère de douleurs s'adressant à S. Jean, lui demandait: où est ton maître? elle demandait ensuite à Madeleine: ma fille, dites-moi où est votre bien-aimé! O Dieu! qui nous l'a enlevé? Marie pleurait, et tous ceux qui étaient avec elle pleuraient aussi. Et toi, mon ame, ne veux-tu point pleurer? ah! adresse-toi à Marie, et dis-lui avec S. Bonaventure: « Sine, domina mea, sine me flere; tu in- » nocens es, ego sum reus. » Prie-la du moins qu'elle te permette de pleurer avec elle: « Fac ut tecum lugeam. » Marie verse des larmes d'amour; et toi pleure au moins de repentir pour tes péchés. C'est en pleurant de la sorte que tu pourras obtenir le même bonheur que celui dont il est question dans l'exemple suivant.

#### EXEMPLE.

Le P. Engelgrave raconte (Dom. infra oct. Nativ. § 2.) qu'il y avait un religieux si tourmenté par les scrupules, qu'il était quelquefois sur le point de tomber dans le désespoir: mais comme il avait une tendre dévotion envers Notre-Dame-des-Douleurs, il recourait à elle dans ses angoisses spirituelles, et en contemplant ses douleurs, il se sentait fortifié. Il arriva à l'article de la mort, et

alors plus que jamais le démon l'embarrassait de ses scrupules et le poussait au désespoir. Cependant la bonne mère Marie, voyant ce pauvre fils si rempli d'angoisses, lui apparut, et lui dit : « Et tu, fili mi, cur mœrore conficeris, qui in mœrore meo toties me consolatus es? » Mon fils, pourquoi craindre et vous affliger si fort, vous qui m'avez si souvent consolé en compatissant à mes douleurs? Or, maintenant, lui dit-elle, Jésus m'envoie vers vous pour vous consoler aussi; consolez-vous donc, courage! venez avec moi en paradis. A ces paroles le dévot religieux expira doucement rempli de confiance et de consolation.

## PRIÈRE.

O ma douloureuse mère, je ne veux point vous laisser pleurer seule; non, je veux unir mes larmes aux vôtres. Je vous demande aujourd'hui cette grâce : obtenez-moi un souvenir continué de la passion de Jésus et de la vôtre, avec une tendre dévotion envers elle, afin que je n'emploie tous les jours qui me restent qu'à pleurer sur vos douleurs, ô ma mère, et sur celles de mon Rédempteur. J'espère que ces douleurs me rempliront de confiance et de force à l'heure de ma mort, afin que je ne sois point désespéré à la vue des offenses que j'ai commises contre mon Seigneur. Ce sont ces douleurs qui doivent m'obtenir le pardon, la persévérance et le paradis, où j'espère aller me réjouir avec vous, et chanter les miséricordes infinies de mon Dieu durant toute l'éternité; ainsi j'espère. Ainsi soit-il. Amen, amen.





## PETITE COURONNE

### DES SEPT DOULEURS DE MARIE.

Celui qui aurait la dévotion de réciter la petite couronne des Douleurs de Marie la trouvera ici. Je l'ai composée il y a plusieurs années, et je l'insère ici de nouveau, pour la commodité des âmes dévotes à Notre-Dame-des-Douleurs, aux prières desquelles je me recommande lorsqu'elles méditeront ses douleurs.

« O Domina, quæ rapis corda hominum dulcore, nonne cor  
 » meum rapuisti? O raptrix cordium, quando mihi restitues cor  
 » meum? Guberna illud cum tuo, et in latere filii colloca. Tunc  
 » possidebo quod spero, quia tu es spes nostra. » (S. Bernardus,  
 Med. in Salv. Reg. ap. S. Bon. Stim. c. 29. part. 3.)

« Deus in adjutorium, etc. »

A la mort de Jésus, faites qu'en vos douleurs,  
 Mon cœur vous accompagne, ô mère des pécheurs.

PREMIÈRE DOULEUR.— O mère de douleurs, je compatis à la douleur du premier glaive qui vous a percée, quand Siméon vous prédit dans le temple, tous les outrages que les hommes devaient faire endurer à votre bien-aimé Jésus, et que vous connaissiez déjà par les saintes Écritures, jusqu'à le faire mourir sous vos yeux suspendu à un bois infâme, épuisé de sang et abandonné de tous les hommes, sans que vous pussiez le défendre ni le secourir. Je vous prie donc, par ce souvenir amer qui affligea votre cœur durant tant d'années, je vous prie, ô ma reine, de m'obtenir la grâce de conserver gravée dans mon cœur la

passion de mon Jésus ainsi que vos douleurs , pendant ma vie et à l'heure de ma mort. *Pater , Ave, Gloria , etc.*, à la mort de Jésus , etc. , comme ci-dessus. *Il faut toujours répéter ces deux vers.*

SECONDE DOULEUR. — O mère de douleurs , je compatissais à la douleur du second glaive qui perça votre cœur , lorsque vous vîtes votre fils innocent , à peine né , poursuivi à mort par les hommes mêmes , pour lesquels il était venu au monde ; en sorte que vous fûtes obligée alors de vous enfuir de nuit et secrètement en Égypte. Par toutes les peines que vous avez endurées , vous , Vierge délicate , en la compagnie de votre petit exilé durant ce long et fatigant voyage à travers des chemins rudes et déserts , et dans votre séjour d'Égypte , où , étant étrangers et inconnus , vous vécûtes tant d'années pauvres et méprisés , je vous prie , ô ma bien-aimée souveraine , de m'obtenir la grâce de souffrir avec patience jusqu'à la mort en votre sainte compagnie toutes les afflictions de cette misérable vie , afin que je puisse dans l'autre échapper aux tourmens éternels que j'ai mérité de souffrir dans l'enfer. *Pater , etc.*

TROISIÈME DOULEUR. — O mère de douleurs , je compatissais à la douleur du troisième glaive qui perça votre cœur , quand vous perdistes votre cher fils Jésus , qui demeura trois jours à Jérusalem éloigné de vous. Je pense , ô ma reine bien-aimée , que ne voyant plus alors votre amour près de vous , et ignorant la cause de son éloignement , vous ne pûtes réposer durant cette nuit , et que vous ne fîtes que soupirer après celui qui était tout votre bien. Par les soupirs de ces trois jours , trop longs et trop cruels pour vous , je vous prie de m'obtenir la grâce de ne jamais perdre mon Dieu , afin que je vive toujours et que je meure en le tenant étroitement embrassé. *Pater , etc.*

**QUATRIÈME DOULEUR.**— O mère de douleurs, je compatis à la douleur du quatrième glaive qui perça votre cœur, lorsque vous vîtes votre Jésus condamné à mort, lié avec des cordes et des chaînes, couvert de sang et de plaies, couronné d'une tresse d'épines, tombant dans les rucs sous le poids de sa croix, qu'il portait sur ses épaules déchirées, allant mourir pour notre amour comme un agneau innocent. Vos yeux se rencontrèrent alors avec les siens, et vos regards furent autant de flèches cruelles qui blessèrent votre cœur amoureux. Je vous prie donc, par cette grande douleur de m'obtenir la grâce de vivre tout résigné à la volonté de mon Dieu; et de porter ma croix avec allégresse en la compagnie de Jésus jusqu'au dernier soupir de ma vie. *Pater, etc.*

**CINQUIÈME DOULEUR.**— O mère de douleurs, je compatis à la douleur du cinquième glaive qui perça votre cœur, lorsque sur la montagne du Calvaire vous vîtes mourir lentement votre fils bien-aimé au milieu des souffrances et des mépris sur le lit dur de la croix, sans pouvoir même lui donner les soulagemens que l'on accorde ordinairement aux plus vils scélérats à l'heure de la mort. Je vous prie, ô amoureuse mère, par l'agonie que vous avez soufferte avec votre fils agonisant et par la sensibilité que vous éprouvâtes lorsqu'il vous adressa la parole du haut de la croix pour la dernière fois, afin de vous faire ses adieux et de vous laisser tous les hommes pour vos enfans en la personne de S. Jean; je vous prie, par la constance avec laquelle vous lui avez vu baisser la tête et expirer, de m'obtenir de votre amour crucifié la grâce de vivre et de mourir crucifié à toutes les choses de ce monde, afin de vivre pour Dieu seul, et d'aller un jour le voir face à face dans le paradis. Ainsi soit-il. *Pater, etc.*

**SIXIÈME DOULEUR.**— O mère de douleurs , je compatis à la douleur du sixième glaive qui perça votre cœur, lorsque vous vîtes percer d'outré en outré le doux cœur de votre fils mort, et mort pour ces ingrats qui n'étaient pas même rassasiés de ses tourmens après sa mort. Je vous prie donc, par cette douleur cruelle, que vous endurâtes toute seule, de m'obtenir la grâce d'habiter dans le cœur de Jésus blessé et ouvert pour moi, dans ce cœur, dis-je, qui est la belle demeure de l'amour, où vont se reposer toutes les ames qui aiment Dieu ; afin que j'y vive sans avoir de pensées ni d'amour que pour Dieu : Vierge sainte, vous pouvez le faire, je l'espère de vous. *Pater*, etc.

**SEPTIÈME DOULEUR.**— O mère de douleurs , je compatis à la douleur du septième glaive qui perça votre cœur, lorsque vous reçûtes entre vos bras votre fils mort, non plus beau et ravissant comme vous le reçûtes autrefois dans l'étable de Bethléem, mais ensanglanté, livide, et tout déchiré des blessures qui avaient mis ses os mêmes à découvert. Alors vous lui disiez : O mon fils, à quoi vous a réduit l'amour ? Et lorsqu'on le portait au sépulcre, vous voulûtes encore l'accompagner et l'ensevelir de vos propres mains, jusqu'à ce qu'enfin vous ensevelîtes votre cœur aimant avec lui, en lui adressant le dernier adieu. Obtenez-moi donc, par tous les martyres que votre belle ame a eu à souffrir, obtenez-moi, ô mère du bel amour, le pardon des offenses que j'ai commises contre mon bien-aimé Seigneur, et dont je me repens de tout mon cœur. Défendez-moi dans les tentations ; assistez-moi au moment de ma mort, afin qu'en opérant mon salut par les mérites de votre Jésus j'aie un jour par votre secours dans le paradis, au sortir de ce malheureux exil, chan-

ter les louanges de Jésus et les vôtres durant toute l'éternité. Amen. *Pater*, etc.

ÿ. Ora pro nobis, Virgo dolorosissima ;  
 ű. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

## OREMUS.

Deus, in cujus passione, secundum Simeonis prophetiam, dulcissimam animam gloriosæ Virginis et matris Mariæ doloris gladius pertransivit, concede propitius, ut qui dolores ejus venerando recolimus, passionis tuæ effectum felicem consequamur ; qui vivis et regnas, etc.

Benoît XIII a accordé deux cents jours d'indulgence pour chaque *Pater* et chaque *Ave* de cette petite couronne à celui qui la récite dans l'église des PP. serviteurs de Marie, et la même indulgence à celui qui la récite partout ailleurs le vendredis de chaque semaine et tous les jours de carême ; les autres jours, cent jours d'indulgence pour chaque *Pater* et *Ave* ; à celui qui la récite entière, sept ans d'indulgence. Enfin, à celui qui la récite pendant un an, indulgence plénière, applicable aux âmes du purgatoire. (*Sivisc. in fin. prat. 3 p. 3.*)



---

**PETITE COURONNE DE MARIE IMMACULÉE,**

Dont la récitation est usitée dans quelques églises.

ŷ. Deus, in adiutorium meum, etc. ŷ. Gloria, etc.

On dit ensuite un *Pater* et quatre *Ave* au Père éternel pour le remercier des grâces qu'il a faites à Marie, et autant au Fils et au Saint-Esprit. A la fin de chaque *Ave*, il faut dire : « Louée soit à jamais l'immaculée conception » de Marie. » Puis après les quatre *Ave* on récite la petite strophe suivante :

Comme un lis entouré d'épines  
 Conserve une aimable fraîcheur ;  
 Telle, en sortant des mains divines,  
 Vous brillez, mère du Seigneur.

A la fin : ŷ. Ora pro nobis, Virgo immaculata ;  
 ŷ. Ut digni, etc.

OREMUS.

Famulis tuis, quæsumus, Domine, cœlestis gratiæ munus impertire, ut quibus beatæ Virginis partus extitit salutis exordium, conceptionis ejus votiva commemoratio pacis tribuat incrementum. Per Dominum., etc. Amen.

## OFFRANDE DE SOI-MÊME A MARIE.

Très-sainte Vierge, mère de Dieu, Marie, moi, N., quoique très-indigne d'être votre serviteur, excité néanmoins par votre admirable bonté, et mû par le désir de vous servir, je vous choisis aujourd'hui, en présence de mon ange gardien et de toute la cour céleste, pour ma souveraine spéciale, mon avocate et ma mère; je me propose fermement de vous aimer et de vous servir désormais, et de faire tout ce qui sera en moi afin que vous soyez aimée et servie des autres. Je vous supplie, ô mère de Dieu, ma bonne et très-aimable mère, par le sang de votre fils qui a été répandu pour moi, de vouloir me recevoir comme votre fils et serviteur perpétuel; assistez-moi dans toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, à tous les momens de ma vie; en sorte que tous mes pas et tous mes soupirs soient dirigés à la plus grande gloire de Dieu; faites par votre puissante intercession que je n'offense plus jamais mon bien-aimé Jésus, que je le glorifie et que je l'aime en cette vie, et que je vous aime aussi, ma chère et bien-aimée mère, afin que je vous aime ensuite et que je jouisse de votre présence dans le paradis, durant tous les siècles des siècles. Amen.

Marie, ma mère, je vous recommande mon ame, particulièrement à l'heure de ma mort.



## OFFRANDE D'UNE FAMILLE A MARIE.

Vierge bénie, notre reine et mère immaculée, le refuge et la consolation de tous les malheureux, prosterné devant votre trône avec toute ma famille, je vous choisis pour ma souveraine, ma mère et mon avocate auprès de Dieu. Je me consacre pour toujours, avec ceux qui m'appartiennent, à votre service; et je vous prie, ô mère de Dieu, de nous recevoir au nombre de vos serviteurs, en nous prenant sous votre protection, en nous secourant durant la vie, et surtout à l'heure de notre mort. O mère de miséricorde, je vous établis la maîtresse et la gouvernante de toute ma maison, de mes parens, de mes intérêts et de mes affaires. Ne dédaignez point d'en prendre soin, et disposez de tout selon votre bon plaisir. Bénissez-moi donc avec toute ma famille, et ne permettez pas qu'aucun de nous offense jamais votre fils. Défendez-nous dans les tentations, délivrez-nous dans les dangers, pourvoyez à nos besoins, conseillez-nous dans les doutes, consolez-nous dans les afflictions, assistez-nous dans les infirmités, et principalement dans les angoisses de la mort. Ne permettez pas que le démon se glorifie jamais de tenir sous son esclavage aucun de nous, qui vous sommes désormais consacrés; mais faites que nous aillions tous au ciel pour vous remercier, et pour louer et aimer avec vous notre Rédempteur Jésus-Christ, durant toute l'éternité. Ainsi soit-il. Amen.

Il faut observer, touchant les diverses indulgences que nous

avons marquées ci-dessus, que Clément XII a accordé en outre sept cents ans d'indulgence pour les défunts à celui qui dit le *De profundis*, à genoux, au son de la cloche.

---

PRIÈRE ABRÉGÉE DE S. ÉPHREM A MARIE.

(App. Crass. t. II. Sec. 4.)

O immaculée et très-pure Vierge Marie, mère de Dieu, reine du monde, espérance de ceux qui sont dans le désespoir, vous êtes la joie des saints; vous êtes la médiatrice de la paix entre Dieu et les hommes; vous êtes l'avocate de ceux qui sont abandonnés, et le port assuré contre le naufrage; vous êtes la consolation du monde, le rachat des captifs, le soulagement des affligés, le salut de l'univers. O grande reine, nous nous mettons sous votre protection : « Non nobis est alia quam in te fiducia, » o Virgo sincerissima ! » O Marie, après Dieu nous n'avons d'autre espérance qu'en vous; nous portons le nom de vos serviteurs, ne permettez pas que l'ennemi nous entraîne en enfer : « Ave Dei et hominum mediatrix optima. » Je vous salue, ô grande médiatrice de la paix entre Dieu et les hommes, ô mère de notre Seigneur Jésus, amour de tous les hommes, honneur et bénédiction, avec le Père et le Saint-Esprit. Amen.

---

 PRIÈRE DE S. THOMAS D'AQUIN.

O bienheureuse et très-douce Vierge Marie, pleine de miséricorde, je recommande à votre bonté mon ame et mon corps, mes pensées et mes œuvres, ma vie et ma mort. O ma souveraine ! aidez-moi et fortifiez-moi contre les embûches du démon ; obtenez-moi un parfait et véritable amour, par lequel j'aime de tout mon cœur votre fils bien-aimé et mon Seigneur Jésus-Christ ; et faites qu'après lui je vous aime par-dessus tout. O ma reine et ma mère, faites, par votre puissante intercession, que cet amour brûle dans mon cœur sans s'éteindre jusqu'à la mort, et qu'ensuite je sois conduit par vous dans la patrie des bienheureux. Amen. ( Ex Officio præd. et diar. 7. Mart. )

---

## PRECATIO BLOSII AD BEATAM VIRGINEM.

« Ave, desperantium spes, destitutorum adjutrix, Maria,  
 » cujus honori tantum tribuit filius, ut quidquid petieris,  
 » mox impetres, quidquid volueris, mox fiat : tibi regni  
 » cœlestis thesauri commissi sunt. Præsta, Domina, ut in-  
 » ter procellas hujus vitæ semper te attendam. Tuæ pietati  
 » commendo animam et corpus meum. Dirige et protege  
 » me singulis horis atque momentis, o dulce præsi-  
 » dium meum. Amen. »

## ALIA ORATIO.

« Ave, benignissima misericordiæ mater, salve, veniæ  
 » consolatrix, optatissima Maria; quis te non amet? Tu  
 » in rebus dubiis lumen, et in mœroribus solatium; in  
 » angustiis levamen, in periculis et tentationibus refu-  
 » gium. Tu, post unigenitum tuum, certa essalus; beati  
 » qui diligunt te, Domina! Inclina, quæso, aures tuæ pie-  
 » tatis precibus hujus servi tui, hujus miseri peccatoris,  
 » et caliginem vitiorum meorum radiis tuæ sanctitatis dis-  
 » sipa, ut tibi placeam. » (Blosius, Orat. ad Virg. B.)

## ORAISSONS JACULATOIRES A LA SAINTE VIERGE.

I. Mère de Dieu, souvenez-vous de moi. (S. Franç.-Xavier.)

II. Vierge-mère, faites que je me souviene toujours de vous. (S. Philip. de Néri.)

III. Vierge mère de Dieu, priez Jésus pour moi. (Id.)

IV. O Marie, faites que Jésus ne me repousse pas loin de lui. (S. Ephrem.)

V. O Marie, que mon cœur ne cesse jamais de vous aimer, ni ma langue de vous louer. (S. Bonaventure.)

VI. O ma souveraine, par l'amour que vous portez à Jésus, aidez-moi à l'aimer. (Ste Brigitte.)

VII. O Marie, daignez me rendre votre servante. (La bienheureuse Jeanne de France.)

VIII. O Marie, je me donne tout à vous, acceptez-moi et conservez-moi. (Ste M. Mad. de Pazzi.)

IX. O souveraine, ne m'abandonnez point jusqu'à la mort. (Le P. Spinelli.)

X. Je vous salue, Marie, ma bonne mère. (Le P. Franç. Brancacio.)

XI. Sainte Marie, mon avocate, priez pour moi. (Le P. Sertorius Caputi.)

Que ton nom est suave, ô Marie! ô ma mère!  
Dès que je le prononce, il me donne la paix;  
Et mon bonheur est tel, que je veux à jamais  
Redire ce doux nom de celle qui m'est chère.

---

La sainte Vierge révéla à une de ses pieuses servantes, qu'elle recevait avec grand plaisir l'honneur que ses serviteurs lui rendent par la prière suivante.

Je vous remercie, ô Père éternel, pour la puissance que vous avez donnée à Marie, votre fille : Pater, Ave, Gloria.

Je vous remercie, ô Fils éternel, pour la sagesse que vous avez donnée à Marie, votre mère : Pater, Ave, Gloria.

Je vous remercie, ô Esprit éternel, pour l'amour que vous avez donné à Marie, votre épouse : Pater, Ave, Gloria.

« Ad te clamamus, regina misericordiæ, revertere, ut  
» intueamur te largientem beneficia, conferentem re-  
» media, ponentem fortitudinem. Ostende nobis faciem  
» miserationum tuarum, et salvi erimus. » (S. Bern. aut.  
quisq. est auctor super Salv. Reg.)

« Domina rerum , sancta sanctorum , virtus nostra et »  
 » refugium , Deus mundi , gloria cœli , agnosce te dili- »  
 » gentes ; audi nos , nam te filius nihil negans honorat. »  
 (id. loco cit. Serm. 3.)

« Curre , festina , Domina , et tuum iniquissimum scr- »  
 » vum ad te clamantem , parcendo adjuva , et eripe de »  
 « manu hostis. » (Id. in Salv. Reg. S. Bon. Stim. c. 19. »  
 p. 5.)

« Quis ad te non suspirabit ? amore suspiramus et do- »  
 » lore. Quomodo ergo ad te non suspirabimus , solatium »  
 » miserorum , refugium expulsorum , liberatio captivo- »  
 » rum ? Non dubitamus quin , si nostras aspexeris mise- »  
 » rias , non poterit tua miseratio tuum retardare effec- »  
 » tum. » (Idem loc. cit.)

« O Domina nostra , advocata nostra , tuo filio nos com- »  
 » menda ; fac , o Benedicta , per gratiam quam meruisti , »  
 » ut qui , te mediante , dignatus est fieri particeps infirmi- »  
 » talis nostræ et miseræ , te quoque intercedente , parti- »  
 » cipes nos faciat beatitudinis et gloriæ suæ. » (Id. S. Bern. »  
 sup. Salv. Reg.)

« In te spem meam ex toto animo collocavi. » (S. Joan »  
 Damascenus.)

« Non est fas , o Domino , te posse deserere eum , qui »  
 « spem suam in te ponit. » (S. Bernardus.)

« Tantummodo velis salutem nostram , et vere ne- »  
 « quaquam salvi esse non poterimus. » (S. Anselme.)

« Ave , filia Dei Patris ; ave , mater Dei filii ; ave , sponsa »  
 » Dei Spiritus sancti ; ave , templum totius Trinitatis. »  
 (Simon Garcia.)

O Vierge immortelle ,  
 Que vous êtes belle !

Mère du Sauveur,  
 Vous charmez mon cœur.

*Deo gratias et Mariæ.*

Que tout soit pour la gloire de la très-sainte et éternelle Trinité, et de l'immaculée Marie.

Vivent à jamais Jésus notre amour, Marie notre espérance, Joseph et Thérèse nos avocats.

### ADDITION.

Acclamations à la louange de Marie.

O très-sainte vierge Marie ! ô reine des anges ! comme le ciel vous fit belle, parfaite et accomplie ! que ne puis-je paraître aux yeux de mon Dieu tel que vous me paraissez ! vous êtes si belle et si gracieuse, que toute beauté s'efface, toute grâce disparaît devant vous, comme les étoiles s'éclipsent devant la lumière du soleil.

S. Jean Damascène qui avait envers vous une si grande dévotion, vous considéra, et lorsqu'il vous vit si belle, il crut que vous aviez pris la fleur et la perfection de toutes les créatures et il vous appella : « *Naturæ venustatem* : » la grâce et l'amour de toutes les choses créées. S. Augustin, le soleil des docteurs vous considéra aussi, et vous lui parûtes si aimable et si belle, qu'il ne crut point exagérer la louange en vous appelant la face et la figure de Dieu : « *Si formam Dei te appellem, digna existis.* » Albert-le-grand, votre fils dévot, vous considéra, et il lui sembla que toutes les grâces et tous les dons qu'avaient possédés

les plus célèbres femmes de l'ancienne loi, avaient été réunis en vous dans un plus haut degré. Il vit que vous aviez la bouche d'or de Sara, sur laquelle est empreint un sourire qui réjouit le ciel et la terre : le tendre et doux regard de la féconde Lia, par lequel vous amollissez le cœur de Dieu lorsqu'il est irrité : l'éclat de la figure de la belle Rachel, dont la beauté efface les rayons du soleil : la grâce et l'amabilité de la discrète Abigaïl, par laquelle vous apaisez la colère de Dieu : la vivacité et le courage de la valeureuse Judith, qui assujétit les cœurs les plus féroces par sa grâce et par sa vaillance.

Enfin, ô princesse souveraine, de l'immense océan de de votre beauté sortirent, comme des fleuves, la beauté et la grâce de toutes les créatures. La mer apprit à arrondir ses ondes, et à promener majestueusement ses flots de cristal, en voyant les cheveux dorés de votre tête qui, bouclés avec grâce, flottent sur vos épaules, et sur votre cou d'ivoire. Les fontaines transparentes, et leurs clairs réservoirs apprirent le repos et le calme, en voyant la sérénité de votre beau front et de votre agréable visage. L'iris éclatante, alors qu'elle déploie ses plus belles couleurs, apprit à se courber gracieusement pour mieux darder les rayons de sa lumière, en voyant le contour de vos sourcils. L'étoile du matin et l'étoile du soir sont les rayons lumineux de vos beaux yeux. Les lis éclatans de blancheur, les roses pourprées dérobent leurs couleurs à vos joues. La pourpre et le corail semblent envier la rougeur de vos lèvres. Le lait le plus exquis et le miel le plus suave coulent de votre bouche comme d'un rayon. Le jasmin odoriférant et la rose parfumée de Damas, empruntent leurs odeurs à votre haleine. Le cèdre le plus élevé et le plus touffu, et le droit cyprès pourraient s'estimer heureux s'ils prenaient



la direction de votre cou. Le palmier envieux se compare à votre taille majestueuse. Enfin, divine Marie, toutes les beautés créées ne sont qu'une ombre et une image de votre beauté. Ainsi, souveraine princesse, je ne m'étonne plus de voir le ciel et la terre à vos pieds, parce qu'ils sont si petits, et vous êtes si grande, qu'en vous plaçant au-dessus d'eux, vous les enrichissez, et qu'ils s'estiment heureux de pouvoir baiser la plante de vos pieds. Telle était la lune quand l'Évangéliste S. Jean la vit sous vos pieds. L'éclat du soleil augmente lorsqu'il vous revêt de sa lumière; le disciple bien-aimé, ébloui par l'éclat de votre lumière, demeura stupéfait et hors de lui-même, en contemplant un miracle de beauté aussi surprenant, dans lequel étaient réunies toutes les beautés du ciel et de la terre, et il s'écria : « *Signum magnum apparuit in coelo.* » Un grand miracle a paru dans les cieux, qui a étonné les anges et ému la terre; et ce miracle était une femme revêtue de lumière et de splendeur, de la tête aux pieds, celle que le soleil resplendissant avait choisie pour sa mère, et dans le sein de laquelle il avait voulu habiter; celle à qui la lune sert de marche-pied, dont la tête était couronnée d'une multitude d'étoiles radieuses, qui se disputaient l'honneur de ceindre sa chevelure, et de décorer son front d'une couronne de pierreries : « *Et in capite ejus corona stellarum duodecim.* »

En vous voyant revêtu d'une si grande lumière, ô Vierge très-sainte, en vous voyant plus belle que le soleil, et plus gracieuse que la lune, ces deux astres qui sont l'expression de toute beauté, en considérant les acclamations que vous recevez dans le ciel, les saints ne cessent de s'extasier de votre beauté, ils ne poussent que des cris d'admiration et d'étonnement, S. Pierre Damien s'écrie : O

sainte, et la plus sainte de tous les saints, trésor immense de toute sainteté. S. Bernard : O Vierge admirable, ô femme qui êtes l'honneur de toutes les autres femmes ! la meilleure et la plus grande qui ait jamais existé dans l'univers ! S. Ephiphane : O ciel le plus vaste et le plus large de l'empirée ! Vierge vraiment pleine de grâces ! Et l'Église catholique vous salue, et vous dit au nom de tous les hommes : O très-clément ! ô pieuse ! ô douce vierge Marie !

Et moi aussi, princesse du ciel, quoique je sois le moindre de vos serviteurs, j'oserai, si vous me le permettez, joindre mes cris d'admiration et d'étonnement à ceux de tous les autres. O ciel beau et gracieux, le plus vaste de l'empirée, puisque Dieu n'est point renfermé dans le ciel, à cause de son immensité, tandis qu'il s'est tenu caché dans votre sein. O trésor d'abondantes richesses, dans lequel fut déposé le grand prix de notre rachat ! ô mère des pécheurs, sous le manteau de laquelle nous trouvons notre défense ! ô consolation du monde, qui consolez tous les affligés, tous les infirmes, et tous ceux qui manquent de soulagement ! ô beaux yeux qui ravissez nos cœurs ! ô lèvres de corail qui emprisonnez les âmes ! ô mains libérales et pleines de fleurs, qui répandez des grâces continues ! ô pure créature, qui ressemblez à un Dieu, et que j'aurais prise pour telle, si la foi ne m'avait appris que vous ne l'êtes pas, quoique vous ayez un éclat et un je ne sais quoi qui ressemble à la divinité souveraine ! ô grande dame, impératrice du ciel, réjouissez-vous durant mille éternités de l'élévation de votre état, de l'immensité de vos grâces, et de la félicité de votre gloire. Je vous supplie seulement, ô mère tendre, de ne pas nous oublier, nous qui vous demandons d'être acceptés pour vos serviteurs et pour vos enfans. Et puisque toutes les grâces et les qualités les

plus excellentes de toutes les créatures sont déposées en vous, faites, ô ma souveraine, que nous qui sommes vos serviteurs, nous soyons mieux traités sans comparaison, que ne le seront tous les autres hommes. Que le monde apprenne que les chers enfans de Marie sont les plus heureux, dans le ciel et sur la terre; que ceux qui jouissent des bontés d'une telle mère, sont les plus favorisés, qu'ils sont les bien-aimés qui reposent délicieusement sur le sein de la reine du ciel, et qui reçoivent doublement les caresses de votre majesté. Je l'espère ainsi, ô très-belle Rachel; et j'ai la confiance de l'obtenir de vous, ô souveraine princesse! Faites-le parce que vous êtes si puissante; tout le ciel prosterné à vos pieds vous en supplie et vous en conjure. Ah! dites oui. Dites seulement un amoureux « fiat » ainsi-soit-il, ainsi-soit-il, « fiat, fiat. » O hommes, que faites-vous? comment aimez-vous des créatures de boue, trompeuses et menteuses, qui vous trahissent, et vous font perdre l'ame, le corps, le paradis et Dieu? et pourquoi n'aimez-vous point Marie, qui est très-aimante, très-aimable et très-fidèle; et qui après vous avoir enrichis de consolations et de grâces durant cette vie, vous obtiendrait de son divin fils la gloire éternelle du paradis? O Marie, Marie, belle par-dessus toutes les créatures, aimable, après Jésus, par-dessus tous les amours, plus chère que toutes les choses créées, plus gracieuse que toutes les grâces, ayez pitié de mon misérable cœur! il est misérable parce qu'il ne vous aime point et qu'il devrait vous aimer. O Marie, tournez vers moi vos yeux amoureux, regardez-moi, attirez-moi à vous, et faites qu'après Dieu, je n'aime autre chose que vous, ma mère, la mère de Jésus, très-aimable et très-gracieuse Marie.

## SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

*Et verbum caro factum est. (Joan. I.)*

Le docteur angélique S. Thomas appelle le mystère de l'incarnation du Verbe, «*miraculorum miraculum.*» Et en effet, quel plus grand prodige pouvait voir le monde, qu'une femme devenue mère de Dieu, et un Dieu revêtu de chair humaine? Considérons donc aujourd'hui ces deux grands prodiges : Marie par son humilité, devenue la mère de son créateur, premier point : Le créateur, par sa bonté, devenu le fils d'une créature, second point.

### PREMIER POINT.

Marie, par son humilité, devenue la mère de son Créateur.

I. Dieu ayant décrété de manifester son immense bonté au monde en s'humiliant jusqu'à se faire homme pour racheter l'homme perdu, et devant se choisir une mère vierge, chercha parmi les vierges celle qui était la plus humble. Il trouva que la vierge Marie surpassait d'autant plus toutes les autres en humilité, qu'elle les surpassait en sainteté, et il la choisit pour sa mère : «*Respexit humilitatem* » *ancillæ suæ. (Luc. I.)* S. Laurent. Justinien dit : «*Non ait :* » *Respexit virginitatem, innocentiam, sanctitatem, sed tan-* » *tum humilitatem.* » Et S. Jérôme l'avait déjà remarqué :

» Maluit Deus de Virgine incarnari, propter humilitatem, quam propter aliam virtutem. »

II. Nous voyons maintenant que c'était Marie qui était représentée dans les saints Cantiques sous l'emblème du nard, herbe petite et rampante, qui par sa douce odeur, attira le roi du ciel, le Verbe éternel, du sein de son père où il se reposait, dans son chaste sein, pour qu'il s'y revêtît de de la chair humaine : « Dum esset rex in accubitu suo, » nardus mea dedit odorem suavitatis. » (Cant. i. 11.) Voici comment S. Antonin explique ces paroles : « Nardus est » herba parva, et significat beatam Virginem quæ dedit odorem humilitatis. » Et S. Bernard avait déjà dit : « Digna » plane quam respiceret Deus, cujus decorem concupisceret rex, cujus odore suavissimo ab æterno paterni » sinus attraheretur accubitu. » (Serm. de Ass. iv.) Ainsi, Dieu attiré par l'humilité de cette Vierge, la choisit pour sa mère, en se faisant homme pour la rédemption des hommes. Il ne veut pas néanmoins devenir son fils avant d'avoir son consentement, afin d'augmenter la gloire et le mérite de cette mère : « Noluit carnem sumere ex ipsa, » nolente ipsa, » dit l'abbé Guillaume. (In Cant. iii.) Et voilà qu'au moment où l'humble Vierge est dans sa pauvre maison, soupirant et priant le Seigneur d'envoyer le Rédempteur au monde, comme il fut révélé à sainte Elisabeth, vierge de l'ordre de S. Benoit, l'archange Gabriel vient s'aquitter près d'elle de la grande ambassade dont Dieu la chargé, et la saluer : « Ave gratia plena, Dominus » tecum, benedicta tu inter mulieres. » (Luc. i.) Je vous salue, ô Marie pleine de grâce, parce que vous êtes enrichie d'une telle abondance de grâces, qu'elles surpassent celles qui ont été données à tous les anges et à tous les hommes. Le Seigneur est avec vous, et toujours il y a été,

en vous protégeant par sa grâce. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, puisque toutes les autres ont encouru la malédiction du péché, tandis que vous, comme mère de celui qui est béni, vous avez été préservée de toute souillure, que vous avez été toujours bénie, et que vous le serez toujours.

III. A ce salut si flatteur que répond l'humble Marie ? elle ne répond pas, mais surprise de tant d'éloges, elle se trouble et se confond : « *Quæ cum audisset, turbata est* » in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio. » Et pourquoi se trouble-t-elle ? peut-être craint-elle une illusion ? non, car elle est assurée que celui qui lui parle est un esprit céleste. Peut-être se trouble-t-elle par modestie, en voyant un ange sous la figure d'un homme, ainsi que le pensent quelques auteurs ? non, parce que le texte dit : « *Turbata est in sermone ejus ;* » à quoi Eusèbe Emisène ajoute : *Non in vultu, sed in sermone ejus.* » Ce trouble fut donc l'effet de l'humilité, et produit par ces grands éloges, qui étaient loin de ses sentimens. Ainsi, plus elle se voit élevée par l'ange, plus elle s'humilie, et plus elle se confond dans son néant. S. Bernardin de Sienne écrit que si l'ange lui avait dit qu'elle était la plus scélérate du monde, Marie ne se serait point troublée ; mais qu'en entendant ces grands éloges dont elle se croyait indigne, elle s'étonne et se trouble : « *Si dixisset angelus :* » O Maria, tu es major ribalda quæ est in mundo, non » ita admirata fuisset : unde turbata fuit de tantis laudibus. » (Serm. xxxv. de Ann. part. 3.)

IV. Mais, dira-t-on, la sainte Vierge instruite par les saintes Écritures, n'ignorait pas que le temps de la venue du Messie annoncé par les prophètes, était arrivé ; elle savait bien que les soixante-dix semaines de Daniel étaient

écoulées, que le sceptre de Juda était passé dans les mains d'un roi étranger, qui était Hérode, selon la prophétie de Jacob; elle savait en même temps que la mère du Messie devait être une vierge. Lors donc qu'elle entendit l'ange lui adresser ces éloges qui ne paraissaient convenir qu'à la mère d'un Dieu, peut-être pensa-t-elle, ou du moins douta-t-elle qu'elle était cette mère choisie? Non, son humilité ne laissa pas même ce doute dans son esprit. Ces louanges lui inspirèrent seulement une grande crainte, à ce point qu'elle eut besoin que l'ange même la rassurât, comme dit S. Pierre Chrysologue : « Sicut Christus per » angelum voluit confortari, ita per angelum debuit virgo » animari. » Cependant Gabriel lui dit : « Ne timeas Ma- » ria, invenisti gratiam apud Deum. » Comme s'il lui disait : Que craignez-vous, ô Marie, ne savez-vous pas que Dieu exalte les humbles? vous vous voyez petite et basse avec vos yeux, et c'est pour cela qu'il vous élève par sa bonté jusqu'à vous rendre sa mère. « Ecce concipies et » paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. »

5° Cependant l'ange attend pour savoir si elle consent à être mère de Dieu. Ici S. Bernard lui adresse la parole : « Expectat angelus responsum, expectamus et nos, domina, » verbum miserationis, quos miserabiliter premit sententia » damnationis. » (Hom. iv. sup. missus.) Marie, l'ange attend avec votre réponse votre consentement : nous l'attendons aussi, nous, malheureux condamnés à la mort éternelle. « Ecce offertur tibi pretium salutis nostræ, sta- » tim liberabimur, si consentis. » O Vierge sainte, le prix de notre salut vous est offert, le prix doit être le sang que répandra votre fils, fait homme dans votre sein pour expier nos péchés, et nous délivrer de la mort : si vous l'acceptez, nous serons à l'instant délivrés. « Ipse quoque

» Dominus, quantum concupivit decorem tuum, tantum  
 » desiderat et responsionis assensum in qua nimirum  
 » proposuit salvare mundum. » (Id. S. Bern. loc. cit.)  
 Autant notre Seigneur aime votre beauté, autant il désire  
 votre consentement, par lequel il a résolu de sauver le monde  
 « Responde jam, Virgo sacra, reprend S. Augustin, vitam  
 » quid tricias mundo? » (Serm. XXI. de temp.) Répondez  
 promptement, ma souveraine, ne retardez plus le salut du  
 monde, qui dépend de votre consentement.

6° Mais voilà que Marie fait entendre à l'envoyé des  
 cieux cette réponse tant désirée : « Ecce ancilla Domini,  
 » fiat mihi secundum verbum tuum. » O réponse admi-  
 rable, qui avez réjoui le ciel, procuré à la terre un im-  
 mense trésor de biens ! réponse qui avez fait sortir le fils  
 unique du sein du Père Eternel pour se faire homme ! car  
 à peine Marie eût-elle proféré ces paroles : « Ecce ancilla  
 « Domini, » que le fils de Dieu devint aussi le fils de Marie,  
 « Verbum caro factum est. O fiat potens ! S'écrie ici S.  
 » Thomas de Villeneuve, o fiat, super omne fiat veneran-  
 » dum ! » (Serm. de annun.) C'est par ce *fiat*, que le ciel  
 descendit sur la terre, et que la terre fut élevée jusqu'au  
 ciel.

7° Mais jetons un regard plus attentif sur la réponse de  
 Marie : « Ecce ancilla Domini. » L'humble Vierge voulait  
 dire par ces paroles : Voici la servante du Seigneur, obli-  
 gée à faire ce que le Seigneur lui commande : s'il voit  
 mon néant, et s'il sait que tout ce que j'ai lui appartient,  
 qui pourra dire qu'il m'a choisie à cause de mon mérite ?  
 « Ecce ancilla Domini. » Quel mérite peut avoir une ser-  
 vante pour devenir la mère de son Seigneur ? que la ser-  
 vante ne soit donc point louée, mais qu'on loue seule-  
 ment la bonté du Seigneur, qui a voulu jeter les yeux



sur une créature si basse pour l'élever si haut. « O humi-  
 » litas, dit l'abbé Guéric, transporté d'admiration, o humi-  
 » litas angusta sibi, ampla divinitati ! insufficiens sibi,  
 » sufficiens ei quem non capit orbis. » O humilité de  
 Marie, qui la rend petite à ses yeux, mais grande aux yeux  
 de la divinité ; indigne selon son jugement, mais digne au  
 jugement de Dieu, de renfermer dans son sein celui que  
 l'univers ne peut contenir ! Écoutons encore à ce sujet les  
 accens d'admiration de S. Bernard : « Quanta humilitatis  
 » virtus, cum tanta puritate, cum innocentia tanta, imo  
 » cum tanta gratiæ plenitudine ! » Et il poursuit : « Unde  
 » tibi humilitas, et tanta humilitas, o beata ? » Lucifer,  
 en voyant que Dieu l'avait douée d'une grande beauté,  
 aspira à placer son trône sur les étoiles, et à devenir sem-  
 blable à Dieu, disant : « Super astra Dei exaltabo solium  
 » meum,..... et similis ero Altissimo. » (Isa. xiv. 13) Or,  
 qu'aurait dit le superbe, s'il s'était vu orné des préroga-  
 tives de Marie ? élevé par son Dieu, il devint superbe, et  
 il fut plongé dans les enfers ; mais l'humble Marie, plus  
 elle se voit enrichie de dons, et plus elle se concentre dans  
 son néant : aussi Dieu l'élève jusqu'à la rendre sa mère, et  
 à la placer à un rang si sublime, comme dit S. André de  
 Crète, qu'à l'exception de Dieu lui-même, on ne peut lui  
 comparer personne : « Excepto Deo, omnibus est altior. »  
 (Orat. de dormit. Deip.) C'est ce qui fait dire aussi à S.  
 Anselme : « Nihil tibi, domina, est æquale, omne enim  
 » quod est, aut supra te est, aut infra : quod supra, solus  
 » Deus, quod infra, est omne quod Deus non est. » (Ap.  
 Pelbart. stellar. II. part. 3. a 2.)

8° Et à quel degré plus haut pouvait monter une créa-  
 ture, qu'à la dignité de mère de son créateur ? « Esse  
 » matrem Dei, dit S. Bonaventure, est gratia maxima

» puræ creaturæ conferibilis, ipsa est quam majorem  
 » facere non potest Deus ; majorem mundum facere potest  
 » Deus, majus cœlum, majorem quam matrem Dei facere  
 » non potest. » (Spec. B. V. lect. x.) Et c'est ce que veut  
 exprimer la Vierge elle-même, lorsqu'elle dit : « Fecit  
 » mihi magna qui potens est. » (Luc. 1.) Mais ici l'abbé  
 de Celles lui dit : « Non tantum sibi te fecit, sed te ange-  
 » lis dedit in instaurationem, hominibus in reparationem. »  
 (In prol. cont. Virg.) Ainsi Dieu créa Marie, non-seule-  
 ment pour lui, mais encore pour l'homme, c'est-à-dire,  
 pour réparer la ruine causée à l'homme par le péché. Pas-  
 sons au second point.

#### SECOND POINT.

Le Créateur, par sa bonté, devenu fils de sa créature.

9. Adam notre premier père, pèche, et devient ingrat à l'égard des dons qu'il avait reçus de Dieu ; il se révolte contre lui en mangeant le fruit défendu. Dieu est donc obligé de le chasser de sa présence, et de le condamner avec tous ses descendans à la mort éternelle ; mais ayant eu ensuite pitié de l'homme déchu, touché par les entrailles de sa miséricorde (*oriens ex alto*), il voulut bien descendre sur la terre, s'y faire homme, et satisfaire à la divine justice, en payant par ses souffrances les peines que nous avons mérité d'endurer par nos crimes.

10 « Descendit de celo, et homo factus est. » C'est ce que nous enseigne la sainte Église. « Et homo factus est ; » O prodige ! ô excès d'amour ! un Dieu se faire homme ! Si un prince de la terre, voyant un ver mort dans le misérable trou qui lui a servi de refuge, voulait le ressusciter,

et qu'on l'assurât que pour rendre la vie à cet insecte, il faudrait qu'il devînt ver, qu'il descendit dans le petit trou qui renferme le vermisseau mort, et qu'il fît en perdant la vie, un bain de son sang, afin que le ver plongé dans ce sang pût ressusciter, que répondrait ce prince? Non, dirait-il : et que m'importe qu'un ver ressuscite, ou qu'il reste mort? à quoi bon répandre mon sang et perdre la vie pour ressusciter un ver? Et qu'importait-il à Dieu que les hommes demeurassent dans la perdition, comme ils le méritaient par leurs fautes! aurait-il perdu quelque chose de sa félicité pour ne les avoir point sauvés.

11. Mais non, comme l'amour que Dieu a pour les hommes est extrême, il descend sur la terre, il se rapetisse, il prend la nature humaine dans le sein d'une Vierge, et prenant la forme d'un esclave, il se fait homme, c'est-à-dire, vermisseau comme nous : « *Semetipsum exinanivit* » formam servi accipiens, in similitudinem hominum » factus, et habitu inventus ut homo. » (Phil. II. 7.) Il est Dieu comme son père, immense, tout-puissant, souverain, et en tout égal à son père, mais devenu homme dans le sein de Marie, il est créature, il est esclave, il est faible, il est moindre que son père. Le voilà humilié dans le sein de Marie, où il accepte l'obédience que son père lui impose, de mourir exécuté sur une croix après trente-trois ans de souffrances : « *Humiliavit semetipsum, factus* » obediens usque ad mortem; mortem autem crucis. » (Phil. II. 8.) Considérons comment le divin enfant dans le sein de sa mère, se conforme entièrement à la volonté de son père, et se dévoue volontairement, guidé par l'amour dont il est embrasé pour nous : « *Oblatus est quia* » ipse veluit. » (Isa. LVII. 7.) Il se dévoue, dis-je, à tout souffrir pour notre salut ; il prévoit les coups, et il y offre

sa chair ; il prévoit les épines, et il y offre sa tête ; il prévoit les clous, et il y offre ses pieds et ses mains ; il prévoit la croix, et il y offre sa vie. Et pourquoi vouloir tant souffrir pour nous, ingrats pécheurs ? Parce qu'il nous aime. « *Dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine* » suo. » (Apoc. I. 5.) Il nous voit comblés de péchés, et il nous fait un bain de son sang pour nous en purifier, et nous rendre agréables à Dieu. « *Dilexit nos et tradidit* » semetipsum pro nobis. » (Ephes. v. 2.) Il nous voit condamnés à la mort, et il se prépare à mourir pour nous acquérir la vie ; il nous voit maudits de Dieu à cause de nos péchés, il se charge volontiers de toutes les malédictions que nous méritions, pour nous sauver. « *Christus nos* » redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum. » (Gal. III. 15.)

XII. S. François de Paule avait donc bien raison de s'écrier souvent en considérant un Dieu fait homme et mourant pour notre amour : « O charité ! ô charité ! ô charité ! » qui pourrait jamais croire tout ce que le fils de Dieu a fait et souffert pour nous, si la foi ne nous l'assurait ? Ah ! chers chrétiens, l'amour que Jésus-Christ a eu pour nous nous presse et nous force à l'aimer. « *Charitas enim Christi ur-* » get nos. » (2. Cor. v. 14.) Le sentiment que S. François de Sales exprime au sujet de ces paroles, dans son *Théotime*, est extrêmement tendre, il dit : « Sachant donc que Jésus-Christ, vrai Dieu, nous a aimés jusqu'à souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix, ne semble-t-il pas que nos cœurs soient sous un pressoir qui les foule et les serre pour en exprimer l'amour par une violence d'autant plus aimable qu'elle est plus forte ? »

XIII. Mais c'est ici que S. Jean a lieu de verser des larmes : « *In propria venit et sui eum non receperunt.* »

(Joan. 1.) Et pourquoi le fils unique de Dieu a-t-il voulu venir sur la terre, se faire homme, souffrir et mourir pour nous, si ce n'est pour que nous l'aimions? « Deus » factus est homo, ut familiarius ab homine diligeretur, » dit Hugues de S. Victor. (In lib. sent.) Jésus-Christ, dit S. Augustin, est principalement venu sur la terre pour faire connaître à l'homme combien il l'aime: « Maxime » propterea Christus advenit, ut cognosceret homo quantum eum diligat Deus. » (S. Aug. cap. iv. de cathec.) Et si un Dieu nous aime tant, c'est avec justice qu'il exige que nous l'aimions à notre tour: « Notam fecit dilectionem suam, dit S. Bernard, ut experiatur et tuam. » (Serm. XLIII. in Cant.) C'est pour obtenir notre amour, au moins par reconnaissance, qu'il nous a fait connaître le grand amour dont il brûlait pour nous.

XIV. O Verbe éternel, qui êtes venu du ciel en terre vous faire homme, et mourir pour les hommes afin de vous attirer leur amour, comment se fait-il que si peu d'hommes vous aiment? Ah! beauté infinie, aimable infini, digne d'un amour infini, me voici du nombre de ces ingrats que vous avez tant aimés, et qui n'ont point su vous aimer: bien plus, au lieu de vous aimer, je vous ai beaucoup offensé; mais vous vous êtes fait homme, et vous êtes mort pour pardonner aux pécheurs qui détestent leurs fautes et qui veulent vous aimer. Seigneur, me voici; je suis, il est vrai, pécheur, mais je me repens des offenses que j'ai commises contre vous, et je veux vous aimer, ayez pitié de moi. Et vous, Vierge sainte, qui avez été digne par votre humilité de devenir la mère de Dieu, et qui, à ce titre, êtes encore la mère, le refuge et l'avocate des pécheurs, priez pour moi; recommandez-moi à votre fils qui vous aime tant, et qui ne vous refuse rien

de ce que vous lui demandez : dites-lui de me pardonner ; dites-lui qu'il me donne son saint amour, dites-lui qu'il me sauve, afin que je parvienne à l'aimer un jour avec vous face à face dans le paradis. Amen.

---

## SERMON SUR LES DOULEURS DE MARIE,

POUR LE VENDREDI DE LA PASSION.

*Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus. (Joan. XIX. 25.)*

Voici une nouvelle espèce de martyr que nous avons à admirer aujourd'hui ; celui d'une mère destinée à voir mourir son fils innocent, condamné comme un malfaiteur, sur un gibet infâme. Cette mère, c'est Marie, que l'Église appelle trop justement, hélas ! la reine des martyrs, sans doute parce que Marie souffrit en la mort de Jésus-Christ un martyr plus douloureux que n'a été celui de tous les martyrs ensemble, parce qu'il fut 1° sans pareil ; 2° sans soutien.

### PREMIER POINT.

Le martyr de Marie fut sans pareil.

I. J'emploierai ici les paroles du prophète Jérémie : « Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, filia Jerusalem?... » magna est sicut mare contritio tua ; quis medebitur » tui ? » Non, l'amertume des douleurs de Marie ne peut être comparée aux souffrances de tous les martyrs ; le mar-

tyre de Marie fut effectué , dit S. Bernard : « Non ferro car-  
 » nificis, sed acerbo dolore cordis. » Dans les autres mar-  
 tyrs , la douleur fut en la chair , mais la douleur de Marie  
 fut dans le cœur et dans l'ame , selon la prophétie de S.  
 Siméon , qui lui dit : « Et tuam ipsius animam doloris  
 » gladius pertransibit. » (Luc. II.)

II. Arnould de Chartres dit que celui qui se serait  
 trouvé sur la montagne du Calvaire lorsque l'agneau sans  
 tache immola sa vie sur la croix , y aurait vu deux autels  
 pour ce sacrifice : l'un dans le corps de Jésus , l'autre dans  
 le cœur de Marie , où , en même temps que le fils sacri-  
 fiait son corps par la mort , la mère sacrifiait son ame par  
 la compassion qu'elle lui portait : « Nimirum , in taberna-  
 » culo illo duo videret altaria , aliud in pectore matris ,  
 » aliud in corpore Christi ; Christus carnem, Maria immolat  
 » animam. » (Tract. de sept. verb. Dom. in cruce.) C'est  
 pourquoi , selon S. Antonin , tandis que les autres martyrs  
 sacrifiaient leur propre vie , la Vierge consumma son mar-  
 tyre en sacrifiant celle de son fils qu'elle aimait plus que  
 sa propre vie ; et c'est ce qui fit que sa douleur surpassa  
 toutes les douleurs qu'un homme ait jamais souffertes sur  
 cette terre.

III. Il est naturel que quand une mère assiste aux souf-  
 frances de son fils , elle souffre autant que lui. C'est ce  
 qu'affirme S. Augustin en considérant la mère des Macha-  
 bées , qui assista au martyre de ses enfans , ordonné par  
 l'impie Antiochus. Il dit que l'amour lui fit souffrir tous  
 les tourmens que souffrit chacun de ses enfans : « Illa vi-  
 » dendo , in omnibus passa est ; quia amabat omnes , fe-  
 » rebat in oculis , quod in carne omnes. » (Serm. cix. de  
 divers. c. 6.) Érasme ajoute que les mères éprouvent une  
 plus grande douleur en voyant souffrir leurs enfans , que

si elles souffraient réellement les peines qu'ils endurent. « Parentes atrocius torquentur in liberis, quam in se ipsis. » (Libel. de Machab.) Cela n'est pas toujours vrai dans les autres mères ; mais la chose se réalisa en Marie, qui, en voyant souffrir son fils, souffrit plus que si elle eût enduré réellement toutes ses douleurs. Toutes les plaies qui étaient répandues sur le corps de Jésus, dit S. Bonaventure, se trouvèrent réunies dans le cœur de Marie pour l'affliger en la passion de Jésus : « Singula vulnera per ejus corpus dispersa, in uno corde sunt unita. » (S. Bonav. de planctu Virg. in stim. amor.) En sorte que le cœur de Marie, comme dit S. Laurent Justinien, devint, à cause de la compassion qu'elle portait à son fils, une espèce de miroir de ses douleurs, dans lequel on voyait représentés les supplices et les outrages que Jésus-Christ souffrait : « Passionis Christi speculum effectum erat cor Virginis, in illo agnoscebantur sputa, convicia, verbera, vulnera. » (De agon. Christi. c. xi.) Ainsi donc, Marie, en la passion de Jésus-Christ, fut dans son cœur, souffletée, flagellée, couronnée d'épines, et attachée à la croix même de son fils, à cause de l'amour qu'elle lui portait.

IV. Le même S. Laurent contemple Jésus qui, portant sa croix au Calvaire, et voyant à sa suite sa malheureuse mère, lui dit, en se tournant vers elle : « Heu quo properas, quo venis mater? cruciatu meo cruciaberis, et ego tuo. » Ah ! ma mère, arrêtez, où allez-vous ? si vous venez au lieu de mon supplice, vous serez tourmentée par mes tourmens, et je serai affligé par votre affliction. Mais l'amoureuse mère ne laisse point de le suivre, quoiqu'elle sache bien qu'il va lui en coûter plus de mille morts pour assister à cette mort. Elle voit que son fils porte la croix



pour y être crucifié ; elle prend aussi la croix de sa douleur , et suit son fils pour être crucifiée avec lui : « Tolle » bat et mater crucem suam , et sequebatur eum , crucifigenda cum ipso. » (Guillelm. ab. in Cant. VII.) C'est pourquoi S. Bonaventure , considérant Marie lorsqu'elle assistait son fils moribond , lui demande : Dites-moi , ô ma reine , où étiez-vous alors ? étiez-vous près de la croix ? Non , vous étiez sur la croix elle-même , crucifiée avec votre fils. « O domina , ubi stabas ? numquid tantum juxta » crucem ? imo in cruce cum filio crucifixa eras. » (Loc. cit. de planct. Virg.) Sur ces paroles du Sauveur , prédites autrefois par Isaïe : « Torcular calcavi solus et de genibus non est vir mecum. » (Isa. xxxvi. 5.) Richard dit : Seigneur , si vous n'avez aucun homme en votre passion qui vous accompagne au milieu de vos souffrances , sachez du moins qu'il y a une femme , et que cette femme est votre mère , qui souffre dans son cœur tout ce que vous souffrez dans votre corps : « Verum est , domine , quod » non est vir tecum , sed mulier una tecum est , quæ omnia vulnera quæ tu suscepisti in corpore , suscepit in » corde. » (Rich. de laud. Virg.)

V. Pour exprimer les souffrances des autres martyrs , on les représente chacun avec l'instrument de son supplice : S. André avec la croix ; S. Paul avec l'épée ; S. Laurent avec le gril ; Marie nous est représentée tenant son fils mort dans ses bras , parce que son fils fut l'unique instrument de son martyre , lorsque la compassion qu'elle en eut la rendit reine des martyrs. Au sujet de cette compassion que Marie éprouva en la passion de Jésus-Christ , un auteur , Pinamonte , exprime une belle et singulière pensée ? il dit que la douleur de Marie en la passion de Jésus-Christ fut d'autant plus grande qu'elle seule pouvait digne-

ment compatir à la mort d'un Dieu fait homme pour l'amour des hommes. Et le bienheureux Amédée dit encore (Homel. 5.) que Marie fut beaucoup plus affligée de la passion de son fils que si elle l'avait soufferte elle-même, attendu qu'elle aimait plus son fils qu'elle ne s'aimait elle-même : « Maria torquebatur magis , quam si torque- » retur in se ; quia super se incomparabiliter diligebat id , » unde dolebat. » C'est pourquoi S. Ildephonse ne craint point d'assurer que c'est peu de dire que les douleurs de Marie surpassèrent tous les tourmens des martyrs réunis : « Parum est , Mariam in passione filii tam acerbos pertu- » lisse dolores , cum omnium martyrum collective tor- » menta superasset. » (Ap. sinisc. mart. de Mar. Cons. xxxvi.) S. Anselme, parlant à la bienheureuse Vierge, lui dit : « Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus mar- » tyrum , leve fuit , aut potius nihil , comparatione tuæ » passionis. » (S. Anselm. de excel. Virg. c. v.) Et il ajoute : « Utique , domina , non crediderim te potuisse stimulos » tanti cruciatus , quin vitam amitteres , sustinere , nisi » ipse spiritus tui filii te confortaret. » (Loc. cit.) S. Bernardin de Sienne va jusqu'à dire (Tom. 1. Sermon. 61.) : « Tantus fuit dolor Virginis , quod si inter omnes crea- » turas , quæ dolorem pati possunt , divideretur , omnes » subito interirent. » Qui pourra donc douter que le martyre de Marie ne fut sans égal ? Qui pourra ne point convenir qu'il surpassa celui de tous les martyrs ? car les autres martyrs, comme dit S. Antonin (Part. 1. tit. xv. c. 24), souffrirent en sacrifiant leur propre vie, au lieu que la Vierge souffrit en sacrifiant à Dieu la vie de son fils, qu'elle aimait infiniment plus que la sienne.

## SECOND POINT.

Le martyre de Marie fut sans soutien.

VI. Les martyrs souffraient dans les tourmens que leur infligeaient les tyrans ; mais le Seigneur , qui n'abandonne jamais ses serviteurs , ne cessait point de les consoler au temps de leurs souffrances. L'amour de Dieu qui brûlait dans leur cœur , leur rendait aimables toutes les douleurs. Un S. Vincent souffrait lorsque sur le chevalet on le déchirait avec des ongles de fer , et qu'on le brûlait avec des lames ardentes. Mais , dit S. Augustin, le S. parlait avec un tel mépris des tourmens, que : « *Alius videbatur pati,* » *alius loqui.* » Un S. Boniface souffrait , lorsque son corps était déchiré par des instrumens de fer , lorsqu'on lui enfonçait sous les ongles et dans les chairs des roseaux pointus, et qu'on lui versait du plomb fondu dans la bouche ; mais durant ces tortures il ne se lassait pas de remercier Jésus-Christ qui le faisait souffrir pour son amour. Un S. Laurent souffrait, lorsqu'on le brûlait sur le gril ; mais l'amour dont il était embrasé, dit S. Augustin , l'empêchait de sentir le tourment du feu , et la mort même : « *In illa longa morte , in illis tormentis , tormenta non sensit.* » (S. Aug. tract. xxvii.) Ainsi , plus les saints martyrs brûlaient d'amour pour Dieu , moins ils sentaient les douleurs. Ainsi , le seul souvenir de la passion de Jésus-Christ suffisait pour les consoler dans leurs tortures. Le contraire arriva à Marie ; car les douleurs de son Jésus faisaient son martyre , et l'amour de Jésus était son unique bourreau. Il faut ici répéter les paroles de Jérémie : « *Magna est velut mare con-* » *tritio tua , quis medebitur tui ?* » Comme la mer est toute salée et qu'elle ne renferme pas une seule goutte d'eau

douce, ainsi le cœur de Marie était tout plein d'amertume, sans qu'il éprouvât le moindre soulagement. « Quis » *medebitur tui?* » Son fils seul pouvait la consoler et guérir ses plaies ; mais comment Marie dans sa douleur pouvait-elle recevoir du soulagement de son fils crucifié, si l'amour qu'elle portait à ce même fils faisait tout son martyre ?

VII. Pour comprendre donc combien fut grande la douleur de Marie il faudrait comprendre, dit Cornélius à Lapidé, combien grand était l'amour qu'elle lui portait : « *Ut scias quantus fuerit dolor beatæ Virginis, cogita* » *quantus fuerit amor.* » Mais qui pourra mesurer cet amour ? Le bienheureux Amédée considérait que dans le cœur de Marie deux amours se trouvaient réunis : l'amour naturel qu'elle portait à Jésus comme à son fils, et l'amour surnaturel qu'elle lui portait comme à son Dieu : « *Duæ* » *dilectiones in unum connexerant, et ex duobus amori-* » *bus pactus est unus.* » (Hom. 5. de Laud. Virg.) De ces deux amours il résultait un seul amour, mais un amour si grand, que Guillaume de Paris ne craignit point d'assurer que Marie aima Jésus « *quantum capere potuit* » *puri hominis modus.* » Ainsi donc comme nulle créature n'a aimé Dieu autant que Marie, il n'y a pas eu de douleurs égales à la douleur de Marie. « *Unde, sicut non* » *fuit amor sicut amor ejus, ita non fuit dolor sicut* » *dolor ejus.* » (Richard. de S. Laurent.)

VIII. « *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.* » (Joan. xix.) Arrêtons-nous un moment pour considérer ces paroles, avant de finir le sermon, et terminons ensuite : mais renouvellez ici toute votre attention. « *Stabat :* » lorsque Jésus était en croix, ses disciples l'avaient déjà abandonné depuis le moment où il avait été pris dans le jar-

din des olives : « Omnes, relicto co, fugerunt. » (Math. xxxiv. 56.) Les disciples l'abandonnèrent, mais l'amoureuse mère ne l'abandonna pas : elle voulut l'assister jusqu'à son dernier moment. « Stabat juxta : » Les mères prennent la fuite lorsqu'elles voient leurs fils dans une grande souffrance sans pouvoir les secourir. Elles n'ont pas la force de supporter une telle douleur, et c'est pourquoi elles s'éloignent. Marie regarde son fils agonisant sur la croix ; elle voit que ses douleurs vont lui ôter la vie ; elle voudrait le soulager dans cette extrémité, mais cela ne lui est pas permis : elle ne fuit pas néanmoins, elle ne s'éloigne pas, mais elle s'approche davantage de la croix où son fils est mourant. « Stabat juxta crucem : » La croix fut le lit cruel réservé à Jésus à l'heure de sa mort. Marie qui l'assiste ne détourne pas de lui ses regards, elle le voit tout déchiré par les fouets, par les épines, et par les clous. Elle observe que ce pauvre fils suspendu à trois crochets de fer ne trouve point de repos : elle voudrait, comme je viens de le dire, lui donner quelque secours, elle voudrait au moins le faire expirer dans ses bras ; mais tout cela lui est refusé. O croix, dit-elle, rends-moi mon fils : tu es un gibet élevé pour les malfaiteurs, mais mon fils est innocent. Mais calmez-vous, mère de douleurs, Dieu veut que la croix ne vous rende votre fils qu'après qu'il aura expiré.

IX. S. Bonaventure, considérant la douleur de Marie en la mort de son fils, dit : « Nullus dolor amarior, quia « nulla proles charior. » (De Compass. Virg. c. II.) Si donc il n'y a point eu de fils plus aimable que Jésus, ni de mère plus aimante que Marie, quelle douleur pourra être comparée à la douleur de Marie ? « Non fuit talis filius, » non fuit talis mater : non fuit tanta charitas, non fuit

» dolor tantus. Ideo quanto dilexit tenerius, tanto vul-  
 » nerata est profundius. » (Richard. 1. 3. de laud. Virg.)  
 Marie voyait son fils tout près de mourir ; et le regardant  
 avec des yeux pleins, de pitié, elle semblait lui dire :  
 ah ! mon fils, vous vous en allez, vous me quittez, et  
 vous ne me dites rien ? laissez-moi quelque souvenir de  
 vous. Voici le souvenir que Jésus-Christ lui laissa : « Mu-  
 » lier, lui dit-il, ecce filius tuus, » en lui désignant S.  
 Jean qui était à ses côtés ; et c'est par ces paroles qu'il  
 prit congé de sa mère. Il l'appella femme, « mulier, »  
 pour ne point augmenter son chagrin en lui donnant le  
 nom de mère. Femme, voilà votre fils, c'est lui qui vous  
 assistera après ma mort :

X. « Stabat juxta crucem mater ejus. » Considérons en-  
 fin Marie qui, étant aux pieds de la croix, voit mourir  
 son fils. Mais ô Dieu ! quel est ce fils qu'elle voit mou-  
 rir ! un fils qui l'avait choisie pour sa mère de toute éter-  
 nité, et qui dans son amour l'avait préférée à tous les  
 hommes et à tous les anges : un fils si beau, si saint et  
 si aimable : un fils qui lui avait toujours été soumis : un  
 fils qui était son unique amour, puisqu'il était en même  
 temps son fils et son Dieu ; et Marie dut le voir mourir  
 de douleur sous ses yeux. Mais l'heure de la mort de Jé-  
 sus étant arrivée, cette mère affligée voit que son fils sur  
 la croix souffre les derniers assauts de la mort. Voilà  
 qu'il abandonne son corps, baisse la tête sur sa poitrine,  
 ouvre la bouche et expire. La foule qui l'entourne s'écrie :  
 Il est mort, il est mort. Marie joint sa voix à celle du  
 peuple, et elle dit : Ah ! mon Jésus, mon fils, vous êtes  
 mort !

XI. Jésus ayant rendu le dernier soupir est descendu de  
 la croix ; Marie s'approche, et lui tend les bras ; puis, le

pressant contre son sein , elle regarde de près cette tête blessée par les épines, ces mains percées de clous , et ce corps tout déchiré : ah mon fils ! dit-elle , où vous a réduit l'amour que vous avez porté aux hommes ! Mais les disciples craignant que Marie en serrant son fils dans ses bras ne mourût de douleur , s'avancent près d'elle touchés de compassion ; ils lui ôtent avec une violence respectueuse ce fils mort , et l'ayant enveloppé dans le suaire , ils le portent au tombeau ; les saintes femmes l'accompagnent , et Marie , la mère de douleurs , se joint à elles pour suivre son fils au sépulcre , où , après l'avoir enseveli de ses propres mains , elle lui donne le dernier adieu , et se retire. S. Bernard dit que Marie était si triste et si affligée , qu'elle faisait verser des larmes à tous ceux qui la rencontraient : « Omnes plorabant qui obviebant ei ; » et il ajoute que ceux qui l'accompagnaient pleuraient plus sur elle que sur le Seigneur : « Super ipsam potius quam » super Dominum plangebant. »

XII. Chrétiens auditeurs , soyons dévots aux douleurs de Marie : Le bienheureux Albert-le-Grand dit , que comme nous sommes obligés envers Jésus-Christ pour la mort qu'il a soufferte , de même nous sommes obligés envers Marie , pour les douleurs qu'elle a endurées en offrant à Dieu la mort de son fils pour notre salut : « Sicut totus » mundus obligatur Deo propter passionem , sic obligatur » dominæ propter compassionem. » (Super Mis. cap. xx.) L'ange révéla à sainte Brigitte que la sainte Vierge sacrifia elle-même au Père éternel la vie de son fils pour notre salut ; sacrifice , qui comme nous l'avons dit , lui coûta une peine plus grande que tous les martyres , et que la mort même. Mais la divine mère se plaignit à sainte Brigitte de ce que très-peu de personnes compatissaient à ses douleurs , tan-

dis que la plupart des hommes vivaient sans y penser. « *Respicio si forte sint qui compatiantur mihi, et recogitent dolorem meum, et valde paucos invenio.* » Elle recommanda donc à la sainte : « *Idco filia mea, licet à multis oblita sim, tu non obliviscaris mei.* » (Rev. lib. II. c. 24.) C'est pourquoi cette Vierge apparut aux fondateurs de l'ordre des serviteurs de Marie en 1239, pour leur recommander d'établir un ordre religieux en mémoire de ses douleurs, comme il fut établi depuis. Jésus lui-même dit un jour à la bienheureuse Véronique de Binasco : « Ma fille, les larmes que l'on répand en l'honneur de ma passion me sont chères, mais comme j'aime ma mère Marie d'un amour immense, la méditation des douleurs qu'elle souffrit à ma mort, m'est bien chère aussi. » (Ap. Bolland. 13. januar.) Il faut encore savoir que, selon le témoignage de Pelbart (Stellar. lib. 3. part. 5. art. 5.) il fut révélé à sainte Elisabeth, vierge bénédictine, que le Seigneur a promis quatre grâces à ceux qui se montrent dévots aux douleurs de Marie : 1° Que celui qui l'invoquera par ses douleurs, méritera de faire pénitence de ses péchés avant de mourir. 2° Qu'il les consolera dans leurs tribulations et surtout dans celle de la mort : 3° Qu'il imprimera sa passion dans leur mémoire et dans leur cœur : 4° Il lui dit qu'il avait donné à Marie la puissance d'obtenir toutes les grâces qu'elle voudra en faveur de ceux qui pratiqueront la dévotion à ses douleurs.

---



## NEUVAINES DE MÉDITATIONS

POUR LES NEUF JOURS QUI PRÉCÈDENT LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA VIERGE, COMMENÇANT LE 24 JANVIER.

Ces méditations sont composées sur les litanies de N. D. de Lorette; et elles peuvent servir pour toutes les neuvaines qui précèdent les principales fêtes de la Mère de Dieu.

### PREMIER JOUR.

« Sancta Maria , ora pro nobis. » Puisque, dans les litanies de Notre-Dame, l'Église nous apprend à répéter tant de fois la demande que nous lui faisons de prier pour nous, « ora pro nobis, » il convient, avant de méditer les titres sous lesquels on invoque la sainte Vierge, de considérer combien les prières de Marie sont puissantes auprès de Dieu. Heureux celui pour qui Marie prie. Jésus aime à être prié par une mère si chérie, afin de lui accorder tout ce qu'elle demande. Un jour sainte Brigitte entendit que Jésus parlait à Marie, et lui disait : « Mater , pete » quod vis a me , non enim potest esse inanis petitio tua. » Ma mère, vous savez que vos prières ne peuvent point ne pas être exaucées; demandez-moi donc ce que vous voudrez : et il ajouta ensuite : « Tu nihil mihi negasti in » terris, ego tibi nihil negabo in cœlis. » O ma mère, puisque vous ne m'avez rien refusé sur la terre, il convient que je ne vous refuse rien de tout ce que vous me demanderez maintenant que je suis dans le ciel. S. Bernard dit : « A filio audiri est exaudiri. » Il suffit que Marie parle;

son fils lui accorde tout ce qu'elle lui demande. Prions donc toujours cette divine mère si nous voulons acquérir le salut éternel, et disons-lui avec S. André de Candie, ou de Jérusalem : « Nous vous supplions donc, ô Vierge » sainte, de nous accorder le secours de vos prières au- » près de Dieu ; prières qui sont plus précieuses que tous » les trésors de la terre ; prières qui nous obtiennent une » grande abondance de grâces ; prières qui confondent les » ennemis et triomphent de leurs forces. »

II. « Sancta Maria. » Le nom de Marie est un nom de salut. Ce nom ne vient point de la terre, mais il vient du ciel ; aussi S. Épiphanie dit que ce nom ne fut point donné à Marie par ses parents, mais qu'il lui fut imposé par la volonté expresse de Dieu. Il suit de là qu'après le nom de Jésus, le nom de Marie est supérieur à tous les noms, parce que Dieu l'a rempli de grâces et de douceur pour obtenir tout bien à celui qui le prononce. S. Bernard disait : « O Marie, vous ne pouvez être nommée sans en- » flammer de votre amour le cœur de celui qui vous » nomme. » Et le bienheureux Henry de Suse s'écriait : « O Marie, que devez-vous être vous-même, si votre nom » est si aimable et si gracieux ! » Le nom de Marie est plein de bénédictions : S. Bonaventure disait que le nom de Marie ne peut être invoqué sans qu'il n'en revienne quelque avantage à celui qui l'invoque. Ce nom a surtout la force de surmonter les tentations de l'enfer. Ah ! ma souveraine, si je vous avais toujours invoqué dans mes tentations, je ne serais jamais tombé. Dorénavant je vous invoquerai sans cesse en vous disant : « Marie, assistez- » moi, Marie, souvenez-vous de moi. » Et vous, obtenez-moi la grâce de vous invoquer toujours dans les dangers où se trouvera mon âme.

III. « Sancta Dei genitrix ». Si les prières des saints sont d'un grand poids devant Dieu, combien plus ne vaudront point celles de Marie? Celles-là sont des prières de serviteurs, mais celles-ci sont des prières de mère. S. Antonin disait que les prières de Marie avaient, près de Jésus-Christ, la force du commandement : « *Oratio virginis* » *habet rationum imperii.* » C'est pourquoi il assurait qu'il était impossible que cette mère demandât une grâce à son fils, sans que le fils la lui accordât : « *Impossibile* » *est Deiparam non exaudiri.* » De là, S. Bernard nous exhorte à demander par le canal de Marie toutes les grâces que nous voulons obtenir de Dieu. : *Quæramus gratiam, et per Mariam quæramus.* « Parce qu'étant mère, elle est toujours exaucée : « *Quia mater est, et frustrari* » *non potest.* » Auguste mère de Dieu, priez Jésus pour moi; regardez les misères de mon ame, et ayez pitié de moi. Priez, et ne cessez jamais de prier, jusqu'à ce que vous me voyiez en sûreté dans le paradis. O Marie, vous êtes mon espérance, ne m'abandonnez pas : « *O sancta* » *Dei genitrix, ora pro nobis.* »

## DEUXIÈME JOUR.

I. « *Mater divinæ gratiæ.* » S. Anselme appelle Marie : « *Mater omnium gratiarum,* » et Idiota : « *Thesauraria* » *gratiarum.* » C'est pourquoi S. Bernardin de Sienne dit : « *Omnia dona et gratiæ quibus vult, quando vult,* » *et quomodo vult, per ipsius manus dispensantur.* » Toutes les grâces que nous recevons de Dieu, nous sont distribuées par les mains de Marie, et elles sont dispensées à qui elle veut, lorsqu'elle le veut et comme elle le veut. C'est ce qu'elle dit elle-même : « *Mecum sunt divitiæ, ut*

» ditem diligentes me. » (Prov. VIII.) Le Seigneur a placé dans mes mains toutes les richesses de sa grâce, afin que j'en enrichisse ceux qui m'aiment. Donc, ô ma reine, si je vous aime je ne serai plus pauvre comme je le suis. Après Dieu, je vous aime par-dessus toute chose; obtenez-moi une plus grande tendresse et un plus grand amour pour votre bonté. S. Bonaventure me dit que tous ceux que vous voudrez sauver seront sauvés : « Quem ipsa vis, » salvus erit. » C'est pourquoi je vous dirai avec le même saint : « O salus te invocantium, salva me. » O salut de ceux qui vous invoquent, sauvez-moi de l'enfer, et d'abord sauvez-moi du péché, qui seul peut m'y conduire.

II. « Mater purissima. » Cette mère Vierge, toute chaste et toute pure, rend chastes et purs tous ses serviteurs. S. Ambroise dit que, même lorsqu'elle était sur la terre, Marie inspirait à ceux qui la regardaient l'amour de la pureté par sa seule présence : « Tanta erat Mariæ gratia, ut » si quis inviseret, integritatis insigne donum conferret. » Elle fut appelée lys entre les épines : « Sicut lilium inter » spinas, sic amica mea inter filios. » (Cant. II. 2.) Toutes les autres vierges, dit Denis-le-Chartreux, sont des épines ou pour elles-mêmes ou pour les autres; mais la bienheureuse Vierge ne fut une épine ni pour elle, ni pour personne, puisqu'elle inspirait de pures et saintes affections à tous ceux qui la regardaient. Frigenius, auteur de la Vie de S. Thomas d'Aquin, écrit en outre que le saint disait que les images mêmes de cette chaste tourterelle éteignent les ardeurs sensuelles de ceux qui les regardent avec dévotion. Le V. Jean Avila raconte que plusieurs personnes tentées sur la chasteté, s'étaient conservées pures par la dévotion à Notre-Dame. O combien

grande est surtout la vertu du nom de Marie, pour vaincre les tentations de ce péché ! O Marie très-pure, délivrez-moi de ce vice, faites que je recoure toujours à vous dans les tentations, en vous invoquant tant qu'elles dureront.

III. « Mater inviolata. » Marie fut cette femme immaculée qui apparut aux yeux de Dieu toute belle et sans tache : « Tota pulchra es, amica mea, et macula non est » in te. » (Cant. iv. 7.) Et c'est pour cela qu'elle fut appelée la médiatrice de la paix à l'égard des pécheurs, comme la salue S. Ephrem : « Ave orbis conciliatrix. » Et comme elle le dit elle-même dans les Cantiques (viii, 10) : « Ex quo facta sum coram eo quasi pacem reperiens. » S. Grégoire dit que si un sujet rebelle se présentait devant son roi offensé pour l'apaiser, il ne ferait que provoquer davantage son courroux. Puis donc que Marie est destinée à faire la paix entre Dieu et les hommes, il ne convenait point qu'elle fût pécheresse ou complice du péché d'Adam. C'est pourquoi le Seigneur préserva Marie de toute tache de péché. Ah ! ma reine immaculée, ô blanche colombe, qui êtes si agréable à Dieu, ne dédaignez point de jeter vos regards sur les souillures et les plaies innombrables de mon ame; regardez-moi et secourez-moi. Ce Dieu qui vous aime tant ne vous refuse rien; et vous non plus, vous ne savez rien refuser à celui qui vous appelle à son secours. O Marie, je recours à vous, ayez pitié de moi : « Mater inviolata, » ora pro nobis. »

### TROISIÈME JOUR.

I. « Mater amabilis. » Richard de S. Laurent écrit : « Fuit beata Virgo amabilis oculis ipsius Dei. » Marie fut si belle aux yeux de Dieu, que Dieu fut ravi de sa beauté :

« *Quam pulchra es amica mea, quam pulchra es!* » (Cant. iv. 1.) En sorte qu'il l'appela son unique colombe, son unique parfaite : « *Una est columba mea, una est perfecta mea.* » (Cant. vi.) Il est certain, comme dit le P. Suarez, que Dieu aime plus Marie que tous les autres saints ensemble, et c'est avec raison, puisqu'elle seule aima plus Dieu que tous les anges et les hommes ensemble ne le peuvent faire. O très-belle Marie, ô très-aimable Marie, vous avez su gagner le cœur de Dieu, prenez encore mon pauvre cœur et sanctifiez-moi. Je vous aime et je me confie en vous. « *Mater amabilis, ora pro nobis.* »

II. « *Mater Salvatoris.* » S. Bonaventure appelle Marie médiatrice de notre salut, « *Maria mediatrix nostræ salutis,* » et S. Jean Damascène l'instrument du salut du monde : « *Salvatrix mundi suo modo.* » On peut, pour deux raisons, appeler ainsi Marie, et dire qu'elle est notre médiatrice, c'est-à-dire, médiatrice de grâce, comme Jésus-Christ est le médiateur de justice, à cause du consentement qu'elle donna à l'incarnation du Verbe, puisque, par ce consentement, dit S. Bernardin, elle nous procura le salut : « *Per hunc consensum, omnium salutem procuravit.* » A cause du consentement qu'elle donna à la mort de son fils, s'étant résignée à le voir sacrifié sur la croix pour notre salut. Je vous dirai donc, ô mère de mon Sauveur, sauvez-moi maintenant par votre intercession, vous qui autrefois offrites à Dieu pour moi la vie de votre fils.

III. « *Virgo veneranda.* » Selon S. Anselme, dire que Marie est mère de Dieu, c'est dire une chose qui surpasse tout ce qu'on peut dire ou imaginer de plus grand après Dieu; c'est pourquoi il lui parle ainsi : « O Marie, rien ne vous est égal, puisque tout est ou au-dessus, ou au-des-

» sous de vous : ce qui est au-dessus de vous , c'est Dieu :  
 » ce qui est au-dessous de vous , c'est tout ce qui n'est  
 » point Dieu. » En un mot , S. Bernardin de Sienne af-  
 firme que Dieu seul peut connaître la grandeur de Marie :  
 « *Tanta est perfectio virginis , ut soli Deo agnoscenda re-*  
 » *servetur.* » Le bienheureux Albert-le-Grand dit de plus que  
 Marie ne pouvait être plus unie à Dieu , à moins qu'elle  
 ne devint Dieu : « *Magis Deo conjungi non potuit , nisi*  
 » *fieret Deus.* » Elle est donc bien digne de notre véné-  
 ration cette auguste mère de Dieu , puisque Dieu même  
 ne pouvait la faire plus grande qu'en la rendant sa mère.  
 O mère de Dieu et ma mère , ô Marie , je vous vénère , et je  
 voudrais que vous fussiez vénérée de tous les cœurs ,  
 la grande reine telle que vous êtes. Ayez compassion d'un  
 pauvre pécheur , qui vous aime et qui se confie en vous :  
 « *Virgo veneranda , ora pro nobis.* »

## QUATRIÈME JOUR.

I. « *Virgo prædicanda.* » La sainte Église chante que  
 Marie est digne de toute louange , « *omni laude dignis-*  
 » *sima* » ; parce que , selon la pensée de S. Ildefonse ,  
 toute louange qui est donnée à Marie retourne à l'hon-  
 neur de son fils : « *refunditur in filium quod impenditur*  
 » *matri.* » C'est pourquoi S. Georges de Nicomédie dit  
 avec raison que Dieu reçoit les louanges données à Marie ,  
 comme si elles étaient données à lui-même : « *Tuam enim*  
 » *gloriam creator existimat esse propriam.* » La sainte  
 Vierge promet le paradis à celui qui a soin de la faire  
 connaître et de la faire aimer : « *Qui elucidant me , vi-*  
 » *tam æternam habebunt.* » (Offic. in Conc. b. Virg.)  
 Aussi Richard de S. Laurent dit : « *Honorantes eam in hoc*

» *sæculo*, honorabit in futuro. » Marie fera honorer dans l'éternité ceux qui l'honorent durant leur vie. S. Anselme dit que comme Marie, en devenant mère de Dieu, devint l'instrument du salut des pécheurs; ainsi les pécheurs, en publiant les louanges de Marie, reçoivent le salut. Tous ne peuvent être prédicateurs; mais tous peuvent la louer, et faire concevoir aux autres, en parlant familièrement à des parens, à des amis, les prérogatives de Marie, sa puissance, sa miséricorde, etc., et les porter ainsi à la dévotion envers cette divine mère. O reine du ciel, je veux faire dorénavant tout ce que je pourrai pour vous faire vénérer et aimer par tous les hommes. Acceptez mon désir et donnez-moi le secours pour l'exécuter; en attendant écrivez-moi au nombre de vos serviteurs, et ne permettez point que je redevienne jamais esclave de Lucifer.

II. « *Virgo potens.* » Et qui d'entre les saints est aussi puissant auprès de Dieu que sa très-sainte mère? Elle obtient tout ce qu'elle veut: « *Velis tu et omnia fiant* », lui dit S. Bernard. Il suffit que vous veuillez pour que tout se fasse. S. Pierre Damien va jusqu'à dire que quand Marie demande une grâce à Dieu, elle ne prie pas en quelque sorte, mais elle commande: « *Accedit, non rogans. sed imperans, nam filius nihil negans, honorat.* » Ainsi Dieu le fils honore cette mère bien-aimée, en lui accordant tout ce qu'elle demande, même en faveur des pécheurs. C'est pourquoi S. Germain lui dit: Vous êtes, ô mère de Dieu, » toute-puissante pour sauver les pécheurs, et vous n'avez » point besoin d'autre recommandation auprès de Dieu, » puisque vous êtes la mère de la vraie vie. » O Marie, vous pouvez me sanctifier, je me confie en vous.

III. « *Virgo clemens.* » Autant Marie est puissante auprès de Dieu, autant elle est clémente et miséricordieuse



envers celui qui a recours à son intercession : « *Nec facultas, nec voluntas illi deesse potest,* » dit S. Bernard. Marie étant mère de Dieu, ne peut manquer de puissance pour nous sauver ; et comme elle est notre mère, la volonté de nous secourir ne peut pas non plus lui manquer. Et qui jamais a été abandonné, ayant eu recours à Marie ? « *Sileat misericordiam tuam,* » disait le même S. Bernard, « *si quis te invocatam meminerit desuisse :* » qu'il cesse de louer votre miséricorde, celui qui, vous ayant invoqué, se rappelle que vous l'avez abandonné. S. Bonaventure dit que Marie désire tellement d'être priée par nous, afin de nous dispenser ses faveurs avec plus d'abondance, qu'elle se tient pour offensée, non-seulement par celui qui lui fait des injures, mais encore par celui qui ne lui demande point ses grâces : « *In te, Domina,* » peccant non tantum qui tibi injuriam irrogant, sed etiam » qui te non rogant. » Non, il n'est point nécessaire de prier beaucoup cette mère de miséricorde pour obtenir son secours, il suffit de le lui demander avec confiance : « *Velocius occurrit ejus pietas, quam invocetur,* » dit Richard de Saint-Victor. Sa clémence vient à notre secours avant qu'on ne l'en prie, et il en donne la raison : « *Non potest miseria scire, et non subvenire.* » Elle ne peut voir nos misères sans être portée à les secourir. Regardez donc mes misères, ô Marie, regardez-les et secourez-moi. « *Virgo clemens, ora pro nobis.* »

## CINQUIÈME JOUR.

I. « *Virgo fidelis.* » Bienheureux celui qui se tient aux portes de Marie pour la prier, comme les pauvres assiègent les portes des riches pour obtenir quelques secours ! « *Bea-*

» tus homo, dit-elle, qui audit me, et vigilat ad fores  
 » meas quotidie. » (Prov. viii, 34.) Oh ! que ne sommes-  
 nous fidèles à servir cette divine mère, comme elle est  
 fidèle à nous secourir, lorsque nous la prions ! Marie pro-  
 met à celui qui la sert et qui l'honore, l'exemption du  
 péché et le salut éternel : « Qui operantur in me, non  
 » peccabunt, qui elucidant me, vitam æternam habe-  
 » bunt. » (Eccli. xxiv, 31.) Elle nous appelle tous, afin  
 que nous recourions tous à elle, et elle nous promet toutes  
 les grâces que nous espérons. « In me gratia omnis viæ  
 » et veritatis ; in me omnis spes vitæ et virtutis.... tran-  
 » site ad me omnes. » (Eccli. xxiv.) S. Laurent Justinien  
 applique à Marie cet autre texte de l'Écclésiastique (vi.  
 31.) « Vincula illius alligatura salutaris, « et il ajoute :  
 » quare vincula ? nisi quia servos suos ligat, ne discur-  
 » rant per campos licentiæ. » Marie attache ses serviteurs,  
 afin qu'ils ne prennent trop de liberté, de peur que cette  
 liberté ne soit la cause de leur ruine. O mère de Dieu, je  
 mets en vous toute mon espérance, c'est à vous de me  
 préserver de toute rechute dans le péché. Ma souveraine,  
 ne m'abandonnez point, obtenez-moi de mourir plutôt  
 que de perdre la grâce de Dieu.

II. « Causa nostræ lætitiæ. » Comme après la tristesse  
 et les ténèbres de la nuit, l'aurore apporte l'allégresse ;  
 ainsi après les ténèbres du péché, qui couvrirent la terre  
 durant quatre mille ans avant la venue de Jésus-Christ,  
 la naissance de notre aurore Marie apporta la joie au  
 monde. « Nata Maria, surrexit aurora, dit un saint père. »  
 L'aurore est l'avant-courreur du soleil, ainsi Marie fut l'a-  
 vant-courreur du verbe incarné, soleil de justice ; et notre  
 Rédempteur, qui par sa mort, nous délivra de la mort  
 éternelle. C'est avec raison que l'Église chante le jour de la

nativité de Marie : « *Nativitas tua, sancta dei genitrix, » gaudium annuntiavit universo mundo. » Et comme Marie fut la cause de notre joie, elle en est aussi le complément; puisque S. Bernard dit que Jésus-Christ a placé entre les mains de sa mère tout le prix de ses mérites, afin que nous reçussions par Marie tous les biens que nous devons avoir : « *Redempturus humanum genus, universum peritum contulit in Maria, ut si quid salutis nobis est, ab illa noverimus redundare. »* O mère de Dieu, vous êtes mon allégresse et mon espérance, puisque vous ne refusez vos faveurs à personne, et que vous obtenez de Dieu tout ce que vous voulez.*

III. « *Vas insigne devotionis.* » La dévotion, comme enseigne S. Thomas, consiste dans la promptitude avec laquelle notre volonté se soumet à celle de Dieu. Ce fut principalement cette vertu qui rendit si chère à Dieu sa très-sainte mère, et c'est ce que signifiait la réponse que fit le Rédempteur à cette femme, qui appelait bienheureux le sein qui l'avait porté. « *Quinimo, beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* » (Luc. 11.) Le Seigneur, dit Bède, veut dire par-là que Marie était plus heureuse par l'union de sa volonté à la volonté de Dieu, que par l'unique privilège d'être sa mère. Les fleurs qui se tournent toujours vers le soleil sont un symbole de Marie. La volonté de Dieu fut le seul but où tendit son cœur, et le seul qui put le contenter, comme elle le dit dans son cantique : « *Et exultavit spiritus meus, in Deo salutari meo.* » Que vous avez été heureuse, ô ma souveraine, puisque vous fûtes toute unie et toujours unie à la volonté divine ! obtenez-moi la grâce de vivre d'une manière conforme à la volonté de Dieu, durant le temps qui me reste à vivre.

## SIXIÈME JOUR.

I. « *Rosa mystica.* » Il est dit de Marie dans les saints Cantiques, qu'elle fut le jardin fermé de Dieu. « *Hortus conclusus, soror mea, sponsa.* » (iv, 12.) Dans ce jardin, dit S. Bernard, le Seigneur planta toutes les fleurs qui ornent l'Église, et entr'autres, la violette de l'humilité, le lys de la pureté, la rose de la charité. La rose est ordinairement rouge, c'est pour cela que Marie fut appelée rose, à cause de l'ardente charité dont elle brûla toujours pour Dieu et pour nous. Idiota dit : « *Rosa rubicunda, per Dei et proximi charitatem; nam igneus color charitatem denotat.* » Et où pourrions-nous trouver une avocate qui s'occupât plus de notre salut, et qui nous aimât plus que Marie? « *Unam solam in coelis fatemur esse sollicitam,* » dit S. Augustin, en parlant de cette Vierge. O ma chère mère, que ne puis-je vous aimer comme vous m'aimez vous-même! je ne veux pas cependant laisser de faire tout ce qui est en moi pour vous honorer et pour vous aimer. Ma douce souveraine, obtenez-moi la grâce de vous être fidèle.

II. « *Turris Davidica.* » Marie est appelée dans les saints Cantiques, tour de David : « *Collum tuum sicut turris David, mille clipei pendent ex ea, omnis armatura fortium.* » (Cant. iv, 4.) S. Bernardin dit que la tour de David était élevée, c'est-à-dire placée à Sion, et qu'on appelle Marie tour de David pour marquer l'élévation de cette sublime créature. « *Sicut Sion locus erat eminentissimus, sic beata Virgo altissima.* » Aussi, est-il dit dans les Psaumes que les fondemens de la sainteté surpassent la hauteur des montagnes : « *Fundamenta ejus in mon-*

» *tibus sanctis.* » (Psalm. LXXXVI.) S. Grégoire explique ces paroles, en disant que la divine mère fut plus sainte dès les premiers momens de sa vie, que ne l'ont été tous les saints au moment de leur mort. Ah ! ma reine et ma mère, je me réjouis de votre grandeur, et je serais disposé à donner ma vie pour vous empêcher de perdre un seul degré de votre gloire, si jamais elle pouvait souffrir une diminution. Oh ! que ne puis-je, en versant tout mon sang, obtenir que toutes les nations du monde vous honorent et vous aiment, comme leur grande souveraine telle que vous l'êtes.

III. « *Turris eburnea.* » Tour d'ivoire, c'est encore ainsi que Marie est appelée : « *Collum tuum sicut turris eburnea.* » (Cant. iv, 7.) Marie est appelé *cou d'ivoire*, parce qu'elle est le cou mystique, par lequel la tête de Jésus-Christ communique aux fidèles qui sont les membres du corps mystique de l'Église, les esprits vitaux, c'est-à-dire, les secours divins, qui conservent en nous la vie de la grâce ; telle est la pensée de S. Bernardin : « *Per Virginem, a capite Christo vitales gratiæ in ejus corpus mysticum transfundantur.* » Le saint ajoute, que dès le moment où Marie conçut dans son sein le Verbe incarné, elle obtint de Dieu l'honneur d'être l'intermédiaire sans lequel personne n'obtiendrait la grâce. L'ivoire d'ailleurs joint la beauté à la force ; c'est pourquoi l'abbé Rupert dit en parlant de Marie : « *Sicut turris eburnea, Deo amabilis, diabolo terribilis.* » Donc, ô ma souveraine, puisque vous êtes si aimée de Dieu, vous pouvez nous obtenir toute espèce de bien ; et parce que vous êtes terrible aux démons, vous pouvez nous délivrer de leurs embûches. Ayez pitié de nous, qui avons l'honneur de vivre sous votre protection.

## SEPTIÈME JOUR.

I. « *Domus aurea.* » L'or est le symbole de l'amour. C'est pourquoi le bienheureux Albert-le-Grand appelle Marie : « *Templum aurum charitatis.* » Et c'est à juste titre ; car S. Thomas dit que de même que dans le temple tout était couvert d'or, ainsi la belle ame de Marie fut remplie de charité : « *Nihil erat in templo, quod non auro tegeretur ; nihil erat in Virgine quod non sanctitate plenum esset.* » Marie fut cette maison d'or que la sagesse éternelle, c'est-à-dire le Verbe de Dieu, se choisit pour son habitation sur la terre : « *Sapientia ædificavit sibi domum.* » (Prov. 9.) Or, cette maison de Dieu est si riche, dit Richard de S. Laurent, qu'elle peut soulager toutes nos misères : « *Domus Dei cujus tanta est abundantia, quod nostram potest replere inopiam.* » O Marie, vous brûlez d'un tel amour pour Dieu. que vous désirez le voir aimé de toutes les créatures. C'est la grâce que je vous demande sur toutes choses, et que j'espère de vous ; obtenez-moi un ardent amour de Dieu.

II. « *Fœderis arca.* » Ischius appelle Marie : « *Arca Noë largior.* » Arche plus spacieuse que celle de Noë ; parce que dans celle-ci il n'y eut que deux animaux de chaque espèce qui y trouvèrent place, tandis que sous le manteau de Marie les justes et les pécheurs, tous en un mot, peuvent se réfugier ; c'est ce que S<sup>te</sup> Gertrude eut un jour le bonheur de voir : Il lui sembla qu'une multitude de lions, de léopards, et d'autres animaux féroces allaient se réfugier sous le manteau de Marie : elle ne les repoussait point, mais elle les caressait de sa main bienfaisante afin qu'ils ne prissent pas la fuite. Les animaux qui entrè-

rent dans l'arche demeurèrent animaux , mais les pécheurs qui se réfugient près de Marie ne restent point pécheurs. Elle saura bien changer leur cœur, et les rendra agréables à Dieu. La bienheureuse Vierge fit cette révélation à S. Brigitte : « L'homme, quelque coupable qu'il se soit rendu, » s'il a recours à moi par une sincère conversion , je suis » prête à le recevoir à l'instant. Je ne considère point les » péchés dont il est couvert , mais seulement sa bonne vo- » lonté ; alors je ne dédaigne pas de bander et de guérir ses » plaies ; car je suis appelée , et je suis en effet , la mère de » miséricorde. » O mère de miséricorde , vous dirai-je donc avec S. Augustin , souvenez-vous qu'on n'a jamais ouï dire que vous ayez repoussé aucun pécheur qui ait eu recours à vous pour demander votre secours ; et moi aussi, misérable , j'ai recours à vous , et je me confie en vous.

III. « *Janua cœli.* » Marie est appelée porte du ciel , parce que nul ne peut entrer au ciel que par Marie : « Nul- » lus potest cœlum intrare , nisi per Mariam tanquam per » portam , » dit S. Bonaventure. « In Jerusalem potestas » mea , » dit notre souveraine. (In missa beatæ Virgini.) Richard de S. Laurent ajoute : « *Impetrando quod volo,* » et quos volo introducendo. » Je puis obtenir ce que je veux à mes serviteurs , et introduire qui je veux dans le Paradis. D'où S. Bonaventure conclut : « Ceux qui jouis- » sent des bonnes grâces de Marie , sont reconnus par les » citoyens du Paradis ; et ceux qui portent son caractère , » c'est-à-dire la marque de ses serviteurs , sont écrits dans » le livre de vie. » C'est pourquoi Bernardin de Bustis appelle Marie : « Livre de vie , » et dit que quiconque se trouve écrit dans ce livre par sa dévotion , se sauvera infailliblement. Ah ! ma mère , je place en vous l'espérance de mon salut éternel : je vous aime , sauvez-moi ; ne per-

mettez pas qu'un de vos serviteurs qui vous aime, aille vous maudire en enfer.

#### HUITIÈME JOUR.

I. « *Stella matutina.* » S. Jean Damascène appelle Marie : « *Stella demonstrans solem.* » Comme l'étoile du matin précède le soleil, ainsi la dévotion envers la sainte Vierge précède le soleil de la divine grâce. S. Germain dit à ce sujet que la dévotion envers Marie est la preuve certaine qu'une ame est en état de grâce, ou qu'elle y sera bientôt. D'ailleurs l'Église appelle notre souveraine, étoile de la mer ; car, selon la pensée de S. Thomas : « *Sicut* » per stellam maris navigantes diriguntur ad portum » sic per Mariam homines diriguntur ad cœlum. » Comme les navigateurs au milieu des tempêtes, sont guidés vers le port par l'étoile de la mer, ainsi les hommes, au milieu de la mer orageuse de ce monde, sont dirigés par Marie vers le ciel. Aussi S. Bernard nous engage-t-il à ne pas détourner les yeux de cet astre : « *Ne avertas oculos* » a fulgore hujus sideris, si non vis obrui procellis. » Si vous ne voulez pas être englouti par la tempête des tentations, ne détournez point les yeux de cette étoile de salut. Et il continue en ces termes : « *Ipsam sequens, non de-* » vias ; ipsa protegente, non metuis ; ipsa propitia, per- » venis. » En suivant Marie vous ne vous écarterez pas de la voie ; si Marie vous protège vous ne craignez point de vous perdre ; si Marie vous favorise vous parviendrez au ciel.

II. « *Salus infirmorum.* » Marie est appelée par S. Simon Stock : « *Peccatorum medicina* ; » et par S. Ephrem, non-seulement remède, mais même la santé : « *Salus* » firma recurrentium ad eam. » Ainsi, quiconque a recours



à Marie, trouve non-seulement le remède, mais encore la santé, comme elle le promet elle-même à ceux qui la cherchent : « Qui invenerit me, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. » (Prov. viii. 35.) Ne craignons pas qu'elle dédaigne de prendre soin de nous à cause de l'infection que répandent nos plaies; elle est notre mère, et comme une mère n'a point de répugnance à bander les plaies de son fils, ainsi cette mère céleste ne se refuse point à guérir un de ses serviteurs qui recourt à elle. C'est pourquoi S. Bernard lui dit : O mère de Dieu, vous n'avez pas horreur d'un pécheur, quelque infection qu'il répande; s'il soupire vers vous, vous étendez votre main pour le sauver du désespoir.

III. « *Refugium peccatorum.* » Marie est appelée par S. Germain : *Refugium paratissimum peccatorum.* » Refuge toujours prêt pour tous les pécheurs. Idiota dit qu'elle ne sait mépriser aucun pécheur, et qu'aussitôt que nous recourons à Marie elle nous accueille : « *Refugium tutissimum, a qua nullus peccator despicitur; omnes peccatores excipit, nec moram in hoc facit.* » De là, S. Jean Damascène conclut que Marie n'est pas seulement le refuge des innocens, mais encore des méchans qui implorent sa protection : « *Civitas refugii omnium ad eam confugiendum.* » C'est pourquoi S. Anselme lui dit : « *Peccatorum rem toti mundo despectum materno affectu complecteris; nec deseris quousque miserum judici reconcilias.* » C'est à-dire, que le pécheur encourant la haine de Dieu, se rend odieux et abominable à toutes les créatures; mais s'il recourt à Marie, le refuge des pécheurs, non-seulement elle ne le méprise point, mais elle l'embrasse avec affection, et elle ne l'abandonne pas avant de le voir réconcilié avec son fils et notre juge Jésus-Christ. O Marie, si

vous êtes le refuge de tous les pécheurs, vous êtes donc aussi le mien ; ô vous qui ne méprisez aucun de ceux qui recourent à vous, ne me méprisez point, puisque je me recommande à vous : « *Refugium peccatorum, ora pro nobis.* » O Marie ? priez pour nous, et sauvez-nous.

#### NEUVIÈME JOUR.

I. « *Consolatrix afflictorum.* » S. Germain dit : « *Quis post filium tuum curam gerit generis humani, nisi tu ? quis ita nos defendit in nostris afflictionibus ?* » O Marie, qui prend soin de notre salut autant que vous ? qui nous console comme vous dans nos afflictions ? Non, répond S. Antonin : « *Non reperitur aliquis sanctorum ita compati infirmitatibus nostris, sicut mulier hæc, beata virgo Maria.* » Il n'y a aucun saint qui compatisse à nos misères comme cette tendre reine. Et parce que les misères qui nous affligent le plus sont les infirmités de l'ame, c'est pour cela que le bienheureux Henry Suzone appelle Marie : « *Consolatrix fidelissima peccatorum.* » Il suffit d'exposer à Marie les plaies de notre ame pour qu'elle nous secoure à l'instant, et nous console par son intercession. Bien plus, dit Richard de S. Victor, sa bonté même nous prévient et nous secoure avant que nous le lui demandions : « *Velocius occurrit, quam invocetur.* » Disons-lui donc avec S. Bonaventure : O Marie, consolez-nous toujours, mais consolez-nous surtout à l'heure de notre mort. Venez alors chercher nos ames pour les présenter à votre fils, qui doit nous juger.

II. « *Auxilium christianorum.* » Ainsi l'appelle S. Jean Damascène : « *Auxilium promptum, et paratum christianorum, eripiens nos a periculis.* » Secours prêt et prompt pour nous délivrer de tous les périls. Le secours

de Marie est tout puissant, dit S. Côme de Jérusalem, pour nous délivrer du péché et de l'enfer. S. Bernard lui disait : « Tu bellatrix egregia. » Vous êtes une guerrière invincible pour le salut de vos serviteurs, combattant contre les démons qui leur livrent des assauts. C'est pour cela que Marie, dans les saints Cantiques, est appelée terrible comme une armée rangée en bataille : « Terribilis ut castrorum acies ordinata. » (VI. 3.) Ah ! ma reine, si j'avais toujours eu recours à vous, je n'aurais jamais été vaincu par mes ennemis. Vous serez dorénavant ma force ; dans mes tentations je veux toujours me réfugier près de vous, et c'est de vous que j'attends la victoire.

III. « Regina martyrum. » C'est avec raison que Marie est appelée reine des martyrs, parce que le martyre qu'elle endura lorsque son fils mourut sur la croix, surpasse les souffrances de tous les autres martyrs : « Stabat juxta » crucem Jesu mater ejus. » Les mères qui ont le malheur de voir mourir leurs fils sans les pouvoir secourir, prennent la fuite. Marie ne fuit point, mais elle assista constamment Jésus jusqu'à ce qu'elle le vit expirer. « Stabat » juxta crucem. » Pendant que Jésus était en agonie, elle offrit au Père éternel la vie de son fils pour notre salut : mais en faisant cette offrande, elle fut aussi plongée dans l'agonie, et éprouva une douleur plus forte que tous les genres de mort. O mère de douleur, par les mérites des douleurs que vous souffrîtes au pied de la croix, obtenez-moi une vraie douleur de mes péchés, et l'amour de Jésus-Christ, mon rédempteur : et par ce glaive qui perça votre cœur lorsque vous vîtes votre fils baisser la tête et expirer, je vous prie de m'assister au moment de ma mort, et de m'obtenir en ce moment le salut éternel, afin que je puisse aller vous aimer à jamais avec votre fils Jésus.

---

## MÉDITATION

Pour le jour de la purification de Marie, et de la présentation de Jésus.

I. Le temps auquel Marie devait aller se purifier dans le temple, et y présenter Jésus au Père éternel étant arrivé, elle part avec Joseph son époux, Joseph prend les deux tourterelles qui devaient être offertes, et Marie prend son cher enfant; elle prend le divin agneau pour l'offrir à Dieu, signe de ce grand sacrifice qu'il devait un jour accomplir sur la croix. Mon Dieu, j'unis mon offrande à celle de Marie, je vous offre votre fils fait homme, et par ses mérites je vous prie de me donner votre grâce. Je ne la mérite point, mais Jésus s'est sacrifié à vous pour me l'obtenir. Pour l'amour de Jésus, ayez donc pitié de moi.

II. Voilà Marie qui entre dans le temple : elle fait déjà l'oblation de son fils au nom de tout le genre humain. Mais en ce jour c'est principalement Jésus qui s'offre lui-même au Père éternel : Me voici, lui dit-il, ô mon Père, je vous consacre toute ma vie; vous m'avez envoyé dans le monde pour le sauver, voilà mon sang et ma vie, je vous offre tout pour le salut du monde. Que je serais malheureux, ô mon cher Rédempteur, si vous n'aviez point satisfait pour moi la divine justice! Je vous en remercie de toute mon âme, et je vous aime de tout mon cœur. Et qui aimerais-je, si je n'aimais pas un Dieu qui a sacrifié sa vie pour moi?

III. Ce sacrifice fut plus agréable à Dieu que si tous les

hommes et tous les anges lui eussent offert leur vie : Oui , parce qu'en cette offrande de Jésus-Christ le Père éternel reçut un honneur infini , et une satisfaction infinie. Un jour Jésus-Christ dit à la bienheureuse Angèle de Foligni : « Je me suis offert pour toi , afin que tu t'offrisses à moi. » Oui , ô mon Jésus , puisque vous offrites votre vie à votre père pour moi , je vous offre toute ma vie et tout moi-même. Je vous ai méprisé avec une ingratitude révoltante, par le passé ; mais vous avez promis d'oublier les injures d'un pécheur qui se repent de vous avoir offensé : mon Jésus j'en suis marri , et je voudrais en mourir de douleur. J'étais mort par mes péchés ; j'espère que vous me donnerez la vie, et ma vie sera de vous aimer , ô bien infini. Faites que je vous aime , et je ne vous demande rien de plus. Les biens de ce monde, vous pouvez les dispenser à ceux qui les désirent ; pour moi, je ne désire que le trésor de votre amour, mon Jésus, vous seul me suffisez. O reine Marie, qui êtes ma mère , j'espère tout par votre médiation.

---

## MÉDITATION

Pour le jour de l'annonciation de Marie.

I. Dieu voulant envoyer son fils se faire homme pour racheter l'homme déchu, il lui choisit une mère vierge, la plus pure, la plus sainte et la plus humble entre toutes les vierges. Voilà qu'un jour , tandis que Marie, dans sa pauvre maison, demandait à Dieu la venue du Rédemp-

teur, elle voit un ange qui la salue, et lui dit : « Ave, » gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus. » (Luc. I.) Que fait l'humble Vierge en entendant ces paroles si flatteuses ? Elle n'en conçoit point de vanité, mais elle se tait et se trouble, s'estimant indigne de ces louanges : « Turbata est in sermone ejus. » O Marie, vous si humble et moi si orgueilleux ! Obtenez-moi la sainte humilité.

II. Ces louanges firent-elles au moins que Marie commença à douter si elle n'était pas la mère destinée au Rédempteur ? Non, elles ne firent que lui inspirer une grande frayeur, en sorte qu'il fallut que l'ange la rassurât : « Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. » Il lui annonça ensuite qu'elle était choisie pour être la mère du Rédempteur : « Ecce concipies in utero, et vocabis nomen ejus Jesum. » O bienheureuse Marie, combien vous fûtes et combien vous êtes chère à votre Dieu. Ayez pitié de moi.

III. Allons, lui dit S. Bernard, que tardez-vous, ô Vierge sainte, à donner votre consentement ? Le Verbe éternel l'attend pour s'incarner et devenir votre fils ; nous l'attendons tous, nous qui sommes misérablement condamnés à la mort éternelle ; si vous consentez, et si vous acceptez la mission de mère de Dieu que l'on vous offre, nous serons tous délivrés. Répondez promptement, ô Marie, ne différez plus le salut du monde, qui dépend de votre consentement. Mais réjouissons-nous, Marie répond à l'ange : « Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. » Voici, dit-elle la servante du Seigneur obligée à faire tout ce que le Seigneur lui commande ; s'il choisit pour sa mère une de ses esclaves, ce n'est pas l'esclave qu'il faut louer, mais c'est la bonté du Seigneur qui veut l'honorer ainsi.

O très-humble Marie , vous avez tellement ravi le cœur de Dieu par votre humilité que vous l'avez attiré dans votre sein pour y devenir votre fils et notre Sauveur. Je sais que votre fils ne vous refuse rien de tout ce que vous lui demandez; dites-lui de me donner son saint amour. Dites-lui de me pardonner toutes les offenses que j'ai commises contre lui, dites-lui de me donner la persévérance jusqu'à la mort; en un mot, recommandez-lui mon ame: Vos recommandations ne sont point rebutées d'un fils qui vous aime si tendrement. O Marie, c'est à vous de me sauver, vous êtes mon espérance.

---

## MÉDITATION

Pour le 2 juillet, fête de la visitation de Marie.

I. Marie part de Nazareth pour se rendre à la ville d'Ebron, éloignée, selon Broccard, de soixante-dix milles, ce qui faisait au moins sept journées de chemin à travers des montagnes escarpées, et sans autre compagnie que celle de son cher époux Joseph. La sainte Vierge se hâte, comme remarque S. Luc (l. 59.) : « Abiit cum festinatione in montana. » Dites-nous, ô sainte Dame, pourquoi vous entreprenez ce voyage si long et si pénible, et pourquoi vous pressez tant vos pas? Je vais, répond-elle, remplir mon office de charité, je vais consoler une famille. Si donc, auguste mère de Dieu, votre office est de consoler et de répandre des grâces sur les ames, ah! venez aussi visiter et consoler

la mienne. Votre visite sanctifia alors la maison d'Élisabeth, venez, ô Marie, et sanctifiez-moi aussi.

II. Voilà que Marie arrive à la maison d'Élisabeth ; elle est déjà mère de Dieu, mais elle est la première à saluer sa parente : « *Intravit et salutavit Elisabeth.* » Élisabeth, éclairée du Seigneur, sait déjà que le Verbe divin s'est fait homme et fils de Marie ; c'est pourquoi elle l'appelle bénie entre toutes les femmes, et appelle béni le fruit divin qui était dans son sein : « *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui.* » Remplie en même temps de confusion et d'allégresse, elle s'écrie : « *Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me?* » Comment pouvais-je espérer une telle faveur que la mère de mon Seigneur vint me visiter ? Mais à ces paroles, que répond la vierge Marie ? Elle répond : « *Magnificat anima mea Dominum,* » comme si elle disait : Ah ! Élisabeth, vous me louez, mais moi je loue mon Dieu qui a voulu élever sa misérable créature jusqu'à la rendre sa mère : « *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* » O très-sainte mère, puisque vous dispensez tant de grâces à ceux qui vous le demandent, je vous prie de me donner votre humilité. Vous ne vous estimez rien devant Dieu ; mais moi je suis moins que rien, puisque je ne suis rien, et que je suis en même temps pécheur. Vous pouvez me rendre humble, faites-le pour l'amour de ce Dieu qui vous a rendue sa mère.

III. Mais qu'arriva-t-il lorsque Marie fit entendre sa voix à Élisabeth ? « *Ut audivit salutationem Mariæ Elisabeth, exultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu sancto Elisabeth.* » (Luc. 1. 41.) Le petit Jean tressaillit d'allégresse à cause de la grâce divine qui lui fut donnée avant que de naître ; Élisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint,



et Zacharie père de Jean-Baptiste fut consolé peu après en recouvrant l'usage de la parole. Il est donc bien vrai, ô ma reine et ma mère, que les grâces divines sont distribuées et que les âmes sont sanctifiées par votre intermédiaire. Ne m'oubliez donc point, ma très-chère souveraine, moi votre pauvre serviteur, qui vous aime, et qui ai placé en vous toutes mes espérances. Vos prières sont toutes exaucées de ce Dieu qui vous aime tant. Priez donc ma mère, priez-le pour moi, et rendez-moi saint.

---

## MÉDITATION

Pour le 15 août, fête de l'assomption de Marie au ciel.

I. Marie meurt, mais comment meurt-elle ? elle meurt dépouillée de toute affection aux choses créées : elle meurt consumée de ce divin amour dont son cœur très-saint fut toujours embrasé. O mère sainte, en quittant la terre, ne nous oubliez pas, pauvres voyageurs qui demeurons en cette vallée de larmes, combattus par tant d'ennemis, qui veulent nous perdre éternellement. Ah ! par les mérites de votre précieuse mort, obtenez-nous le détachement des choses terrestres, le pardon de nos péchés, l'amour de Dieu et la sainte persévérance ; et lorsque l'heure de notre mort sonnera, assistez-nous du haut du ciel par vos prières, et obtenez-nous la grâce d'aller vous baiser les pieds dans le paradis.

II. Marie meurt et son corps très-pur est conduit au

tombeau par les saints apôtres et gardé par les anges durant trois jours, après lesquels il est transporté en paradis; mais sa belle ame n'a pas plus tôt quitté son corps, qu'elle entre dans le royaume bienheureux, accompagnée d'une multitude innombrable d'anges et de son propre fils. Entrée dans le ciel, elle se présente humblement devant Dieu, elle l'adore et avec une grande affection elle le remercie de toutes les grâces qu'il lui a accordées. Dieu l'embrasse, la bénit et l'établit reine de l'univers, l'élevant au-dessus de tous les anges et de tous les saints. « Exaltata est sancta Dei genitrix super choros angelorum » ad coelestia regna. » Or si l'esprit de l'homme, comme dit l'apôtre, ne peut s'élever jusqu'à comprendre la gloire immense que Dieu prépare dans le ciel à ses serviteurs qui l'ont aimé sur la terre, quelle gloire n'a-t-il pas dû accorder à sa très-sainte mère qui l'a aimé plus que tous les saints et que tous les anges; et qui l'a aimé de toutes ses forces? En sorte que Marie est la seule créature qui en arrivant au ciel, a pu dire à Dieu: Seigneur, si je ne vous ai point aimé sur la terre autant que vous le méritiez, du moins je vous ai aimé autant que je l'ai pu.

III. Réjouissons-nous avec Marie de la gloire dont Dieu l'a enrichie; et réjouissons-nous-en aussi pour nous; car Marie en devenant la reine du monde a été établie aussi notre avocate. Elle est une avocate si bonne, qu'elle accepte la défense de tous les coupables qui se recommandent à elle. Elle est en outre si puissante auprès de de notre juge, qu'elle gagne toutes les causes qu'elle défend. O notre reine et notre avocate, notre salut est entre vos mains. Si vous priez pour nous, nous serons sauvés. Dites à votre fils que vous voulez nous voir avec vous dans le ciel. Il ne vous refuse rien de ce que vous lui

demandez. O Marie, notre vie, notre douceur et notre espérance, priez Jésus pour nous.

---

## MÉDITATION

Pour le 8 septembre, fête de la nativité de Marie.

I. Avant que Marie ne vînt au monde, le monde était égaré au milieu des ténèbres du péché. « Nata Maria, sur-  
 » rexit aurora, » dit un saint père. Il avait déjà été dit de Marie : Quæ est ista, quæ progreditur quasi aurora  
 » consurgens? » (Cant. vi. 9.<sup>u</sup> Comme la terre se réjouit à sa naissance, parce qu'elle est l'avant-coureur du soleil; ainsi tout l'univers est dans la joie lorsque Marie vient au monde, parce qu'elle est l'avant-coureur de Jésus-Christ, vrai soleil de justice, qui, devenu son fils, voulut mourir ensuite pour notre salut. Aussi la sainte Église chante : « Nativitas tua, sancta Dei genitrix, gaudium an-  
 » nuntiavit universo mundo : Ex te enim ortus est Sol jus-  
 » titiæ, qui donavit nobis vitam sempiternam. » En sorte qu'en naissant, Marie est notre remède, notre consolation et notre salut; puisque c'est par l'intermédiaire de Marie que nous avons reçu le Sauveur.

II. Cette enfant étant destinée à être la mère du Verbe éternel, Dieu l'enrichit de tant de grâces, que dès l'instant de la conception immaculée, sa sainteté surpassa la sainteté de tous les saints et de tous les anges réunis; car elle reçut une grâce d'un ordre supérieur, correspondant à la dignité de mère de Dieu. O sainte enfant, ô

pleine de grâces ! je vous salue et je vous révère tout misérable pécheur que je suis. Vous êtes la bien-aimée de Dieu , et l'objet de ses délices, ayez pitié de moi, qui suis devenu par mes péchés l'objet de sa haine et de son abomination. Vous avez su gagner si bien le cœur de Dieu, ô très-pure Vierge, dès votre plus tendre enfance, qu'il ne vous refuse rien, et qu'il vous accorde tout ce que vous lui demandez. C'est donc en vous que je place mes espérances ; recommandez-moi à votre fils, et je serai sauvé.

III. En même temps que Marie fut destinée pour mère au Rédempteur, elle fut encore destinée à être la médiatrice entre Dieu et les pécheurs. De là le docteur angélique S. Thomas conclut que Marie a reçu tant de grâces, qu'elles suffissent pour sauver tous les hommes. C'est pour cela que S. Bernard appelle Marie un aqueduc rempli, à la plénitude duquel nous devenons participans : « Plenus » aquæductus, ut accipiant cæteri de ejus plenitudine: » O ma reine, ô médiatrice des pécheurs, ah ! faites votre office en intercédant pour moi. Je ne veux point que mes péchés m'empêchent de me confier en vous, auguste mère de Dieu ; non, je m'y confie et je m'y confie tellement, que si mon salut était entre mes mains, je le remettrais à l'instant dans les vôtres. O Marie, acceptez-moi sous votre protection, et cela me suffit.

---

## MÉDITATION

Pour le 21 novembre, fête de la présentation de Marie.

I. La sainte petite Marie, à peine âgée de trois ans, pria ses saints parens de l'enfermer dans le temple, selon la promesse qu'ils en avaient faite. Le jour fixé pour cela étant arrivé, voilà que la sainte Vierge immaculée part de Nazareth avec S. Joachim et sainte Anne, et avec une troupe d'anges qui accompagnèrent cette sainte créature destinée à être la mère de leur Créateur. Allez, lui dit S. Germain, allez, ô Vierge bienheureuse, à la maison du Seigneur pour y attendre le Saint-Esprit, qui doit venir vous rendre la mère du Verbe éternel.

II. Les saints voyageurs étant arrivés dans le temple de Jérusalem, la sainte petite fille se tourne vers ses parens, et s'étant mise à genoux, elle leur baise les mains, leur demande leur bénédiction, et, sans regarder en arrière, elle franchit les degrés du temple. Alors elle prend entièrement congé du monde et de tous les biens que le monde pouvait lui donner, et elle s'offre et se consacre entièrement à Dieu. La vie de Marie dans le temple ne fut plus dès-lors qu'un exercice continuuel d'amour et d'offrande d'elle-même à son Seigneur : elle croissait d'heure en heure, ou, pour mieux dire, de moment en moment dans les saintes vertus ; il est vrai qu'elle était soutenue par la grâce divine, mais il est vrai encore qu'elle travaillait de toutes ses forces à correspondre à la grâce. Marie

fit à sainte Elisabeth vierge la révélation suivante : Peut-être penses-tu que j'aie eu la grâce et les vertus sans peine ? Sache donc que Dieu ne m'a point donné une seule grâce qui ne m'ait coûté de grands travaux, une prière continue, des désirs ardents, beaucoup de larmes et de pénitences.

III. Ainsi la sainte Vierge ne fit autre chose dans le temple que prier. Voyant le genre humain perdu et tombé dans la haine de Dieu, elle demandait principalement la venue du Messie, désirant alors d'être la servante de cette bienheureuse Vierge qui devait être la mère de Dieu. Oh ! si on lui avait dit alors : Sainte dame, sachez que vos prières hâtent le moment où le fils de Dieu doit venir racheter le monde ; et sachez que vous êtes la femme bénie, destinée à être la mère de votre Créateur ! O ! bien-aimée de Dieu, très-sainte enfant, vous priez pour tous, priez aussi pour moi. Dès votre plus tendre enfance, vous vous consacraîtes à l'amour de votre Dieu, ah ! obtenez qu'au moins pendant les jours qui me restent, je vive uniquement pour Dieu. Je renonce aujourd'hui avec vous à toutes les créatures et je me consacre à l'amour de mon Seigneur. Je m'offre encore à vous, ma reine, pour vous servir toujours. Acceptez-moi pour votre serviteur particulier, et obtenez-moi la grâce de vous être fidèle, ainsi qu'à votre fils, afin que je puisse aller un jour vous louer et vous aimer éternellement dans le paradis.

## MÉDITATION

Pour le 8 décembre, jour de la conception de l'immaculée bienheureuse Vierge Marie.

Il convenait que les trois personnes divines préservassent Marie du péché originel. Cela convenait au père, parce que Marie est sa fille aînée. Car de même que Jésus-Christ fut le premier né de Dieu ; « *Primogenitus omnis creaturæ* » (Coloss. 1. 3.) ainsi Marie destinée pour être la mère de Jésus, fut toujours considérée comme la première fille adoptive de Dieu, et c'est pour cela que Dieu la posséda toujours par la grâce : « *Dominus possedit me ab initio* » *viarum suarum.* » (Eccli. xxiv.) Il convenait donc pour l'honneur du fils, que le père préservât Marie de toute souillure de péché. Cela convenait encore parce qu'il destinait cette fille à écraser la tête du serpent infernal, qui avait séduit l'homme, comme on le voit dans la Génèse : « *Ipsa conteret caput tuum.* » (Gen. iii. 15.) Comment donc aurait-il pu permettre qu'elle eût été auparavant son esclave ? De plus, Marie fut aussi destinée à être l'avocate des pécheurs ; ainsi il convenait encore que Dieu la préservât de la tache commune, afin qu'elle ne parût point souillée de la faute des hommes, pour lesquels elle devait intercéder.

II. Il convenait au fils d'avoir une mère immaculée ; lui-même il la choisit pour sa mère. On ne peut croire qu'un fils, pouvant avoir une reine pour mère, voulût se choisir une esclave. Et comment peut-on penser que le Verbe éter-

nel, pouvant avoir une mère immaculée, et toujours amie de Dieu, l'ait choisie souillée et ennemie de Dieu pendant quelque temps? De plus, S. Augustin dit : « Caro Christi, » caro est Mariæ. » Le fils de Dieu aurait eu horreur de s'incarner dans le sein d'une sainte Agnès, d'une sainte Gertrude, d'une sainte Thérèse, parce que ces vierges furent souillées du péché avant leur baptême; en sorte que le démon aurait pu lui reprocher d'avoir pris la même chair qui aurait été autrefois sous son empire. Mais il n'eut point horreur de se faire homme dans le sein de Marie, « Non » horruisti virginis uterum, » parce que la mère de Dieu fut toujours pure et immaculée. S. Thomas dit, en outre, que Marie fut préservée de tout péché actuel, même véniel, parce que sans cela elle n'eût point été propre à être mère de Dieu. Or, combien n'eût-elle pas été moins capable de l'être, si elle eût été souillée du péché originel, qui rend l'âme odieuse à Dieu?

III. Il convenait à l'Esprit-Saint que son épouse bien-aimée fût immaculée. Donc, la rédemption des hommes tombés dans le péché devant s'opérer, il voulut que son épouse fût rachetée d'une manière plus noble, en la préservant de tomber dans le péché. Et si Dieu préserva de la corruption le corps de Marie après sa mort, à combien plus forte raison devons-nous croire qu'il préserva son âme de la corruption du péché? C'est pour cela que le divin époux l'appela *jardin fermé*, et *fontaine scellée*, puisque l'ennemi n'entra jamais dans la sainte âme de Marie. Il la loua encore en l'appelant toute belle, toujours amie, et toute pure : « Tota pulchra es amica mea, et macula non » est in te. » (Cant. iv. 7.) Ah! ma belle souveraine, je me plais à vous voir si agréable à Dieu par votre pureté et par votre beauté. Je remercie Dieu de ce qu'il vous a



préservée de toute faute. Ah ! ma reine, puisque toute la sainte Trinité vous aime tant, ne dédaignez point de jeter les yeux sur une ame si chargée de péchés, pour m'obtenir de Dieu le pardon et le salut éternel. Regardez-moi et changez-moi. Vous qui attirez tant de cœurs par votre douceur, attirez aussi le mien, afin que dorénavant il n'aime plus que Dieu et vous. Vous savez que j'ai mis en vous mon espérance; ma chère mère, ne m'abandonnez point, assistez-moi toujours par votre intercession durant ma vie, et surtout à l'heure de ma mort. Faites que je meure en vous invoquant et en vous aimant, afin que j'aie vous aimer à jamais dans le paradis.

---

---

## PRIÈRES A LA MÈRE DE DIEU

POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE.

---

### LE DIMANCHE.

Prière à la très-sainte Vierge pour obtenir le pardon de ses péchés.

Voilà, ô mère de Dieu, voilà à vos pieds un misérable pécheur esclave de l'enfer, qui recourt à vous et qui met en vous sa confiance. Je ne mérite pas même que vous jettiez un regard sur moi ; mais je sais que voyant votre fils mort pour sauver les pécheurs, vous avez un désir immense de les secourir. O mère de miséricorde, voyez mes misères et ayez pitié de moi : j'entends qu'on vous appelle le refuge des pécheurs, l'espérance des désespérés, le secours des abandonnés. Vous êtes donc mon refuge, mon espérance, et mon secours. C'est à vous de me sauver par votre intercession. Secourez-moi pour l'amour de Jésus-Christ, tendez la main à un misérable pécheur qui est tombé et qui se recommande à vous. Je sais que vous trouvez votre consolation à secourir un pécheur lorsque vous le pouvez, aidez-moi donc maintenant que vous pouvez m'aider, j'ai perdu la grâce divine et mon âme par mes péchés ; maintenant je me remets entre vos mains, dites-moi ce que je dois faire pour rentrer dans la grâce de mon Dieu, et je suis disposé à l'exécuter. Il m'envoie à vous pour

que vous me secouriez ; il veut que j'aie recours à votre miséricorde, afin que non-seulement les mérites de votre fils, mais encore vos prières m'aident à me sauver. Je recours donc à vous : vous qui priez pour tant d'autres, priez aussi Jésus pour moi. Dites-lui de me pardonner, et il me pardonnera. Dites-lui que vous désirez mon salut, et il me sauvera. Faites connaître le bien que vous savez faire à celui qui se confie en vous. Amen. Ainsi je l'espère, ainsi-soit-il.

---

### LE LUNDI.

*Prière à la très-sainte Vierge pour obtenir la sainte persévérance.*

O reine du ciel, je me consacre à votre service perpétuel, moi, qui ai eu le malheur d'être autrefois esclave de Lucifer, et je m'offre à vous honorer et à vous servir toute ma vie : acceptez-moi, et ne me rejetez point comme je le mériterais. O ma mère, j'ai placé en vous toutes mes espérances, c'est de vous que j'attends tout mon bonheur. Je bénis et je remercie Dieu, qui par sa miséricorde, m'a donné cette confiance en vous, confiance que je regarde comme le gage assuré de mon salut. Ah ! malheureux, si je suis tombé autrefois, c'est parce que je n'ai point eu recours à vous. J'espère maintenant par les mérites de Jésus-Christ et par vos prières, le pardon de mes péchés. Mais je puis perdre encore la grâce de Dieu ; le péril n'a point cessé, les ennemis ne dorment point : combien de nouvelles tentations ne me reste-t-il pas à vaincre ! Ah ! ma douce

souveraine, protégez-moi, et ne permettez pas que je rede-vienne leur esclave : aidez-moi toujours. Je sais que vous m'aidez, et que je serai victorieux par votre secours, si je me recommande à vous ; mais ce que je crains, c'est de manquer à vous invoquer dans les occasions de chute, et ainsi de me perdre. Voici donc la grâce que je vous demande : obtenez que dans tous les assauts de l'enfer, je recoure à vous en disant : Marie, aidez-moi. Ma mère, ne permettez pas que je perde Dieu.

---

### LE MARDI.

Prière à la très-sainte Vierge pour obtenir une bonne mort.

O Marie, quelle sera ma mort ? Je crains à présent et je me confonds, lorsque je pense à mes péchés, et que je considère le moment décisif de mon salut ou de ma damnation éternelle, où je devrai expirer et subir le jugement. O ma très-douce mère, toute mon espérance est toute dans le sang de Jésus-Christ et dans votre intercession. O consolatrice des affligés, ne m'abandonnez point dans ce moment, et ne cessez de me consoler en cette grande affliction. Si les remords des péchés que j'ai commis, si l'incertitude du pardon, si le péril de retomber, si les rigueurs de la divine justice sont présentement pour moi le sujet d'un si grand tourment, que sera-ce de moi alors ! si vous ne me secourez, je serai perdu. Ah ! ma souveraine, avant que ma mort arrive, obtenez-moi une grande douceur de mes péchés, un vrai changement de vie, et la fidélité envers Dieu pour tout le reste de ma vie. Et lorsque j'arriverai

à mon dernier moment, ô Marie, mon espérance, secourez-moi dans les grandes angoisses où je dois me trouver : fortifiez-moi contre le désespoir que m'inspirerait la vue de mes fautes mises sous mes yeux par le démon. Obtenez-moi la grâce de vous invoquer alors plus souvent, afin que j'expire ayant à la bouche le doux nom de votre divin fils et le vôtre. Ou plutôt, pardonnez-moi si j'ose vous faire cette prière, venez vous-même me consoler par votre présence, avant que je rende le dernier soupir. J'espère et je veux obtenir de vous cette grâce que vous avez faite à un grand nombre de vos serviteurs. Il est vrai que je ne la mérite pas, parce que je suis pécheur, mais je vous suis dévoué, je vous aime et j'ai une entière confiance en vous. O Marie, je vous attends, ne me laissez pas sans consolation. Et si je ne suis pas digne d'une si grande faveur, assistez-moi du moins du haut du ciel, afin que je sorte de ce monde en vous aimant et en aimant mon Dieu, pour aller vous aimer éternellement dans le paradis.

---

### LE MERCREDI.

Prière à la très-sainte Vierge pour obtenir d'être préservé de l'enfer.

O ma très-chère souveraine, je vous remercie de m'avoir délivré de l'enfer autant de fois que je l'avais mérité par mes péchés. Malheureux, j'étais autrefois condamné à cette prison, et peut-être que l'exécution de la sentence aurait suivi mon premier péché, si vous qui êtes si bonne, vous ne m'aviez secouru. Je ne vous en priais même pas, c'est

uniquement par votre bonté que vous avez arrêté la divine justice : vous avez depuis triomphé de ma dureté, et vous m'avez encouragé à mettre ma confiance en vous. Oh ! en combien de péchés ne serai-je point tombé ensuite, dans les périls où je me suis trouvé, si vous, mère amoureuse, ne m'en eussiez préservé par les grâces que vous m'avez obtenues. Ah ! ma reine, continuez à me délivrer de l'enfer ; et à quoi me serviront votre miséricorde et les grâces que vous m'avez faites , si je me damne ? Si je ne vous aimais point autrefois , je vous aime maintenant après Dieu par-dessus toute chose. Ah ! ne permettez pas que je me détourne de vous et de Dieu qui m'a prodigué tant de miséricordes par votre ministère. Ma très-aimable souveraine, ne permettez pas que je vous haïsse ni que je vous maudisse pour toujours dans l'enfer. Souffrirez-vous qu'un de vos serviteurs qui vous aime, vienne à se damner ? ô ! Marie , que me dites-vous ? je me damnerai , si je vous abandonne. Mais comment pourrais-je avoir le cœur de vous abandonner ? comment pourrais-je oublier l'amour que vous m'avez porté ? Ma souveraine , puisque vous avez tant fait pour me sauver, achevez votre œuvre, continuez de m'aider. Voulez-vous me secourir ? mais que dis-je ? si vous m'avez tant favorisé lorsque je vous oubliais, combien plus dois-je espérer maintenant que je vous aime et que je me recommande à vous ? Non, celui qui se recommande à vous ne peut se perdre ; celui-là seul se perd qui ne recourt point à vous. Ah ! ma mère, ne me laissez pas en mon pouvoir , je me perdrais ; faites que je recoure toujours à vous. Sauvez-moi, mon espérance, sauvez-moi de l'enfer, et sauvez-moi d'abord du péché qui seul peut m'y conduire.

---

**LE JEUDI.**

Prière à la très-sainte Vierge pour obtenir le paradis.

O reine du paradis, qui êtes placée au-dessus de tous les chœurs des anges, et la plus rapprochée de Dieu, du fond de cette vallée de larmes, je vous salue, misérable pécheur que je suis, et je vous prie de tourner vers moi vos yeux miséricordieux qui répandent les grâces sur tout ce qu'ils regardent. Voyez, ô Marie, en combien de dangers je me trouve, et en combien d'autres je dois encore me trouver tant que je serai sur la terre, de perdre mon ame, le paradis et mon Dieu. O Marie, j'ai placé en vous toutes mes espérances. Je vous aime et je soupire après le bonheur de vous voir et de vous louer bientôt dans le paradis. Ah ! Marie, quand viendra le jour où je me verrai en assurance à vos pieds ; et où je verrai la mère de mon Seigneur et la mienne qui a tant fait pour me sauver ? quand baiseraï-je cette main qui m'a délivré tant de fois de l'enfer, et qui m'a prodigué tant de grâces, lorsque par mes fautes je méritais d'être haï et abandonné de tout le monde ? Ma souveraine, j'ai été bien ingrat envers vous durant ma vie ; mais si je vais au ciel, je ne le serai plus : là, je vous aimerai tant que je pourrai à chaque moment de l'éternité, et je compenserai mon ingratitude par les bénédictions et les actions de grâces continuelles que je vous adresserai. Je remercie Dieu de toute mon ame de ce qu'il m'inspire assez de confiance dans le sang de Jésus-Christ, et en vous, pour croire que vous me sau-

verez, que vous me délivrerez du péché, que vous m'obtiendrez la lumière et la force de suivre la volonté de Dieu, et que vous me conduirez enfin à l'heureux port du ciel. Tous vos serviteurs ont espéré en vous, et aucun d'eux n'a été déçu dans son espérance. Ni moi non plus je ne serai point trompé. O Marie, c'est vous qui me sauverez. Priez votre fils Jésus comme je le prie moi-même par les mérites de sa passion, priez-le de conserver et d'accroître toujours en moi cette confiance et je serai sauvé.

---

### LE VENDREDI.

Prière à la très-sainte Vierge pour obtenir son amour et l'amour de Jésus-Christ.

O Marie, je sais que vous êtes la créature la plus noble, la plus sublime, la plus pure, la plus belle, la plus miséricordieuse, la plus sainte, la plus aimable, en un mot, de toutes les créatures. Oh ! si tous les hommes vous connaissaient, ô ma souveraine, et s'ils vous aimaient comme vous le méritez !, mais je me console en voyant tant d'âmes bienheureuses dans le ciel et sur la terre qui sont ravies de votre bonté et de votre beauté. Je me réjouis surtout de ce que Dieu même vous aime plus vous seule que tous les hommes et tous les anges ensemble. Ma très-aimable reine, je vous aime aussi, tout misérable pécheur que je suis, mais je vous aime trop peu. Je voudrais vous aimer plus tendrement, je voudrais vous aimer davantage, et cet amour que je désire, c'est à vous de me l'obtenir, puisque vous aimer c'est une grande marque de prédestination et une grâce que Dieu n'accorde qu'à ceux qu'il veut sauver.



Je sens encore, ô ma mère, combien d'obligations j'ai à votre fils, et je vois qu'il mérite un amour infini. Vous qui ne désirez que de le voir aimé, obtenez-moi cette grâce par-dessus toutes les autres, obtenez-moi un grand amour pour Jésus-Christ; vous obtenez de Dieu tout ce que vous voulez; ah! obtenez-moi cette grâce, d'être tellement attaché à la volonté divine, que je ne m'en sépare plus jamais. Je ne vous demande point les biens de la terre, non, je ne veux ni honneurs, ni richesses; je vous demande ce que votre cœur désire le plus, je veux aimer mon Dieu. Serait-il possible que vous ne voulussiez point m'aider en ce désir qui est si agréable à votre cœur? Non, je sens que vous me secourez déjà, et que vous priez pour moi: priez, priez, et ne cessez jamais de prier, jusqu'à ce que je sois dans le paradis, hors du péril de perdre mon Seigneur, et dans l'assurance de l'aimer toujours avec vous ma très-chère mère.

---

### LE SAMEDI.

Prière à la très-sainte Vierge pour obtenir sa protection.

O ma très-sainte mère, je vois les grâces que vous m'avez obtenues, et je vois l'ingratitude dont j'ai usé à votre égard: l'ingrat n'est plus digne de bienfaits. Toutefois je ne cesserai point de me confier en votre miséricorde qui est plus grande que mon ingratitude. O ma puissante avocate, ayez pitié de moi; vous êtes la dispensatrice de toutes les grâces que Dieu accorde à des

misérables comme nous, et il ne vous a rendue si puissante, si riche et si bonne, qu'afin que vous pussiez nous secourir dans nos misères. Ah ! mère de miséricorde, ne me laissez point dans mon indigence. Vous êtes l'avocate des criminels les plus malheureux et les plus délaissés qui recourent à vous ; défendez-moi aussi, puisque je me recommande à vous. Ne me dites point que ma cause est difficile à gagner, puisque les causes les plus désespérées triomphent lorsque c'est vous qui les défendez. Je remets donc entre vos mains mon salut éternel, et je vous confie mon ame ; elle était perdue, vous la sauverez par votre intercession. Je veux être inscrit au nombre de vos serviteurs les plus dévoués ; ne me repoussez pas : vous cherchez des malheureux pour les soulager, n'abandonnez point un misérable pécheur qui recourt à vous. Parlez pour moi : votre fils fait tout ce que vous lui demandez. Prenez-moi sous votre protection, et cela me suffit ; oui, parce que si vous me protégez, je ne crains rien : je ne crains pas mes péchés parce que vous m'obtiendrez le remède du mal que je me suis fait en les commettant ; je ne crains pas le démon parce que vous êtes plus puissante que tout l'enfer : je ne crains pas même mon juge Jésus-Christ, parce qu'une seule de vos prières suffit pour l'apaiser. Tout ce que je crains, c'est qu'en cessant de me recommander à vous, je ne me perde. Ma mère, obtenez-moi le pardon de tous mes péchés, l'amour de Jésus, la sainte persévérance, la bonne mort, et enfin le paradis : obtenez-moi surtout la grâce de me recommander toujours à vous. Il est vrai que toutes ces grâces sont trop grandes pour moi qui ne les mérite point ; mais elles ne sont pas trop pour vous qui êtes si aimée de Dieu : il vous accorde tout ce que vous lui demandez. Il suffit que vous ouvriez

la bouche pour qu'il se rende à vos désirs. Priez donc Jésus pour moi ; dites-lui que vous me protégez, et il aura pitié de moi. Ma mère, je me confie en vous, je me repose et je vis dans cette espérance, et c'est avec elle que je veux mourir. Amen. Vivent à jamais Jésus notre amour et Marie notre espérance.

---



---

## NEUVAINÉ

EN L'HONNEUR DE SAINTE THÉRÈSE.

---

### PETITE COURONNE

Qu'il faut réciter chaque jour de la semaine.

I. Notre très-aimable Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent de foi et de dévotion au saint sacrement que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites, et par ceux de votre fidèle épouse de nous accorder le don d'une vraie foi et d'une dévotion fervente envers le très-saint sacrement de l'autel ; où, vous, majesté infinie, vous êtes obligé à demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles, et dans lequel vous vous donnez vous-même à nous avec tant d'amour. Pater, Ave, Gloria, etc.

O vous, qui, d'un trait brûlant d'amour  
Avez percé le cœur de Thérèse,  
Jésus, blessez nous à notre tour ;  
Faites que nous vous aimions sans cesse.

(Il faut répéter la strophe après chaque demande.)

II. Notre très-miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'espérance que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de cette sainte épouse, de nous

donner une grande confiance en votre bonté, en vertu du précieux sang que vous avez repandu tout entier pour notre salut. Pater, Ave, Gloria, etc.— O vous, etc.

III. Notre très-aimable Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'amour que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse; nous vous prions, par vos mérites et par ceux de cette sainte amoureuse épouse, de nous accorder le grand don, le don principal de votre parfait amour. Pater, Ave, Gloria, etc.— O vous, etc.

IV. Notre très doux Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don de désir et de résolution que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse, désir et résolution de vous aimer parfaitement. Nous vous prions, par vos mérites et par ceux de cette généreuse épouse, de nous donner un vrai désir et une vraie résolution de vous plaire autant que nous le pourrons. Pater, Ave, Gloria, etc.— O vous, etc.

V. Notre très-bon Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent d'humilité que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions, par vos mérites et par ceux de cette très-humble épouse, de nous accorder la grâce d'une vraie humilité qui nous fasse prouver toujours notre joie dans les humiliations, et qui nous fasse préférer les mépris à tous les honneurs. Pater, Ave, Gloria, etc.— O vous, etc.

VI. Notre très-libéral Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don de dévotion envers votre douce mère Marie et son saint époux Joseph, que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de cette agréable épouse, de nous donner la grâce d'une spéciale et tendre dévotion envers votre sainte mère, et envers Joseph votre bien-aimé père nourricier. Pater, Ave, Gloria, etc.— O vous, etc.

VII. Notre très-aimé Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don singulier du cœur blessé que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse. Nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre très-fervente épouse, de nous accorder aussi la blessure d'amour, afin que dorénavant nous vous aimions et que nous ne pensions point à aimer autre chose que vous. Pater, Ave, Gloria, etc. — O vous, etc.

VIII. Notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions du don éminent du désir de la mort que vous avez accordé à votre bien-aimée Thérèse; nous vous prions par vos mérites et par ceux de votre constante épouse, de nous accorder la grâce de désirer la mort, afin d'aller vous posséder éternellement dans la patrie des bienheureux. Pater, Ave, Gloria, etc. — O Vous, etc.

IX. Notre très-cher Seigneur Jésus-Christ, nous vous remercions enfin du don de la précieuse mort que vous avez accordée à votre bien-aimée Thérèse, en la faisant mourir doucement par l'effet de son amour; nous vous prions, par vos mérites, et par ceux de cette affectionnée épouse, de nous accorder une bonne mort : et si nous ne mourons point d'amour, que nous mourions du moins en brûlant d'amour pour vous, afin qu'en mourant de la sorte, nous puissions aller vous aimer éternellement d'un amour plus parfait dans le ciel. Pater, Ave, Gloria, etc. — O vous, etc.

*Ora pro nobis, sancta Theresia,  
Ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

OREMUS.

« Exaudi nos, Deus Salutaris noster, ut sicut de beatæ  
» Theresiæ virginis tuæ commemoratione gaudemus; ita

» cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur, et piæ devo-  
 » tionis erudiamur affectu. Per Christum Dominum nos-  
 » trum, etc. »

---

### I<sup>re</sup> CONSIDÉRATION.

Du don de foi et de dévotion envers le très-saint sacrement qui fut accordé à sainte Thérèse.

Notre sainte reçut de Dieu le don de foi dans un tel degré qu'elle écrivit elle-même dans sa vie ces paroles : « Le démon n'eut jamais le pouvoir de me tenter en au-  
 » cune manière contre la foi : il me semblait même que  
 » plus les choses qu'elle enseigne étaient naturellement  
 » impossibles, plus je les croyais fermement : et plus elles  
 » étaient difficiles à entendre, plus elles m'inspiraient de  
 » dévotion. » On lui demanda un jour quel motif l'attirait au saint office : « Je me mis à rire, écrit-elle, sachant  
 » très-bien que pour les choses de la sainte foi, ou pour  
 » la moindre des cérémonies de l'Église, j'aurais donné  
 » mille fois la vie. »

Cet amour de la foi lui donna la force à l'âge de sept ans de quitter avec son petit frère la maison paternelle, pour aller en Afrique, afin de consacrer sa vie en l'honneur de la foi : étant plus avancée en âge, elle était si convaincue des vérités de la foi, qu'il lui semblait qu'elle aurait le courage de convaincre tous les luthériens, et de leur faire reconnaître leurs erreurs.

En un mot, le contentement qu'elle éprouvait de se voir au nombre des enfans de l'Église était tel, qu'à l'heure de sa mort elle ne pouvait se rassasier de répéter



ces paroles : « Enfin je suis fille de l'Église ; enfin , Seigneur , je suis fille de l'Église. »

De ce don éminent de foi qu'avait la sainte , naissait le grand amour qu'elle portait au saint sacrement qui est appelé mystère de foi , entre tous les autres mystères. Elle disait que Dieu nous a fait une plus grande grâce en nous donnant la sainte eucharistie qu'en se faisant homme ; c'est pourquoi , parmi les principales vertus que la sainte posséda durant sa vie , elle eut un amour particulier pour le saint sacrement , comme elle le révéla après sa mort. Lorsque la sainte entendait dire à quelqu'un qu'il aurait voulu vivre à l'époque où Jésus était sur la terre , elle disait en souriant : « Et que cherchons-nous de plus , » puisque nous l'avons dans le saint sacrement ? Or s'il » suffisait , lorsqu'il était sur la terre , qu'on touchât ses » vêtemens pour être guéri de ses infirmités , que fera-t-il » au dedans de nous ? O qu'il est doux , écrivait-elle , de » voir le pasteur devenu agneau . Il est pasteur parce qu'il » nourrit ; il est agneau parce qu'il est la nourriture même ; » il est pasteur parce qu'il conduit son troupeau ; il est » agneau parce qu'il le nourrit . Lors donc que nous lui » demandons le pain quotidien , c'est lui demander que » le pasteur soit notre nourriture et notre soutien . »

La sainte pleurait continuellement en voyant les injures que les hérétiques prodiguaient à cet auguste sacrement d'amour , et elle disait à Dieu : « Comment donc , mon » Créateur , des entrailles aussi amoureuses que les vôtres » peuvent-elles souffrir que ce sacrement que votre fils a » établi avec un amour si ardent , et en vue de vous plaire » parce que vous lui avez commandé de nous aimer , soit » si peu estimé aujourd'hui des hérétiques qui osent l'en- » lever de ses églises ? N'était-ce point assez , ô mon père ,

» qu'il n'eût pas où reposer sa tête pendant sa vie, sans  
» qu'on lui ôtât maintenant les lieux saints où il daigne  
» rassasier ses amis, sachant qu'ils ont besoin d'une telle  
« nourriture pour se soutenir ? » Durant vingt-trois ans,  
elle communia tous les jours, et chaque fois avec une telle  
ferveur et un tel désir, que pour communier elle aurait  
traversé volontiers, disait-elle, les lances d'une armée en-  
nemie.

L'amant divin répondait à l'amour avec lequel elle le  
désirait, et avec lequel cette épouse chérie se disposait  
à le recevoir sous les espèces sacramentelles. Comme les  
ténèbres disparaissent devant le soleil, ainsi au moment  
de la communion les obscurités et les afflictions de la sainte  
s'évanouissaient. Il lui semblait alors que son âme perdait  
toutes ses affections et tous ses désirs, étant unie entière-  
ment à Dieu et absorbée en lui. Quoiqu'elle fût pâle ha-  
bituellement à cause des pénitences qu'elle pratiquait et  
des infirmités qu'elle avait, l'écrivain de sa vie dit qu'au  
moment de la communion sa figure devenait brillante  
comme le cristal, et que le coloris et la beauté de cette  
physionomie étaient encore relevés par un air majestueux,  
qui faisait bien reconnaître le divin hôte qu'elle avait  
dans son cœur.

Alors il arrivait que son corps virginal semblait vou-  
loir quitter la terre et s'élevait en l'air aux yeux de toutes  
les sœurs. Un jour qu'elle se disposait à communier, Jé-  
sus-Christ lui parla étant entre les mains d'un indigne  
prêtre qui était en péché, et lui dit avec tendresse : « Voyez  
» quelle est ma bonté, puisqu'elle me porte à me placer  
» entre les mains de mon ennemi pour votre avantage  
» et pour celui de tous. »

Un autre fois, le dimanche des rampeaux, comme elle

considérerait que parmi tant de personnes qui avaient salué de leurs acclamations Jésus-Christ pour le Messie à Jérusalem, il n'y en avait aucune qui l'eût reçu en sa maison, elle l'invitait à venir se retirer dans son propre cœur : elle alla communier avec cette picuse pensée. L'aimable invitation de sa bien-aimée fut si agréable au divin époux, que lorsqu'elle reçut la sainte hostie elle crut avoir la bouche pleine d'un sang bouillant, accompagné d'une douceur céleste. Elle entendit alors la voix de Jésus qui lui disait : « Ma fille, je veux que mon sang te soit » profitable : je l'ai repandu avec de grandes douceurs, et » tu en jouis comme tu vois avec de grandes délices. »

## FRUIT.

Que le fruit de cette considération soit de remercier sans cesse le Seigneur avec la sainte, de nous avoir donné à nous aussi le grand don de la foi, en nous rendant enfans de la sainte Église, dont tant de millions d'ames, peut-être moins coupables que nous envers la divine justice, sont séparées. En outre, touchant le plus grand de tous les dons que Jésus-Christ nous a laissés dans le sacrement de l'autel, en se donnant tout entier comme nourriture, comme compagnon et comme pasteur, pratiquons le bel enseignement que cette sainte mère révéla du haut du ciel à une ame : « Les habitans du ciel et ceux de la terre doi- » vent être une même chose en pureté et en amour ; nous » en jouissant, et vous en souffrant. Et ce que nous fai- » sons au ciel avec la divine essence, vous devez le faire » sur la terre avec le très-saint sacrement. Vous direz cela » à toutes mes filles. » A l'égard de l'amour et de la tendre dévotion envers Jésus au saint sacrement, Thérèse nous

a encore laissé par écrit ces paroles : « Faisons donc en sorte » de ne point nous éloigner de notre pasteur , et de ne » point le perdre de vue ; parce que les brebis qui sont » près de leur pasteur sont toujours plus caressées et mieux » nourries, et parce qu'il leur donne toujours quelques » bouchées de son propre aliment. S'il arrive que le pas- » teur s'endorme, la brebis ne s'éloigne point jusqu'à ce » que le pasteur s'éveille, ou jusqu'à ce qu'elle même le » fasse réveiller, et alors il lui prodigue de nouvelles » caresses. »

S. Philippe de Néri, cet autre séraphin d'amour, voyant entrer son Jésus dans son appartement comme viatique, ne put que s'écrier dans un saint transport : « Voilà mon » amour, voilà mon amour. » Ainsi lorsque nous voyons que le roi et l'époux de nos âmes vient au-devant de nous dans la sainte communion, disons-lui aussi : « Voilà l'a- » mour, voilà l'amour. » Et sachons que Dieu veut être appelé ainsi : *Deus charitas est*. Il ne veut pas seulement être appelé amant, mais il veut être appelé amour, pour nous faire comprendre que comme il n'y a pas d'amour qui n'aime, ainsi il est une bonté si aimante de sa nature, qu'il ne peut vivre sans aimer ses créatures.

#### PRIÈRE.

Ma sainte séraphine, qui, par votre pureté et par votre ardent amour, étiez sur la terre les délices de votre Dieu ; vous qu'il aima jusqu'à vous dire un jour, que comme Madeleine était sa bien-aimée en ce monde, vous étiez sa bien-aimée dans le ciel ; vous qu'il traitait avec tant de tendresse, soit qu'il vous avertit en père, soit qu'il vous parlât en époux, se donnant souvent à vous dans la com-

munion avec une si grande abondance de grâces ; ô Thérèse, priez votre Dieu pour moi, qui ne suis point, hélas ! l'objet de ses délices, mais qui suis la cause de ses douleurs par ma mauvaise vie, priez-le de me pardonner et de me donner un cœur nouveau semblable au vôtre, un cœur pur et amoureux.

Et vous, mon très-aimable Jésus, qui après avoir prévu mes ingratitude, n'avez point laissé de m'accorder tant de grâces, et surtout de m'appeler à la foi ; vous qui n'avez pas dédaigné de vous donner à moi tant de fois dans le très-saint sacrement, ah ! veuillez par votre miséricorde enflammer tellement mon cœur, que mes œuvres deviennent conformes à ma foi. Ah ! divin, véritable et unique amant de mon ame, quand est-ce enfin que ce jour viendra, où je commencerai à vous aimer de tout mon cœur ? oh ! plutôt à Dieu qu'aujourd'hui fût ce jour heureux pour moi , celui où j'ai commencé pour cette année à honorer votre chère épouse et mon amoureuse avocate Thérèse. Ah ! mon Rédempteur, par les mérites de votre sang, par ceux de votre très-sainte mère Marie , par ceux même de votre bien-aimée Thérèse, donnez-moi, je vous prie un amour si ardent envers votre bonté qu'il me fasse pleurer continuellement les déplaisirs que je vous ai causés, et m'excite à ne chercher dorénavant autre chose que votre bon plaisir, afin que je vous plaise uniquement comme vous le méritez. Amen, ainsi-soit-il.

## II<sup>e</sup> CONSIDÉRATION.

Du don d'espérance qui fut accordé à sainte Thérèse.

La mesure des miséricordes divines répond à la confiance que l'âme a en Dieu, ainsi quand le Seigneur veut enrichir une âme de grâces, il l'enrichit d'abord de confiance.

La sainte mère Thérèse obtint de Dieu le don d'une si grande confiance, qu'elle parvint ainsi à accomplir tout ce qu'elle entreprit pour la gloire de son époux; en sorte qu'on l'appelait ordinairement « la toute puissante Thérèse. »

Elle se rappelait que Dieu est fidèle comme dit l'Apôtre, et qu'il ne peut manquer à sa parole; c'est dans cette pensée qu'elle puisait le grand courage qui la rendait forte contre toutes les tempêtes : « Oh ! Seigneur s'écriait-elle, » qui élèvera la voix pour dire combien vous êtes fidèle » à vos amis ! que tout me manque pourvu que vous ne » m'abandonniez point, moi qui ai éprouvé combien on » gagne quand on se confie en vous seul. » Fixée à cette ancre solide, elle entreprit le grand œuvre de la réforme des religieux et des religieuses de l'ordre des carmes, et d'une foule d'établissements, malgré mille contradictions de la part des hommes et des démons, sans appui, sans argent, mais avec la seule confiance en Dieu; elle avait coutume de dire que pour fonder un monastère, il suffisait de louer une maison et une cloche.

Quand les contradictions devenaient plus fortes, c'était alors que son courage s'augmentait et qu'elle disait : c'est

une preuve que la semence doit rapporter plus de fruit ; c'est ce que l'événement vérifiait. Aussi a-t-elle écrit quelque part : « J'espère ainsi parce que le vrai moyen de ne » pas tomber, c'est de s'attacher à la croix et de se confier » en celui qui y a été suspendu : je trouve que lui seul » est un ami véritable , et je le sens si invinciblement, » qu'il me semble qu'avec la grâce de Dieu, je pourrais » résister à tout l'univers luttant contre moi. » De là naissait le grand déplaisir qu'elle éprouvait lorsqu'elle avait à traiter avec des personnes qui se fondaient sur des raisonnemens et des moyens humains.

La sainte mère étant à Tolède, un père lui dit que l'œuvre de la réforme était désespérée ; mais Thérèse avec un courage imperturbable, consolait tout le monde, et se fiant à Dieu, elle disait que malgré les contradictions, tout réussirait pour le mieux. Lorsqu'elle trouvait en voyage quelque pas dangereux, elle était la première à le franchir, afin d'encourager les autres par son exemple. Pleine de confiance en son Seigneur, elle ne craignait même pas l'enfer ; elle disait qu'elle ne craignait pas plus les démons que les mouches. On ne la vit jamais s'affliger ni se réjouir d'un événement quelconque, heureux ou malheureux, mais elle était toujours calme et égale à elle-même, au milieu d'une paix profonde ; toujours ferme dans sa douce espérance, persuadée que Dieu ne peut manquer à celui qui le sert et qui a placé son espérance en lui.

C'était donc sur cette espérance que Thérèse appuyait toutes les prières qu'elle adressait à Dieu. Et comme elle ne savait lui demander que ce qui pouvait contribuer au bon plaisir de son Seigneur, les prières de cette sainte épouse étaient si agréables à Dieu, qu'il alla jusqu'à lui

promettre de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Un jour que Thérèse sollicitait de lui une grâce, et qu'elle craignait d'être refusée à cause de son indignité, Jésus lui apparut, et lui montrant la plaie de sa main gauche, « Il » me dit (ce sont les paroles de la sainte) que je ne devais » pas douter que celui qui avait tant souffert pour » moi ne m'accordât très-volontiers tout ce que je lui » demanderais : qu'il me promettait de m'accorder tout » ce que je lui demanderais : que même à l'époque où je » ne le servais pas, je devais me rappeler que je ne lui avais » rien demandé sans qu'il ne m'accordât plus que je ne » lui demandais : qu'à plus forte raison, maintenant qu'il » connaissait mon amour pour lui, il m'exaucerait fidèle- » ment. Il ajouta ensuite que je ne devais pas en douter. »

Elle assura ensuite qu'en vertu de cette promesse, elle avait toujours obtenu de Dieu plus qu'elle n'avait pu demander dans toute sa vie, et pour la consolation de ses dévots serviteurs, elle a laissé par écrit ces paroles : « Je » serais ennuyeuse à moi-même et à ceux qui me lisent, » si je voulais raconter toutes les grâces que Dieu m'a fai- » tes ; si je voulais dire combien d'âmes ont été retirées » du péché par mes prières, et combien d'autres ont été » conduites à une plus grande perfection. » Une nuit pen- » dant que la sainte remerciait Dieu d'une grâce qu'elle en avait reçue, il lui répondit amoureusement : « Et que peux- » tu me demander, ma fille, sans que je ne te l'accorde ? » Un autre jour il lui dit : « Tu connais les fiançailles qui » sont contractées entre toi et moi ; c'est pourquoi je te » donne toutes les douleurs que j'ai endurées, tu peux en » échange demander tout ce que tu voudras à mon père » par ces douleurs comme par un bien qui t'appartient. » Enfin, la sainte pour notre instruction, a tracé dans la trei-



zième exclamation ces paroles remarquables : « O, ô, ô, » que nous sommes peu confians en vous, Seigneur! et » cependant, quelles plus grandes richesses et quels plus » beaux trésors pouviez-vous nous livrer! vous nous avez » donné trente-trois ans de travaux, et la mort doulou- » reuse de votre fils, sachant même combien nous devons » être ingrats, vous n'avez pas laissé que de nous confier » le trésor inestimable de ce même fils dans le très-saint » sacrement, afin qu'il n'y eût rien en vous dont nous ne » pussions négocier par lui l'acquisition. O père miséri- » cordieux! ô ames bienheureuses, qui avez si bien su » vous approprier à ce prix, un héritage si précieux et si » durable, dites-nous comment vous avez négocié avec » ce bien infini? secourez-nous puisque vous êtes si près » de la source: puissez-en de l'eau pour nous qui mou- » rons ici de soif. »

## FRUIT.

Ame dévote, apprenez de là comment Dieu exauce les prières faites avec confiance. Demandez donc avec confiance, et vous aurez tout ce que vous voudrez. Le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu ne passera pas, il a dit : « Omnis qui petit accipit. » Celui qui demande obtient, alors même qu'il ne mérite pas d'obtenir, ce qu'il demande, comme dit S. Thomas. Au contraire celui qui ne demande pas n'obtient pas. Voilà donc à quoi tient notre victoire dans les tentations : « Laudans invocabo » Dominum, et ab inimicis meis salvus ero. » Recourons à Dieu et nous serons vainqueurs. Voilà d'où dépend tout notre bien : « Petite et accipietis. » Demandons et il nous sera donné. Notre sainte mère disait : « Pour obtenir les

» grâces divines, la prière est l'unique porte : fermez-  
 » la, et je ne sais comment Dieu fera. Remarquons que  
 » Dieu notre père n'a pas seulement soin de nous, mais  
 » qu'il est même plein de sollicitude pour notre bien,  
 » comme il nous le fait savoir dans les divines Écritures. »  
 Prions donc avec confiance, prions Dieu au nom de Jésus-  
 Christ son fils, qui nous a fait cette promesse : « Si quid  
 » petieritis patrem in nomine meo dabit vobis. » (Joan.  
 xvi. 23.) Dieu, sans qu'on le prie, a toujours soin de nous :  
 « Deus sollicitus est mei. » Et le prophète dit qu'il est plus  
 facile à une mère d'oublier son fils, qu'il ne l'est à Dieu  
 d'oublier une ame. Il suffira de lui montrer nos misères,  
 et de lui dire : « Domine, si vis potes me mundare : » ou  
 bien avec la sœur de Lazare : « Ecce quem amas infirma-  
 » tur. » Mais il faut prier continuellement : « Oportet  
 » semper orare, et non deficere. » Sans quoi, nous tom-  
 berons le jour où nous cesserons de prier.

#### PRIÈRE.

Puisque vous me faites savoir, ô ma sainte avocate, que  
 votre époux vous a promis de vous accorder tout ce que  
 vous lui demanderiez, et qu'un grand nombre d'ames  
 ont été secourues par vos prières; faites donc que je sois  
 de ce nombre. Recommandez-moi à Jésus, et changez-moi  
 en un homme nouveau, comme vous en avez changé tant  
 d'autres par votre intercession.

Et vous, ô Père éternel, qui n'avez point épargné votre  
 fils bien-aimé, pour me pardonner et pour me sauver, je  
 vous en prie, pour l'amour de ce même fils pardonnez-  
 moi et sauvez-moi. Mon créateur et mon père, vous n'ê-  
 tes pas seulement miséricordieux, vous êtes encore fidele :

vous êtes donc obligé d'accorder tout ce que l'on vous demande pour l'amour de Jésus, qui nous a promis que vous nous donneriez tout ce que nous vous demanderions en son nom. Vous êtes encore juste, il faut donc que quand nous nous repentons des offenses que nous avons commises contre votre bonté, vous nous pardonniez et vous nous sauviez par les mérites de Jésus-Christ, qui, par sa mort, a satisfait votre justice et nous a obtenu le salut. Ainsi, ô mon Dieu et mon espérance, je recours à vous avec confiance, et je vous prie, pour l'amour de Jésus, de me disposer tellement que je n'espère et ne désire que votre saint amour. O mon très-aimable bien-aimé, faites que je sorte tout-à-fait de moi pour me reposer uniquement en vous. Entre vos mains, Seigneur, je place toutes mes espérances et toute mon ame, afin que je vive en vous avec assurance durant cette vie; et qu'au sortir de ce monde je rende le dernier soupir en m'abandonnant tout à vous.

Et vous, ma douce mère et mon espérance, Marie, obtenez-moi la grâce de toujours prier, et de me confier dans les mérites de votre fils. Amen.

---

### III<sup>e</sup> CONSIDÉRATION.

Du grand amour dont Thérèse brûla pour Dieu.

Le cœur de cette sainte séraphine était si enflammé de l'amour de Dieu, que tous ses soupirs n'étaient qu'amour, et ne se rapportaient qu'au bon plaisir de Dieu. Tellement que son confesseur disait que, lorsqu'il lui parlait,

il croyait voir un séraphin d'amour. Le feu sacré de l'amour de Dieu commença à brûler dans son ame dès le moment où, à l'âge de sept ans, elle eut le courage d'abandonner, comme nous l'avons dit, sa patrie et ses parens pour aller au milieu des barbares donner sa vie pour Jésus-Christ: « In tenerrima adhuc ætate, » ce sont les paroles de la bulle de sa canonisation, « adeo sancti Spiritus ritus igne cor ejus concaluit, ut in Africam trajiceret, » ubi sanguinem et vitam pro testimonio Jesu Christi profunderet. »

Son amour s'accrut avec l'âge, et quoiqu'il se fût refroidi durant quelques années, lorsque Dieu par une nouvelle lumière l'appella à un amour plus parfait, elle correspondit si bien à la voix de son Créateur, qu'elle mérita de s'entendre dire de la propre bouche de son époux, que s'il n'avait point créé le paradis il le créerait tout exprès pour elle. Et une autre fois il lui dit même qu'il était tout à elle, puisqu'elle était toute à lui : « Jam ipse sum » totus tuus, et tu tota mea. » Ce sont les mots de la bulle de sa canonisation.

En effet, elle s'était donnée tellement à Dieu, qu'enivrée de l'amour divin, elle ne savait parler d'autre chose que de son bien-aimé, elle ne savait penser à autre chose qu'à son bien-aimé, elle ne pouvait même converser avec personne qu'avec son bien-aimé. Car, s'étant accoutumée à converser doucement avec son Dieu, elle ne pouvait plus se prêter à aucun rapport avec les créatures, sinon avec celles qui étaient blessées, comme elle disait, du même amour.

L'amour l'attirait si fortement à Dieu qu'elle se déclarait inhabile à la gestion des affaires de ce monde. C'est pourquoi elle dit un jour : « Si le Seigneur me tient dans

» cet état, je rendrai un mauvais compte des affaires qu'il  
 » m'a confiées ; car il me semble qu'on me tire conti-  
 » nuellement vers Dieu avec des cordes. » Tout ce qui la  
 détournait de son union continuelle avec Dieu lui était à  
 charge, sans en excepter la nourriture : « C'est une grande  
 » peine pour moi, écrit-elle, d'être souvent obligée à man-  
 » ger, cela me fait pleurer, et dire des paroles d'affec-  
 » tion, auxquelles je ne prends presque pas garde. »

Mais écoutons les beaux sentimens qu'elle nous laissa  
 par écrit au sujet de son amour pour Dieu, et embrasons-  
 nous des bienheureuses flammes dont brûlait le cœur de  
 cette séraphine. Elle dit quelque part : « Voici ce que je  
 » dis toujours, et qu'il me semble dire de bon cœur : Sei-  
 » gneur, je ne m'embarrasse point de moi, je ne veux que  
 » vous seul. »

Quoiqu'elle fut très-humble, elle ne laissa pas de dire  
 ailleurs qu'elle aimait beaucoup son Dieu ; c'est avec une  
 sainte ardeur qu'elle a écrit : « Je suis toute imperfection,  
 » excepté en désir et en amour, il me semble que j'aime  
 » bien mon Seigneur, mais mes œuvres m'attristent. »

Elle désirait si ardemment d'avancer autant qu'elle le  
 pouvait dans l'amour de son Dieu, qu'elle s'en exprime  
 ailleurs en ces termes : « Si l'on me donnait le choix,  
 » ou d'endurer toutes les souffrances du monde jusqu'à  
 » la fin, et d'obtenir ensuite un peu plus de gloire ; ou  
 » de descendre sans afflictions à un degré de gloire un  
 » peu inférieur, je choiserais volontiers toutes les souf-  
 » frances pour un tant soit peu plus de joie dans la con-  
 » naissance de Dieu ; parce que je vois que ceux qui le  
 » connaissent le mieux l'aiment aussi le plus. » En voyant  
 qu'elle aimait tant Dieu et qu'elle en était tant aimée, elle  
 s'écriait avec transport : « Oh ! quel bel échange de don-

» ner notre amour à Dieu, et d'en recevoir le sien. » Aussi on n'ignore pas combien elle trouvait de charmes dans l'amoureuse demande qu'elle faisait souvent à Dieu de souffrir ou mourir, par le désir qu'elle avait de lui être agréable, comme elle le rapporte elle-même au chapitre quarante de sa vie. Il lui semblait que le désir de souffrir pour Dieu était si doux à son cœur aimant, qu'elle n'en pouvait acquérir aucun mérite. Elle disait encore qu'on ne doit aimer la vie présente qu'afin de souffrir pour Dieu. Voici ses paroles : « En sorte que je n'ai aucun mérite à » désirer des souffrances, et il me semble maintenant qu'il » n'y a point d'autre raison pour vivre que celle-là ; c'est » ce que je demande à Dieu avec le plus de ferveur. Je » lui dis alors de tout mon cœur : Seigneur, ou souffrir, » ou mourir ; je ne vous demande rien autre chose pour » moi. »

C'est ce qui lui mérita d'être unie à Jésus-Christ qui en lui présentant un clou, la déclara son épouse d'amour et de croix : le Seigneur étendant vers elle sa main droite, comme on le lit dans les additions à sa vie, lui dit alors : « Regarde ce clou ; c'est une marque que tu seras » dorénavant mon épouse : tu ne l'avais point mérité jus- » qu'ici : à l'avenir tu ne regarderas plus mon honneur » seulement comme celui de ton Créateur, de ton roi et » de ton Dieu ; mais puisque tu es ma vraie épouse, mon » honneur est à toi, et ton honneur est à moi. » Un jour elle dit dans un ravissement d'amour qu'elle se réjouirait bien de voir dans le paradis quelqu'un jouissant d'une gloire plus grande que la sienne ; mais qu'elle ne savait si elle pourrait se réjouir de voir une ame qui aimât plus Dieu qu'elle ne l'aimait. Enfin elle s'employait continuellement à ce qui pouvait procurer la gloire de Dieu ;

mais son grand amour lui faisait regarder comme rien tout ce qu'il lui inspirait : « Seigneur, disait-elle, je crains » de ne point vous servir ; je ne trouve rien qui me satisfasse pour payer la moindre partie de ce que je dois. » Voici la seule chose qui la contentait en cette vie, et la prière continuelle qu'elle adressait à Dieu : « Ah ! Seigneur, » faites que nous soyons tous dignes de vous aimer ; puis- » qu'il faut vivre, vivons pour vous : que nos intérêts » disparaissent à jamais. Quel gain peut-on faire qui sur- » passe l'avantage de vous être agréable ? O ma joie et » mon Dieu, que ferais-je pour vous plaire ! »

En un mot, toute sa vie était un exercice continué d'amour et une recherche continuelle de tout ce qui pouvait plaire à son bien-aimé : elle alla enfin, comme nous le verrons en considérant sa mort, jusqu'à terminer sa vie à force d'amour, et consumée par cet amoureux incendie qui l'embrasait.

## FRUIT.

Le fruit de cette considération est indiqué dans les paroles que le Seigneur adressa un jour à sainte Thérèse pour lui faire comprendre que le véritable amour en cette vie ne consiste pas à goûter les délices des divines douceurs, mais à accomplir la volonté de Dieu, et à endurer avec calme les souffrances : « Pense-tu, ma fille, lui dit-il, » que le mérite consiste à jouir ? Non, mais il consiste à » agir, à souffrir et à aimer. Considère ma vie toute rem- » plie de souffrances. Quand tu vois ma mère qui me » tient entre ses bras, ne pense pas qu'elle jouit de » ce contentement sans souffrir le cruel tourment que S. » Siméon lui avait prédit en lui disant : Tuam ipsius ani-

» *mam doloris gladius pertransibit ?* Mon Père l'éclairant  
 » dès-lors pour lui faire comprendre tout ce que je devais  
 » souffrir. »

» Crois, ma fille, lui ajouta-t-il, que celui qui est le  
 » plus aimé de mon père, est aussi celui qui en reçoit  
 » les plus grandes croix, et que l'amour correspond aux  
 » souffrances. En quoi pourrais-je témoigner cet amour,  
 » qu'en voulant pour toi ce que j'ai voulu pour moi ?  
 » Regarde ces plaies; tes douleurs ne seront jamais aussi  
 » grandes. C'est ainsi que tu m'aideras à pleurer la perte  
 » des hommes du monde, dont tous les désirs ne ten-  
 » dent qu'à obtenir le contraire. Il conclut : Penser que  
 » mon père admette quelqu'un dans son amitié sans  
 » souffrances, c'est déraisonner; parce que ceux qu'il aime  
 » beaucoup il les conduit par la voie des souffrances; et  
 » ces souffrances sont d'autant plus grandes qu'il l'aime  
 » davantage. »

Donc, si nous voulons aimer notre très-aimable Sei-  
 gneur d'un amour véritable, et chercher la satisfaction  
 de son cœur plutôt que le contentement du nôtre, il faut  
 mettre en pratique le bel enseignement que donnait et  
 que suivait notre sainte : « Allez toujours avec le désir  
 » de souffrir toute chose, dans toute occasion, pour l'amour  
 » de Jésus. » Il faut au moins se conformer entièrement à  
 la volonté de Dieu dans toutes les adversités. C'est ce que  
 sainte Thérèse vint dire un jour du haut du ciel à une ame  
 dévote : « Efforcez-vous d'avoir pour l'accomplissement de  
 » la volonté divine les désirs ardents que j'eus de mourir  
 » durant ma vie. » C'est à ce but que tend encore la pieuse  
 pratique que suggérait la sainte de s'offrir entièrement à  
 Dieu cinquante fois le jour avec ferveur, et avec le désir de  
 lui plaire. En agissant de la sorte, nous serons très-agréa-



bles à Dieu, et nous ne sentirons point ses croix ; car la sainte disait : « Le poids de la croix se fait sentir à celui qui » la traîne , mais non à celui qui l'embrasse. » Bien plus comme l'avare , au lieu de se fatiguer , jouit en portant le poids de son or , et jouit d'autant plus que ce poids est plus lourd : ainsi une ame amoureuse se réjouit d'autant plus qu'elle souffre davantage pour Dieu , parce qu'elle voit qu'en offrant ses souffrances à son bien-aimé , elle lui est souverainement agréable.

## PRIÈRE.

Ma sainte séraphine , épouse bien-aimée de Jésus crucifié , puisque vous avez brûlé sur la terre d'un si ardent amour pour votre Dieu et le mien , et puisque vous brûlez maintenant encore d'un feu plus pur et plus grand dans le ciel , obtenez-moi , je vous prie , vous qui désirâtes toujours que Dieu fût aimé de tous les hommes , obtenez-moi aussi une étincelle de cette flamme céleste , qui me fasse oublier le monde , les créatures et jusqu'à moi-même ; et qui me porte à employer toutes mes pensées , tous mes désirs et toutes mes affections à accomplir , dans les délices ou dans les souffrances , la volonté de ce souverain bien , qui mérite d'être souverainement obéi et aimé. Faites-le , ô ma sainte , puisque vous pouvez le faire : faites-moi brûler entièrement , comme vous , du divin amour.

Et vous , ô mon Dieu , je vous prie dans les mêmes termes que ma sainte : « O ami , qui m'aimez plus que » je ne puis le comprendre , faites que mon ame vous serve » pour votre satisfaction plutôt que pour son plaisir. Que » le moi humain meure désormais et qu'un autre vive » en moi. Qu'il vive et qu'il me donne la vie ; qu'il

» règne et que je sois esclave , tellement que mon ame ne  
 » veuille point d'autre liberté. Heureux ceux qui se trou-  
 » veront liés par les chaînes des bienfaits de la miséricorde  
 » de Dieu sans pouvoir s'en dépendre ! L'amour est fort  
 » comme la mort , et dur comme l'enfer. O plût à Dieu  
 » que nous fussions jetés dans ce divin enfer, sans es-  
 » pérer, ou , pour mieux dire, sans craindre d'en jamais  
 » sortir ! »

Et vous, très-sainte vierge Marie, qui avez été et qui êtes de toutes les créatures la plus aimante et la plus aimée de Dieu ; vous , par qui le divin amour nous est donné, secourez-moi , aidez-moi , afin que je ne sois plus ingrat envers un Dieu si aimable et qui m'a tant aimé. Amen.

---

#### IV<sup>e</sup> CONSIDÉRATION.

Du don de perfection qui fut accordé à sainte Thérèse.

Deux choses sont nécessaires pour arriver à la perfection : un grand *désir* et une grande *résolution*.

Premièrement un grand *désir* de la sainteté est un grand moyen de devenir saint ; car, d'un côté, Dieu ne fait abonder ses grâces que dans les ames qui en sont bien affamées, comme la divine Marie le dit dans son sublime cantique : « Esurientes implevit bonis ; » Et , d'un autre côté, ce désir nous est nécessaire à nous-mêmes, afin que nous puissions persévérer dans les peines qu'il faut supporter pour acquérir le grand trésor de la perfection. Car on fait peu d'efforts pour acquérir ce qu'on désire peu ; tandis qu'au contraire, pour parvenir à l'acquisition de ce qui

est bien désiré, on trouve faciles et doux tous les travaux. C'est pourquoi Dieu appelle bienheureux ceux qui n'ont pas seulement le désir, mais qui ont encore la faim, c'est-à-dire un désir ardent de la sainteté : « *Beati qui esuriunt* » et *sitiunt justitiam.* »

Thérèse, notre aigle céleste, à laquelle le désir d'exécuter la volonté parfaite de Dieu donna des ailes pour voler rapidement à la perfection, Thérèse nous a laissé par écrit ces paroles : « Que nos pensées soient grandes, » parce que notre bonheur viendra de là. » Et elle dit ailleurs : « Il ne faut point borner nos désirs, mais il faut » espérer de Dieu qu'en faisant nos efforts nous pourrons » peu à peu parvenir là où beaucoup de saints sont arrivés par sa grâce. » Elle disait que la divine majesté aime les âmes généreuses, pourvu qu'elles se défient d'elles-mêmes : et elle attestait, par expérience, qu'elle n'avait vu aucune âme pusillanime faire autant de progrès en plusieurs années, que les âmes généreuses en peu de temps : « Car, disait-elle, le Seigneur aime autant les désirs que les effets. »

Oh ! combien furent grands en effet les désirs qu'elle eut de plaire à son Seigneur ! Elle ne craignait point d'assurer que, quoiqu'elle fût toute imperfection, elle était néanmoins grande et parfaite en désirs. Elle écrit ailleurs : « Il me vient des désirs de servir Dieu avec des élans que je » ne peux lui exprimer. Il me semble qu'aucune peine, » ni la mort, ni le martyre ne me seraient difficiles à supporter. » En effet, il n'y eut rien de si difficile qu'elle ne l'entreprît et ne le conduisit à bonne fin dès qu'elle savait que Dieu l'avait pour agréable. Et c'est ce qu'elle attesta elle-même dans les mémoires qu'elle écrivit sur sa vie : « Il n'y a rien de si pénible que je ne sois prête à le

» supporter à la première rencontre. » Aussi la sainte, instruite par l'expérience, disait, en parlant d'elle-même : « Je suis étonnée de voir combien de ressources nous » fournit dans les voies spirituelles le courage pour les » grandes choses. Car, quoique l'ame n'ait pas tout d'a- » bord des forces suffisantes, elle prend néanmoins alors » généreusement son vol et passe de beaucoup le but. » Elle nous donne ici un avis important, savoir qu'il n'y a pas d'humilité à ne pas vouloir devenir saint : « Que » l'humilité nous précède, dit-elle; mais il faut savoir » que le démon s'étudie à nous faire considérer comme » des effets de l'orgueil, les grands désirs et la volonté d'i- » miter les saints. »

Mais en outre, pour arriver à la perfection, il ne suffit pas d'en avoir seulement le *désir*, il faut aussi en prendre la ferme *résolution*; autrement, le *désir* sans la *résolution* sera inutile; c'est ce qui arrive à tant d'ames qui désirent toujours, qui se repaissent sans cesse de désirs, mais qui ne se décident jamais à mettre la main à l'œuvre et qui demeurent toujours dans leur tiédeur sans faire aucun progrès. « Je voudrais, écrit la sainte à ce sujet, je vou- » drais une oraison courte qui produisit de grands effets, » plutôt qu'une oraison de plusieurs années, dans laquelle » l'ame ne finit jamais de se résoudre à faire la moindre » chose pour Dieu. »

S. Bernard dit que plusieurs ne se sanctifient point, parce qu'ils n'en ont pas le courage. Et c'est ce que déplo-rait notre sainte lorsqu'elle disait : « Plusieurs s'arrêtent » au pied de la montagne, qui pourraient monter au som- » met. » Elle assurait au contraire que quand une ame, pour plaire à Dieu, entreprend quelque chose avec fer- » meté, elle en vient facilement à bout. « Il est bien vrai,

» Seigneur, écrit-elle dans ses fondations, ce mot de votre  
 » prophète, que vous feignez la fatigue dans votre loi,  
 » car je ne m'en aperçois pas et je ne sais comment la  
 » voie qui conduit à vous est étroite. J'ai éprouvé dans  
 » bien des circonstances, ajoute-t-elle, que quand quel-  
 » qu'un se fortifie tout d'abord par la résolution de faire  
 » une chose, quelque difficile qu'elle soit, s'il la fait pour  
 » plaire à Dieu, il n'a rien à craindre. Le démon, di-  
 » sait-elle, a grand peur des ames résolues, attendu que  
 » tout ce qu'il traîne pour leur désavantage tourne à leur  
 » profit. »

La sainte mère pratiquait exactement ce qu'elle enseignait aux autres. Lorsqu'elle fut appelée à se donner toute à Dieu, elle se donna à lui sans réserve; et ce fut avec une résolution si forte, que, pour s'obliger à chercher ce qui serait le plus agréable à son bien-aimé, elle en vint jusqu'à s'enchaîner par ce vœu sublime qui a rempli les saints d'étonnement, et qui est appelé par le tribunal de la Rote, « maxime arduum votum, » de faire toujours ce qu'elle saurait être le plus parfait. Thérèse fit voir par-là le courage et la résolution avec lesquels elle voulut arriver à la plus haute perfection où pût parvenir une ame sur la terre, afin de plaire à Dieu de toutes ses forces.

## FRUIT.

Que le fruit de cette considération soit donc de souhaiter avec un désir sincère, comme sainte Thérèse, et de former de tout son cœur la résolution de se donner entièrement à Dieu, cherchant à avancer chaque jour davantage dans la perfection. Un grand serviteur de Dieu, le P. Hypolite Durazzo, de la compagnie de Jésus, disait avec raison, comme on le lit dans sa vie, que les mondains ne sont ja-

mais rassasiés des biens terrestres en cette vie, et qu'ils en cherchent toujours davantage; mais que du reste ils disent : Le moindre petit coin du paradis nous suffit. Au contraire, celui qui aime Dieu véritablement et qui n'aime point le monde doit se contenter du moindre petit coin de la terre; mais pour les biens du ciel, il doit en chercher toujours davantage sans se rassasier jamais. Ce bon père disait aussi « que pour devenir saint il ne faut désirer que ce qu'on » obtient par le seul désir, savoir, d'être agréable à » Dieu. »

Après le désir, il faut ensuite se résoudre d'un pied ferme de se donner à Dieu sans réserve. Déjà Dieu nous donne ce désir. Ce désir est une voix bien significative par laquelle il nous appelle à son amour. Déjà il nous a appelés plusieurs fois, qu'attendons-nous? voulons-nous attendre qu'il cesse de nous appeler et qu'il nous abandonne! Il faut une bonne fois mettre fin à nos hésitations et renoncer à tout ce qui n'est point Dieu. Il n'est plus temps de résister à l'amour de ce Seigneur qui mérite seul d'être aimé. Il faut donc rompre tout attachement terrestre qui nous empêche d'être entièrement à Dieu. Résolution, résolution. Dieu, Dieu seul et rien de plus.

#### PRIÈRE.

O ma sainte, je me réjouis avec vous, maintenant que je vous vois dans le ciel, où vous aimez votre Dieu d'un amour qui rassasie et contente pleinement votre cœur, qui désira tant de l'aimer sur la terre. Mais puisque dans le ciel le désir de voir Dieu aimé s'est accru avec l'amour de votre cœur, secourez, ô sainte mère, cette ame misérable qui désire brûler avec vous d'un saint amour pour cette bonté infinie, qui mérite l'amour d'une infinité de

cœurs. Dites pour moi à Jésus ce que vous lui dites une fois en cette vie pour un de ses serviteurs : « Seigneur. » prenons-le pour notre ami. » Dites-lui qu'il m'inspire une bonne fois la résolution de lui consacrer toute ma volonté, et de ne chercher en toute chose que ce qui est le plus agréable et ce qui peut le mieux procurer sa gloire.

Et vous, mon Seigneur, dites-moi, qu'attendez-vous de moi en me faisant tant de grâces? Ah! je vous comprends, je vous comprends, mon trésor, mon tout, mon véritable ami : comme vous m'aimez beaucoup vous voulez que je vous aime beaucoup, et que je sois tout à vous ; vous voulez que mon cœur ne soit plus divisé, mais qu'il soit attentif à vous aimer vous seul, oui, vous seul. Mais, en vérité, si vous êtes l'unique aimable, il est juste que vous soyez uniquement aimé de moi et de tous les hommes : donc, ô mon bien-aimé, puisque vous m'inspirez ce désir de vous aimer, faites que je le mette en pratique et que je vous aime autant que vous le souhaitez. Si vous voulez mon cœur, le voici, je le soustrais à l'amour des créatures pour le donner tout à vous. Si vous voulez que je désire et que je demande votre amour, oui, mon Dieu, je vous le demande et je désire vous aimer plus que les séraphins ; exaucez-moi. Je vous le demande, non pour devenir grand entre les saints, ni pour acquérir une grande gloire dans le paradis, mais seulement pour vous être agréable. Je m'offre même, pourvu que je vous aime davantage, à souffrir toutes sortes de peines, et pour toute l'éternité, si c'est votre bon plaisir. Exaucez-moi, mon Seigneur, pour l'amour de Jésus-Christ, et pour l'amour de sainte Thérèse. Bienheureuse sainte vierge Marie, vous êtes mon espérance ; par vous, j'espère tous les biens.

---

**V<sup>e</sup> CONSIDÉRATION.**

De l'humilité de sainte Thérèse.

Les cœurs humbles sont le point de mire des flèches de l'amour divin ; et même, comme disait sainte Marie-Madeleine de Pazzi, l'unique exercice propre à nous faire obtenir l'amour divin, c'est de s'humilier : c'est parce que Dieu trouva le cœur de Thérèse plein d'humilité, qu'il se plut à réunir en lui tant de trésors de grâces. La sainte, parlant d'elle-même, raconte que les plus grandes grâces dont l'enrichit le Seigneur, furent celles qu'elle reçut au moment même où elle s'humilia devant Dieu

Notre sainte fut en effet si humble, que, quoique le Seigneur la traitât comme son épouse bien-aimée, comme nous l'avons vu ci-dessus, elle ne traitait néanmoins avec son Seigneur que comme une épouse ingrate et perfide. C'est pourquoi, quelque nombreuses que fussent les faveurs dont la comblait Jésus-Christ, et quelque grandes que fussent les louanges qu'elle recevait des hommes, elle ne pouvait jamais se persuader qu'elle était bonne. Quoique Dieu lui-même l'eût assurée que ses sentimens n'étaient point des illusions, mais des faveurs de son amour, en sorte qu'elle ne pouvait douter en les recevant qu'elles ne vinssent de Dieu ; néanmoins l'idée qu'elle avait d'elle-même était si basse, qu'elle craignait sans cesse d'être dans l'erreur, ne pouvant croire que Dieu favorisât de la sorte une ame aussi indigne qu'elle croyait l'être. Un jour, la sainte allant à Burgos pour une fondation, un religieux



lui parla de la réputation de sainteté dont elle jouissait ; elle lui répondit : « On a dit de moi trois choses : que quand » j'étais enfant , j'avais un bon caractère et que j'étais dis- » crète , maintenant quelques-uns disent que je suis sainte. » Autrefois je crus les deux premières , et je me suis con- » fessée d'avoir accueilli cette vanité ; mais je ne me suis » jamais fait illusion au point de croire la troisième. »

Dans la relation de sa vie qu'elle adressa à son confesseur , en parlant des grâces que le Seigneur lui faisait , elle dit : « Autrefois , il me semblait que je rougissais que » l'on s'occupât de moi ; maintenant je ne me trouve point » meilleure pour cela , mais bien plus méchante ; car , je » fais si peu de chose avec tant de grâces ! c'est pourquoi , » il me semble de tout point qu'il n'y a pas eu au monde » de créature pire que moi. » Elle dit ailleurs : « Je ne fais » que recevoir des grâces sans en profiter , comme si j'é- » tais la chose la plus inutile du monde : tous portent du » fruit , moi seule je ne suis bonne à rien. » Une per- » sonne la voyant si favorisée de Dieu , et en si grande ré- » putation de sainteté dans le monde , lui dit : « Ma mère , » gardez-vous de la vaine gloire ? » Thérèse toute surprise , lui répondit : « La vaine gloire ? je ne sais de quoi ; ce » sera beaucoup faire , si , en voyant ce que je suis , je » ne me désespère pas. »

La lumière éclatante par laquelle Dieu lui avait fait voir la grandeur de sa majesté , et l'amour qu'il lui portait , lui faisait regarder comme des fautes graves ses petits défauts dans lesquels elle tombait , défauts que nous autres nous ne condamnerions pas même comme tels. C'est pourquoi elle ne cessait de s'écrier pleine de confusion : « Seigneur , mettez un terme à tant de faveurs ; » comment avez vous sitôt oublié mes ingratitude ? » En

écrivait à son confesseur la relation de sa vie, elle le pria une fois de publier ses péchés partout : « Afin, dit-elle, que je ne trompe plus le monde, qui pense qu'il y a quelque bien en moi. » Et quand ceux auxquels elle faisait l'exposé de sa mauvaise vie ne voulaient point partager l'opinion qu'elle avait d'elle-même, elle recourait à son époux, et se plaignait en lui disant : « Seigneur, pourquoi ces gens-là ne me croient-ils pas ? Pen- sez-y, pour moi je ne sais plus que faire. » D'un autre côté, lorsqu'elle pensait que les autres pourraient connaître les grâces que Dieu lui faisait, cette pensée seule l'affligeait tellement, comme elle le dit dans sa vie, qu'elle aurait voulu être enterrée vivante, pour ne plus paraître dans le monde. C'est pourquoi elle raconte qu'un jour le Seigneur, pour calmer cette affliction, lui dit : « Thé- rèse, que crains-tu ? si les hommes connaissent les grâces que je te fais, ils ne pourront que me louer, ou te blâ- mer. » La sainte ajoute que ces paroles la tranquillisèrent.

Notre sainte n'était point d'ailleurs de cette espèce d'humbles qui, quoiqu'ils aient quelquefois une basse opinion d'eux-mêmes, et qu'ils l'expriment devant les autres, ne peuvent souffrir néanmoins que les autres publient leurs défauts et les méprisent. Non, la sainte, comme font les âmes vraiment humbles, se regardait et voulait être regardée et traitée comme une vile créature ; elle allait même jusqu'à dire qu'il n'y avait point de musique plus agréable à ses oreilles, que les reproches qu'on lui adressait au sujet de ses défauts. Elle fut plusieurs fois en butte aux mépris et aux mauvais traitemens ; c'était alors, que son âme vraiment humble se réjouissait plus en se voyant méprisée, qu'elle ne se serait réjouie en se voyant louée

et honorée. Combien de fois, dans l'établissement de monastères, par lesquels elle procurait tant de gloire à Dieu, combien de fois ne l'outragea-t-on pas comme une hypocrite, une menteuse, une orgueilleuse, une femme pleine d'illusions. Ces injures lui furent même prodiguées du haut de la chaire, et une fois en sa présence. Le nonce du pape irrité, en vint jusqu'à lui ordonner de se retirer dans un monastère et de ne plus en sortir, disant qu'elle était une femme inquiète et vagabonde. Elle se renferma avec obéissance, et elle ne se défendit pas, satisfaite d'avoir trouvé le mépris et la confusion.

Une autre fois elle fut accusée devant l'inquisition comme sorcière et comme magicienne. Ayant aussi entendu un père qui disait beaucoup de mal sur son compte, elle répondit : « Si ce père me connaissait il en dirait bien » davantage. » Lorsqu'elle entra à Séville, elle fut d'abord méprisée et accueillie avec murmure; elle dit alors : « Dieu soit béni, puisqu'on me connaît pour ce que je » suis. » Elle écrit ailleurs : « Non-seulement je n'en vou- » lais pas aux personnes qui disaient du mal de moi, mais » il me semble que je leur portais même un nouvel amour. » Lorsqu'elle travaillait à la fondation de Burgos, la sainte passant par un sentier étroit, où il se trouvait une femme, elle lui demanda la permission de passer ; mais celle-ci la voyant habillée si pauvrement, lui dit : Passez bigotte; puis l'ayant poussée rudement, elle la fit tomber dans la vase du torrent. Les compagnes de la sainte voulaient réprimander cette femme, mais elle le leur défendit en disant : « Taisez-vous mes filles, ne voyez-vous pas que » cette femme a très-bien fait ? » Elle était une autre fois dans une Église, et certaines personnes voulant passer, elle ne pensa pas à se lever assez tôt; ils la chassèrent à

coups de pieds de l'autre côté de l'église. Une autre femme ayant perdu son sabot et s'étant imaginée que Thérèse le lui avait volé, eut l'audace d'aller lui frapper le visage avec le sabot qui lui restait. La sainte recevait tout cela en paix, plus satisfaite de ces mépris que ne le serait un mondain des plus grands honneurs du monde. Le tribunal de la Rote a même attesté que plus on l'offensait et plus on l'excitait à aimer : « *Quinimo offensiones amoris ipsi escam* » ministrabant. » En sorte qu'on disait communément que pour être aimé de Thérèse il fallait l'humilier et l'injurier.

#### FRUIT.

Tous désirent d'être humbles, mais il y en a peu qui désirent d'être humiliés. S. Ignace de Loyola, envoyé par la très-sainte Vierge, vint donner du ciel cet avis à sainte Marie-Magdeleine de Pazzi : « L'humilité est la joie de » tout ce qui nous porte à nous mépriser nous-mêmes. » C'est là être humble de cœur, comme nous enseigne Jésus-Christ, c'est-à-dire, nous regarder pour ce que nous sommes, et désirer que les autres nous regardent, nous traitent de même. Voilà donc, pour la pratique de l'humilité, les principaux avis empruntés à la sainte elle-même.

**I.** Eviter tout entretien et tout discours d'amour-propre, à moins qu'on ne s'y livre en vue de quelque grande utilité. La sainte enseigne néanmoins de ne jamais se mettre en avant, si ce n'est par obéissance ou par charité.

**II.** Ne pas faire paraître la dévotion intérieure sinon pour une grande nécessité : et ne jamais affecter extérieurement une dévotion qui n'est pas dans le cœur.

**III.** Se réjouir en se voyant l'objet des murmures, des injures et des moque-

ries, négligeant de se justifier à moins qu'il ne faille le faire pour un plus grand bien : « Et lorsque nous sommes » repris, dit la sainte, recevons cette réprimande avec » une humilité intérieure et extérieure, priant Dieu pour » celui qui nous reprend. » IV. Demander continuellement à Dieu ce que lui demandait S. Jean de la Croix, d'être méprisés pour son amour. Enfin de ne pas attendre que les sens et la partie intérieure y trouvent de la satisfaction ; mais agir par raison, nous contentant de plaire à Dieu. Mais surtout il est utile de nous exercer dans l'oraison à nous préparer à tous les mépris ; et de prier beaucoup Jésus et Marie qu'ils nous accordent d'exécuter ensuite dans l'occasion nos bonnes résolutions.

## PRIÈRE.

O ma sainte avocate, qui avez blessé le cœur de Dieu par votre belle humilité, je vous prie par l'amour que vous portez à votre chère mère Marie, et à votre époux bien-aimé Jésus, de m'obtenir la sainte humilité, afin que me rendant avec vous semblable à mon Jésus humilié sur la terre, je puisse le voir et l'aimer un jour avec vous dans le paradis.

Et vous, mon très-humble Jésus, qui, pour m'apprendre à supporter les mépris, et pour me les rendre doux et aimables, avez voulu être le plus méprisé et le plus humilié de tous les hommes, jusques à vous rassasier d'opprobres et à vous rendre le rebut des hommes ; ah ! mettez fin par la plénitude de vos miséricordes, au désordre que la vanité produit dans mon cœur. Je vois, mon Sauveur, que jusqu'à présent mon orgueil m'a empêché de vous ressembler en rien. Je vois que je ne puis être admis dans

votre royaume, parce que je n'ai pas été semblable à vous, qui avez consenti à mourir suspendu à un bois infâme, comme un malfaiteur, pour mon amour. Ah ! mon Seigneur, vous qui êtes innocent, vous avez souffert tant d'opprobres pour moi, et moi je n'ai pu supporter pour vous quelques petits mépris ? je sais que j'ai mérité souvent les mépris éternels de l'enfer ; je reconnais que c'est un grand châtiment de mes péchés que d'avoir encore été si orgueilleux après m'être rendu si ingrat. Mon cher Rédempteur, je ne veux plus l'être à l'avenir. Je désire et je demande d'être humilié avec vous : et puisque j'ai eu l'audace de mépriser tant de fois votre majesté et votre bonté infinie, je veux maintenant embrasser tous les mépris pour vous plaire. Mais de quoi me servent Seigneur toutes mes résolutions, si vous ne me donnez votre secours pour les mettre en pratique ? puisque vous voulez me sauver, aidez-moi, mon Jésus méprisé par les mérites de vos opprobres, à supporter en paix tous les mépris que je recevrai durant ma vie.

Et vous, qui après Jésus avez été la plus humble de toutes les créatures, ma très-sainte mère Marie, qui fûtes si grande à cause de votre humilité, obtenez-moi, ma souveraine, une vraie humilité, non pas pour devenir grand dans la gloire, mais pour plaire grandement à Dieu, et pour devenir plus semblable à vous et à mon Jésus méprisé. Amen.

## VI<sup>e</sup> CONSIDÉRATION.

De la dévotion que sainte Thérèse eut envers la très-sainte Vierge Marie, et envers le glorieux saint Joseph.

Il fut donné à sainte Marie Magdeleine de Pazzi de voir l'amour divin sous la forme d'une liqueur suave dans un vase précieux ; cette liqueur était distribuée par les mains de la très-sainte Marie. Comme toutes les grâces divines sont accordées par les mains de Marie, c'est aussi par elle que le don des dons, celui de l'amour divin, est communiqué aux fidèles.

Notre sainte savait bien qu'elle avait reçu toutes les grâces et surtout le don de l'amour dont sa belle ame était si enrichie par les mains de cette très-douce mère. C'est pourquoi, afin de témoigner sa reconnaissance à sa très-sainte mère, elle ne savait plus que faire pour l'aimer et pour l'honorer. Dès son enfance, lorsqu'elle était dans la maison paternelle, elle allait cherchant des lieux solitaires pour honorer Marie par la récitation du rosaire et par d'autres prières dévotes. Dès que sa mère fut morte, elle ne tarda pas à se présenter devant sa reine, et, avec confiance et amour, elle alla s'offrir à elle pour être sa fille, protestant qu'elle serait dès ce moment son unique et bien-aimée mère. En effet dans toutes ses angoisses et dans tous ses besoins, la sainte recourait toujours à Marie, comme à son amoureux mère. C'est dans le dessein spécial de la voir honorée partout, qu'elle entreprit l'œuvre de la réforme de l'ordre des carmelites, qui se glorifie de com-

battre sous l'enseigne de la protection spéciale de la reine du ciel.

De son côté, Marie, qui ne peut pas ne pas aimer ceux qui l'aiment, et qui même, au dire de S. Ignace martyr, est toujours plus aimante à leur égard, « cum amantibus » est amantior, » ne voulant pas être vaincue par ses enfans en ce combat d'amour, l'auguste reine Marie sut bien reconnaître et surpasser l'affection que sa fille bien-aimée lui portait en lui obtenant une grande abondance de grâces. Dans ce jour où elle daigna venir tendrement du ciel, et orner de ses propres mains notre sainte du mystique et précieux collier, elle fit voir clairement combien elle était satisfaite de la voir devenue par son intermédiaire l'épouse la plus chérie de son Jésus. On vit bien mieux encore combien cette mère amoureuse l'aima au moment de sa mort, où elle se montra à côté de sa fille bien-aimée pour la fortifier à son passage, et pour recevoir son âme bénie entre ses bras.

Notre sainte fut encore très-dévotée envers le glorieux époux de Marie, S. Joseph; on peut même assurer qu'elle eut la gloire d'exciter dans ce monde la dévotion envers ce grand saint. Elle avait éprouvé dès l'enfance une tendresse extrême envers S. Joseph; elle n'entreprenait aucune affaire sans la recommander à S. Joseph son père et son maître, qu'elle appelait ainsi à cause de l'affection et du respect qu'elle lui portait. Elle consacra autant de monastères qu'elle en fonda sous l'invocation de son nom; et lorsqu'elle fut elle-même honorée par l'Église comme sainte, et que quelques-uns de ses monastères changèrent le titre de S. Joseph pour celui de sainte Thérèse, elle apparut à Avila à la sœur Isabelle de S. Dominique, et lui ordonna de reprendre au plus tôt le titre de S. Joseph, té-



moignant même du haut du ciel qu'elle préférerait la gloire de son saint bien-aimé à la sienne propre.

On sait combien l'amitié de notre sainte lui inspirait de retenue lorsqu'il s'agissait de manifester les grâces qu'elle recevait du ciel, mais le désir de voir S. Joseph glorifié par tous les hommes était si grand, qu'elle n'hésita point de publier les faveurs extraordinaires qu'elle avait obtenues par son canal. Elle atteste dans la relation de sa vie qu'elle ne se souvient pas de lui avoir demandé aucune grâce sans l'avoir obtenue. « C'est une chose mer-  
 » veilleuse, écrit-elle, que de raconter les grâces nom-  
 » breuses que Dieu m'a faites par le canal de ce bienheu-  
 » reux saint, et les périls corporels et spirituels dont il  
 » m'a délivrée. Les autres saints, ajoute-t-elle, semblent  
 » n'avoir reçu de Dieu que le pouvoir de nous secourir  
 » dans une seule nécessité, l'expérience nous apprend  
 » que S. Joseph nous secourt en toutes. Il semble que  
 » le Seigneur veuille nous faire comprendre par-là,  
 » que comme il voulut lui être soumis sur la terre, de  
 » même il fait dans le ciel tout ce qu'il lui demande. Je  
 » voudrais persuader à tous les hommes, conclut-elle,  
 » d'être dévots envers ce glorieux saint par l'expérience  
 » que j'ai des grandes faveurs qu'il obtient de Dieu. Je  
 » n'ai connu personne ayant cette dévotion sans la voir  
 » avancer sans cesse dans la vertu. Je demande seulement  
 » pour l'amour de Dieu que celui qui ne le croit pas, se  
 » donne la peine de l'essayer. »

#### FRUIT.

Après le mystère infini de Jésus-Christ, « la protection  
 » de Marie est si puissante et si favorable à l'âme, disait

» S. François de Sales, que quant à moi, je l'estime le  
 » plus ferme appui que nous puissions avoir après Dieu.»  
 Le P. Suarez assure que, selon le sentiment de l'Église,  
 la protection de Marie est utile et nécessaire parce que Dieu  
 a résolu d'accorder toutes les grâces par le moyen de Ma-  
 ric : « Sentit Ecclesia Virginis intercessionem esse utilem  
 » ac necessariam. »

Aimons donc Marie, et recourons toujours à sa pro-  
 tection, si nous voulons nous sauver et nous sanctifier ;  
 appelons-la avec S. Bernard : « tout le motif de notre es-  
 pérance » ; avec S. Bonaventure : « le salut de celui qui  
 l'invoque » ; avec S. Germain : « l'appui des chrétiens »,  
 avec S. Augustin, « l'unique refuge des pécheurs » ; et  
 saluons-la enfin avec toute l'Église militante, comme  
 notre vie et notre espérance : « Vita, dulcedo, spes nostra. »

Sainte Thérèse disait encore qu'elle ne pouvait com-  
 prendre comment on pouvait avoir de la dévotion pour  
 la reine des anges, sans porter une affection particulière  
 pour son époux S. Joseph, qui s'employa tant sur la terre  
 à servir Marie et son cher fils Jésus. Recourons donc à  
 cette sainte, afin qu'elle nous obtienne la dévotion à la  
 très-sainte Marie et à S. Joseph.

#### PRIÈRE.

O Thérèse, qui êtes au ciel dans la compagnie de votre  
 père Joseph, je me réjouis de l'amour qu'il vous porta,  
 et des grandes faveurs qu'il vous prodigua. Maintenant  
 que vous le remerciez, et que vous contemplez avec rav-  
 vissement la grande gloire dont Jésus l'a enrichi, recom-  
 mandez-moi à ce puissant intercesseur ; priez-le qu'il me  
 prenne aussi sous sa protection, tout misérable que je suis.

O ma sainte, adressez-vous encore à cette divine mère qui peut tout ; et puisqu'elle se glorifie d'être le refuge des pécheurs, dites-lui que j'en suis un, et le plus misérable de tous. Dites-lui que sur votre recommandation elle me regarde désormais avec des yeux plus miséricordieux, qu'elle me secoure dans les tentations, qu'elle m'assiste au moment de ma mort. Dites-lui que j'espère mon salut éternel par sa médiation. Dites-le lui, ma sainte, et certainement elle vous exaucera ; car, si elle vous aime tant sur la terre, combien plus vous aime-t-elle maintenant dans le ciel, où vous l'aimez et où vous l'honorez davantage. Comme Marie est ma grande reine et ma grande avocate auprès de Jésus-Christ, ainsi vous, ô Thérèse, soyez mon avocate auprès de Marie.

Je m'adresse aussi à vous, ô grand protecteur S. Joseph ; ne dédaignez point de recevoir sous votre protection le plus ingrat pécheur qui soit au monde. Je vous en prie pour l'amour de votre bien-aimé Jésus, pour l'amour de Marie votre épouse, et pour l'amour de votre bien-aimée Thérèse, qui travailla tant sur la terre à augmenter votre gloire. Faites-moi mourir comme vous, entre les bras de Jésus et de Marie.

Et vous, très-sainte Vierge Marie, qui êtes le salut, la consolation et la richesse des âmes, faites que je sois votre serviteur et votre amant : je mets en vous toutes mes espérances.

Et vous enfin, mon très-doux et cher Rédempteur, vous savez bien que l'unique but dans lequel j'implore l'intercession de Marie, de Joseph et de Thérèse, c'est parce que je ne veux point vous perdre, mais parce que je veux vous aimer, et vous aimer beaucoup. Ah ! mon Dieu, mon tout, mon unique amour, et le roi de mon cœur,

régnez, régnez sur tout moi-même : commandez à mes sens et à mes puissances, et par la douce force de votre amour, faites-vous obéir comme vous le désirez. Mon roi et mon père, je vous donne toute ma volonté et toute ma liberté : prenez-la, et faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Faites que je vous aime, et que je sois aimé de vous; je ne désire rien autre, et je suis content. Amen.

---

## VII<sup>e</sup> CONSIDÉRATION.

De la blessure d'amour que Dieu fit au cœur de sainte Thérèse.

Dès le moment où Jésus prit amoureusement sainte Thérèse pour son épouse, comme nous l'avons vu ci-dessus, elle demeura si éprise de son bien-aimé, qu'elle ne pouvait penser à autre chose qu'à lui être agréable. Se voyant si favorisée de son divin amant et en même temps si pauvre pour correspondre à tant de grâces, elle s'écriait doucement avec l'épouse des Cantiques : « Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore languco. » Elle s'excitait donc, tantôt par le désir de souffrir pour être plus agréable à Dieu, tantôt par l'ardeur de mourir pour l'aimer plus parfaitement, et voilà quelles étaient les fleurs. Mais elle cherchait ensuite à fortifier son cœur languissant par les fruits de l'amour, qui sont les œuvres saintes, par la pénitence, par les humiliations, et spécialement par les travaux qu'elle entreprit et qu'elle endura dans le grand œuvre de la réforme, où elle fonda trente-deux monastères, pauvre, déstituée de secours humains, et con-

tre dite même par les grands du monde; comme l'Église le rappelle dans les leçons de son office.

Néanmoins elle réussissait trop peu à satisfaire les désirs ardents qui la pressaient de plaire à son céleste époux, et elle protestait à son bien-aimé qu'elle ne pouvait souffrir de se voir si enrichie des dons qu'elle recevait, et si avare de ce qu'elle rendait en compensation. C'est pourquoi, environnée comme elle l'était des saintes flammes de l'amour divin, et toute hors d'elle-même, souvent elle brûlait et languissait doucement. Oh ! quel beau spectacle pour les esprits bienheureux qui l'assistaient, que celui de cette noble épouse du fils de Dieu crucifié, qui dans sa langueur s'écriait : « *Adjuro vos filiæ Jerusalem, si in-*  
 » *veneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore*  
 » *languco.* » L'effet de cette sainte langueur, comme l'expliquent les docteurs, est de faire que l'ame s'oublie elle-même, et tout ce qui la concerne, au point qu'elle n'aime que son bien-aimé, qu'elle ne pense qu'à lui plaire. Cette manière d'aimer est celle d'une épouse, comme remarque S. Bernard dans ces paroles, où il fait parler une ame élevée à cette dignité : « *Servus timet, filius honorat,*  
 » *mercenarius sperat; et ego quia sponsa sum, amo amare,*  
 » *amo amari, amo amorem.* » Telle était précisément notre séraphine; languissant heureusement, oubliant tout ce qui ne se rapportait pas au divin amour, aimée de son amant, elle ne cherchait pas d'autre plaisir que celui de Dieu, elle ne voulait point d'autre récompense que celle de l'aimer davantage.

Mais comme le chasseur, pour obtenir la proie qu'il poursuit, cherche à s'en assurer en la blessant plusieurs fois, il semble que le divin amour opérait de même à l'égard de Thérèse, puisqu'il lui envoya plusieurs fois un

séraphin pour lui blesser le cœur qu'il voulait tout pour lui. Écoutons la sainte elle-même qui nous décrit cette grâce au chapitre vingt-neuf de sa vie : « Le Seigneur voulut que je visse quelquefois un ange près de moi du côté gauche ; il était petit, très-beau, sa face était enflammée, il paraissait un séraphin. Je vis qu'il avait à la main une flèche, sur la pointe de laquelle il y avait un peu de feu, il me semblait que quelquefois il blessait mon cœur avec cette flèche, et pénétrait jusqu'à mes entrailles, dont il retirait une partie qu'il emportait avec lui, après quoi il me laissait toute brûlée d'un grand amour de Dieu. La douleur que j'en éprouvais était si considérable, qu'elle me faisait pousser quelques cris plaintifs, et la douceur que cette blessure me causait était si excessive, que je ne pouvais désirer qu'elle cessât, car mon ame ne se serait pas contentée d'un objet moindre que Dieu. Ce n'est point une douleur corporelle, mais spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y participer un peu, et même beaucoup. C'est une caresse amoureuse qui a lieu entre l'ame et Dieu : je prie le Seigneur de la faire goûter à celui qui ne voudra point me croire. »

O aimable blessure ! faut-il donc s'écrier, ô suave douleur, ô feu souhaitable ! blessure qui faites aimer celui qui blesse : vous êtes douce, parce que vous surpassez en douceur tous les plaisirs du monde : ô feu qui êtes plus désirable que tous les royaumes de la terre, vous êtes le don le plus cher que puisse accorder le divin amant à ses épouses fidèles et bien-aimés ; don qui sort immédiatement du cœur amoureux de Dieu, et dont l'effet, comme disait la sainte, est de faire que l'ame n'est pas satisfaite de tout ce qui n'est point Dieu.

Celui qui a une grande blessure au cœur ne peut s'empêcher de penser à celui qui l'a blessé : et s'il voulait l'oublier, la douleur qu'il éprouve lui en rappellerait le souvenir. Ainsi, l'ame qui est blessée de l'amour de Jésus ne peut vivre sans aimer Jésus, et sans penser à lui. S'il arrive que le monde ou les créatures cherchent à la distraire de sa pensée amoureuse, la plaie du cœur la contraint doucement à y revenir et à languir d'amour pour celui qui l'a blessée; c'est justement ce qui arriva à la sainte qui conclut le récit de cette grâce, par ces paroles brûlantes : « J'étais abasourdie; je n'aurais point voulu » voir ni parler, mais seulement me tenir concentrée dans » mon agréable douleur qui semblait me causer une plus » grande joie et un plus grand contentement, qu'aucune » chose créée ne peut en procurer. »

Mais, oh ! Dieu, qui n'accueillerait cette peine, si l'on peut appeler ainsi celle qui est produite par cette immense flamme d'amour, qui fait la félicité des saints dans le ciel et qui les remplit de joie pendant toute l'éternité ! mais pour disposer le cœur à recevoir ce feu et ces blessures, il faut se résoudre enfin à bannir loin de lui tout ce qui n'est point Dieu, dire un généreux adieu à toutes les créatures, et leur adresser ces paroles : Monde, honneurs, richesses, créatures, que voulez-vous de moi ? je vous renonce entièrement, je vous quitte; adieu. Mon Dieu m'a embrasé d'amour, il m'a blessé : il a enfin gagné tout mon cœur par son amour : il m'a appris qu'il ne serait point content s'il ne le possédait tout entier. Allez donc loin de moi, créatures, vous ne pouvez me contenter, et et je ne désire plus les satisfactions que vous procurez. Allez contenter celui qui vous cherche, parce que je ne vous veux plus. Et qu'est-ce que je veux ! vous seul, ô

mon Dieu ! je suis content de Dieu ; Dieu seul, oui, Dieu seul me suffit. Je vous ai assez aimées et servies pour mon malheur. Le temps qui me reste à passer sur la terre, quelle que soit sa durée, je veux l'employer tout entier et uniquement à servir ce Dieu qui a été le premier à m'aimer ; qui me demande mon cœur tout entier, et qui mérite de le posséder.

## FRUIT.

Nous gémissons de ce que nous cherchons Dieu sans le trouver ; détachez votre cœur de toutes choses, dit sainte Thérèse : « Cherchez Dieu, et vous le trouverez. » Sans quoi, les choses que nous aimons se placeront toujours devant nous, et nous empêcheront de trouver Dieu. Le Seigneur dit un jour à notre sainte : « Oh combien je parierais volontiers à plusieurs âmes ! mais le monde fait un grand bruit autour de leurs cœurs et à leurs oreilles, de sorte que ma voix ne peut se faire entendre ; oh ! si elles voulaient s'éloigner un peu du monde ! » Il y a beaucoup d'âmes qui font l'oraison, mais comme elles y vont avec un cœur tout rempli d'affections terrestres, le divin amour n'y trouve que peu, ou point de place. C'est pour cela que S. Ignace de Loyola remarque qu'une âme détachée profitera plus dans un quart d'heure d'oraison, qu'une âme qui ne l'est pas en plusieurs heures. Dès que l'oiseau s'est échappé des filets, il s'envole : ainsi l'âme qui ne peut vivre sans aimer, ou le créateur, ou les créatures, vole rapidement vers Dieu sitôt qu'elle est libre des affections terrestres. Les maîtres de la vie spirituelle enseignent que les défauts n'empêchent pas de marcher vers la perfection, lorsque l'âme s'efforce de se relever avec hu-



milité et avec paix, dès qu'elle est tombée; mais le moindre attachement, ne fût-ce qu'un petit fil, nous donne des entraves. Le sénat romain, au rapport de S. Augustin, accorda les honneurs divins à trente mille dieux, c'est-à-dire, à tous ceux qui étaient connus dans le monde; mais il ne voulut point décerner le culte suprême au Dieu des chrétiens, qu'il appela un Dieu jaloux, sachant qu'il voulait être seul adoré. En quoi le sénat romain avait raison, non que notre Dieu soit superbe, mais c'est qu'il est le vrai Dieu. Le voleur se contente d'une partie, mais le propriétaire n'est point satisfait s'il n'a le tout. Dieu veut donc posséder seul notre cœur; et c'est pourquoi il donne à chacun ce précepte : « Diliges Dominum Deum » tuum ex toto corde tuo : Faisons en sorte, disait sainte Thérèse à un supérieur, d'exercer nos ames au détachement de toutes les créatures, puisque nous les préparons à être les épouses d'un roi si jaloux, qu'il veut qu'elles oublient tout et jusqu'à elles-mêmes. » Travaillons donc à détacher notre cœur des richesses par l'amour de la sainte pauvreté; des plaisirs par la mortification; des honneurs par l'humilité; des parens par le renoncement; et enfin de la volonté propre par l'obéissance envers nos supérieurs; répétant souvent à Dieu cette excellente prière : « Cor mundum crea in me Deus. » Donnez-moi, Seigneur, un cœur vide, détaché, afin qu'il soit rempli de votre saint amour.

## PRIÈRE.

O ma séraphine, sainte Thérèse de Jésus, vous qui fûtes en même temps embrasée des saintes ardeurs et blessée par l'amour de votre époux; priez, priez pour moi,

afin que blessée par mon Dieu, et brûlant désormais pour lui, qui seul mérite d'être aimé, j'oublie toutes les créatures pour ne m'attacher qu'à mon créateur.

Et vous, mon divin amant; vous, mon cher Jésus, puisque vous voulez que je vous aime, faites par les mérites de votre sang, par la pureté de votre mère, par les amoureux ardeurs de votre amante Thérèse, faites que mon cœur que vous avez créé pour qu'il n'aimât que vous, mon Dieu et mon tout, commence à n'estimer dorénavant les biens de la terre que pour ce qu'ils sont, pour des choses viles et misérables, et qu'en vous aimant il commence à vous estimer pour ce que vous êtes, pour le bien unique et infini. Seigneur, ne méprisez pas, je vous prie, un cœur qui, durant si long-temps, a aimé malgré vous les créatures. Je vois bien qu'à cause de cela, je ne suis plus digne de vous aimer; mais néanmoins vous n'avez point cessé d'être un Dieu infiniment aimable, tel que vous avez toujours été. Permettez, et faites que je vous aime beaucoup, et que je n'aime que vous. Oh! que ne puis-je vous aimer, mon très-aimable Sauveur, que ne puis-je vous aimer véritablement! que ne puis-je être certain qu'il n'y a plus de place dans mon cœur pour les affections terrestres! Mais pourquoi vous, mon cher Seigneur, ne prenez-vous point mon cœur, puisque je vous le donne entièrement? Si mon cœur est attaché aux créatures, détachez-l'en vous-même par les doux attrait de votre amour. Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu, ah! venez dans mon pauvre cœur, et par vos bienheureuses flammes, consommez et réduisez en cendres tous les désirs, tous les soins, et toutes les affections qui ne sont point pour vous.

Marie, ma mère, aidez-moi; Jésus, mon amour, exau-

cez-moi , que votre mérite l'emporte sur mon démerite ; que votre bonté surpasse ma malice ; que votre amour infini triomphe de l'ingratitude de mon cœur. « Amen, » amen. » Ainsi je le demande , ainsi je l'espère. Ainsi soit-il.

---

### VIII<sup>e</sup> CONSIDÉRATION.

Du désir que sainte Thérèse eut de mourir.

Si les mondains craignent de perdre leurs biens caducs et misérables, les saints craignent bien plus de perdre Dieu qui est un bien infini et éternel, et qui promet de se donner lui-même dans le ciel en récompense à celui qui l'aura aimé sur la terre, en le laissant jouir de sa beauté et de sa propre félicité. C'est pourquoi toute leur crainte durant leur vie, est uniquement de pécher, et de perdre ainsi l'amitié de leur bien-aimé Seigneur ; ainsi tout leur désir est de mourir dans la grâce de Dieu, et de s'assurer par la mort, de l'aimer et de le posséder toujours. Donc, la mort, objet de la plus grande frayeur pour les âmes éprises de la terre, est ce que désirent le plus les amis de Dieu ; car, dit S. Bernard, elle est pour ces âmes fortunées et la fin des travaux, et la porte de la vie. C'est pourquoi nous voyons que parmi les saints vivant sur la terre, l'un appelait cette vie une prison, et priait le Seigneur de l'en retirer : « *Educ de custodia animam meam.* » L'autre, comme S. Paul, l'appelait une véritable mort : « *Quis me » liberabit de corpore mortis hujus?* » Mais qui pourrait exprimer la tristesse et les angoisses extrêmes que le désir de

mourir faisait éprouver à notre séraphine, surtout depuis le temps auquel le Seigneur l'appela à son parfait amour? Elle proteste dans la relation de sa vie, qu'elle écrivit sur l'ordre de son confesseur, que le désir qu'elle avait de mourir pour aller voir Dieu était si grand, qu'il ne lui laissait pas même le loisir de penser à ses péchés. Cette humble épouse de Jésus crucifié parlait ainsi, parce qu'elle pleurerait sans cesse les imperfections où elle était tombée autrefois dans l'amour de son époux, imperfections qu'elle appelait énormes, et dignes de l'enfer; mais qui, en vérité, comme le déclarent les écrivains de sa vie, n'allèrent jamais jusqu'au péché mortel.

La sainte, pensant d'ailleurs au danger où elle était durant sa vie d'offenser Dieu et de le perdre, disait qu'un seul jour, et même une seule heure lui paraissait un temps trop long. C'est pourquoi elle s'écriait : « Hélas! Seigneur, » tant que nous sommes en cette misérable vie, la vie » éternelle est toujours en péril. O vie, ennemie de mon » bien, qui pourra te finir! je te supporte parce que Dieu » te supporte; je te conserve parce que tu lui appartiens : » ne me sois point ni perfide, ni ingrate. Oh! quand » viendra le bienheureux jour où je te verrai abîmée dans » l'océan immense de la souveraine vérité, où tu n'auras » plus la liberté de pécher! »

A cette crainte de pouvoir offenser Dieu en cette vie, venait se joindre le grand désir que cette ame amoureuse avait de voir à découvert l'unique objet de son amour, pour pouvoir ainsi l'aimer plus parfaitement, et s'unir toute à lui. C'est pourquoi elle ne pouvait supporter de se voir si éloignée de cette patrie des bienheureux, et versant des larmes, elle se plaignait ainsi à son époux : « Hélas! hélas! » Seigneur, que cet exil est long; que fera une ame placée en

» cette prison! Oh! Jésus, que la vie de l'homme est longue!  
 » elle est courte, considérée comme moyen d'acquérir la  
 » vraie vie; mais elle est longue pour l'ame qui désire de se  
 » voir en la présence de son Dieu. » D'autres fois, mêlant  
 à ses angoisses amoureuses la défiance que lui inspiraient  
 ses mérites, et l'espérance qu'elle avait en Dieu, elle com-  
 posait de ces sentimens divers cette belle harmonie d'ex-  
 clamations amoureuses par lesquelles elle plaisait tant à  
 son bien-aimé. « O vie, disait-elle, ô vic, comment peux-  
 » tu te conserver si loin de ta vie? O mort, ô mort, je ne sais  
 » qui peut te craindre, puisqu'en toi est la vie! mais qui  
 » ne te craindra pas après avoir coulé une partie du temps  
 » sans aimer son Dieu? O mon ame, sers ton Dieu, et es-  
 » père en sa miséricorde qui guérira tes maux. »

Mais pour comprendre combien était ardent le désir que  
 notre sainte avait de mourir, il faudrait comprendre la  
 peine qu'elle éprouvait de rester parmi les vivans : elle  
 rapporta à son confesseur que cette peine la détruisait et  
 terminait sa vie. Aussi, à cette occasion, allait-elle jusqu'à  
 sortir de ses sens. Pour donner l'essor à ses affections, elle  
 composa à ce sujet en style de feu sa célèbre glose qui  
 commençait ainsi :

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,  
 Et j'attends dans le ciel une si belle vie,  
 Que pour contenter mon envie,  
 Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Elle dit ailleurs avec des sentimens encore plus expres-  
 sifs : « Quand sera-ce, mon Dieu, que je verrai enfin mon  
 » ame unie en votre foi, et que toutes mes puissances joui-  
 » ront de vous? ne permettez pas, Seigneur, qu'elle soit

» plus long-temps déchirée; il semble vraiment que son poids l'entraîne de toute part. »

En un mot, tout son soulagement et toute sa consolation en cette vie était de penser à sa mort. Ainsi, elle se consolait sur cette terre par ces paroles : « O mon ame, tu entreras dans ton repos lorsque tu l'entretiendras avec ce souverain bien, que tu connaîtras ce qu'il connaît; lorsque tu aimeras ce qu'il aime, et que tu jouiras de ce qui fait son bonheur; parce qu'alors tu perdras ta misérable volonté. » Ainsi on peut dire que la vie de notre sainte se conservait par l'espérance de sa vie éternelle, pour laquelle elle renonçait à tous les biens du monde : « Je préfère, nous dit-elle, vivre et mourir en espérant la vie éternelle, que de posséder tous les biens. Ne m'abandonnez point, Seigneur, parce que j'espère en vous : pourvu que je vous serve sans cesse, faites de moi ce qu'il vous plaira. »

#### FRUIT.

Que le fruit de cette considération soit donc un grand désir du paradis. Lorsqu'on offrit la dignité de cardinal à S. Philippe de Néri, il jeta le chapeau en l'air, et regardant le ciel, il répondit : « Paradis ! paradis ! » Le bienheureux Gilles s'élevait de terre dans un ravissement extatique, lorsque les enfans par badinage, lui disaient : « Frère Gilles, paradis, paradis. » Les docteurs croient qu'on souffre dans le purgatoire une peine particulière appelée peine de langueur, infligée à ceux qui ont peu désiré le paradis durant la vie présente : et c'est avec raison, parce que celui-là aime peu Dieu, qui désire peu d'aller jouir à découvert de sa beauté infinie, d'autant plus qu'il est im-

possible de ne point l'offenser continuellement, au moins en choses légères; et que si nous l'aimons ici-bas, nous l'aimons néanmoins si imparfaitement que c'est tout au plus si nous sommes assurés de l'aimer.

Soupirons donc après le paradis, où nous n'offenserons plus Dieu, et où nous l'aimerons toujours de toutes nos forces. Lorsque les afflictions de cette vie nous accablent, excitons-nous à les supporter en paix par l'espérance du paradis. Lorsque le monde ou le démon nous offrent les fruits défendus, tournons-leur courageusement le dos, et portons nos regards vers le paradis. Si la terreur des jugemens de Dieu nous épouvante, animons-nous par l'espérance que doit nous inspirer la bonté de notre Dieu, qui, pour nous faire comprendre combien il désire nous donner le paradis, nous a commandé, sous peine de damnation, de l'espérer de sa miséricorde. Il a même voulu l'acheter au prix de son sang et de sa mort, pour nous obtenir ce grand bien; et pour nous l'assurer davantage, il a voulu nous en donner un gage en se donnant lui-même à nous dans le très-saint sacrement de l'autel.

Si notre faiblesse nous effraie, fortifions notre espérance par la bonté même de notre Seigneur, qui, nous ayant donné ses mérites pour nous faire acquérir des droits au paradis, nous donnera de même la force de persévérer dans sa grâce jusqu'à la mort, toutes les fois que nous aurons recours à sa miséricorde pour lui demander cette force et cette persévérance.

#### PRIÈRE.

Ma sainte avocate, je me réjouis avec vous de ce que vous êtes arrivée au port et au terme de vos soupirs; là vous

ne croyez plus, mais vous voyez la beauté de Dieu ; vous n'espérez plus, mais vous possédez le bien souverain, vous jouissez maintenant à découvert de ce Dieu que vous avez désiré et aimé si long-temps. Là, votre amour est rassasié ; votre cœur aimant n'a plus rien à souhaiter. Ma sainte, ayez pitié de moi, qui suis encore au milieu de la tempête : priez, afin que je me sauve, et que j'aie avec vous aimé ce Dieu, que vous désirez tant de voir aimer.

O belle patrie ! ô bienheureuse patrie des amantes de Dieu, où elles l'aiment sans crainte de le perdre, sans froideur et sans fin, je vous salue de loin, de cette vallée de larmes, et je soupire après vous, seulement parce que j'espère qu'en vous j'aimerai mon Dieu éternellement de toutes mes forces.

Et vous, mon amour, Jésus, puisque vous m'avez créé pour vous aimer éternellement, puisque vous me commandez d'une manière pressante de vous aimer, puisque c'est uniquement pour cela que vous m'avez donné la vie et que vous me l'avez conservée même alors que j'étais votre ennemi ; puisque vous êtes si aimable et si épris de mon âme, que vous ne savez plus que faire pour ainsi dire afin de vous faire aimer de moi, ver de terre ingrat et indigne de votre amour ; dites-moi, Seigneur, pourquoi je ne vous aime pas ? dites-moi comment je puis aimer autre chose que vous ? Ah ! mon très-aimable Seigneur, je vois qu'en punition je mériterais d'être condamné à ne pouvoir plus vous aimer ; mais non, mon amour, j'accepte tout châ-timent, excepté celui-là. Faites que je vous aime, et punissez-moi ensuite comme vous voudrez : je veux me sauver pour vous aimer. Changez mon cœur ; aidez-moi à en chasser tout amour qui n'est point pour vous ; mon



créateur, mon Dieu, ma vie, mon bien-aimé, mon amour, mon tout, sauvez-moi : je vous prie uniquement de me sauver, afin que je vous aime à jamais de toutes mes forces. Faites-le pour l'amour de Jésus et de Marie.

Ah ! Marie, Marie ! vous êtes mon espérance ; vous pouvez tout ce que vous voulez , et vous ne renvoyez pas celui qui recourt à vous sans consolation. Je recours à vous, je me confie en vous, j'espère par vous d'aimer mon Dieu durant l'éternité. Amen.

---

## IX. CONSIDÉRATION.

De la précieuse mort de sainte Thérèse.

La sainte mère, quittant la ville de Burgos, désirait aller à son cher monastère d'Avila, afin de goûter quelque repos en sa maison bien-aimée qui avait été la première de la réforme; mais son céleste époux l'appelait en une autre demeure et à un autre repos. Il voulait l'introduire dans la patrie bienheureuse; c'est pourquoi il permit qu'elle reçût en route de son provincial ordre de se rendre au monastère d'Albe, où Dieu l'attendait pour la délivrer de la prison de cette vie et pour la conduire aux noces éternelles.

Venez, ô ma sainte, venez : votre époux est maintenant satisfait de vos travaux, et son cœur est touché de vos soupirs. Venez au repos que vous désirez, venez au port après avoir essuyé la tempête. Venez commencer cette nouvelle vie d'amour dans laquelle vous entrez par une

mort d'amour, que le Seigneur vous prépare en ce lieu fortuné.

La sainte obéit, et elle arriva à Albe le jour de S. Matthieu, à six heures de l'après-midi, en 1582. Ses filles la reçurent avec une respectueuse affection, ce qui peut-être était un présage de la perte qu'elles allaient faire en peu de temps. Elles reçurent sa bénédiction, et lui baisèrent la main, tandis que la sainte leur parla avec tendresse et amour.

Elle arrivait fatiguée du voyage, et malade de la fièvre qui l'avait saisie. Elle se mit donc aussitôt au lit à la prière de ses filles, en disant : « Oh ! que Dieu me soit en » aide, mes chères filles : comme je me sens accablée ! Il y » a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si » bonne heure. Béni soit le Seigneur de ce que suis tom- » bée malade au milieu de vous. »

Durant les huit jours suivans elle continua à être incommodée, sans cesser toutefois de se lever pour recevoir son Jésus au S. Sacrement, lui qui était l'unique vie de sa vie.

Mais le jour de S. Michel, atteinte de la maladie qui devait la conduire au tombeau, elle se mit au lit à l'infirmerie pour ne plus en sortir. Elle y resta un jour et une nuit ravie en oraison, et, durant cet intervalle, elle connut que le temps de son repos était proche ; ayant appris par révélation l'heure et le moment de son trépas, elle dit donc à sa chère compagne de voyage, la vierge sœur Anne de S. Barthélemi, que l'heure de son départ était arrivée. Trois jours avant sa mort, le père Antoine, de Jésus, étant venu la confesser, il lui dit de prier Dieu de lui conserver la vie pour le bien de la réforme ; mais la sainte lui répondit qu'il ne fallait plus y penser, parce que sa mort

était certaine, et que sa présence n'était plus nécessaire sur la terre. Les médecins lui firent mettre des ventouses, ce qu'elle accepta volontiers, non en vue du désir de se guérir, mais par le désir ardent qu'elle avait de souffrir et de terminer sa vie au milieu des souffrances, comme elle l'avait toujours désiré, pour l'amour de son époux bien-aimé qui voulut mourir parmi tant de douleurs.

La veille de S. François, elle demanda le très-saint viatique, et, pendant qu'on le lui portait, toutes les religieuses s'étant réunies dans sa chambre, et, fondant en larmes, elle joignit les mains et leur dit : « Mes filles et mes » dames, pardonnez-moi les mauvais exemples que je vous » ai donnés, et ne m'imitiez point moi qui suis la plus » grande pécheresse du monde, et qui ai moins que toutes » les autres observé ma règle. Pour l'amour de Dieu, » mes filles, je vous prie d'observer cette règle parfaite- » ment et d'obéir à vos supérieurs. » Elle qui avait tant aimé l'obéissance, ne recommanda que cette vertu, au moment de sa mort, sachant que la perfection de toute religieuse dépend de sa parfaite obéissance.

Le saint viatique étant arrivé, elle eut le courage, à la vue de son époux, de se mettre sur son séant, quoiqu'elle fût si faible qu'elle pouvait à peine se remuer. L'ardeur que l'amour lui inspirait était si grande, comme il est rapporté dans sa vie, qu'elle paraissait vouloir quitter son lit pour aller à la rencontre de l'unique bien-aimé de son ame et pour le recevoir. Sa figure devint si enflammée et si brillante, qu'on ne pouvait plus la regarder. Elle joignit les mains, et brûlant, comme le phénix, des plus vives ardeurs, plus elle approchait du terme de sa vie, et plus elle parlait avec amour à son époux; de sorte qu'elle attendrissait tous les assistans. Elle disait, en-

tr'autres choses : « O mon Seigneur et mon époux, l'heure » tant désirée est enfin arrivée, c'est maintenant le temps » pour moi de vous voir, mon Seigneur. Il est enfin venu » ce jour où je dois quitter mon exil et où mon ame va » jouir avec vous de ce qu'elle souhaite si ardemment. »

Ce qui la consolait le plus en ce moment, et excitait le plus sa reconnaissance envers Dieu, c'était d'être fille de la sainte Église; elle ne pouvait se lasser de redire avec allégresse : « Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Église. » Elle répétait aussi souvent ce verset de David : « Cor con- » tritum et humiliatum Deus non despicias. » Le jour suivant, après avoir reçu l'Extrême-Onction, elle embrassa étroitement un crucifix, et resta quatorze heures ravie hors d'elle-même, le visage enflammé, immobile : commençant dès-lors à éprouver quelque avant-goût de la grande gloire que Dieu lui préparait dans le ciel, où son époux l'appelait en lui disant : « Surge, propera, » amica mea, et veni. » Alors la vierge Anne, sa compagne, vit, avant que la sainte expirât, son époux Jésus avec une multitude d'anges qui se tenaient aux pieds de son lit et qui attendaient le moment de la conduire au ciel. Elle vit encore sa douce mère Marie et son père chéri S. Joseph, qui lui tenaient compagnie; on vit enfin une multitude de personnes vêtues de blanc, et toutes éclatantes de lumière, qui entrèrent avec une grande joie dans la cellule où était la sainte moribonde; on pensa que c'étaient les dix mille martyrs qui lui avait promis de l'accompagner en paradis. Ils s'approchèrent du lit au moment où Thérèse, terminant sa belle vie dans un doux incendie d'amour, expira doucement par la force de l'amour. Son ame bénie, sortant de sa prison, s'envola comme une colombe, pour aller prendre possession de son bien-aimé;

car on la vit sous la forme d'une blanche colombe voler vers le ciel. Dans le même moment elle apparut toute glorieuse à sœur Catherine de Jésus ; elle lui dit que sa vie s'était terminée dans un ravissement d'amour , et qu'elle allait jouir de Dieu. Son corps virginal exhala ensuite une odeur agréable qui se répandit dans tout le monastère.

## FRUIT.

Voilà la belle récompense que reçoivent à l'heure de la mort les travaux des saints. Tandis que les pécheurs recueillent à leur trépas les prémices de leur damnation , la tristesse, la confusion, les remords, le désespoir ; les saints au contraire recueillent, comme un avant-goût du paradis, la confiance, la paix, la lumière et l'allégresse. Hélas ! comment tant d'aveugles peuvent-ils appliquer toutes leurs pensées aux choses de ce monde, sachant qu'ils doivent le quitter sous peu de temps ? Venez, venez, ô insensés, venez voir en cette pauvre cellule de Thérèse, avec quel contentement on meurt et on quitte le monde quand on l'a déjà quitté pendant sa vie pour se donner à Dieu. Ame dévote, ayez toujours devant les yeux la fin de cette scène passagère, qui aura lieu pour vous à l'heure de la mort ; faites maintenant ce que vous voudrez et ce que vous ne pourrez faire alors, et vous serez sainte, et vous ferez aussi une heureuse mort.

## PRIÈRE.

Voilà donc, ô Thérèse, vos soupirs exaucés, vos désirs remplis, votre amour satisfait. Vous êtes maintenant hors de l'exil. Vous êtes déjà arrivée au lieu du repos. Dans cette

chère patrie vous n'allez plus sollicitant la fin de votre vie, parce que vous possédez cette vie véritable qui rassasiera pleinement et éternellement votre cœur, et qui ne vous laissera plus rien à désirer. Vous jouissez maintenant de ce bien que vous avez aimé. Vous aimez ce Dieu que vous cherchiez, et vous possédez déjà cet amour que vous souhaitiez ardemment. A cette pensée je me console avec vous et je remercie votre Dieu qui vous a déjà couronnée comme son épouse pour l'éternité, et qui vous a comblée de tant de gloire dans le bienheureux séjour. Mais, au milieu de vos grandeurs, ne nous oubliez pas, misérables que nous sommes; ayez pitié de nous qui allons pleurant, comme des voyageurs dans cette vallée de larmes, au milieu des dangers continuels de perdre Dieu. Par pitié, secourrez-nous auprès de votre Jésus, afin qu'il nous pardonne toutes les fautes nombreuses que nous avons commises jusqu'à ce jour. Priez-le de nous délivrer de l'attachement aux choses de ce monde, qui pourrait nous empêcher d'aller l'aimer un jour avec vous dans le paradis.

Et vous, aimable rédempteur et père des âmes, sauvez-moi pour glorifier vos mérites, en me faisant sortir de cette vie dans votre grâce. Ah! mon unique bien, il est vrai que j'ai été la plus ingrate de vos créatures; il est vrai que j'ai été d'autant plus ingrat que j'ai reçu un plus grand nombre de bienfaits. Mais aujourd'hui je désire véritablement vous aimer de tout mon cœur, et me consacrer entièrement à votre pur amour. Acceptez-moi, mon Seigneur, car je m'offre à vous sans réserve. Je rejette et je méprise comme la boue tout ce que le monde estime et tout ce qu'il m'offre, pour vous posséder vous seul, ô mon Jésus, avec votre amour. En un mot, ô mon Dieu et mon tout, je ne veux que vous seul dans le temps et dans

**L'éternité. Vous êtes et vous serez mon unique trésor , le seul pour lequel je veux vivre et soupirer. Faites , ô mon très-cher Sauveur , que ce désir que vous me donnez vous-même se perfectionne en moi par votre grâce. Vous vous êtes consumé tout entier pour moi , faites que par votre amour je me consume tout pour vous , afin que j'aie un jour vous posséder par l'amour dans le ciel , où je ne pourrai plus vous perdre , où je ne serai plus ingrat , mais où je vous aimerai de toutes mes forces et durant toute l'éternité.**

**Et vous , ma très-douce espérance , très-sainte et toujours vierge Marie , obtenez-moi tout ce que je désire de votre fils. Acceptez-moi , je vous en prie , pour l'amour de lui au nombre de vos serviteurs comme le plus vil de vos esclaves. Vous êtes mon refuge et mon salut : ne permettez pas que celui qui se confie en vous se perde. J'espère , par votre intercession , aller louer les miséricordes divines dans le ciel. Ainsi , j'irai toujours soupirant , et répétant les paroles qui étaient si agréables à votre fille Thérèse pendant qu'elle vivait encore sur la terre : « Misericordias Domini in æternum cantabo : misericordias Domini in æternum cantabo. Amen. » Ainsi soit-il.**

---

---

## MÉDITATION

Pour le 15 octobre, jour de la fête de sainte Thérèse.

I. Considérons l'amour ardent que cette sainte séraphine eut pour Dieu. Il lui semblait impossible qu'il y eût un seul homme au monde qui n'aimât point Dieu ; et elle disait : « Mon Dieu, n'êtes-vous pas très-aimable à » cause de vos perfections infinies et de l'amour infini » que vous nous portez ? comment peut-il donc y avoir » quelqu'un qui ne vous aime pas ? » Elle était très-humble, mais en parlant de l'amour, elle ne craignait point de dire : « Je suis toute imperfection, excepté dans les » désirs et dans l'amour. » La sainte a écrit ce bel enseignement : « Détachez votre cœur de toute chose, et cherchez Dieu, vous le trouverez. » D'un autre côté, elle disait qu'il est facile à ceux qui aiment Dieu de se détacher de la terre : « Ah ! mon Dieu, il ne faut que vous aimer véritablement pour que vous rendiez tout facile. » Et ailleurs elle écrit encore : « Puisqu'il faut vivre, vivons pour vous, et que nos intérêts disparaissent enfin. Quel plus grand avantage peut-on gagner que celui de vous plaire ? » ô mon contentement et mon Dieu que ferai-je pour vous être agréable ? » Elle allait jusqu'à dire que si elle allait au ciel, elle ne serait point fâchée de voir les autres plus heureux qu'elle ; mais qu'elle ne pourrait se résoudre à voir quelqu'un aimer Dieu plus qu'elle ne l'aimerait.

II. Ce qui rend cette sainte admirable c'est la fermeté



d'ame avec laquelle elle cherchait à accomplir tout ce qu'elle savait être agréable à Dieu. Elle disait : « Il n'y a » rien de si pénible que je ne sois prête à entreprendre » s'il m'était proposé. » C'est pour cela qu'elle enseignait : « Qu'on acquiert l'amour divin en se proposant fortement » d'agir et de souffrir pour Dieu. Car, disait-elle ailleurs, » le démon n'a point peur des ames irrésolues. » Elle en vint même, comme on le sait, pour plaire à Dieu, jusqu'à faire le vœu d'exécuter tout ce qui serait le plus parfait. Et parce que les souffrances endurées pour Dieu sont l'épreuve de l'amour, elle désirait vivre uniquement pour souffrir; c'est pourquoi elle écrivait : « Il me semble » qu'il n'y a point d'autre raison de vivre, sinon pour » souffrir; et c'est ce que je demande à Dieu avec le plus » de ferveur. Je lui dis de tout mon cœur : Seigneur, » ou souffrir, ou mourir; je ne vous demande pas autre » chose pour moi. » Son amour devint si ardent, que Jésus-Christ lui dit un jour : « Thérèse, tu es toute à » moi, et je suis tout à toi. »

III. Elle se rendit si chère à son époux que Jésus lui envoya un séraphin pour lui blesser le cœur avec un trait de feu. Enfin elle mourut comme elle avait vécu, toute embrasée d'amour. Lorsque la fin de sa vie approchait, tous ses soupirs tendaient à mourir pour aller s'unir à son Dieu : « O mort, disait-elle, je ne sais qui peut te craindre, puisqu'en toi est la vie : mon ame sers ton Dieu, » et espère que Dieu guérira tes maux. » C'est pourquoi elle composa cette tendre glose qui commence par ces mots :

Je vis, mais c'est en Dieu qui vient de me nourrir,  
Et j'attends dans le ciel une si belle vie,

Que pour contenter mon envie ,  
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Lorsque le saint viatique arriva elle lui dit : « O mon » Sauveur, le moment désiré est enfin venu : c'est désormais mais le temps de nous voir face à face. » Elle mourut ensuite d'amour, comme elle le révéla elle-même après sa mort. O ma sainte séraphine, vous jouissez maintenant de votre Dieu, que vous avez tant aimé durant votre vie au milieu des dangers continuels de le perdre. Obtenez-nous par vos prières, la grâce d'aller avec vous aimer éternellement notre Dieu dans le paradis. Amen.

---

## PRATIQUE ABRÉGÉE DE PERFECTION,

Tirée des Maximes de sainte Thérèse.

Toute la perfection consiste à mettre deux choses en pratique : « Le détachement des créatures, et l'union avec » Dieu ; » c'est ce qui est entièrement contenu dans le grand enseignement que Jésus-Christ nous a laissé. (Cap. xvi. Matth.) « Si quis vult post me venire, abneget semet- » ipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. »

Et d'abord, touchant « le détachement des créatures, » S. Jean dit. (Ep. 1. c. 2.) « Omne quod est in mundo, » concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et » superbia vitæ. » Ainsi que toutes les imperfections prennent leur source dans trois sortes d'amours désordonnés : « L'amour des plaisirs, l'amour des richesses, et l'a- » mour de soi-même. » Sur quoi, voici la belle sentence de sainte Thérèse : « Il s'ensuit justement, que celui qui » court après les choses perdues se perd aussi lui-même. »

Quant à l'amour des « plaisirs et des propres satisfac- » tions, il faut le vaincre en s'en détachant, » et par la » mortification intérieure et extérieure. »

La *mortification intérieure* nous fait régler nos passions, et nous fait agir, non par amour-propre, par vanité, par humeur, ni par aucun motif humain ; mais uniquement pour plaire à Dieu, toutes les passions intérieures sont comprises dans ces deux principales sources, *l'irascible et le concupiscible*.

A l'égard de *l'irascible*, la colère en est le principal

effet, et on peut la vaincre par la vertu de *douceur*, qui s'exerce par les actes suivans : 1° Ne se mettre jamais en colère contre le prochain. 2° Parler à tout le monde avec une égale douceur. 3° Parler à voix basse, avec un air serein et en termes pleins de douceurs, surtout aux personnes colères et emportées. 4° Supporter en paix les défauts du prochain, les injures et les contradictions. 5° Ne point s'inquiéter ni perdre courage à la vue de ses propres défauts, mais s'en humilier et s'en relever promptement avec calme par un petit acte de respect, et sans y réfléchir davantage, continuer son chemin avec plus de ferveur et de confiance en Dieu : il faut faire la même chose chaque fois que l'on tombe. 6° Ne jamais parler ni agir quand le cœur est troublé. S. François de Sales disait : « J'ai fait un pacte avec ma langue, pour l'empêcher de » parler lorsque mon cœur est troublé. » En de telles occasions il est très-expédient de conférer avec son directeur, ou avec toute autre personne intérieure.

A l'égard du principe *concupiscible*, il faut ôter de son cœur l'amour désordonné envers toutes sortes de personnes, surtout envers les jeunes gens ou les personnes d'un autre sexe, en évitant leurs conversations, les paroles ou les lettres affectueuses, les dons, les badinages, et tout ce qui peut exciter l'affection. Sainte Thérèse dit : « Otez » aux yeux les occasions mauvaises, et l'ame se tourne » vers l'amour de Dieu. » S'il s'agit des parens tâchons toujours de contenter Dieu plutôt que ces personnes, parce que les parens préfèrent leurs intérêts à nos avantages. Il faut donc, 1° ne point quitter l'exercice des vertus qui nous sont nécessaires, pour nous prêter à leurs fantaisies ; 2° lorsque Dieu nous appelle à un état ou à une voie plus parfaite, il faut les quitter courageusement, et obéir plu-

tôt à Dieu qu'aux hommes; 5° ne se point ingérer dans des affaires de famille qui nuisent à notre avancement personnel, sans une nécessité certaine de charité.

Il faut rapporter encore au principe *concupiscible* la nécessité de vaincre la propre volonté, que l'on surmonte par la vertu d'*obéissance*. L'obéissance, dit sainte Thérèse, est le plus court chemin de la perfection : Elle s'écrie : « O vertu de l'obéissance vous êtes toute puissante. » Sainte Catherine de Bologne disait également que l'obéissance est plus agréable à Dieu à elle seule, que toutes les autres bonnes œuvres. C'est pourquoi il faut dans la pratique, 1° se régler pour tout ce qui a rapport à l'ame par l'obéissance aux supérieurs, ou à ses propres règles, ou à son père spirituel, dont chacun doit être pourvu. « Le démon sait, dit sainte Thérèse, que là se » trouve le remède d'une ame, et c'est pour cela qu'il » travaille de toutes ses forces pour y mettre obstacle. » D'un autre côté elle dit : « Que Dieu ne veut autre chose d'une ame résolue à l'aimer que l'obéissance. » 2° Il faut obéir *promptement*, en quittant toute autre affaire, et cela, en tout ce qui ne renferme pas évidemment un péché. 3° Obéir *de bon cœur*, et non avec répugnance. Obéir *aveuglément*, sans demander les raisons, mais en conformant son sentiment à celui des supérieurs. 4° Enfin, dans les choses où nous ne voyons pas de commandement exprès, le plus sûr est de s'appliquer à ce qui est contraire à l'inclination propre.

La mortification *extérieure* renferme le détachement des plaisirs des sens, que l'on pratique en mortifiant 1° la vue, en ne regardant pas les objets illicites, ou dangereux, ou de simple curiosité : Il faut marcher les yeux baissés, observer la modestie sur soi-même en se

déshabillant, en s'habillant, et dans toute autre action. 2° On mortifie l'*ouïe*, en évitant d'écouter des paroles de murmure, d'impureté, ou des nouvelles curieuses. 3° L'*odorat*, en se privant de sentir l'odeur des fleurs, des essences, des parfums, etc.

IV. Pour mortifier le *goût*, il faut faire attention à la *quantité* : 1° Ne pas manger ni boire seulement pour se satisfaire, ni jusqu'à satiété, mais seulement autant qu'il en est besoin. 2° Ne point manger hors de table. 3° Laisser toujours à table quelque moment pour l'amour de Jésus et de Marie. 4° Manger peu le soir et se priver même quelquefois de souper. 5° Faire quelque abstinence à certains jours de la semaine. 6° Jeûner au pain et à l'eau, le vendredi ou le samedi, ou au moins manger d'un seul plat. Touchant la *qualité* de la nourriture. 1° Ne point rechercher des mets délicats qui flattent le goût, ni des assaisonnemens ou accomodemens de haut goût, des sauces délicates, etc. 2° User quelquefois d'herbes amères. 3° Au moins ne pas se plaindre lorsque nos mets sont mal apprêtés, froids, ou sans assaisonnement.

V. Le *toucher* se mortifie : 1° En ne cherchant point trop de commodité dans le mode de se coucher, de se vêtir ou de s'asseoir. 2° En se privant de feu pendant l'hiver, de gants et d'évantai en été. 3° En pratiquant quelque mortification afflictive, telles que la discipline, les chaînes, les croix, etc, mais toujours avec la permission du directeur; sans cela, dit S. Philippe de Néri, on perd le salut ou l'humilité. 4° Au moins ne pas se plaindre des infirmités, travaux, incommodités, angoisses intérieures; mais en faire l'offrande continuelle à Jésus-Christ. Sainte Thérèse nous a laissé au sujet de la mortification extérieure ces belles maximes : « Penser que Dieu admette

» dans son amitié les gens qui vivent commodément,  
 » c'est une extravagance. Les plaisirs et la prière ne vont  
 » point ensemble. Les âmes qui aiment Dieu véritable-  
 » ment ne peuvent demander de repos. »

« L'effet de la *mortification extérieure* est aussi de mortifier la *langue* par la vertu du *silence*, qui consiste : 1° A parler peu et avec réflexion. 2° A ne point parler du tout à certaines heures du jour, si ce n'est par nécessité. 3° A parler souvent de Dieu, et à tâcher de faire entrer dans tous ses discours quelque pieux sentiment. Sainte Thérèse disait : « Jésus-Christ se trouve tou-  
 » jours présent aux conversations des serviteurs de Dieu,  
 » et il aime beaucoup qu'on trouve son plaisir à s'occu-  
 » per de lui. »

Le second amour désordonné est celui *des biens*, on le surmonte par la vertu de *pauvreté*. 1° En retranchant tout superflu, et en se réservant le simple nécessaire, ou du moins détachant son affection des choses que l'on possède. 2° En choisissant les choses les plus viles. 3° En se réjouissant lorsque le nécessaire même vient à manquer. Sainte Thérèse disait : « La pauvreté est un  
 » bien qui comprend tous les biens du monde. » Et ailleurs : « Moins nous posséderons ici bas, et plus nous  
 » jouirons dans l'éternité. »

Le troisième amour désordonné est l'*estime propre*, que l'on surmonte par la vertu d'*humilité*; pour exercer cette vertu, il faut : 1° Donner à Dieu toute la gloire de tout ce que nous faisons de bien, et bannir de notre cœur toute vaine complaisance. Sainte Thérèse dit : « Lorsque nous prétendons plaire à Dieu seul, le Sei-  
 » gneur nous donne la force de vaincre toute vaine gloire. »  
 2° S'estimer le pire de tous, et croire que tous les autres

sont meilleurs que soi, considérant toujours les qualités d'autrui et ses propres défauts, surtout en réfléchissant aux grâces que l'on a reçues de Dieu. 5° Désirer d'être regardé et traité comme les autres. 4° Ne chercher ni honneurs, ni louanges, ni emplois honorables, et ne les accepter même que par obéissance aux supérieurs. 5° Ne se point excuser ni défendre, quoique inculpé à tort, à moins qu'on ne soit exposé à donner le scandale ou à empêcher la plus grande gloire de Dieu. Sainte Thérèse dit : « Une » ame profite plus en renonçant une seule fois à s'excuser, » qu'en écoutant dix sermons. » 6° Ne jamais parler avantageusement de ses talens, de sa naissance, de ses parens, ni de ses richesses, etc., à moins qu'il ne faille le faire pour un plus grand bien. 7° Supporter et se réjouir devant Dieu de se voir méprisé, repris, tourné en dérision, calomnié, persécuté. Sainte Thérèse disait : « Qui » est celui qui, voyant le Seigneur couvert de plaies, et » accablé de persécutions, ne l'embrasserait pas, et ne » désirerait pas de les partager avec lui? » Sur ce point, les saints ont eu l'habitude de demander à Dieu la grâce d'être méprisés pour son amour. Il est bon, au moins pendant l'oraison, de se préparer à supporter les mépris, en envisageant tous les accidens fâcheux qui pourraient se présenter. Sainte Thérèse dit : « Un acte d'humilité » vaut plus que toute la science du monde. »

L'autre moyen que nous avons indiqué au commencement, et qui est même le plus important pour arriver à la perfection, est *l'union avec Dieu*, qui s'acquiert par les moyens suivans.

I. En aimant Dieu d'un amour parfait : 1° Par-dessus toute chose, se gardant de tomber dans le moindre péché, ou défaut *délibéré*, plus que de perdre la vie : Sainte



Thérèse disait : « Que Dieu vous délivre de consentir avec » réflexion au péché, pour petit qu'il soit. » Elle ajoutait : « C'est par les petites choses que le démon fait des » ouvertures par où entrent les grandes choses. » Et elle remarque en un autre endroit que : « La vraie dévotion » consiste à ne point offenser Dieu, et à avoir la résolution de faire toute sorte de bien. » 2° Il faut l'aimer de tout son cœur, désirant courageusement attendre la plus grande perfection pour plaire à Dieu. Sur quoi sainte Thérèse fait cette remarque : « Dieu ne laisse pas sans » récompense, même en cette vie, tous nos bons désirs. » Elle ajoute que le Seigneur « n'accorde ordinairement » des faveurs signalées qu'à celui qui a beaucoup désiré son amour. » Mais il faut joindre l'action aux désirs, en surmontant avec courage dans les diverses occasions, le respect humain, les propres répugnances, les intérêts terrestres, etc. 5° Aimer Dieu continuellement, et dans toutes les occasions, diriger tout vers ce but, et lui offrir tout; même les actions indifférentes, comme la nourriture, les récréations pernicieuses, et généralement toutes les démarches et tous les soupirs, les unissant toujours aux actions que Jésus et Marie faisaient lorsqu'ils étaient sur la terre. En outre, souffrir avec joie pour l'amour de Dieu toutes les choses pénibles et fâcheuses, se conformant et même s'unissant à la volonté de Dieu, en tout ce qu'il veut faire de nous et en nous. Sur ce point, sainte Thérèse nous a laissé ces excellentes maximes : « Et que » pouvons-nous acquérir de plus avantageux qu'une certaine assurance intérieure de plaire à Dieu? » Et elle explique quelle est cette assurance, en disant : « Tant que » nous vivons, notre gain ne consiste pas à jouir davantage de Dieu, mais à faire sa volonté. » Elle ajoute ail-

leurs : « Ce don de notre volonté fait à Dieu, a une grande » force, parce qu'il l'excite à s'unir à notre bassesse. La » véritable union consiste à unir notre volonté à celle de » Dieu. »

Enfin, pour entretenir dans notre cœur la flamme de l'amour de Dieu, il faut faire souvent dans la journée des actes d'amour, mais surtout dans l'oraison et la communion, en lui disant : « Mon Dieu, mon très-aimable et » unique trésor, mon tout, je vous aime de tout mon » cœur : je me donne tout à vous sans réserve, et je vous » consacre toutes mes pensées, tous mes désirs, et toutes » mes affections. Je ne veux, je ne soupire, je ne de- » mande que vous seul qui êtes mon unique vie ; votre » bon plaisir est le mien, faites en moi et de moi tout ce » qu'il vous plaira. Mon Dieu, et mon unique bien, don- » nez-moi votre amour et rien de plus. » Et d'autres actes semblables.

II. Pour s'unir à Dieu, il faut s'appliquer à l'oraison mentale, dont le propre, dit S. Jean Climaque, est d'unir l'âme à Dieu par le moyen de l'amour qui s'enflamme en cette oraison. C'est pourquoi il est utile d'y consacrer autant de temps qu'on le peut, au moins une demi-heure le matin et autant le soir, en méditant les vérités éternelles, ou les bienfaits divins, et surtout la vie et la mort de Jésus-Christ.

Après la méditation, toutes les fois que l'âme n'est pas attirée extraordinairement par la grâce à la contemplation, il est bon de s'entretenir dans des affections et des aspirations dévotes, mais sans se faire violence, cherchant à les produire, non pas avec sensibilité, mais avec la simple volonté ; ou du moins, il est bon de rester en prière,

terminant toujours l'oraison par quelque résolution particulière d'avancement.

Remarquons les belles maximes que nous a laissées la sainte Thérèse touchant l'oraison : « Tout le temps que » nous passons sans faire oraison est un temps perdu. » L'ame qui abandonne l'oraison fait comme si elle se » jetait elle-même en enfer, sans avoir besoin des dé- » mons ; les lettres sont d'un grand trésor pour l'oraison , » si elles sont accompagnées d'humilité. »

Touchant les aridités, oh ! quel courage nous inspire la sainte, lorsqu'elle nous dit : « Le Seigneur éprouve ses » amans par les aridités et par les tentations. Quand même » l'aridité durerait toute la vie, l'ame ne doit point quit- » ter l'oraison : il viendra un temps où tout lui sera bien » payé. » Et ailleurs : « L'amour de Dieu ne consiste pas dans » des tendresses, mais il consiste à servir Dieu avec force » et humilité. L'ame qui persévère dans l'oraison sera » certainement conduite par le Seigneur au port du salut , » malgré les péchés que lui opposera le démon. Le démon » sait que l'ame qui fait l'oraison avec persévérance est » une ame perdue pour lui. Celui qui ne s'arrête point » dans le chemin de l'oraison arrive toujours quoiqu'il » marche lentement. » Il faut remarquer ici qu'il y a trois choses qu'on peut appeler les gardiennes de l'oraison : le *recueillement*, le *silence* et le *détachement*. Il faut encore joindre à l'oraison la *lecture spirituelle*, au moins une demi-heure par jour ; on pourra choisir pour cela Rodriguez, S. Jure, et d'autres auteurs semblables ; mais par-dessus tout, aimons à lire les vies des saints que S. Philippe de Néri recommandait avec tant d'instances.

III. Il faut encore, le plus souvent que l'on peut, et d'après l'avis de son directeur, recevoir la *communion*,

qui est appelée sacrement d'union, et par laquelle l'âme s'unit entièrement à Jésus. Mais il faut tâcher de s'y disposer, faisant servir tous ses exercices spirituels de préparation à cette grande action. Il ne faut non plus jamais omettre l'action de grâces, que l'on fera en se tenant l'espace d'une heure, ou au moins une demi-heure en affections et en prières. Car, dit sainte Thérèse, notre Seigneur est alors dans l'âme, comme sur un trône de miséricorde, pour lui prodiguer ses grâces : « Après la » communion (ce sont les paroles de la sainte), ne per- » dons pas une si belle occasion de négocier. » Elle dit ailleurs : « Sa majesté n'est point habituée à payer mal l'hô- » tellerie quand on lui fait bon accueil. » Pour la préparation et l'action de grâces, il est très-expédient de réfléchir à trois choses : 1° Quel est celui qui vient ? 2° C'est Jésus ; » Vers qui vient-il ? C'est vers moi. 3° Pourquoi vient il ? » C'est pour être aimé. » A ces trois considérations correspondent trois actes, *de foi, d'humilité, d'amour*. Ces trois grandes paroles, *je crois, j'espère, j'aime*, peuvent suffire à tout. Pour s'unir à Dieu, il est encore extrêmement utile de faire plusieurs *communions spirituelles* dans la journée. Sainte Thérèse faisait cette remarque : « La com- » munion spirituelle est d'un grand avantage ; ne la né- » gligez pas, car le Seigneur verra par-là combien vous » l'aimez. » Faites encore de fréquentes visites au très-saint sacrement. « Que serait-ce de nous, disait la sainte, si » nous n'avions dans le monde le très-saint sacrement ? » S. Denis l'aréopagite assure que les secours abondans que nous recevons pour la perfection, ne nous viennent point d'ailleurs que du très-saint sacrement. A la visite du très-saint sacrement, il faut joindre encore celle de la mère de Dieu.

IV. Pour se conserver dans l'union avec Dieu, il est encore absolument nécessaire de vaquer à la prière, puisque l'Évangile nous apprend que Dieu ne donne ordinairement ses grâces qu'à celui qui les demande. C'est pourquoi, dès le matin, à notre lever, il faut nous recommander avec confiance à Jésus et à Marie, en les priant de nous secourir.

Il est bon encore de renouveler cette prière au commencement de toutes ses actions, en sortant de la maison, en se mettant à lire, en se couchant, etc., et de ne jamais omettre le soir *l'examen de conscience*, ni l'acte de contrition. Dans les tentations et les dangers de pécher, il est encore absolument nécessaire de recourir à Dieu, en disant au moins en forme d'invocation : « Jésus et Marie. » Sainte Thérèse disait : « Je ne conçois point » certaines terreurs avec lesquelles on dit : démon, démon ; » tandis que nous pourrions dire : Dieu, Dieu, et faire » trembler Satan. » Ainsi il faut encore demander souvent à Dieu la victoire sur notre passion dominante, la sainte persévérance, son amour, et une parfaite conformité à sa volonté. Sainte Thérèse fait cette remarque : « Ce n'est point alors le temps de traiter avec Dieu des » affaires de peu d'importance, comme serait la demande » des choses temporelles. »

V. Il est extrêmement utile de joindre à l'union avec Dieu, le souvenir continuel de sa *présence*, en se rappelant qu'en tout lieu il nous voit, nous entend, nous environne, et se trouve même au dedans de nous. Sainte Thérèse attribue toutes nos fautes au défaut de cette pratique : « Tout notre désavantage vient de ce que nous ne » pensons pas que Dieu est présent, et que nous pensons » qu'il est loin de nous. » Mais cela arrive parce que nous

L'aimons peu. Car la sainte dit : « Le vrai amant se sou- » vient sans cesse de l'objet aimé. » Pour pratiquer cet exercice de la présence de Dieu , il est très-utile d'en avoir quelque signe particulier sur sa personne , ou sur sa table , dans son appartement. Que ce souvenir soit toujours accompagné d'oraisons jaculatoires , d'actes d'amour , ou d'offrande de soi-même : « Mon Dieu , je vous aime , je ne » veux que vous et votre bon plaisir , je me donne tout à » vous, » et d'autres semblables.

VI. Pour parvenir au même but , il faut faire chaque année , pendant dix , ou au moins huit jours , les *exercices spirituels* ; à cet effet , on fait trêve à tout emploi et à toute conversation , pour traiter avec Dieu seul. Oh ! combien se sont sanctifiés par ce moyen ! il est encore bien utile de renouveler son ame par un *jour de retraite* chaque mois , et de faire avec une dévotion particulière durant l'année , les *neuvaines* de Noël , de la Pentecôte , des sept fêtes de Marie , durant lesquelles on pratiquera quelques exercices particuliers de dévotion en son honneur , comme la récitation du rosaire et la visite. Tous les samedis , on peut aussi dans la même intention jeûner au pain et à l'eau , ou au moins , la veille de chacune des sept fêtes , on s'y excitera en réfléchissant sur ce que dit sainte Thérèse : « Oh ! combien le Seigneur est satis- » fait des hommages que nous rendons à sa très-sainte » mère ! » On peut faire aussi la neuvaine de son saint patron , en montrant une dévotion particulière envers les saints apôtres , nos pères dans la foi.

A cet amour et à cette union avec Dieu , se rapporte enfin la *charité envers le prochain* ; pour ce qui regarde l'*intérieur* , cette charité consiste à désirer au prochain le bien que nous souhaitons pour nous-mêmes , à ne point

lui désirer le mal dont nous ne voudrions pas être victimes ; à nous réjouir en conséquence, dans le fond de notre volonté, de ses avantages, et à nous affliger de ses maux, quoique nous y trouvions naturellement quelque répugnance. Quant à l'*extérieur*, il faut 1° ne point murmurer contre le prochain, ne pas se moquer de lui, ni railler sa conduite ; mais en dire toujours du bien, le défendre, l'excuser, au moins dans son intention. 2° Le consoler dans ses afflictions ; 3° le secourir dans ses nécessités spirituelles et corporelles, particulièrement dans les maladies ; 4° « condescendre au prochain, comme s'exprime » sainte Thérèse, en toutes les choses où il n'y a pas de péché. » S. François de Sales remarque sur ce point, qu'il faut prendre le temps opportun pour soi et pour le prochain : et lorsqu'on a manqué au prochain pour vaquer à son propre recueillement, il faut épier l'occasion de satisfaire ses désirs. 5° Ne lui donner ni de mauvais conseils ni de mauvais exemples. 6° Il faut quelquefois le reprendre, mais avec douceur, et en temps convenable, non pas lorsqu'il est agité par la passion. Enfin, il faut surtout tâcher de faire du bien à celui qui nous fait du mal, il faut au moins parler de lui avantageusement, le traiter avec douceur, et le recommander à Dieu, en détournant la pensée des contre-temps, des amertumes, et des pertes dont nous croirons avoir à nous plaindre de sa part.

En terminant cette courte pratique, il faut remarquer, entr'autres, les maximes suivantes que sainte Thérèse nous a laissées sur la perfection dans différens endroits de ses écrits :

« Tous les efforts produisent peu de résultat, si nous » n'ôtons tout-à-fait la confiance en nous-mêmes, pour

» la placer en Dieu. Parce que nous ne finissons jamais  
 » de donner intérieurement notre affection à Dieu, Dieu  
 » ne nous donne pas non plus tout le trésor de son amour.  
 » Que Dieu nous délivre d'une dévotion de parade. J'ai  
 » souvent éprouvé qu'il n'y a rien qui éloigne davantage  
 » les démons que l'eau bénite, tout ce que nous pou-  
 » vons faire est de l'ordure, en comparaison d'une seule  
 » goutte du sang que le Sauveur a répandu pour nous. Si  
 » la faute ne vient pas de nous, ne craignons point que  
 » Dieu soit en demeure de nous accorder le secours qui  
 » nous est nécessaire pour nous sanctifier; ne craignons  
 » point que Dieu laisse sans récompense le moindre coup-  
 » d'œil accompagné de son souvenir. Le Seigneur ne  
 » veut plus de nous qu'une résolution, pour faire en-  
 » suite tout le reste de sa part; Dieu n'envoie jamais une  
 » peine qu'il ne la paie de suite par quelque faveur. Si  
 » l'âme ne s'éloigne pas des plaisirs du monde, elle se  
 » ralentira bientôt dans la voie du Seigneur. Ne commu-  
 » niquez pas vos tentations aux âmes imparfaites, parce  
 » que vous nuiriez à elles et à vous; communiquez-les  
 » seulement aux parfaites. Que votre désir soit de voir  
 » Dieu; votre crainte, de le perdre; votre joie, tout ce  
 » qui peut vous conduire à lui. »

Vive Jésus, Marie, Joseph, et Thérèse, maintenant et  
 dans tous les siècles. Amen. Ainsi soit-il.

---



---

## NEUVAIN DES TRÉPASSÉS.

Exercice de dévotion pour les neuf jours qui précèdent celui de la commémoration des morts, offert en suffrage pour les saintes âmes du purgatoire.

La dévotion envers les âmes du purgatoire, qui consiste à les recommander à Dieu, afin qu'il les soulage dans les grandes peines qu'elles souffrent, et qu'il les appelle bientôt à sa gloire, nous est très-avantageuse, parce que ces âmes bénies sont ses éternelles épouses, et que d'un autre côté elles sont très-reconnaissantes envers celui qui leur obtient la délivrance de cette prison, ou au moins quelque soulagement dans leurs tourmens. C'est pourquoi, dès qu'elles seront arrivées au ciel, elles n'oublieront certainement pas celui qui aura prié pour elles. On croit pieusement que Dieu leur fait connaître nos prières, afin qu'elles prient aussi pour nous. Il est vrai que ces âmes bénies ne sont pas en état de prier pour elles, parce qu'elles sont en ce lieu comme des coupables qui satisfont pour leurs péchés; néanmoins, parce qu'elles sont très-chères à Dieu, elles peuvent bien prier pour nous, et nous obtenir des grâces. Sainte Catherine de Bologne recourait aux âmes du purgatoire lorsqu'elle voulait quelque grâce, et bientôt elle était exaucée; elle disait même que plusieurs grâces qu'elle n'avait pu obtenir en recourant aux saints, elle les avait obtenues en recourant aux âmes du purgatoire. Du reste, les grâces que les personnes

dévotes disent avoir obtenues par le moyen de ces saintes ames, sont innombrables.

Mais si nous désirons le secours de leurs prières, il est juste, et c'est même un devoir de les secourir par les nôtres. J'ai dit, *même un devoir*, puisque la charité chrétienne exige que nous nous souvenions de notre prochain lorsque ses nécessités réclament notre assistance. Mais quels sont ceux de nos frères qui ont un besoin de secours aussi pressant que ces saintes ames prisonnières? Elles sont continuellement dans ce feu qui tourmente bien plus que le feu terrestre; elles sont privées de la vue de Dieu, peine qui les afflige bien plus que toutes les autres; pensons qu'il est possible que se trouvent dans ce lieu les ames de nos pères, de nos frères, de nos parens et de nos amis qui attendent notre secours. Pensons en outre que ces saintes reines ne peuvent se secourir elles-mêmes, puisqu'elles sont en état de débitrices pour leurs fautes: cette considération doit surtout nous animer à les secourir autant que nous le pouvons. Et en cela, non-seulement nous serons très-agréables à Dieu, mais nous acquerrons de grands mérites; et ces ames bénies ne cesseront de nous obtenir de grandes grâces de Dieu, principalement le salut éternel. Je tiens pour certain qu'une ame qui a été délivrée du purgatoire par les suffrages de quelque personne dévote dira continuellement à Dieu, lorsqu'elle sera arrivée en paradis: « Seigneur, ne permettez pas que » celui qui m'a retiré de la prison du purgatoire, et qui » m'a fait venir plus tôt jouir de votre présence, vienne » à se perdre. » En un mot, si j'ai livré à l'impression la neuvaine suivante, c'est afin que tous les fidèles travaillent à soulager et à délivrer les ames bénies du purgatoire, par des messes, par des aumônes, ou au moins par leurs prières.

---

## CONSIDÉRATIONS ET PRIÈRES,

Qu'il faut lire au peuple chacun des huit jours de la neuvaine.

Recommandons à Jésus-Christ et à sa sainte mère toutes les ames du purgatoire, et spécialement celles de nos parens, de nos bienfaiteurs, de nos amis et de nos ennemis, et plus particulièrement celles pour lesquelles nous sommes obligés de prier. Offrons à Dieu, en leur faveur, les prières suivantes, en considérant les grandes peines que souffrent ces saintes épouses de Jésus-Christ.

I. Les peines que souffrent ces ames bénies sont très-nombreuses, mais la plus grande de toutes est la pensée qu'elles ont été la cause elles-mêmes des souffrances qu'elles endurent par les péchés qu'elles ont commis pendant leur vie.

O Jésus mon Sauveur, j'ai si souvent mérité l'enfer ! quelle peine serait maintenant la mienne si j'étais déjà damné, avec la pensée que j'aurais opéré moi-même ma damnation ? Je vous remercie de la patience que vous avez eue envers moi. Mon Dieu, parce que vous êtes une bonté infinie, je vous aime par-dessus toute chose, et je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous promets de mourir plutôt que de jamais plus vous offenser ; donnez-moi la sainte persévérance, ayez pitié de moi : ayez aussi pitié de ces ames bénies qui brûlent dans le feu. Marie, mère de mon Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

Disons un Pater et un Ave pour ces ames. « Pater nos-

» ter, etc. Ave, Maria, etc. » Et puis tout le peuple chantera le couplet suivant :

Jésus, qui chérissiez vos épouses, vos filles,  
De ce lieu de tourmens daignez les retirer :  
Brissez de leur prison les odieuses grilles,  
Ou du moins, par pitié, daignez les consoler.

II. L'autre peine qui afflige beaucoup ces ames bénies, c'est la vue du temps qu'elles ont perdu pendant la vie, temps par lequel elles pouvaient acquérir beaucoup de mérites pour le paradis; tandis qu'elles ne peuvent plus remédier à cette perte, parce qu'avec le temps de la vie a fini le temps de mériter.

Ah! misérable que je suis, Seigneur, moi qui vis depuis tant d'années sur cette terre, et qui n'ai acquis de mérites que pour l'enfer ! je vous remercie de ce que vous me donnez encore le temps de remédier au mal que j'ai fait. Je me repents, ô mon Dieu, qui êtes si bon, de vous avoir déplu; donnez-moi votre secours, afin que j'emploie la vie qui me reste uniquement à vous servir et à vous aimer : ayez pitié de moi, et ayez aussi pitié de ces ames saintes qui brûlent dans le feu. O mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

Il faut répéter comme ci-dessus, « Pater, Ave, Jésus, » qui chérissiez, etc. »

III. Une autre grande peine tourmente ces ames bénies, et cette peine est la vue épouvantable de leurs péchés, dont elles paient la dette. Durant la vie présente, on ne connaît point toute la noirceur du péché; mais on la comprend bien dans l'autre vie, et c'est là une des plus grandes peines que souffrent les ames du purgatoire.

O mon Dieu, parce que vous êtes une bonté infinie,

je vous aime par dessus toute chose, et je me repents de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous promets de mourir plutôt que de retomber dans mes fautes passées: donnez-moi la sainte persévérance, ayez pitié de moi: ayez aussi pitié de ces saintes ames qui brûlent dans le feu. Et vous, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

« Pater, Ave, Jésus, qui chérissez, etc. »

IV. La peine qui afflige encore le plus ces ames épouses de Jésus-Christ, est de penser que les péchés qu'elles ont commis durant leur vie ont déplu à ce Dieu qu'elles aiment tant. Il y a eu quelques pénitens même sur la terre qui sont morts de douleur en pensant qu'ils avaient offensé un Dieu si bon. Les ames du purgatoire connaissent bien mieux que nous combien Dieu est aimable, et elles l'aiment de toutes leurs forces; c'est pourquoi, lorsqu'elles pensent qu'elles l'ont offensé durant leur vie, elles en éprouvent une douleur qui surpasse toute autre douleur.

O mon Dieu, parce que vous êtes infiniment bon, je me repents de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous promets de mourir plutôt que de retomber dans mes fautes passées: donnez-moi la sainte persévérance, et ayez pitié de moi: ayez aussi pitié de ces saintes ames qui brûlent dans le feu et qui vous aiment de tout leur cœur. O Marie, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

« Pater, Ave, Jésus, qui chérissez, etc. »

V. Une autre grande peine que souffrent ces ames béniés, est de demeurer dans ce feu pour y souffrir, sans savoir quand finiront leurs tourmens. Elles savent très-bien qu'elles en seront délivrées un jour, mais l'incerti-

tude où elles sont de ce jour qui doit terminer leurs douleurs, est pour elles un grand tourment.

Malheur à moi, Seigneur, si vous m'aviez envoyé en enfer, cette cruelle prison, d'où je serais sûr de ne jamais sortir. Je vous aime par dessus toute chose, bonté infinie, et je me repents de tout mon cœur de vous avoir offensé. Je vous promets de plutôt mourir que de retomber jamais dans mes fautes : donnez-moi la sainte persévérance ; ayez pitié de moi ; ayez aussi pitié de ces saintes ames qui brûlent dans le feu. O Marie, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

« Pater, Ave, Jésus qui chérissiez, etc. »

VI. Les ames bénies sont bien consolées par le souvenir de la passion de Jésus-Christ et du très-saint sacrement de l'autel, parce qu'elles ont acquis le salut par la passion, et qu'elles ont reçu, et qu'elles reçoivent encore une foule de grâces par la communion, et par le sacrifice de la messe ; mais autant cette consolation est grande, autant elles sont tourmentées par la pensée d'avoir été ingrates durant leur vie pour les grands bienfaits de l'amour de Jésus-Christ. O mon Dieu, vous êtes mort aussi pour moi, et vous vous êtes donné si souvent à moi par la sainte communion ; et moi, je vous ai toujours payé d'ingratitude ! mais maintenant je vous aime par dessus toute chose, ô mon souverain bien, et je me repents par dessus toute chose de vous avoir offensé. Je vous promets de plutôt mourir que de vous déplaire jamais. Donnez-moi la sainte persévérance : ayez pitié de moi ; ayez aussi pitié de ces saintes ames qui brûlent dans le feu. O Marie, secourez-les par vos puissantes prières.

« Pater, Ave, Jésus, qui chérissiez, etc. »

VII. Ce qui augmente les peines de ces ames bénies,

c'est le souvenir des bienfaits qu'elles ont reçus de Dieu, comme d'avoir été rendues chrétiennes, d'être nées dans des pays catholiques; d'avoir été attendues à pénitence, et d'avoir reçu pardon de leurs péchés; oui, sans doute, parce que tous ces dons leur font mieux reconnaître leur propre ingratitude.

Mais qui a été plus ingrat que moi, Seigneur? vous m'avez attendu avec tant de patience, vous m'avez pardonné souvent avec tant d'amour, et moi, après tant de promesses, j'ai recommencé à vous offenser: ah! ne m'envoyez point en enfer; je veux vous aimer, et ce n'est point en ce lieu que l'on vous aime. Je me repents, bonté infinie de vous avoir offensé, je vous promets de mourir plutôt que de vous offenser de nouveau. Donnez-moi la sainte persévérance; ayez pitié de moi; ayez aussi pitié de ces saintes âmes qui brûlent dans le feu. O Marie, ma mère, secourez-les par vos puissantes prières.

« Pater, Ave, Jésus, qui chérissez, etc. »

VIII. En outre une peine extrêmement amère pour ces âmes bénies, c'est de penser que lorsqu'elles vivaient, Dieu leur a prodigué tant de miséricordes particulières qu'il n'a point accordées aux autres; et que par leurs péchés, elles l'ont contraint à les condamner à l'enfer, quoiqu'il ait voulu leur pardonner et les sauver ensuite par un pur effet de sa miséricorde.

Me voici, mon Dieu, je suis un de ces ingrats, qui, après avoir reçu tant de grâces de vous, ai méprisé votre amour, et vous ai contraint de me condamner à l'enfer. Bonté infinie, je vous aime maintenant par-dessus toute chose, et je me repents de toute mon âme de vous avoir offensé; je vous promets de mourir plutôt que de vous offenser désormais; donnez-moi la sainte persévérance:

ayez pitié de moi. Ayez aussi pitié de ces saintes ames qui brûlent dans le feu. O Marie, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières.

« Pater, Ave, Jésus, qui chérissez, etc. »

IX. En un mot, toutes les peines que souffrent les ames bénies, le feu, l'ennui, l'obscurité, l'incertitude du moment où elles seront délivrées de cette prison, ces peines sont grandes; mais la plus forte douleur de ces saintes épouses est d'être loin de son époux et privées de le voir.

O mon Dieu, comment ai-je pu vivre tant d'années loin de vous, et privé de votre grâce! Bonté infinie, je vous aime par-dessus toute chose, et je suis marri de tout mon cœur de vous avoir offensé; je vous promets de mourir plutôt que de retomber dans mes fautes passées: donnez-moi la sainte persévérance: et ne permettez pas que je retombe jamais dans votre disgrâce. Je vous prie d'avoir pitié de ces saintes ames qui souffrent dans le purgatoire: allégez leurs peines et abrégez le temps de leur exil en les appelant bientôt au bonheur de vous aimer face à face dans le paradis. O Marie, mère de Dieu, secourez-les par vos puissantes prières; et priez encore pour nous, qui sommes dans le danger continuel de nous damner.

« Pater, Ave, Jésus, qui chérissez, etc. »



---

## PRIÈRE A N. S. JÉSUS-CHRIST,

Pour obtenir que, par les mérites de sa passion, il accorde le repos à ces saintes ames.

O très-doux Jésus, par la sueur de sang que vous avez soufferte dans le jardin de Gethsémani, ayez pitié de ces ames bénies.

ñ. Ayez-en pitié, Seigneur, ayez-en pitié.

O très-doux Jésus, par les douleurs que vous avez souffertes en votre cruelle flagellation, ayez pitié de ces saintes ames.

ñ. Ayez-en pitié, Seigneur, ayez-en pitié.

O très-doux Jésus, par les douleurs que vous avez souffertes à votre douloureux couronnement d'épines, ayez pitié de ces saintes ames.

ñ. Ayez-en pitié, Seigneur, ayez-en pitié.

O très-doux Jésus, par les douleurs que vous avez souffertes en portant votre croix au Calvaire, ayez pitié de ces saintes ames.

ñ. Ayez-en pitié, Seigneur, ayez en-pitié.

O très-doux Jésus, par les douleurs que vous avez souffertes dans votre crucifiement très-cruel, ayez pitié de ces saintes ames.

ñ. Ayez-en pitié, Seigneur, ayez-en pitié.

O très-doux Jésus, par les douleurs que vous avez souffertes dans l'agonie que vous avez essuyée sur la croix, ayez pitié de ces saintes ames.

ñ. Ayez-en pitié, Seigneur, ayez-en pitié.

O très-doux Jésus, par la douleur immense que vous avez soufferte lorsque vous rendîtes votre ame bénie, ayez pitié de ces saintes ames.

ñ. Ayez-en pitié, Seigneur, ayez-en pitié.

Recommandons-nous maintenant à toutes les ames du purgatoire, et disons-leur : Saintes ames, nous avons prié pour vous : mais vous qui êtes si chères à Dieu, et certaines de ne pouvoir le perdre ! priez pour nous, misérables qui sommes en danger de nous damner et de perdre Dieu pour toujours.

OREMUS.

« Deus veniæ largitor, et humanæ salutis amator, quæ-  
 » sumus clementiam tuam, ut nostræ congregationis  
 » fratres, propinquos et benefactores, qui ex hoc sæculo  
 » transierunt, beata Maria semper virgine intercedente,  
 » cum omnibus sanctis tuis, ad perpetuæ beatitudinis  
 » consortium pervenire concedas. Per Christum Dominum  
 » nostrum. Amen. »

---

---

## MÉDITATION

Pour le 25 janvier, fête de S. François de Sales.

I. La foi de S. François de Sales fut grande : la beauté de cette foi lui paraissait si grande, qu'il ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « Oh Dieu ! la beauté de notre sainte » foi me paraît si belle, qu'elle me fait mourir d'amour : » il me semble que je dois renfermer le don précieux que » Dieu m'en a fait, dans un cœur tout parfumé de dévotion. » C'est pourquoi il ne se rassasiait jamais de remercier le Seigneur de ce qu'il l'avait fait naître enfant de l'Eglise. « Bon Dieu, disait-il, les bienfaits par lesquels » vous m'avez lié à vous sont grands ; mais comment pourrais-je vous remercier dignement de m'avoir éclairé de » votre sainte foi ? » Il avoua que, quoiqu'il eût traité continuellement avec les hérétiques, il n'avait jamais douté des vérités de la foi. Celui qui aime Dieu ne doute pas de la foi ; celui-là en doute qui ne vit pas conformément à ce que la foi lui enseigne.

II. L'espérance de S. François de Sales fut grande aussi : il était certain que Dieu veille toujours à notre bien, et c'est pour cela qu'il se montrait toujours serein et intrépide au milieu des plus grands dangers. Quels que pussent être les obstacles qui s'opposaient à ses desseins lorsqu'il entreprenait quelque chose pour la gloire de Dieu, il ne chancela jamais dans sa confiance ; toujours il cherchait à l'insinuer aux autres. C'est pourquoi il dit un jour à une

ame timide : « Vous désirez être toute à Dieu ? et pourquoi » redoutez-vous votre faiblesse ? Espérez-vous en Dieu ? et » qui demeurera jamais confus en espérant en Dieu ? n'ayez » point de crainte de vos craintes. » Celui qui aime beaucoup Dieu se confie beaucoup en Dieu. L'amour chasse la crainte.

III. La charité que S. François de Sales eut pour Dieu , fut grande également. La seule crainte qu'il eut dans sa jeunesse de ne point avoir le bonheur de l'aimer éternellement, ruina sa santé, et lui ôta presque la vie. Ce fut cette charité qui lui inspira le courage de s'exposer tant de fois à la mort pour Dieu. Il était si attentif à bannir de son cœur toute affection qui n'était point pour Dieu, qu'il dit un jour : « Si je savais qu'il y eût dans mon cœur un seul » fil d'affection qui ne fût point pour Dieu, et dans l'ordre de Dieu, je l'en couperais aussitôt. » Il aspirait sans cesse au pur amour divin, et disait : « J'aimerais mieux » n'être rien que de n'être pas tout à Dieu. » Il écrivait à une personne : « J'ai le cœur rempli d'une infinie affection qui me porte à souhaiter d'être toujours sacrifié » au pur amour du Sauveur. » Il expliqua bien lui-même combien était tendre son affection, surtout pour Jésus-Christ, lorsqu'il écrivit : « Considérons ce divin Sauveur » étendu sur la croix, où il meurt pour l'amour de nous. » Ah ! pourquoi ne nous jetons-nous pas sur lui, pour » mourir sur la croix avec celui qui a voulu y mourir pour » notre amour ? Je le tiendrai, et je ne le quitterai jamais : » je mourrai avec lui, et je brûlerai des flammes de son » amour. Un même feu consumera ce divin créateur et sa » créature ; je vivrai et je mourrai sur son sein : ni la mort, » ni la vie ne me sépareront de lui. » O mon glorieux saint, maintenant que vous aimez et que vous voyez face à

face votre Jésus dans le ciel, obtenez-moi la grâce de l'aimer comme vous l'avez aimé sur la terre.

---

## MÉDITATION

Pour le 29 septembre, fête de S. Michel archange.

I. Il n'y a aucun ange dans le ciel dont la gloire surpasse celle de S. Michel archange ; et selon S. Basile et plusieurs autres pères, il n'y en a pas même qui l'égalent. Cette opinion est très-raisonnable, puisque S. Michel fut choisi pour abattre l'orgueil de Lucifer et de tous les anges rebelles, en les chassant du ciel. O mon ame, si vous aimez ce saint archange qui aime tant les hommes, réjouissez-vous de la gloire dont il jouit dans le paradis ; et comme il est le protecteur spécial de l'Église et de tous les fidèles, priez-le d'être aussi votre protecteur particulier auprès de Dieu, qui l'aime beaucoup, et qui se réjouit de voir glorifier par toutes les créatures cet ange si fidèle et si zélé pour son honneur.

II. La sainte Église dit dans sa messe des morts : Signi-  
 » fer S. Michaël representet eas in lucem sanctam.» Les savans expliquent cette prière en disant que S. Michel a la fonction honorable de présenter à Jésus-Christ notre juge, toutes les ames qui sortent de cette vie dans la grâce de Dieu. Protégez-moi donc, ô mon saint archange, et par votre protection rendez mon ame digne d'être présenté par vos mains, et revêtue de la grâce divine, à Jésus-Christ mon juge lorsque le jour de ma mort sera arrivé.

III. La sainte Église prie encore S. Michel, au nom de tous les fidèles, de nous défendre au moment de la mort contre les démons, pour que nous ne soyons point vaincus par leurs assauts, et que nous ne nous perdions pas : « Sancte » Michaël archangele, defende nos in prælio, ut non pe- » reamus in tremendo judicio. » Ah ! mon saint archange, l'enfer possède bien des armes pour me combattre à l'heure de ma mort : ces armes sont mes péchés, à la vue desquels il espère me précipiter alors dans le désespoir : il prépare aussi les assauts redoutables de ses tentations pour me faire retomber dans le péché. Vous qui l'avez vaincu et chassé du ciel, surmontez-le encore pour moi, et chassez-le loin de moi, au moment de ma mort. Je vous en prie pour l'amour de ce Dieu qui vous aime tant et que vous aimez par-dessus toute chose. O Marie, reine du ciel, ordonnez à saint Michel de m'assister au moment de ma mort.

---

## MÉDITATION

Pour le 2 octobre, fête des saints anges gardiens.

I. S. Bernard dit que nous devons honorer nos saints anges gardiens par le respect, par la dévotion, et par la confiance. Par le respect, parce que ces saints esprits, ces princes du paradis nous sont toujours présents, et nous assistent dans toutes nos actions, c'est pourquoi, par respect pour notre ange gardien, nous devons éviter tout acte qui blesserait ses regards. Sainte Françoise Romaine,

voyait l'ange qui l'assistait sous une forme humaine, se couvrir le visage de ses mains toutes les fois qu'il remarquait une action ou une parole répréhensible de la part de quelqu'un de la société. Ah ! mon saint ange gardien, combien de fois ne vous ai-je point contraint par mes péchés à vous couvrir la face ! je vous en demande pardon, et je vous prie de m'en obtenir le pardon vous-même, car je me propose de ne plus offenser Dieu, et de ne plus vous déplaire par mes fautes.

II. En second lieu, nous devons l'honorer par la *dévotion*, comme il le mérite par l'amour qu'il nous porte. Ni l'affection d'un père, ni celle d'un frère ou d'une sœur, ne surpasse l'amour que nous portent nos anges gardiens. Les amis du monde nous aiment souvent par intérêt, et c'est ce qui fait qu'ils nous oublient facilement lorsque nous sommes dans la tribulation, et bien plus encore lorsque nous les offensons. Notre ange gardien nous aime uniquement par charité, et c'est pourquoi il nous assiste particulièrement dans nos tribulations, et ne cesse de nous aider alors même que nous offensons Dieu : « Non dimittet cum peccaveris. » (Exod. xxiii. 21.) Alors il cherche à nous éclairer, afin que nous revenions à Dieu par un prompt repentir. O combien je vous remercie, mon ange gardien, des lumières que vous m'avez communiquées. Ah ! plutôt à Dieu que je vous eusse toujours obéi ! continuez de m'éclairer ; reprenez-moi lorsque je pêche, et ne m'abandonnez pas jusqu'au dernier instant de ma vie.

III. En troisième lieu nous devons avoir une grande *confiance* dans le secours de notre ange gardien. L'amour de notre Dieu ne s'est point contenté de nous donner son fils Jésus pour notre rédempteur, et Marie pour notre avocate ; il a voulu nous donner encore ses anges, et leur a

commandé de nous assister pendant toute notre vie : « An-  
» gelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis  
» tuis. » (Psal. LXL. 11.) O Dieu d'infinie miséricorde, et  
quels autres moyens pouviez-vous me donner pour me  
sauver ! je vous en remercie, mon Seigneur, et je vous re-  
mercie aussi, prince du paradis, mon bon ange, qui m'a-  
vez assisté durant tant d'années : je vous ai oublié, mais  
vous n'avez cessé de penser à moi. Qui sait combien du-  
rera encore mon voyage vers l'éternité ? Ah ! mon ange gar-  
dien, guidez-moi dans la voie du ciel, et ne cessez de  
m'assister que quand vous me verrez votre compagnon  
pour toujours dans le royaume bienheureux.

---



# **LA FIDÉLITÉ DES SUJETS**

**ENVERS DIEU**

**LES REND AUSSI FIDÈLES ENVERS LEURS PRINCES.**



# LA FIDÉLITÉ DES SUJETS

ENVERS DIEU

LES REND AUSSI FIDÈLES ENVERS LEURS PRINCES

---

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

Si les rois veulent que leurs sujets leur obéissent, ils doivent s'efforcer de les rendre obéissans envers Dieu, preuve de cette assertion.

1. En faisant régner les bonnes mœurs, on fait régner aussi la paix commune parmi les citoyens, et par conséquent on procure le bien de l'état. C'est là une vérité si évidente, que l'expérience la justifie partout. Les sujets qui obéissent aux commandemens de Dieu, obéissent nécessairement aussi aux lois des princes. La fidélité que les sujets gardent envers Dieu, les rend fidèles à leurs souverains. La raison en est claire : quand les sujets se soumettent aux commandemens divins, on voit cesser les révoltes, les vols, les fraudes, les adultères, les homicides ; ainsi, l'état est florissant, la soumission s'entretient envers les souverains, et la paix persévère entre les familles. En un mot, ceux qui prennent la résolution de mener une vie réglée, sont résolus en même temps d'observer leurs devoirs ; car alors ils s'appliquent à réprimer leurs passions, et vivent ainsi en paix avec eux-mêmes et avec les autres.

2. Mais, dira-t-on, les lois des princes et les supplices destinés aux malfaiteurs suffisent à ce dessein. Non, répondrons-nous, ces choses ne suffisent pas ; les lois et les

supplices des hommes sont impuissans à réprimer l'audace et les passions désordonnées des méchans, qui n'aspirent qu'à augmenter leur bien-être et à satisfaire leurs appétits. C'est pourquoi, dès que l'occasion s'en présente, s'ils méprisent les lois et les châtimens de Dieu, ils méprisent facilement aussi les lois et les supplices dont les souverains les ont menacés.

III. Les lois humaines peuvent servir à conserver les bonnes mœurs parmi des sujets bien réglés, mais elles ne peuvent les introduire parmi ceux qui sont dépravés. Il n'y a que la religion qui puisse inspirer et produire les mœurs pures dans les ames, et de cette manière elle fait observer les lois. S'il n'y avait pas une religion pour enseigner qu'il y a un juge suprême qui voit tout, et qui sait bien venger l'iniquité des impies, les hommes se feraient rarement violence pour satisfaire leurs devoirs; et, sans cette crainte des châtimens divins qui sont un frein à la malice des hommes, les excès des impies ne feraient que s'accroître.

IV. D'ailleurs la religion seule rend les sujets vraiment obéissans envers leurs princes, en leur faisant comprendre qu'ils sont obligés d'obéir aux souverains, non-seulement pour éviter les punitions imposées aux transgresseurs, mais encore pour obéir à Dieu, et tenir en paix leur conscience; selon l'apôtre, qui assure que les souverains sont les ministres de Dieu : « *Ministri autem Dei sunt, in hoc ipsum servientes.* » (Rom. XIII. 6.) S. Paul ajoute ensuite que les lois des princes obligent même la conscience des sujets : « *Ideo, necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* » (Ibid. v. 5.)

V. Ni les lois, ni les supplices, dont elles menacent ne

suffisent donc pas pour réprimer l'insolence des méchants qui troublent la paix publique ; puisque souvent les crimes restent impunis, soit que les criminels demeurent cachés, soit que la justice ne puisse trouver des preuves suffisantes pour les condamner ; et il n'est point rare de voir des coupables, quelque prouvés que soient leurs forfaits, se soustraire au châtement par la fuite. Leclerc, quoique hérétique, dit : « La plus grande partie des hommes n'est pas capable d'opérer le bien par la seule vue du bien public ; l'intérêt particulier est presque toujours opposé à l'intérêt général : la seule crainte des châtimens divins met un frein aux désordres. »

VI. Or, puisqu'il est vrai que les rois sont ministres de Dieu et qu'ils occupent sa place, comme les sujets sont tenus, même par conscience, d'obéir à leurs monarques ; ainsi les monarques sont tenus de veiller sur leurs sujets afin qu'ils obéissent à Dieu. Il suffit qu'un simple particulier observe la loi divine pour être sauvé ; mais cela ne suffit pas à un roi : il faut qu'il tâche, autant qu'il est en lui, de faire observer la loi divine par ses sujets, de réformer les mauvaises mœurs et d'extirper les scandales.

VII. Et lorsqu'il est question de l'honneur de Dieu, les princes doivent s'armer de courage et ne point abandonner leur devoir par la crainte de quelque adversité ou de quelque contradiction qui peut leur arriver ; puisque Dieu assiste d'une manière particulière tous les rois qui remplissent leur devoir ; comme il le dit lui-même à Josué, alors qu'il lui confia le gouvernement de son peuple : « Confortare et esto robustus, et noli metuere, quoniam tecum est Dominus Deus tuus. » (Jos. I. 9.)

VIII. C'est pourquoi la fin principale que les princes doivent se proposer dans le gouvernement n'est point

leur propre gloire, mais la gloire de Dieu. Les princes qui oublient la gloire de Dieu pour ne s'occuper que de leur propre gloire, perdront l'une et l'autre. Tout homme qui gouverne doit être persuadé qu'il n'est point possible, en ce monde rempli de méchans et d'ignorans, d'acquérir, par ses actions, quelques justes et saintes qu'elles puissent être, les louanges et les applaudissemens, de tous les sujets qu'il gouverne : s'il est libéral envers les bons et les pauvres, on l'appelle prodigue : s'il fait exécuter la justice envers les méchans, on l'appelle tyran. C'est pourquoi les rois doivent s'efforcer de plaire à Dieu plus qu'aux hommes ; puisque, dans ce cas, s'ils n'ont point pour eux les louanges des méchans, ils auront celles des bons, et surtout, celles de Dieu, qui sera leur rémunération en ce monde et en l'autre.

IX. Les princes doivent faire une attention particulière à ce que leurs royaumes soient purgés des hommes qui répandent des doctrines pernicieuses. C'est pourquoi plusieurs souverains catholiques n'admettent à leur service ni les hérétiques, ni les schismatiques. C'est pourquoi encore ils prohibent rigoureusement l'introduction des livres infectés de mauvaises doctrines, et c'est au peu de soin qu'ont eu certains princes de supprimer de tels ouvrages, qu'il faut attribuer la cause de la ruine de leurs royaumes.

X. On voit dans les vies de sainte Élisabeth, reine de Portugal ; de sainte Edwige, reine de Pologne ; de sainte Brigitte, reine de Suède ; et de sainte Catherine sa fille, combien ces bonnes reines ont par leur dévotion et leurs bons exemples, augmenté la gloire de Dieu et la piété parmi leurs sujets.

---

## CHAPITRE II.

Moyens à employer pour exciter les sujets à obéir à Dieu.

Voyons maintenant les moyens dont se servent les bons princes pour porter leurs sujets à vivre chrétiennement.

I. Dans la distribution des charges et des honneurs, ils donnent la préférence à ceux qui ont de meilleures mœurs ; excepté le cas où, dans les affaires qui importent beaucoup au bien de l'état, on trouve un sujet bien plus capable et plus habile. Mais en cela même, les princes doivent considérer que les personnes les plus amies de Dieu, reçoivent du Seigneur de plus grandes lumières et un plus grand courage pour assurer l'exécution des ordres du souverain qui regardent le bien public.

II. Ils répandent des grâces et des faveurs abondantes sur les bons ; et ils sont au contraire réservés et avarés à l'égard de ceux qui mènent une vie désordonnée.

III. Ils font en sorte de s'entourer dans leur cœur de personnes qui édifient par leur conduite : car les souverains peuvent toujours se fier à ces sortes de personnes, au lieu qu'il n'en serait point de même de ceux qui se montrent dissolus.

IV. Ils saisissent toutes les occasions qui se présentent pour louer les hommes vertueux, et font voir qu'ils estiment peu ceux qui n'aiment point la piété. Pour réformer la plupart des sujets de son royaume, il suffit que le prince fasse savoir qu'il regarde les gens de bien autrement que

les libertins. Et pour cela il convient que les princes attirent à leur cour des prédicateurs zélés qui persuadent à chacun l'obligation de servir Dieu.

V. Ils choisissent des ministres qui soient non-seulement exacts à rendre la justice, mais encore remplis de la crainte de Dieu ; car ceux qui ne craignent point Dieu seront difficilement exacts dans l'administration de la justice comme ils devraient l'être. En outre, ils font en sorte que ces ministres soient zélés pour les lois, non-seulement en les observant eux-mêmes, mais encore en les faisant observer aux autres, afin qu'elles conservent leur vigueur.

VI. Quant au choix des ministres, plusieurs princes catholiques, pour trouver les meilleurs, sont dans l'usage de le faire par leur conseil ou tribunal suprême, afin qu'ils choisissent celui qui leur paraîtra le meilleur des trois sujets qu'on leur aura proposés, et qu'ils acquièrent ainsi une plus grande assurance.

VII. Afin qu'ensuite tout ministre élu fasse bien son devoir, le prince doit récompenser de son mieux ceux qui s'en acquittent convenablement, et châtier, au contraire, ceux qui le remplissent mal.

VIII. Les charges ecclésiastiques qui sont à la nomination du prince, doivent être données aux sujets les plus dignes ; et il convient aussi qu'ils accordent les pensions ecclésiastiques à ceux qui ont le plus travaillé pour l'Église.

IX. Ils doivent encore veiller à ce que les supérieurs des ordres religieux fassent observer les règles de leur institut par ceux qui dépendent d'eux ; car, lorsque les religieux n'accomplissent point leur devoir, et que leurs chefs sont négligens à les en punir, il s'ensuit un grand préjudice pour les séculiers et pour tout l'état.



---

**ADDITIONS**

De quelques maximes concernant le bon gouvernement du royaume pour que tout se rapporte à la gloire de Dieu et du roi, et au bien des sujets.

I. Pour bien gouverner, le bon prince a toujours Dieu devant les yeux, et il préfère la gloire divine à toutes les raisons d'état.

II. Le bon prince se montre l'ennemi de l'adulation ; il aime celui qui lui dit la vérité, il veut que tout le monde le sache. Comme on demandait à Henri IV, roi de France, pourquoi il aimait tant monseigneur l'évêque de Genève, qui était S. François de Sales, il répondit : « Je » l'aime parce qu'il ne me flatte point. »

III. Il exerce la justice envers tout le monde, sans passion et sans partialité.

IV. Avant de résoudre les affaires importantes, il examine tout en lui-même.

V. Dans toutes les choses douteuses, ou qui peuvent le devenir, il prend conseil des hommes prudents.

VI. C'est pourquoi il met tous ses soins à choisir des conseillers sages et d'une conscience droite.

VII. Après avoir pris conseil, s'il goûte ce qu'on lui a dit, il doit le faire exécuter avec courage tant qu'il ne voit point clairement la raison du côté opposé ; se rétracter par de justes raisons, n'est point une faiblesse, mais c'est une prudence digne d'éloge.

VIII. Lorsqu'il entend louer ou blâmer quelqu'un, qu'il

soit lent à croire ce qu'on dit ; qu'il examine si celui qui lui parle ne le fait point par quelque vue d'intérêt personnel.

IX. Le bon prince, d'ailleurs, emploie plutôt le bon exemple que la force pour engager ses sujets à bien vivre : d'un autre côté, le bon exemple du prince est plus fort pour persuader les sujets, que celui de mille particuliers.

X. Ce n'est point seulement le devoir d'un évêque, mais c'est encore celui d'un souverain, de provoquer parmi ses sujets les exercices de dévotion, et de prêcher l'honneur de Dieu. Quelques-uns disent que dans le monde il faut avoir de la fortune ; la piété envers Dieu est le fondement de la fortune de chacun et surtout des princes. Il est certain que toute prospérité ou adversité dépend de Dieu qui règle toutes choses ; c'est pourquoi nul ne peut espérer plus de bonheur durant la vie présente, que celui qui se rend le plus agréable à Dieu par sa piété. Le Seigneur prend à cœur la prospérité des rois qui ont surtout à cœur la gloire de Dieu. Enfin un souverain qui veut bien gouverner son royaume temporel doit vivre de telle sorte qu'il soit digne de mériter le royaume éternel.

---

## CHAPITRE III.

Exemples des princes qui, par leur zèle, ont beaucoup contribué au salut spirituel de leurs peuples.

---

### § I<sup>er</sup>.

L'empereur Constantin.

I. Le grand empereur Constantin mérite d'être mis au premier rang parmi les princes qui ont mérité cet éloge. Eusèbe rapporte (Eus. in vit. Const. l. 1. c. 27.) que ce prince ayant vu les empereurs ses prédécesseurs, après avoir mis leur confiance en la multitude des dieux, après leur avoir immolé tant de victimes et offert tant de dons avaient été trompés dans toutes les espérances que les oracles leur avaient fait concevoir, et avaient tous fini par une mort malheureuse, tandis qu'au contraire le seul Constant son père était mort heureusement parce qu'il avait condamné les erreurs de ses collègues et adoré un seul dieu comme son Seigneur, cette expérience lui fit penser que le Dieu que son père avait adoré était le seul digne de son culte.

II. A cette époque, Constantin se trouvait en guerre avec le tyran Maxence qui régnait à Rome; il commença donc à prier le Tout-Puissant de le secourir et de l'éclairer dans l'état où il se trouvait. Notre Dieu miséricordieux ne manqua point alors de le prendre sous sa protection; car le même jour au coucher du soleil, Constantin et toute

son armée virent une croix plus lumineuse que cet astre, suspendue en l'air au-dessus de lui, et cette inscription : « In hoc signo vinces. »

III. Alors l'empereur fit appeler quelques prêtres de la religion chrétienne, afin qu'ils lui expliquassent la signification de cette vision, et des paroles qu'il avait lues dans le ciel ; ayant reçu cette explication, comme écrit le cardinal Orsi, il se fit instruire à fond par les prêtres, et embrassa courageusement la foi de Jésus-Christ. (Card. Orsi, histor. Eccles. tom. 4. l. 10. n. 81.) En même temps il fit faire le *labarum* qui était un étendard conforme au signe de la croix qu'il avait vu. Dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir par la suite, il faisait porter le *labarum* devant l'armée, au moment de livrer bataille, et ainsi il remportait toujours la victoire.

IV. Mais pour revenir à la guerre qu'il soutint contre Maxence, Constantin ayant un grand pressentiment de la victoire après l'apparition de la croix, livra le combat le huit octobre, et remporta en effet une victoire signalée qui réjouit tout l'empire par la mort du tyran. Constantin, pénétré de reconnaissance envers Dieu, aurait voulu à l'instant détruire l'idolâtrie, mais il dut tolérer beaucoup de choses dans le commencement, parce que les Romains étaient trop attachés à leurs dieux. Du reste, dès ce moment, il commença à protéger la foi de Jésus-Christ de toutes ses forces. Il fit connaître dans la ville de Rome même quel honneur était dû au pape, qui était alors S. Melchiade, et aux autres ministres de l'Église, en les admettant à sa table.

V. Il commença dès-lors à affermir le culte du vrai Dieu en lui élevant de magnifiques églises dans les diverses parties de l'empire, en les enrichissant de vases et

d'ornemens précieux, et en les dotant de revenus considérables. Il fit ensuite plusieurs édits en faveur de l'Église et des fidèles, et en obtint même la sanction du sénat.

VI. Le Seigneur augmenta encore sa prospérité par la mort de Licinius et de Maximien, ses ennemis, qui continuaient à persécuter l'Église, tandis qu'au contraire, Constantin continua, selon qu'il se l'était proposé, d'unir l'empire dans la croyance en Jésus-Christ, en poursuivant non-seulement les idolâtres, mais encore les hérétiques, et surtout les ariens; c'est pourquoi, en 319, voulant mettre fin à cette hérésie, il provoqua la réunion du concile de Nicée, auquel il voulut assister lui-même. A la vue de cette auguste assemblée d'évêques, dont plusieurs portaient les cicatrices des tourmens soufferts dans les persécutions précédentes suscitées par les tyrans, il fut transporté de joie, il en remercia le Seigneur, et encouragea ces saints prélats à défendre fortement la cause de Dieu. Le concile s'étant terminé par la condamnation d'Arius, avant que les évêques se séparassent, l'empereur voulut les recevoir tous à sa table; il fit enfin un présent distingué à chacun d'eux, mais il fut plus particulièrement généreux envers les évêques qui portaient encore les cicatrices des tourmens soufferts dans les persécutions passées.

VII. Il s'appliqua ensuite à fonder à Rome plusieurs églises, comme celle du Sauveur à Latran, celle de S. Pierre au Vatican, et celle de S. Paul sur la voie d'Ostie: il en fit encore élever plusieurs autres à Rome et dans d'autres provinces éloignées de la Grèce, de l'Afrique, de l'Égypte et de la Syrie.

VIII. Voyant néanmoins que le peuple romain persistait à défendre l'idolâtrie dans Rome au préjudice de

tant d'ames , il résolut de fonder dans la ville de Bizance en Grèce une nouvelle Rome qui fût toute peuplée par des disciples de Jésus-Christ; et il voulut qu'elle prît de lui le nom de Constantinople. Il ne permit qu'aux catholiques d'habiter cette ville, et il en exclut tout-à-fait les infidèles et les hérétiques. C'est de là qu'il expédia plusieurs édits contre les novatiens, les marcionites et d'autres semblables hérétiques, en leur interdisant tout exercice public et privé du culte de leurs sectes. Il ordonna encore que tous les oratoires où les hérétiques faisaient leurs conciliabules, fussent donnés aux catholiques.

IX. En un mot, depuis que Constantin fut éclairé d'en-haut pour embrasser la foi, il vécut toujours comme un vrai catholique. Quelques auteurs l'ont taxé d'un certain penchant pour la doctrine d'Arius; mais l'histoire ecclésiastique nous dit bien clairement qu'il vénéra toujours, et qu'il défendit le concile de Nicée où Arius fut condamné. Mais, dira-t-on, pourquoi Constantin reçut-il le baptême des mains d'Eusèbe de Nicomédie, évêque arien? La réponse est facile : c'est parce qu'Eusèbe et Arius le trompèrent en lui faisant croire qu'ils tenaient la même doctrine que celle du concile de Nicée; les hommes même les plus sages et les plus saints sont sujets à être trompés involontairement comme le fut Constantin; du reste, Noël Alexandre affirme et prouve dans une docte dissertation (Nat. Alex. Hist. Eccl. tom. 8. diss. 24.) que tous les anciens, avec S. Athanase, S. Epiphane et S. Ambroise, s'accordent à dire que Constantin resta toujours inébranlablement attaché à la foi catholique; aussi le Seigneur l'en a récompensé par une heureuse mort.

X. Les auteurs discutent sur le temps de son baptême et de sa mort; le cardinal Baronius dit avec plusieurs

autres que Constantin fut baptisé à Rome en 324 par le pape S. Sylvestre ; néanmoins les savans de nos jours croient plus communément et avec plus de vraisemblance qu'il reçut le baptême à la fin de sa vie à Nicomédie , comme le rapportent Fleury, le cardinal Orsi et Noël Alexandre (Fleury, Hist. tom. 2. l. 11. n. 58. Orsi, l. 12. n. 5. 123. Nat. Alex. tom. 8. c. 3. a. 3. §. 4.) D'après S. Ambroise, S. Isidore, et plusieurs autres, il disent que Constantin tomba malade à Nicomédie, et que voyant son mal empirer, il appella plusieurs évêques, et les pria de lui conférer le baptême; ils ajoutent qu'après l'avoir reçu, il fut si rempli de consolation, qu'il s'écria : « Mainte- » nant je suis véritablement heureux. » Comme ses officiers lui témoignaient la peine qu'ils éprouvaient de le voir en cet état, et le désir qu'ils avaient de le voir revenir en santé, il leur répondit : « J'ai déjà reçu la vraie vie, et » je ne désire autre chose que d'aller jouir de mon Dieu. » C'est avec de tels sentimens de piété qu'il mourut le 22 mai de l'an 337. Les ménologes grecs, comme dit Noël Alexandre, (Nat. Alex. cit. diss. 24. tom. 8.), célèbrent la fête de Constantin comme celle d'un bienheureux sous le 21 de mai.

## § II.

S. Louis, roi de France.

I. Relativement au sujet qui nous occupe, et qui concerne la gloire de Dieu et le salut des ames, le grand S. Louis, roi de France, mérite d'être mis au second rang. Je ne

parlerais point ici de toutes les vertus de ce grand prince; on peut les lire dans sa vie glorieuse, qui est répandue partout. Il suffit, pour montrer le grand zèle qu'il eut pour la gloire divine et pour le salut des âmes, de parler de l'entreprise magnanime qu'il fit de conquérir la terre sainte, et de la délivrer des mains des Sarrasins.

II. L'histoire raconte que la première fois qu'il alla en Égypte avec son armée, pour conquérir la ville de Damiette en 1249, dès qu'il y fut arrivé avec ses forces navales, se voyant entouré des principaux seigneurs de son royaume, il leur parla ainsi : « Amis, si nous sommes unis par la charité, la victoire sera à nous. Chargeons donc les ennemis avec vigueur, ne considérez pas ma personne, je ne suis que comme l'un d'entre vous à qui Dieu peut ôter la vie lorsqu'il le veut. Ce qui arrivera sera toujours pour notre avantage; si nous sommes vaincus, nous serons martyrs; si nous sommes vainqueurs, ce sera pour la gloire de Dieu; nous combattons pour lui, ainsi désirons sa gloire, et non pas la nôtre. » Ayant ensuite ordonné le débarquement, le roi fut le premier à s'élançer hors du vaisseau, pour aller combattre corps à corps les ennemis qui l'attendaient; mais, ceux-ci, étonnés d'un tel courage, prirent la fuite, en sorte que Damiette fut prise le sixième jour.

III. Il est vrai qu'il plut ensuite à Dieu de ne point faire réussir l'entreprise, parce que la peste se mit dans l'armée, ce qui obligea S. Louis à revenir en France. Malgré cela, le saint voulut retourner une seconde fois à la Terre-Sainte; mais la peste ravagea encore l'armée, et attaqua S. Louis lui-même, de sorte qu'il dut perdre la vie au milieu de ces barbares; mais cette mort procura au saint un grand mérite pour le ciel.



IV. Venons maintenant au zèle qu'il eut pour le salut spirituel de ses sujets. Dans cette vue, il entreprit la visite de ses états pendant laquelle il laissa partout des marques de sa grande piété et de sa justice; il publia en particulier plusieurs édits sévères contre les blasphémateurs et les parjures, ordonnant qu'on leur perçât la langue avec un fer rouge; il disait : « Je consentirais à souffrir moi-même ce supplice, si, par-là, je pouvais bannir les blasphèmes et les parjures de mon royaume. »

V. Il ne cessait de s'appliquer chaque jour au bon gouvernement de ses sujets, afin que tout marchât dans le bon ordre et qu'on évitât les scandales. En même temps il faisait tous les jours la lecture spirituelle et l'oraison, priant pour lui et pour les peuples qui lui avaient été confiés. Un de ses courtisans voyant qu'il employait beaucoup de temps aux exercices de dévotion, lui dit une fois qu'il en faisait trop; le saint lui répondit : « Si je passais bien plus de temps dans les divertissemens qui amusent ordinairement mes pareils, personne ne m'en parlerait. » C'est ainsi qu'il mérita de faire la sainte mort qu'il fit.

### § III.

S. Étienne, roi de Hongrie.

Au troisième rang, je place S. Étienne, premier roi de Hongrie. Il vint au monde en 978, époque où la plus grande partie de la Hongrie était alors païenne; c'est pour-

quoi , voulant attirer ses sujets au culte de Dieu , le saint commença à en appeler plusieurs , et à les réunir souvent dans son palais ; en même temps , il les accueillait lui-même avec caresses , et les instruisait doucement dans la loi de Dieu ; mais les idolâtres , soupçonnant que le roi voudrait les amener tous , même par la force , à changer de religion , se révoltèrent en grand nombre contre lui ; saint Étienne fut donc contraint à lever contre eux une armée de chrétiens . S'il eût voulu se contenter de voir les infidèles vivre selon leur fausse loi , il lui aurait été facile de jouir en paix de sa couronne , mais le bon prince préféra les avantages de la religion à ceux de l'état ; c'est pourquoi , plein de confiance en Dieu et en sa bien-aimée souveraine Marie , sous la protection de laquelle il avait placé tout son royaume , quoique le nombre des infidèles fût bien supérieur à celui de ses soldats , il ne refusa point la bataille , dans laquelle les païens furent défaits .

II. Dès qu'il fut débarrassé des obstacles , il s'appliqua à purger tout son royaume des restes de l'idolâtrie . Pour cet effet , il appella de divers côtés plusieurs religieux pour y prêcher l'évangile , et comme il se trouvait toujours à la tête des missionnaires , la conversion du pays fut universelle ; il divisa ensuite son royaume en onze diocèses , et destina la ville de Strigonie , aujourd'hui Gran pour en être le siège métropolitain , il obtint ensuite pour cet arrangement l'approbation du Pape Sylvestre II , qui lui conféra le titre de roi , et confirma tous les évêchés qu'il avait établis et tous les évêques qu'il avait nommés .

III. L'année où l'empereur Conrad entra dans ses états avec une armée formidable , il se jeta avec confiance entre les bras de Dieu ; mais parce que le Seigneur l'aimait ,

il permit qu'au moment même qu'il craignait d'être attaqué, les troupes de Conrad se retirassent sans qu'on ait jamais pu savoir pour quel motif l'empereur avait fait reculer cette puissante armée.

IV. Le saint roi ayant pacifié son royaume, ne s'appliqua plus qu'à faire prospérer la religion de Jésus-Christ, et à réformer les abus; dans ce dessein il publia plusieurs lois pleines de douceur pour abolir les mœurs barbares de ses sujets. Il se chargea lui-même du soin des pauvres et de l'administration de la justice pour toute sorte de personnes; en sorte qu'il employait la majeure partie du jour au gouvernement de ses sujets; pour la nuit, il la consacrait à méditer les vérités éternelles, et à se recommander lui-même à Dieu avec ses sujets.

V. Résigné entièrement à la volonté divine, il souffrit en paix la mort de tous ses enfans, et en particulier celle d'Emeric, son fils aîné, jeune homme doué d'une grande vertu, et qui était chéri de son père. Il souffrit aussi avec une patience exemplaire des nombreuses infirmités jusqu'à ce qu'en 1058, Dieu l'appela au ciel à l'âge de 60 ans, où il mourut dans une paix profonde, le jour de l'Assomption de la divine Marie, qu'il avait honorée par une dévotion spéciale tous les jours de sa vie, et en l'honneur de laquelle il avait élevé une église magnifique, où il voulut recevoir la sépulture.

## § IV.

S. Ethelbert, roi d'Angleterre.

1. Après que l'Angleterre fut convertie à la foi, en 596, par les soins du pape S. Grégoire-le-Grand, qui y envoya S. Augustin, accompagné de plusieurs autres religieux, le roi Ethelbert, par l'appui et les secours qu'il donna à ces bons missionnaires, gagna plusieurs provinces à la foi de Jésus-Christ; en sorte que les autres rois ses successeurs, continuant à favoriser la mission, eurent la consolation de voir ce royaume rester fidèle jusqu'au temps malheureux de Henri VIII, qui se sépara de l'Église. Dans cet intervalle on peut dire que l'Angleterre fut un séminaire de saints, à tel point, qu'il n'y avait pas de contrée qui n'eût pour patron quelque'un de ses citoyens canonisé. Henri VIII vint ensuite, et, créant une nouvelle hérésie, il se déclara chef de l'Église; dès-lors, jusqu'à nos jours, ce royaume est devenu comme un égoût de l'hérésie, où toutes les sectes protestantes sont admises, à l'exclusion de la religion catholique qui fut bannie de tout le royaume. O Angleterre! et qui ne verserait pas des larmes de compassion en considérant ce que tu fus autrefois, lorsqu'on t'appelait la terre des anges, et ce que tu es aujourd'hui!

## § V.

Le grand Louis XIV, roi de France.

I. Je serais trop long si je voulais rapporter ici ce que firent plusieurs autres monarques qui , par leur zèle , purgèrent leurs royaumes des infidèles ou des hérétiques ; mais je ne puis m'empêcher de donner des éloges particuliers à ce que fit le grand Louis XIV , roi très-chrétien , qui , en 1685 , révoqua l'édit de Nantes , qu'Henri IV , son prédécesseur , avait donné en 1598 , en faveur des protestans , et qui permettait à ces huguenots le libre exercice de la secte impie de Calvin ; Louis XIV , malgré les clameurs des calvinistes , prohiba courageusement tous leurs exercices de religion et toutes leurs réunions publiques et privées , sous peine de prison et de confiscation de biens ; ordonnant de plus à tous ses sujets , qui voudraient professer leur religion prétendue réformée , de sortir de tous les pays dépendans de son royaume avec leurs femmes et leurs enfans , et leur laissant seulement la faculté d'emporter leurs biens avec eux.

II. Alors il y eut des politiques qui ne manquèrent pas d'appeler imprudence cette mesure par laquelle le roi faisait sortir de son royaume tant de milliers de familles , tant de richesses et tant d'artistes fameux qui allèrent vivre en des pays étrangers pour cause de religion. Mais , dit Louis Muratori , le roi Louis « préféra , à son propre » intérêt , l'intérêt de la religion catholique et le repos » de sa monarchie , qui n'était jamais en sûreté , comme

» on pouvait en juger par les exemples passés , tant qu'elle  
 » nourrissait dans son sein des personnes d'une religion  
 » différente. En effet, ce culte rival ne cessait de nuire  
 » et tenait sans cesse le pouvoir en échec. » En un mot ,  
 conclut Muratori , « Cette action de Louis XIV fut si pieuse  
 » et si généreuse aux yeux des catholiques , qu'elle suffi-  
 » rait à elle seule pour rendre son nom glorieux et immor-  
 » tel (1). » (Murat. annal. an. 1685. tom. II.)

## § VI.

Du sérénissime , Charles-Emmanuel de la maison royale de Savoie.

I. Nous ne manquerions pas d'autres semblables exemples , mais ceux que nous avons rapportés suffisent , parce que je ne voudrais pas ennuyer le lecteur ; je ne puis cependant m'empêcher de rapporter ici la manière dont Charles Emmanuel, duc de Savoie, procura, avec le secours divin, la conversion du Chablais , qui était tout infecté de calvinistes. Les habitans de ce territoire avaient tout-à-fait abandonné l'église catholique et vivaient sans sacremens , sans église et sans prêtres , soignés seulement par des prédicans , qui continuaient à les pervertir. Ce prince écrivit donc à l'évêque de Genève pour l'engager à faire choix de plusieurs fervens missionnaires , et de les envoyer prêcher

(1) On a beaucoup écrit pour et contre la révocation de l'édit de Nantes : nous n'avons pas ici à nous prononcer sur une question où la politique est plus intéressée que la religion. Nous nous bornons à reproduire le sentiment de notre auteur.

à ces peuples pour les persuader de revenir à leur ancienne religion, promettant de les aider de toute sa protection. L'évêque choisit pour chef de la mission S. François de Sales, qui, avec ses compagnons, convertit un grand nombre d'hérétiques, sans pouvoir toutefois vaincre l'obstination des autres. Le prince prit plusieurs autres moyens pour convertir le Chablais, et il voulut y aller lui-même pour soutenir la mission par sa présence et son autorité. Mais, voyant que les obstinés se fortifiaient dans la résolution de suivre leur secte, il ordonna un jour à tous les hérétiques de se rendre le lendemain dans le palais de la ville.

II. S'y étant aussi rendu lui-même, accompagné de ses troupes, pour prévenir les désordres, et les voyant tous rassemblés, il leur imposa silence et leur dit : « Que pou-  
» vant dès le commencement employer son autorité et la  
» force pour les faire rentrer dans l'église catholique qu'ils  
» avaient abandonnée, il avait néanmoins voulu se servir de  
» moyens doux et pacifiques, par lesquels le grand nombre  
» était déjà rentré dans le sein de l'Église; mais que,  
» voyant les autres résolus aveuglément à se perdre pour  
» le temps et pour l'éternité, il leur déclarait qu'il ne vou-  
» lait point souffrir dans les pays de sa domination ceux  
» qui, par leur obstination, se montreraient les ennemis de  
» Dieu et les siens. C'est pourquoi il ordonna que les bons  
» se séparassent des obstinés, et que ceux qui voulaient  
» suivre sa religion passassent à sa droite, tandis que ceux  
» qui voulaient avoir une religion différente de celle du  
» prince passassent à sa gauche. »

III. Lorsqu'il eut cessé de parler et qu'il eut attendu quelque temps, un petit nombre demeura à sa gauche, et la majeure partie passa à sa droite; alors le duc se tour-

nant vers eux , leur dit qu'il les regarderait toujours comme ses sujets fidèles, et qu'ils pouvaient s'attendre à toute sorte de faveurs de sa part. S'adressant au contraire à ceux qui étaient à sa gauche, il leur dit : « Vous » donc qui avez l'audace de vous déclarer en ma présence les ennemis de Dieu et les miens, sortez de mon » royaume sans espérance d'y rentrer. Je vous dépouille » de vos charges et de vos dignités ; car j'aime mieux » n'avoir point de sujets, que d'en avoir de semblables » à vous, dont j'aurais toujours lieu de me méfier. » Ayant parlé ainsi, il leur tourna le dos. Mais ensuite le Seigneur consola pleinement ce bon prince, puisque S. François de Sales, après cet incident, eut le bonheur de les faire revenir et de les convertir tous ; en sorte qu'il obtint lui-même du prince leur retour dans leur patrie ; depuis ce temps ils vécurent dans l'union et la paix au sein de leur pays.

## § VII.

Conclusion tirée des exemples rapportés ci-dessus.

I. De ces deux derniers exemples que nous venons de rapporter, l'on peut conclure combien est fausse la maxime de quelques faux prudens, qui disent que, même dans les royaumes catholiques, il faut tolérer les mécréans pour conserver la paix de la république. La paix est un don de Dieu ; et comment ceux qui sont ennemis de Dieu, pourraient-ils conserver la paix ? Un hérétique appelé Jean Léonard Frocreisen, dans un discours qu'il



fit imprimer à Strasbourg, parlant des Églises de la communion d'Augsbourg, quoiqu'il fût hérétique, prononça contre lui-même cette sentence remarquable : « Notre communion ressemble à une armée où chacun veut être » chef. Elle est un serpent coupé en plusieurs parties, » qui vivent, mais qui perdront bientôt la vie. » Il voulait dire que là où il y a des mécréans, chacun veut être à la tête, parce que ceux qui n'obéissent pas à Dieu, comme nous l'avons fait voir au commencement, n'obéissent pas non plus à leurs souverains.

II. On sait bien que tous les souverains ne peuvent pas toujours faire ce qu'ils voudraient pour le bien de la religion ; ils doivent quelquefois user de prudence pour ne pas tout perdre ; et je sais encore qu'il ne convient pas d'user de violence pour engager les sujets à embrasser la vraie foi : la violence était autrefois le moyen dont se servaient les tyrans qui voulaient contraindre les hommes à croire ce qu'ils ne doivent point croire, comme était l'idolâtrie : « Deus nullum ad se trahit invitum. » Il veut être adoré par un cœur libre et non forcé. Du reste, les princes zélés ne manquent pas de moyens plus propres et plus efficaces pour porter leurs sujets sans contrainte à suivre la saine doctrine. Lors même que les autres moyens viendraient à leur manquer, ils n'auraient qu'à appeler dans leur royaume de bons missionnaires, qui par de solides instructions mettraient les erreurs au jour, et feraient connaître la vraie foi, et le vrai chemin du salut, comme l'ont fait les princes que nous avons cités ci-dessus, et bien d'autres encore.

III. Il est vrai que c'est l'évêque qui doit envoyer les missionnaires ; mais l'expérience nous apprend que souvent l'activité que montre un prince saint et prudent pour con-

vertir ses sujets, fait plus que ne feraient mille évêques, mille missions et mille missionnaires. Si donc il arrivait qu'un prince catholique eût des hérétiques dans son royaume, il devrait faire tout son possible pour avoir dans les pays de sa domination de bons prêtres qui s'appliquassent à leur conversion. Il y a plusieurs pays non catholiques où il est défendu de laisser entrer des prédicateurs zélés ; mais un prince qui aime la gloire de Dieu, peut bien obvier à cet inconvénient par sa puissance et par sa prudence.

IV. Je finis pour ne point me rendre ennuyeux à celui qui me lira ; car j'ai fait dans cette vue cet opuscule aussi court que je l'ai pu. Je termine en priant Dieu de donner par sa grâce à tous les souverains, et surtout à ceux entre les mains desquels mon petit livre pourra tomber, le courage de coopérer à l'augmentation de sa gloire ; je demande au Seigneur en même temps qu'il leur donne un heureux règne en cette vie temporelle, et la félicité entière du ciel dans la vie éternelle.

---

## PROTESTATION DE L'AUTEUR.

Pour me conformer aux décrets d'Urbain VIII, je proteste que tout ce qui est dit dans ce livre sur les miracles, les révélations et les autres grâces, je n'entends y attribuer qu'une autorité purement humaine; et que quand je donne à quelqu'un le titre de saint ou de bienheureux, je n'entends le lui donner que selon l'usage et l'opinion ordinaire; excepté les personnes et les choses sur lesquelles le saint siège apostolique a déjà prononcé.

---



# TABLE.

<b>DISCOURS SUR LES PRINCIPALES FÊTES DE MARIE ET SUR SES DOULEURS.</b>	<b>Page</b>	<b>3</b>
<b>I<sup>er</sup> DISCOURS.</b> —Sur l'immaculée conception de Marie.		<i>ib.</i>
<b>II<sup>e</sup> DISCOURS.</b> —Sur la naissance de Marie.		31
<b>III<sup>e</sup> DISCOURS.</b> —Sur la présentation de Marie.		50
<b>IV<sup>e</sup> DISCOURS.</b> —Sur l'annonciation de Marie.		65
<b>V<sup>e</sup> DISCOURS.</b> —Sur la visitation de Marie.		86
<b>VI<sup>e</sup> DISCOURS.</b> —Sur la purification de Marie.		104
<b>VII<sup>e</sup> DISCOURS.</b> —Sur l'assomption de Marie.		120
<b>VIII<sup>e</sup> DISCOURS.</b> —Deuxième sur l'assomption de Marie.		138
<b>IX<sup>e</sup> DISCOURS.</b> —Sur les douleurs de Marie.		154
<b>RÉFLEXIONS SUR CHACUNE DES SEPT DOULEURS DE MARIE EN PARTICULIER.</b>		<b>173</b>
Sur la première douleur, la prophétie de Siméon.		<i>ib.</i>
Sur la deuxième douleur, la fuite en Égypte.		179
Sur la troisième douleur, la disparition de Jésus dans le Temple.		187
Sur la quatrième douleur ; Marie rencontre Jésus allant à la mort.		191
Sur la cinquième douleur, la mort de Jésus.		197
Sur la sixième douleur, le coup de lance, et la descente de la croix.		205
Sur la septième douleur, la sépulture de Jésus.		212
Petite couronne des sept douleurs de Marie.		219
Petite couronne de Marie immaculée.		225
Offrande de soi-même à Marie.		226
Offrande d'une famille à Marie.		227
Prière abrégée de S. Éphrem à Marie.		228
Prière de S. Thomas d'Aquin.		229
Precatio Blosii ad beatam Virginem.		<i>ib.</i>
Alia oratio.		230
Oraisons jaculatoires à la sainte Vierge.		<i>ib.</i>
<b>ADDITIONS.</b> —Acclamations à la louange de Marie.		<b>233</b>

Sermon pour la fête de l'Annonciation.	236
Sermon sur les douleurs de Marie.	248
Neuvaine de méditations pour les neuf jours qui précèdent la fête de la purification de la Vierge, commençant le 24 janvier.	259
Méditation pour le jour de la purification de Marie, et de la présentation de Jésus.	278
Méditation pour le jour de l'annonciation de Marie.	279
Méditation pour le 2 juillet, fête de la visitation de Marie.	281
Méditation pour le 15 août fête de l'assomption de Marie au ciel.	283
Méditation pour le 8 septembre, fête de la nativité de Marie.	285
Méditation pour le 21 novembre, fête de la présentation de Marie.	287
Méditation pour le 8 décembre, jour de la conception de l'immaculée bienheureuse vierge Marie.	289
Prières à la mère de Dieu pour chaque jour de la semaine.	292
NEUVAINES EN L'HONNEUR DE SAINTE THÉRÈSE.	303
Petite couronne qu'il faut réciter chaque jour de la semaine.	<i>ib.</i>
I <sup>e</sup> CONSIDÉRATION.— Du don de foi et de dévotion envers le très-saint sacrement qui fut accordé à sainte Thérèse.	306
II <sup>e</sup> CONSID.— Du don d'espérance qui fut accordé à sainte Thérèse.	312
III <sup>e</sup> CONSID.— Du grand amour dont sainte Thérèse brûla pour Dieu.	317
IV <sup>e</sup> CONSID.— Du don de perfection qui fut accordé à sainte Thérèse.	324
V <sup>e</sup> CONSID.— De l'humilité de sainte Thérèse.	330
VI <sup>e</sup> CONSID.— De la dévotion que sainte Thérèse eut envers la très-sainte vierge Marie, et envers le glorieux saint Joseph.	337
VII <sup>e</sup> CONSID.— De la blessure d'amour que Dieu fit au cœur de sainte Thérèse.	342
VIII <sup>e</sup> CONSID.— Du désir que sainte Thérèse eut de mourir.	349
IX <sup>e</sup> CONSID.— De la précieuse mort de sainte Thérèse.	355
Méditation pour le 15 octobre, jour de la fête de sainte Thérèse.	362

PRATIQUE ABRÉGÉE DE PERFECTION , tirée des maximes de sainte Thérèse.	365
Neuvaine des Trépassés.	379
Considérations et prières qu'il faut lire au peuple chacun des huit jours de la neuvaine.	381
Prière à notre Seigneur Jésus-Christ.	387
Méditation pour le 25 janvier, fête de saint François de Sales.	389
Méditation pour le 29 septembre, fête de saint Michel ar- change.	391
Méditation pour le 2 octobre, fête des saint Anges gardiens.	392
LA FIDÉLITÉ DES SUJETS ENVERS DIEU LES REND AUSSI FIDÈLES ENVERS LEURS PRINCES.	395
CHAP. I <sup>er</sup> .—Si les rois veulent que leurs sujets leur obéis- sent , ils doivent s'efforcer de les rendre obéissans en- vers Dieu ; preuve de cette assertion.	397
CHAP. II.—Moyens à employer pour exciter les sujets à obéir à Dieu.	401
Additions de quelques maximes concernant le bon gouverne- ment du royaume pour que tout se rapporte à la gloire de Dieu et du roi, et au bien des sujets.	403
CHAP. III. — Exemple des princes qui , par leur zèle, ont beaucoup contribué au salut de leurs peuples.	405
L'empereur Constantin.	<i>ib.</i>
Saint Louis, roi de France.	409
Saint Étienne, roi de Hongrie.	411
Saint Éthelbert, roi d'Angleterre.	414
Le grand Louis XIV, roi de France.	415
Charles-Emmanuel de Savoie.	416
Conclusion.	418
Protestation de l'auteur.	421